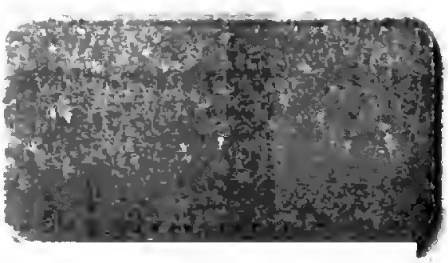
4791

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3155
Sala Grande
Scansia VIII Palchetto 1
N.° d'ord. 13



Palat. XXXVIII-51
(16

# EXERCICES
## DE PIÉTÉ
## POUR TOUS LES JOURS
## DE L'ANNÉE.

---

## NOVEMBRE.

# EXERCICES DE PIÉTÉ, POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

CONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Évangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété propres à toutes sortes de personnes.

*Par le Pere* JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

## NOVEMBRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

# TABLE

## DES Titres contenus dans ce onzieme Volume.

### PREMIER JOUR.


LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS, *vulgairement* LA TOUSSAINT, Page 1
*L'Epître de la Messe*, 11
*Réflexions sur l'Epître*, 13
*L'Evangile de la Messe*, 15
*Méditation. Sur la Fête de tous les Saints*, 16
*Pratiques de Piété*, 20


### SECOND JOUR.


LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS, *Communément* LA FÊTE DES MORTS, 21
*L'Epître de la Messe*, 31
*Réflexions sur l'Epître*, 32
*L'Evangile de la Messe*, 34
*Méditation. De la charité pour les ames du Purgatoire*, 35
*Pratiques de Piété*, 39


### TROISIEME JOUR.


SAINT MALACHIE, EVÊQUE ET CONFESSEUR, 41
*L'Epître de la Messe*, 56
*Réflexions sur l'Epître*, ibid.
*L'Evangile de la Messe*, 58
*Méditation. De la sainteté de vie*, 59
*Pratiques de Piété*, 63

## QUATRIEME JOUR.

SAINT CHARLES BORROMÉE, CARDINAL, ET ARCHEVÊQUE DE MILAN. 64
*L'Epître de la Messe*, 72
*Réflexions sur l'Epître*, 73
*L'Evangile de la Messe*, 75
*Méditation. Qu'il n'est point de damné qui ne soit convaincu que sa damnation est son ouvrage*, 76
*Pratiques de Piété*, 80

## CINQUIEME JOUR.

SAINT GALATION ET SAINTE EPISTEME, MARTYRS, 81
*L'Epître de la Messe*, 87
*Réflexions sur l'Epître*, ibid.
*L'Evangile de la Messe*, 89
*Méditation. De la priere vocale*, 90
*Pratiques de Piété*, 93

## SIXIEME JOUR.

SAINT LÉONARD, SOLITAIRE ET CONFESSEUR, 95
*L'Epître de la Messe*, 101
*Réflexions sur l'Epître*, ibid.
*L'Evangile de la Messe*, 103
*Méditation. Des prieres d'obligations*, ibid.
*Pratiques de Piété*, 107

## SEPTIEME JOUR.

SAINT FLORENT, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR, 108
*L'Epître de la Messe*, 112
*Réflexions sur l'Epître*, 113
*L'Evangile de la Messe*, 115
*Méditation. Du temps perdu*, ibid.
*Pratiques de Piété*, 119

## HUITIEME JOUR.

SAINT GODEFROY, EVÊQUE D'AMIENS, 120
*L'Epître de la Messe*, 125
*Réflexions sur l'Epître*, 126
*L'Evangile de la Messe*, 128
*Méditation. De l'exemple des Saints*, 129
*Pratiques de Piété*, 132

## NEUVIEME JOUR.

LA DÉDICACE DE L'EGLISE DU SAUVEUR, *qu'on appelle communément* L'EGLISE DE SAINT-JEAN DE LATRAN. 133
*L'Epître de la Messe*, 143
*Réflexions sur l'Epître*, 144
*L'Evangile de la Messe*, 145
*Méditation. Du respect qu'on doit avoir dans les Eglises*, 146
*Pratiques de Piété*, 150

## DIXIEME JOUR.

SAINTE THÉOTISTE, VIERGE, SOLITAIRE, 152
*L'Epître de la Messe*, 157
*Réflexions sur l'Epître*, 159
*L'Evangile de la Messe*, 160
*Méditation. Des devoirs de son état*, 161
*Pratiques de Piété*, 165

## ONZIEME JOUR.

SAINT MARTIN, EVÊQUE DE TOURS ET CONFESSEUR, 167
*L'Epître de la Messe*, 175
*Réflexions sur l'Epître*, 176
*L'Evangile de la Messe*, 178
*Méditation. De la fausse Conscience*, 179
*Pratiques de Piété*, 182

## DOUZIEME JOUR.

SAINT MARTIN, PAPE ET MARTYR, 183
*L'Epître de la Messe*, 190
*Réflexions sur l'Epître*, 191
*L'Evangile de la Messe*, 192
*Méditation. Sur la médisance*, 193
*Pratiques de Piété*, 199

## TREIZIEME JOUR.

SAINT STANISLAS KOSTKA, NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JESUS, 199
*L'Epître de la Messe*, 206
*Réflexions sur l'Epître*, 207
*L'Evangile de la Messe*, 208
*Méditation. Sur les trois sentimens de piété les plus familiers à ce saint Novice*, 209
*Pratiques de Piété*, 213

## QUATORZIEME JOUR.

SAINT DIDACE, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS, 214
*L'Epître de la Messe*, 220
*Réflexions sur l'Epître*, 221
*L'Evangile de la Messe*, 223
*Méditation. Qu'il n'est point de damné qui ne soit convaincu que sa damnation est son ouvrage*, ib.
*Pratiques de Piété*, 227

## QUINZIEME JOUR.

SAINT MALO, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR, 228
*L'Epître de la Messe*, 234
*Réflexions sur l'Epître*, 235
*L'Evangile de la Messe*, 237
*Méditation. Des moyens de faire son salut, qui sont communs à tous les Chrétiens*, 238
*Pratiques de Piété*, 242

## SEIZIEME JOUR.

SAINT EDMOND, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY, 243
*L'Epître de la Messe*, 250
*Réflexions sur l'Epître*, ibid.
*L'Evangile de la Messe*, 252
*Méditation. A quel danger on s'expose en menant une vie inutile*, 253
*Pratiques de Piété*, 256

## DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE, surnommé THAUMATURGE, 258
*L'Epître de la Messe*, 266
*Réflexions sur l'Epître*, 267
*L'Evangile de la Messe*, 269
*Méditation. Du manque de foi dans la plupart des Fidelles*, ibid.
*Pratiques de Piété*, 272

## DIX-HUITIEME JOUR.

LA DÉDICACE DE LA BASILIQUE DES APÔTRES S. PIERRE ET S. PAUL, 274
*L'Epître de la Messe*, 282
*Réflexions sur l'Epître*, 283
*L'Evangile de la Messe*, 284
*Méditation. Du respect dans l'Eglise*, 285
*Pratiques de Piété*, 288

## DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, VEUVE, 290
*L'Epître de la Messe*, 300
*Réflexions sur l'Epître*, 301
*L'Evangile de la Messe*, 303
*Méditation. Des Afflictions*, 304
*Pratiques de Piété*, 307

## VINGTIEME JOUR.

SAINT FÉLIX DE VALOIS, 308
*L'Epître de la Messe*, 313
*Réflexions sur l'Epître*, 314
*L'Evangile de la Messe*, 316
*Méditation. Des dangers du salut*, ibid.
*Pratiques de Piété*, 319

## VINGT-UNIEME JOUR.

LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE DE JERUSALEM, 321
*L'Epître de la Messe*, 330
*Réflexions sur l'Epître*, 331
*L'Evangile de la Messe*, 332
*Méditation. Sur le Mystere de ce jour*, 333
*Pratiques de Piété*, 336

## VINGT-DEUXIEME JOUR.

SAINTE CECILE, VIERGE ET MARTYRE, 338
*L'Epître de la Messe*, 343
*Réflexions sur l'Epître*, 344
*L'Evangile de la Messe*, 346
*Méditation. Du souverain malheur de l'Homme*, 347
*Pratiques de Piété*, 351

## VINGT-TROISIEME JOUR.

SAINT CLÉMENT, PAPE ET MARTYR, 353
*L'Epître de la Messe*, 359
*Réflexions sur l'Epître*, 360
*L'Evangile de la Messe*, 362
*Méditation. Qu'il n'est point d'état plus dangereux pour le salut que l'état de tiédeur*, 363
*Pratiques de Piété*, 366

## VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT CHRYSOGONE, MARTYR, 368
*L'Epître de la Messe*, 372
*Réflexions sur l'Epître*, 373
*L'Evangile de la Messe*, 375
*Méditation. Que nous devons tout quitter et tout sacrifier pour Dieu*, 376
*Pratiques de Piété*, 380

## VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINTE CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE, 381
*L'Epître de la Messe*, 386
*Réflexions sur l'Epître*, 387
*L'Evangile de la Messe*, 389
*Méditation. De la fausse conscience*, 391
*Pratiques de Piété*, 394

## VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT PIERRE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE ET MARTYR, 395
*L'Epître de la Messe*, 400
*Réflexions sur l'Epître*, 401
*L'Evangile de la Messe*, 402
*Méditation. Ce qu'on pense à l'heure de la mort, des moyens qu'on a eus durant la vie de faire son salut.* 403
*Pratiques de Piété*, 407

## VINGT-SEPTIEME JOUR.

S. MAXIME, EVÊQUE DE RIEZ EN PROVENCE, 408
*L'Epître de la Messe*, 412
*Réflexions sur l'Epître*, 413
*L'Evangile de la Messe*, 415
*Méditation. Qu'il n'est point de damné qui ne soit convaincu que sa damnation est son ouvrage*, 416
*Pratiques de Piété*, 420

## VINGT-HUITIEME JOUR.

SAINT ETIENNE, DIT LE JEUNE, SOLITAIRE ET MARTYR, 421
*L'Epître de la Messe*, 426
*Réflexions sur l'Epître*, 427
*L'Evangile de la Messe*, 429
*Méditation. De la voie qui nous conduit à Jesus-Christ*, 430
*Pratiques de Piété*, 433

## VINGT-NEUVIEME JOUR.

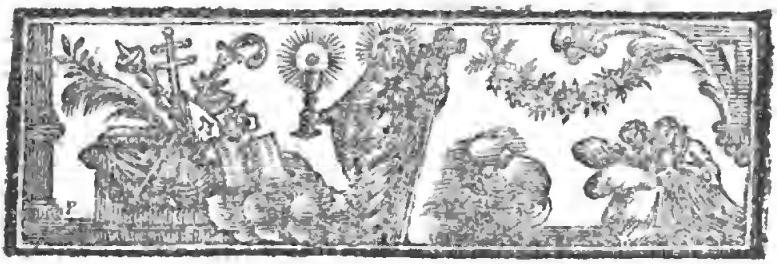
SAINT SATURNIN, EVÊQUE ET MARTYR, 434
*L'Epître de la Messe*, 438
*Réflexions sur l'Epître*, 439
*L'Evangile de la Messe*, 440
*Méditation. Des motifs particuliers d'une conversion présente*, 441
*Pratiques de Piété*, 444

## TRENTIEME JOUR.

SAINT ANDRÉ, APÔTRE, 445
*L'Epître de la Messe*, 451
*Réflexions sur l'Epître*, 452
*L'Evangile de la Messe*, 454
*Méditation. De la vocation à un état de vie*, 455
*Pratiques de Piété*, 458

Fin de la Table du Tome onzieme.

EXERCICES



# EXERCICES DE PIÉTÉ POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

## NOVEMBRE.

### *PREMIER JOUR.*

#### La Fête de tous les Saints.

L'Église toujours conduite par le Saint-Esprit, toujours zélée pour la gloire des Saints, toujours attentive à tout ce qui peut contribuer au salut des Fidelles, non-contente de leur avoir proposé chaque jour en particulier quelqu'un de ces bienheureux habitans de la céleste Jérusalem pour objet de leur vénération, et pour protecteurs et guides, leur présente aujourd'hui tous ces Héros Chrétiens réunis sous un seul et même culte; afin qu'en considération de ce grand nombre d'Intercesseurs qui sont en même temps nos modeles, Dieu répande sur nous avec abondance les richesses de sa miséricorde, et toutes les graces nécessaires

pour les imiter. Nous regardons les Bienheureux qui sont dans le Ciel comme nos freres : nous sommes tous membres du même corps mystique sous le même Chef, nous avons droit au même héritage. Ils ont été ce que nous sommes, nous pouvons être un jour ce qu'ils sont. Comme nous ils ont gémi dans ce lieu d'exil ; comme nous ils ont été sujets aux mêmes infirmités, exposés aux mêmes tentations et aux mêmes dangers ; comme nous, arrêtés par les mêmes difficultés, par les mêmes obstacles : comme eux nous devons vaincre par les mêmes moyens ces difficultés, résister avec le même courage aux mêmes ennemis, et correspondre avec la même fidélité à la grace. La gloire dont ils sont comblés, et le bonheur dont ils jouissent, méritent notre culte, et sont un objet digne de notre ambition. Leurs mérites si glorieusement récompensés exigent notre vénération ; et le crédit qu'ils ont auprès de Dieu, est un juste motif de notre confiance. Voilà comme le précis de ce que l'Eglise se propose dans ce culte général et solemnel qu'elle rend aujourd'hui aux Bienheureux, voilà l'objet et le motif de cette Fête.

Elle nous les propose chacun en particulier pour les honorer durant tout le cours de l'année, afin que la considération de tels objets soutenant notre foi, et élevant notre espérance vers le Ciel, nous fasse souvenir de ce qu'ils ont été, de ce qu'ils sont, et de ce que nous devons être pour mériter d'augmenter leur nombre. Mais voyant que tous les jours de l'année ne pouvoient lui suffire pour honorer seulement ceux dont elle a connoissance, et qu'il y en a d'ailleurs une infinité d'autres dont les noms ne sont écrits qu'au livre de vie, et qui, quoiqu'ils nous soient inconnus, ne sont pas moins dignes de nos respects et de notre culte ; l'Eglise a donc choisi un jour où elle pût les honorer tous, et par ce culte spé-

cial, les engager tous à s'intéresser plus particuliérement pour le salut de ceux qui pour être encore dans ce lieu d'exil, n'en sont pas moins leurs freres. Ce jour si célebre et si solemnel est le premier jour de Novembre, auquel elle réunit toutes leurs Fêtes en une; et en les honorant tous en une seule Fête, elle les engage tous à intercéder auprès de Dieu pour nous.

Long-temps avant que cette Fête générale eût été fixée à ce jour, l'on faisoit durant le temps Pascal, c'est-à-dire, dans l'intervalle qu'il y a entre Pâques et la Pentecôte, la Fête des Saints en commun, et d'une maniere générale; mais on n'y comprenoit encore que la sainte Vierge la Reine de tous les Saints, les Apôtres et les Martyrs dont on célébroit le triomphe dans ce temps de réjouissance. Le premier jour de Mai étoit destiné pour célébrer la Fête des saints Apôtres, et un autre jour du même mois pour honorer tous les Martyrs, à la tête desquels on mettoit toujours la sainte Vierge; mais il n'y avoit point encore de Fête particuliere en l'honneur de tous les Saints, et l'on peut dire que ce fut le célebre temple du Panthéon, qui donna en quelque maniere occasion à l'établissement de cette Fête.

Le Panthéon, qui signifie en Grec un Temple dédié à tous les dieux, étoit le plus magnifique édifice qu'il y eût dans Rome. Il passoit pour le miracle de l'art et le chef-d'œuvre de l'Architecture. Il étoit large, élevé, et de figure ronde, parce qu'il représentoit le monde. Il avoit été bâti quelques années avant la naissance de Jesus-Christ, par Agrippa, en mémoire de la victoire remportée par Auguste à la journée d'Actium sur Antoine et Cléopatre, et il avoit été nommé Panthéon, pour marquer que toutes les divinités y étoient adorées, quoiqu'Agrippa ne l'eût consacré qu'à Jupiter le Vengeur. Les Empereurs Chrétiens n'oubliant rien pour abolir le culte des idoles,

firent abattre tous leurs temples, pour ensevelir sous leurs ruines les restes des superstitions des Païens. Ce Panthéon étoit peut-être le seul monument qui fût demeuré des Païens. Les fameux temples de Jupiter le Capitolin à Rome, de Jupiter le Céleste à Carthage, d'Apollon à Delphes, de Diane à Ephese, de Serapis à Alexandrie, avoient été détruits, et il y avoit même un Edit de Théodose, qui ordonnoit d'abattre tous ces lieux d'abomination, et de planter des croix sur leurs ruines. Cette conduite étoit nécessaire dans les premiers temps de l'Eglise, pour abolir tous les monumens du Paganisme, et pour en donner plus d'horreur; et saint Grégoire le Grand vers la fin du sixieme siecle en avoit agi de même à l'égard des temples d'Angleterre, au commencement de la conversion des Anglois. Mais depuis considérant que l'idolâtrie n'étoit plus à craindre, il aima mieux purifier ces temples, que de les ruiner pour en bâtir de nouveaux. Ce fut dans cette vue que le Pape Boniface IV consacra le Panthéon, qu'on avoit conservé, comme un illustre monument de la victoire que l'Eglise avoit remportée sur le Paganisme. Ce Pape le dédia sous le nom de la sainte Vierge Marie et de tous les Martyrs, voulant que tous les Saints fussent désormais honorés dans le même temple qui avoit été dédié à tous les dieux du Paganisme. Cette célebre Dédicace se fit le 12 du mois de Mai de l'an 609, et le Cardinal Baronius assure avoir vu dans cette Eglise un titre fort ancien, où l'on marquoit que le Pape Boniface y avoit fait transporter la charge de vingt-huit chariots d'ossemens de Martyrs, tirés des Catacombes d'autour de la ville. On ne peut pas dire cependant que la Fête de la Dédicace de ce magnifique temple, qu'on appela d'abord Notre-Dame aux Martyrs, et qu'on nomme aujourd'hui Notre-Dame la Ronde, fût la Fête de tous les Saints; cette épo-

que ne doit être mise que sous le Pontificat de Grégoire III, qui vers l'an 731 fit bâtir une magnifique Chapelle dans l'Eglise de Saint-Pierre au Vatican en l'honneur du Sauveur, de la sainte Vierge, des saints Apôtres, des saints Martyrs, des saints Confesseurs, et de tous les Justes qui regnent avec Jesus-Christ dans la Jérusalem céleste. Cette Fete ne se célébra d'abord que dans Rome, d'où elle passa bientôt dans tout le monde Chrétien, et fut mise au rang des plus grandes Fêtes solemnelles.

Ce fut l'an 835 que le Pape Grégoire IV étant venu en France, ordonna que la Fête de tous les Saints seroit célébrée avec solemnité dans toute l'Eglise. L'Empereur Louis le Débonnaire la consacra par un Edit; elle fut fixée au premier jour de Novembre, auquel jour l'Eglise recueillant comme en un corps de société toutes ces Ames bienheureuses, elle réunit, comme on a dit, toutes leurs Fêtes en une; et les honore tous d'un culte religieux dans une seule solemnité. Il est probable que la Fête que les Païens faisoient ce premier jour du mois en l'honneur de leurs fausses Divinités, et les dissolutions qui accompagnoient cette Fête, déterminerent l'Eglise à fixer à ce premier jour la Fête de tous les Saints, qui étoit auparavant un jour de jeûne universel dans toute l'Eglise. Ce jeûne fut dès-lors de précepte pour la veille. La Fête fut au rang des plus solemnelles de l'année. Elle est encore de commandement en Angleterre, quoique le schisme et l'hérésie y ayent aboli presque toutes les autres. Le Pape Sixte IV en a établi l'Octave; et dans toute l'Eglise la Fête de tous les Saints se célebre avec grande solemnité.

Quelque grand que soit le nombre des Saints dont l'Eglise célebre la mémoire chaque jour de l'année, le nombre de ceux dont elle ignore le nom, les vertus et le mérite, est bien plus grand.

Combien de grands Saints dans tous les âges, dans toutes les conditions, dans tous les états, chez toutes les Nations, chez tous les Peuples! Combien de vertus héroïques dont la solitude nous dérobe l'éclat? Combien de Héros Chrétiens ensevelis dans le désert! Combien de grands serviteurs de Dieu cachés dans l'obscurité d'une vie pauvre, humble, mortifiée, n'ont été connus que de Dieu! Combien de grandes ames dans les emplois bas et abjects! Combien le Cloître nous a-t-il dérobé d'éminentes vertus! Combien de Saints se sont formés par le bon usage des adversités et par l'exercice de la pénitence! Dieu les a connus, il les a abondamment récompensés; il les glorifiera aux yeux de tous les hommes dans le grand jour de ses châtimens et de ses récompenses. Mais n'étoit-il pas juste que l'Eglise honorât sur la terre ceux que Dieu a déjà glorifiés dans le Ciel? Nul de ces Bienheureux qui ne s'intéresse à notre salut; nous recherchons leur protection, nous implorons leur secours, nous avons besoin de leurs prieres; ne méritent-ils pas notre culte? c'est ce culte religieux que nous leur rendons aujourd'hui.

L'Eglise ne se contente pas dans cette Fête de tous les Saints, de nous présenter ces favoris du Très-Haut pour objet de notre vénération; elle nous les propose encore pour modeles. Elle nous dit en ce jour, que ceux dont nous admirons la sagesse, dont nous révérons la vertu, dont nous célébrons la gloire, dont nous publions le mérite, dont nous envions le bonheur, dont nous célébrons le triomphe en célébrant leur mémoire, sont des Elus de Dieu, de même âge que nous, de même sexe, de même condition, de même état, de même emploi, de même naissance. Nous honorons aujourd'hui dans cette foule innombrable de Bienheureux, ce pauvre artisan, ce laboureur, ce valet, ce domestique, qui dans l'obscurité de leur condition, dans la modicité de

leurs revenus, dans les pénibles exercices de leur état, ont mené une vie innocente et Chrétienne. Nous honorons ces Princes et ces Rois, qui au milieu de la plus brillante Cour et sur le Trône ont conservé la pureté des mœurs, se sont conservés Saints, en n'ayant pour regles de leur conduite que les maximes de l'Evangile. Nous honorons ces gens aisés, ces riches du monde, qui plus sages que ceux qui se sont laissés éblouir par les faux brillans des honneurs, et amollir le cœur par les douceurs qui accompagnent les richesses, se sont servis de leurs biens pour racheter leurs péchés, ont évité les pieges que les mondains leur tendoient; et ne faisant cas que de la fortune de l'éternité, ont réglé leurs mœurs sur les principes de la foi, et se sont faits Saints où les autres se perdent. Nous honorons enfin nos freres qui dans la même société, avec le même Institut et sous les mêmes Regles, sont arrivés à une haute sainteté; nos proches, nos amis, nos compatriotes, qui avec les mêmes passions, les mêmes difficultés, les mêmes obstacles, avec les mêmes secours, sans avoir eu d'autres moyens, ont fait leur salut, et sont heureusement arrivés au terme. Quelle excuse aurons-nous, si nous n'augmentons pas un jour leur nombre? Quel reproche cruel durant toute l'éternité de la part des Saints, si nous sommes damnés?

Non, les Saints ne se sont pas précisément sanctifiés par des œuvres éclatantes et particulieres; ce n'est point là le fond de leur sainteté. Ils pouvoient être Saints sans cela, et avec cela ils pouvoient n'être pas Saints. Combien de prédestinés n'ont jamais rien fait sur la terre qui leur ait attiré l'admiration; et ils pouvoient avec cela n'être pas Saints. Combien de réprouvés ont fait sur la terre des actions à quoi les hommes ont applaudi, tandis que Dieu les condamnoit. Les Saints n'ont été Saints que parce qu'ils ont rempli

les devoirs de leur état ; que parce qu'ils ont su accorder leur condition avec leur Religion ; que parce qu'ils ont préféré en toutes choses la conscience aux intérêts humains, la loi de Dieu à leurs inclinations, les maximes de Jesus-Christ aux maximes du monde. Un saint Louis, un saint Edouard, une sainte Elisabeth sur le trône, un saint Isidore dans les travaux de laboureur, un saint Hommebon dans l'état d'artisan, une sainte Blandine dans la condition de servante. Tant de saints Religieux avec qui nous aurons vécu dans la même Communauté, tant de Saints de la même famille ne nous convainquent-ils pas que la sainteté n'a rien d'impraticable pour nous ; qu'elle n'a rien même de si difficile dont elle ne porte avec soi l'adoucissement. L'Eglise nous le fait connoître aujourd'hui sensiblement, en nous mettant devant les yeux tant de millions de Saints qui ont été dans le monde ce que nous ne voulons pas i puisse être. Et en nous montrant ces Religieux, ces jeunes Vierges, ces gens du monde, ces pauvres et ces riches parmi les Saints, qui font aujourd'hui le sujet de cette solemnité et l'objet de notre culte, elle nous dit, comme autrefois saint Augustin se disoit à lui-même : *Et tu non poteris quod isti et istæ !* Eh quoi ! ne pourrez-vous pas ce que ceux-ci et celles-là ont pu ? Certainement nous n'avons point de prétexte que l'exemple des Saints ne détruise. Ils avoient les mêmes soins que nous, les mêmes tentations, les mêmes passions, les mêmes obstacles, ils ne servoient pas un autre Maître ; nous avons tous la même Loi, et ils n'attendoient pas une autre gloire. Plusieurs de ceux qui nous ont précédés dans notre condition et dans notre emploi, se sont faits Saints ; plusieurs de ceux qui nous succéderont se feront Saints : quel malheur, mais quel regret à l'heure de la mort, et durant toute l'éternité, si nous ne profitons pas de leurs exemples !

On fait aujourd'hui dans toutes les chaires l'éloge de tous ces Saints, ne serons-nous pas un jour du nombre de ceux dont on fera l'éloge ? Et si nous ne sommes pas de ce nombre, quel sera notre sort ?

*Ergo agite nunc, Fratres*, s'écrie le vénérable Bede, *aggrediamur iter vitæ.* Courage donc, mes Freres, entreprenons avec joie ce chemin qui conduit à la vie. *Revertamur ad civitatem cælestem, in qua scripti sumus et cives decreti.* Le Ciel est notre Patrie; soupirons après cet heureux séjour, supportant avec patience les amertumes de notre exil. *Non sumus hospites, sed cives Sanctorum et domestici Dei :* Ne nous regardons que comme des voyageurs sur la terre. Les Saints sont nos compatriotes, et nous devons être les leurs. N'oublions jamais que nous ne sommes plus des étrangers et des passagers ; mais que nous sommes de la Cité des Saints et de la Maison de Dieu, ses héritiers et les cohéritiers de Jesus-Christ, si toutefois nous avons part à ses souffrances, pour avoir aussi part à sa gloire : *Etiam illius hæredes, cohæredes autem Christi, si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* Notre véritable Patrie c'est le Ciel, *Patriam nostram paradisum computamus :* comment se peut-il faire que tous nos vœux ne soient pas pour cette bienheureuse Cité ? *Quid non properamus et currimus, ut Patriam nostram videre possimus !* Là nous attend un grand nombre de nos chers parens, dit saint Cyprien, *Magnus illic nos charorum numerus expectat.* Regardons cette nombreuse troupe de nos freres, de nos amis, de nos enfans, qui sûrs de leur bienheureuse destinée, et encore en peine de notre salut, nous invitent sans cesse à la même couronne : *Fratrum, filiorum, frequens nos et copiosa turba desiderat, jam de sua immortalitate secura, et adhuc de nostrâ salute sollicita.* Quelle joie, quelle réciproque allégresse et pour eux et pour nous, d'être admis dans

l'heureuse société ! *Quanta et illis et nobis in commune lætitia est !* Là regne ce chœur glorieux des Apôtres, cette brillante troupe de Prophetes, cette multitude innombrable de Martyrs si distingués par les glorieuses marques de leurs victoires: *Illic Apostolorum gloriosus chorus, illic Prophetarum exultantium numerus, illic Martyrum innumerabilis populus ob certaminis et passionis victoriam coronatus.* On y voit briller ces Vierges sans nombre, qui ont triomphé de tout l'enfer; ces personnes si charitables, qui ont soulagé tant de malheureux; tous ces Héros Chrétiens, qui sont si fort signalés par leurs austérités et par leur pénitence. Ne soupirons, mes Freres, continue le même Pere, qu'après un pareil sort; que tous nos désirs, que toute notre ambition, que toute notre étude soit d'avoir part à la même récompense : *Ad hos, Fratres dilectissimi, avidâ cupiditate properemus, et cum his citò esse, ut citò ad Christum venire contingat, optemus.*

Grands Apôtres, glorieux Martyrs, invincibles Confesseurs, saintes Vierges, illustres Anachoretes, charitables protecteurs des hommes qui sont encore dans le péril; ce n'est pas assez de vos conseils, de vos exemples, nous avons encore besoin de vos prieres. Vous connoissez notre foiblesse, et les forces de nos ennemis : obtenez-nous les secours que vous savez nous être si nécessaires. Obtenez-nous la grace d'avoir toujours devant les yeux, et ce que vous avez fait pour Dieu, et ce que Dieu fait présentement pour vous, afin que vos bons exemples nous apprennent comment nous devons vivre; et que la vue de votre récompense nous anime à vivre comme nous devons.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de la sainte Vierge et de tous les Saints.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui nos omnium Sanctorum tuorum merita sub una tribuisti celebritate venerari : quæsumus, ut desideratam nobis tuæ propitiationis abundantiam, multiplicatis intercessionibus largiaris. Per Dominum, etc.*

DIEU Tout-puissant et Eternel, qui nous avez fait la grace d'honorer les mérites de tous vos Saints dans une même solemnité ; nous vous supplions qu'en considération de ce grand nombre d'intercesseurs qui prient pour nous, vous répandiez sur nous avec abondance les richesses de votre miséricorde que nous vous demandons. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPITRE.

*Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse de l'Apôtre saint Jean.* Chap. 7.

*IN diebus illis : Ecce ego Joannes vidi alterum Angelum ascendentem ab ortu solis, habentem signum Dei vivi : et clamavit voce magnâ quatuor Angelis, quibus datum est nocere terræ, et mari, dicens : Nolite nocere terræ, et mari, neque arboribus, quoadusque signemus servos Dei nostri in frontibus eorum. Et audivi numerum signatorum, centum quadraginta quatuor millia signati, ex omni tribu filiorum Israël. Ex tribu Juda, duodecim millia signati. Ex tribu Ruben, duodecim millia signati. Ex tribu Gad, duodecim millia signati. Ex tribu*

EN ce temps-là : Je vis moi-même un autre Ange qui montoit d'où le soleil se leve, et qui tenoit à la main la marque du Dieu vivant. Alors criant d'une voix forte, il s'adressa aux quatre Anges auquels le pouvoir avoit été donné de faire du mal, et à la terre, et à la mer ; et il dit : Ne faites point de mal à la terre, ni à la mer, ni aux arbres, jusqu'à ce que nous mettions la marque sur le front des serviteurs de notre Dieu. Et j'entendis faire le dénombrement de ceux qui étoient marqués. Dans toutes les tribus des enfans d'Israël, il y en avoit cent quarante-quatre mille de marqués. De la tribu de Juda, douze mille

*Aser, duodecim millia signati. Ex tribu Nephtali, duodecim millia signati. Ex tribu Manasse, duodecim millia signati. Ex tribu Simeon, duodecim millia signati. Ex tribu Levi, duodecim millia signati. Ex tribu Issachar, duodecim millia signati. Ex tribu Zabulon, duodecim millia signati. Ex tribu Joseph, duodecim millia signati. Ex tribu Benjamin, duodecim millia signati. Post hæc vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus et tribubus, et populis, et linguis: stantes ante thronum, et in conspectu Agni, amicti stolis albis, et palmæ in manibus eorum: et clamabant voce magnâ, dicentes: Salus Deo nostro, qui sedet super thronum, et Agno. Et omnes Angeli stabant in circuitu throni, et seniorum, et quatuor animalium: et ceciderunt in conspectu throni in facies suas, et adoraverunt Deum, dicentes: Amen. Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro, in sæcula sæculorum. Amen.*

de marqués. De la tribu de Ruben, douze mille de marqués. De la tribu de Gad, douze mille de marqués. De la tribu d'Aser, douze mille de marqués. De la tribu de Nephtali, douze mille de marqués. De la tribu de Manassé, douze mille de marqués. De la tribu de Siméon, douze mille de marqués. De la tribu de Lévi, douze mille de marqués. De la tribu d'Issachar, douze mille de marqués. De la tribu de Zabulon, douze mille de marqués. De la tribu de Joseph, douze mille de marqués. De la tribu de Benjamin, douze mille de marqués. Je vis ensuite une fort grande troupe que personne ne pouvoit nombrer, ramassée de toutes les nations, et de toutes les tribus, de tous les peuples, et de toutes les langues : ils se tenoient debout devant le trône, en présence de l'Agneau, revêtus de robes blanches, avec des palmes à la main ; et ils disoient, criant d'une voix forte : C'est à notre Dieu, qui est assis sur le trône, et à l'Agneau qu'appartient la qualité du Sauveur. Tous les Anges se tenoient autour du trône, et des vieillards, et des quatre Animaux : ils se prosternerent devant le trône, et ils adorerent Dieu, en disant : Amen. A notre Dieu est due la bénédiction, la gloire, la sagesse, l'action de graces, l'honneur, la puissance et la force dans les siecles des siecles. Amen.

*L'Apocalypse qui signifie révélation, contient en vingt-deux chapitres une Prophétie toute mystérieuse, tant touchant l'état de l'Église, depuis l'Ascension de Jesus-Christ au Ciel, que jusqu'au dernier Jugement. Tout y est proposé en visions, toutes les paroles sont autant de mysteres, il n'y a point de mots, dit saint Jerôme, qui ne renferment plusieurs sens. Cette Epître est un tableau en raccourci de l'Assemblée des Saints dans la gloire.*

## RÉFLEXIONS.

*Je vis ensuite une fort grande troupe que personne ne pouvoit nombrer, ramassée de toutes les nations, et de toutes les tribus, de tous les peuples et de toutes les langues.* Que cette foule de Saints, que cette universalité est consolante ! Rien n'est plus propre pour animer notre courage, pour exciter notre confiance, pour mériter notre fidélité. Sans parler de plus de dix-sept millions de Martyrs, qui n'ont pas cru en faire trop, en donnant leur sang et leur vie, en souffrant les plus horribles tourmens pour sauver leur ame, quelle foule innombrable de Saints de tout âge, de tout sexe, de toute sorte d'états, qui ont passé leurs jours dans la pratique exacte de toutes les vertus, et dans le pénible exercice de la plus austere pénitence ? *Et tu non poteris quod isti et istæ.* Juste sujet de nous piquer d'honneur, à la vue de ces Héros Chrétiens ; et de nous dire à nous-mêmes, pleins d'une sainte confiance en la grace : Et pourquoi ne pourrai-je pas faire ce que ces personnes si illustres par leur naissance, si distinguées par leur rang, si occupées par les devoirs de leur état ; ce que ces personnes si affligées de maladies, si exercées par les adversités, si affoiblies par la délicatesse de leur tempérament ; ce que ces jeunes personnes de tout sexe et de toute condition, dans un âge si avancé, ou à la

fleur de leur âge, ont fait pour mériter le Ciel! Avoient-elles plus d'intérêt que nous à être Saints? avons-nous moins de raison qu'elles de ne nous pas perdre? Plusieurs sortis d'un sang illustre, ont renoncé à tous les avantages de la naissance; comblés des biens de la fortune, ils se sont réduits volontairement à une extrême disette; revêtus des plus belles dignités du monde, ils se sont ensevelis dans la plus profonde obscurité. De jeunes Vierges avec les dons de la nature les plus brillans, et tous les agrémens du sexe, ont préféré le Cloître à la séduisante liberté des fidelles du siecle, et le voile aux plus riches couronnes de l'univers. Le Ciel étoit l'objet de leurs vœux. Ces grandes ames regardoient toutes ces actions héroïques comme des devoirs; tout leur regret étoit de ne pouvoir pas faire pour Dieu de plus grands sacrifices. Ce n'étoit ni petitesse d'esprit, ni erreur, ni foiblesse de génie. Ils vouloient être Saints; n'avoient-ils pas raison de penser et de dire avec l'Apôtre, que tout ce qu'on peut faire de plus grand sur la terre, toutes les incommodités du temps présent, toutes les rigueurs de la pénitence, toutes les adversités de la vie, n'ont aucune proportion avec la gloire, qui fait le partage des Saints dans le Ciel, et qui fera un jour le nôtre si nous sommes Saints? Avouons que les Saints ont été sages, de faire comme ils ont fait; avouons que bien loin d'en avoir trop fait, il n'est point de Saint qui à l'heure de la mort n'ait eu quelque regret de n'en avoir pas fait davantage. Avouons qu'ils n'ont fait que ce qu'ils devoient faire; et qu'à moins de faire comme eux, nous ne serons jamais Saints.

## ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon S. Matthieu.*
Chap. 5.

*IN illo tempore : Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cùm sedisset, accesserunt ad eum Discipuli ejus. Et aperiens os suum, docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est Regnum Cælorum. Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram. Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur. Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur. Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt. Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cælorum. Beati estis cùm maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversùm vos mentientes, propter me : gaudete, et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cælis.*

EN ce temps-là : Jesus voyant cette multitude, monta sur une montagne, et quand il se fut assis, ses Disciples s'approcherent de lui. Alors commençant à parler, il les instruisit en ces termes : Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit : car le Royaume des Cieux leur appartient. Heureux ceux qui ont de la douceur : car il posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent : car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : car ils seront justifiés. Heureux ceux qui usent de miséricorde : car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux dont le cœur est pur : car ils verront Dieu. Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique : car ils seront appelés enfans de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice : car le Royaume des Cieux leur appartient. Vous serez heureux, lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres ; qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous, et faites éclater votre joie : parce que la récompense qui vous attend dans le Ciel est grande.

## MÉDITATION.

*Sur la Fête de tous les Saints.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les Saints ont été ce que nous sommes, et nous pouvons être ce qu'ils sont. Fut-il jamais un sort plus heureux que le leur ? tel peut être le nôtre. Leurs désirs, quelque vastes qu'ils ayent pu être, sont abondamment rassasiés ; ils ont les biens qu'ils pouvoient souhaiter, ils possedent même la source de tous les biens. Leur bonheur est parfait, leur félicité est consommée, il ne leur reste plus rien à désirer. Les Saints sont heureux, ils savent qu'ils le seront, et ils sont sûrs qu'ils ne cesseront jamais de l'être ! quelle félicité, quelle joie plus pleine ! quel bonheur plus parfait ! Bon Dieu ! quelle gloire plus digne de notre ambition que la leur ? la couronne qu'ils ont méritée est la même qu'on nous propose pour récompense de nos travaux ; nous servons tous le même Maître, si nous voulons avoir le même sort, nous n'avons qu'à suivre leurs exemples. Nos ennemis ont été les leurs, nous avons l'avantage de savoir comme ils les ont vaincus, et nous avons les mêmes secours et les mêmes armes. Nous courons la même carriere : ils l'ont remplie avec honneur ; il ne tient qu'à nous de suivre leurs traces. Il n'y a pas un homme qui ne veuille être Saint ; mais, mon Dieu, quand on considere l'extrême disproportion qui se trouve entre la conduite des Saints et la nôtre, on est obligé de dire : ou que les Saints en ont trop fait, ou que nous n'en faisons pas assez pour être Saints. Ces personnes si sages et si éclairées

étoient-elles égarées en suivant une route si fférente de la nôtre ; pourquoi marcher par un emin si étroit, s'il y a une voie plus large, et ssi sûre ? se peut-il faire qu'ils ayent tous noré l'art de se faire Saints à peu de frais ? et ls l'ont su, quelle folie de s'être si fort récriés ntre ceux qui s'en servent ? Ils vivoient alors ec des gens qui suivoient une route toute semlable à la nôtre, et qui trouvoient même à redire la leur ; par quelle bizarre opiniâtreté ont-ils t jusqu'à la fin qu'une vie molle et mondaine ne it jamais une vie chrétienne ; qu'une vie lâche, éde, irréguliere, immortifiée, mene à la perition ? Les Saints n'étoient pas d'une autre Relion, ils n'avoient pas un autre Evangile que ous ; Jesus-Christ n'avoit pas fait des préceptes articuliers pour eux, ils n'attendoient pas une utre récompense. Instruits à la même école, et ous le même Maître, nous croyons tout ce que es Saints ont cru, notre morale n'est pas différente de la leur, nous craignons les mêmes châmens, nous aspirons à la même couronne ; et otre vie est-elle semblable à la leur ? Mon Dieu ! ne différence de conduite et de mœurs si criante, i frappante, promet-elle une ressemblance de lestinée ?

## SECOND POINT.

Considérez quelle est notre imprudence, pour ne pas dire, notre folie : nous convenons tous que les Saints ont été sages de faire comme ils ont fait ; certainement, pour éviter un malheur éternel, pour s'assurer une bienheureuse éternité, en peut-on faire trop ? ne sommes-nous pas insensés nous-mêmes de croire que nous serons sauvés en ne faisant pas comme eux, en faisant même tout le contraire ? Ils vouloient être Saints ; que voulons-nous donc être ? et devons-nous espérer

de l'être en leur ressemblant si peu ? Mais il faut être Saint, dit-on, pour faire comme les Saints ont fait. On raisonne mal, disons mieux : Il faut faire comme les Saints ont fait, si nous voulons être Saints. En bonne foi, quand on se représente cette vie réguliere et exemplaire, cette vie pure et austere, cette vie dévote et fervente que les Saints ont menée dans l'état, et plusieurs au même âge où nous sommes, n'a-t-on pas envie de demander si les Saints sont de tous les pays, et de tous les âges ? Quelle pureté de mœurs ! quelle horreur du péché, quel éloignement de l'esprit du monde, de ses maximes, de ses joies et de ses plaisirs ? Toujours en garde contre tout ce qui pouvoit souiller leur cœur ; toujours attentifs à remplir leurs moindres devoirs, toujours occupés de l'importante affaire de leur salut, toujours plus assidus et plus ardens à la priere, austeres jusque dans les indispensables besoins de la vie, quelle guerre continuelle à leurs passions et à leurs sens ! quelle mortification plus constante et plus universelle ! Paroître dans des spectacles profanes, c'étoit se confondre avec les Païens et faire un tort insigne au nom Chrétien. Quelle réserve, Seigneur, sur tout ce qui pouvoit altérer la charité ! quelle tendre dévotion ! quelle délicatesse de conscience ! Ils n'avoient du goût que pour les croix ; la pensée de l'éternité les occupoit pour le temps, et ils ne pouvoient comprendre qu'un cœur fait pour Dieu, pût trouver du plaisir dans les créatures. Voilà en partie quels ont été les Saints. On admire ce qu'ils ont fait ; mais pour être Saints, en devoient-ils moins faire ? La merveille seroit, si en ne faisant que ce que nous faisons, nous étions Saints. Et quelle idée aurions-nous de la sainteté, et de notre Religion, si trouvant que la vie des Saints eût été aussi imparfaite, aussi immortifiée, aussi sensuelle que la nôtre, nous les jugions dignes de

re vénération, de notre culte ? Bon Dieu, el paradoxe nous nous sommes fait à nous-mes ! Une jeune femme mondaine passe sa vie is les divertissemens continuels ; au jeu, dans plaisirs : elle n'a du goût que pour la plus finée mondanité, que pour la parure ; les mets plus exquis ne sauroient la contenter : elle se pense du jeûne et de l'abstinence : le maigre fait horreur : elle est comme enivrée des dou-irs de la vie. Tandis que sa propre sœur, plus ine, plus délicate, plus innocente qu'elle, ifermée dans la solitude qu'elle a choisie, en-elie dans le Cloître, passe ses jours dans un ine continuel, et macere sa chair par d'affreuses stérités, passe toute sa vie dans une étonnante nitence. Toutes deux cependant attendent le el, toutes deux esperent la même félicité ; car fin nul milieu entre le salut et la damnation ernelle.

Eh, Seigneur, que cette glorieuse multitude Saints nous fait de grandes leçons, qu'elle id peu excusable, peu raisonnable même notre cheté, et qu'elle nous fait de sanglans reproches ! ndis que j'écouterai, que je consulterai leurs emples, écoutez leurs prieres pour moi. Ils ntéressent trop à mon salut, pour n'avoir pas tié de mes égaremens, et de mes foiblesses. Je is résolu de les imiter, de les suivre moyennant tre grace ; je vous la demande par leur inter-ssion. Nous vous supplions, Seigneur, qu'en nsidération de ce grand nombre d'intercesseurs i prient pour nous, vous répandiez sur nous ec abondance les richesses de votre miséri-rde : *Quæsumus ut desideratam nobis tuæ propi-itionis abundantiam, multiplicatis intercessoribus rgiaris.*

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ Domine, quam abscondisti timentibus te.* Ps. 30.

Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous craignent.

*Si oblitus fuero tuî, Jerusalem, oblivioni detur dextera mea.* Psal. 136.

Céleste Jérusalem, séjour des Bienheureux, si je t'oublie jamais pour me laisser aller à la joie, si je touche les instrumens dans cet exil, que ma main droite me devienne inutile.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° POINT d'âge, point de condition, point d'état où il n'y ait eu des Saints; on peut ajouter, point de Royaume, point de Province, point de ville, point de famille même. Regardez dans votre état ceux qui s'y sont sanctifiés, et formez-vous sur ces modèles. C'est dans cette variété mystérieuse de sainteté, que la Providence de notre Dieu nous doit paroître également aimable et adorable. Il a fait des Saints de tous les caractères et de toutes les professions, non-seulement afin qu'il n'y eût personne dans le monde qui eût droit d'imputer à sa profession les relâchemens de sa vie, mais afin qu'il n'y eût personne à qui sa profession même ne présentât un portrait vivant de la sainteté qui lui est propre; quelle excuse aurez-vous si vous n'êtes pas Saint? Ne vous contentez pas d'admirer, de louer, d'honorer les Saints, prenez la résolution d'imiter leurs exemples. Ne manquez point de lire ou de faire lire en famille chaque jour l'histoire de la vie du Saint dont l'Eglise honore ce jour-là la mémoire; il n'en est point où vous ne trouviez de quoi vous édifier et de quoi imiter. Lisez ces vies dans cet

it : il n'est point de lecture plus utile ; rien ne tant d'impression sur le cœur que l'exemple. vous arrêtez point au merveilleux ; ce n'est ce qui est de pratique qui les a sanctifiés ; c'est ce qui contribuera le plus à nous faire its.

.° Honorez aujourd'hui avec plus de dévotion s les Saints, mais proposez-vous sur-tout ceux sont les moins connus sur la terre ; ceux en iculier de votre condition et de votre famille : z en vue ceux de vos amis et ceux de vos do- stiques qui ont le bonheur d'être dans le Ciel. charité ne s'y éteint pas, elle y devient plus e et plus parfaite. Faites une priere particuliere leur honneur. Remerciez Dieu singuliérement graces qu'il leur a faites. Vous ignorez leurs us, mais ils n'ont pas oublié le vôtre ; ils vous chéri quand ils étoient sur la terre, ils vous ient d'un amour bien plus épuré et plus agis- t dans le Ciel. Ils avoient à cœur vos intérêts nd ils vivoient parmi nous ; ils connoissent à sent vos besoins ; ils ont du crédit auprès de eu ; ils sont sur-tout empressés pour votre salut : gagez-les par votre vénération, par vos prieres, vos bonnes œuvres à intercéder pour vous rès du Pere des miséricordes. C'est ici un des rs des plus solemnels de l'année ; sanctifiez ce r par toutes sortes d'exercices de piété.

## *SECOND JOUR.*

### COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSÉS, *Communément* LA FÊTE DES MORTS.

OMME l'Eglise, prise dans une signification iérale, est la société des Fidelles qui sont nis en Jesus-Christ pour ne faire qu'un même

corps, dont il est lui-même le Chef; elle comprend dans son universalité, et les Bienheureux qui sont dans le Ciel, et les Justes qui souffrent dans le Purgatoire, et les Fidelles qui vivent sur la Terre. Ce corps unique a plusieurs membres, cette société réunie en Jesus-Christ a plusieurs branches, qui sont l'Eglise du Ciel, l'Eglise du Purgatoire, et l'Eglise de la Terre. L'Eglise du Ciel est appelée l'Eglise triomphante, c'est-à-dire, l'assemblée des Fidelles qui sont déjà dans la gloire, où affranchis de toutes les miseres inséparables de la condition des voyageurs, ils jouissent dans une parfaite félicité du fruit de leurs bonnes œuvres et de leurs victoires. L'Eglise du Purgatoire est l'Eglise souffrante, c'est-à-dire, l'assemblée des Fidelles, qui étant morts en état de grace, mais n'étant pas assez purifiés pour entrer d'abord dans le Ciel, achevent d'expier dans le Purgatoire la peine due à leurs péchés, et y souffrir étrangement jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait entiérement à la Justice divine. L'Eglise de la terre, qu'on appelle l'Eglise militante, c'est l'assemblée des Fidelles qui étant encore sur la terre, doivent combattre sans cesse contre les ennemis de leur salut, et avec la grace de Jesus-Christ, mériter par leurs bonnes œuvres et par leurs travaux, la couronne que Dieu prépare à leur fidélité et à leurs victoires. Comme tous ces membres ne font qu'un corps mystique, dont Jesus-Christ est le Chef, c'est le même esprit de charité qui les anime, et qui únit encore plus étroitement, par ce doux lien, cette triple société. Les Saints s'intéressent avec ardeur au salut des Fidelles qui sont encore sur la terre, et leur offrent leurs intercessions auprès du Seigneur: ils ne désirent pas moins la délivrance des ames qui souffrent dans le Purgatoire; mais comme on ne peut plus mériter dans le Ciel, ils ne peuvent point payer leurs dettes, en satisfaisant pour elles.

s ames justes qui sont dans les souffrances ne uvent que demander à leurs freres des prieres des secours, promettant de leur faire sentir à ır tour les effets de leur éternelle reconnoissance and elles seront dans la gloire. Il n'y a que les delles qui vivent sur la terre, qui soient en ıt d'honorer les uns d'un culte religieux, et de ılager les autres par leurs satisfactions et leurs eres. C'est par ce pieux commerce de biens ırituels, d'intercessions de prieres, de secours, bonnes œuvres, de zele et de charité, que ıs les membres de ce corps mystique s'entr'ai-ıt mutuellement, unis sous le même Chef et le même esprit. C'est cette union sacrée qui ne parmi tous ses membres; c'est cet Esprit-nt, qui anime et gouverne tout ce corps, qui ès avoir établi un jour solemnel pour célébrer la terre le triomphe des Saints dans le Ciel, a déterminé un aussi universel pour la mémoire le soulagement des ames saintes qui souffrent ıs le Purgatoire. Hier l'Eglise militante pu-oit les mérites et la gloire des Bienheureux regnent dans la céleste Jérusalem; aujour-ui elle compatit aux souffrances des ames justes achevent d'expier leurs fautes dans les cachots la divine Justice. Hier elle imploroit pour elle-me les prieres et les suffrages de ceux-là; au-rd'hui elle offre ses vœux et ses sacrifices pour soulagement de celles-ci. Hier elle rendoit ses ıneurs à ces heureux Prédestinés que Dieu ıble de ses célestes douceurs dont-ils sont ıasiés; aujourd'hui elle tâche par toutes sortes bonnes œuvres de satisfaire à la Justice de ıu pour les ames qui gémissent dans le Pur-oire.

Ce que l'Eglise fait aujourd'hui pour la mémoire ımune de tous les Fidelles morts dans son ı avec la foi et la charité de Jesus-Christ, n'est une Fête ou une Commémoration de la nature

de celles qu'elle célebre en l'honneur des ames bienheureuses qui jouissent actuellemnnt de la félicité dans l'éternel séjour de la gloire. Le principe, comme on vient de le dire, n'en est pourtant point différent; et l'on peut dire que c'est toujours le même esprit et le même objet de culte, quoique les sujets n'en soient pas les mêmes. De tout temps l'Église a prié pour tous ses enfans quand ils mouroient dans sa Communion. Ses prieres étoient des louanges à Dieu et des actions de graces pour les Martyrs, dont la vie et la mort toutes saintes avoient servi de témoignages à la foi de Jesus-Christ; mais elles étoient des suffrages et des supplications pour les autres qui en avoient encore besoin. Tertullien parle de ces deux manieres de Commémorations comme d'une tradition Apostolique : Nous faisons des prieres, nous offrons le divin Sacrifice tous les ans, dit-il, au jour natal des Saints, c'est-à-dire, au jour de leur triomphe sur la mort et de leur naissance glorieuse dans le Ciel. *Pro natalitiis annuâ die facimus.* Et nous faisons la même chose, ajoute-t-il, au jour anniversaire de la mort des Fidelles, selon la tradition de nos Peres : *Ex Majorum traditione pro defunctis annuâ die facimus.* Il n'y avoit que les excommuniés qui étoient privés de ces honneurs et de ces secours. Saint Grégoire de Nazianze faisant l'Oraison funebre, ou le Panégyrique de son frere saint Césaire, promet de lui rendre les mêmes honneurs tous les ans au jour de sa sainte mort. *Alia quidem persolvimus, alia verò dabimus, anniversarios honores et commemorationes offerentes.* Rien n'a été plus ordinaire aux Fidelles dès la naissance de l'Eglise, que d'honorer les Saints, que de prier Dieu pour les morts, que d'offrir le divin Sacrifice en l'honneur des uns, et pour le soulagement et la délivrance des autres. Mais dans cet ancien usage de devoir et de charité, l'Eglise se contenta durant long-

temps

emps de prier Dieu pour les morts en particulier, ans assigner un jour à la mémoire commune. Ce ne fut qu'après avoir établi la Fête solemnelle en 'honneur de tous les Saints, qu'elle choisit le endemain pour faire la mémoire et pour offrir e divin sacrifice en général pour toutes les ames les Justes qui étoient dans le Purgatoire. C'étoit n devoir de piété fondé sur le même principe à-peu-près que la Fête de tous les Saints.

Saint Odilon Abbé de Clugny, touché de ce ju'on lui rapporta de l'efficacité des prieres, des acrifices et des aumônes qu'il avoit faites, et ju'il faisoit tous les jours pour les morts, il en nstitua une mémoire générale dans tous les Monasteres de son Ordre; et il prescrivit un Office ommun, dans lequel on devoit recommander à Dieu tous les Fidelles morts dans sa grace, mais etenus encore dans un état de souffrance, pour tre purifiés avant que de jouir de la béatitude des aints. Il choisit pour cette Fête de charité pour ous les Morts, le lendemain de la Fête de tous es Saints, comme plus conforme à l'idee que nous lonne l'Eglise de la communion qui est entre les ns et les autres. Le décret général qu'en donna aint Odilon pour tout son Ordre l'an 998, comme ous l'apprenons de Pierre Damien dans la vie u'il a écrite de ce saint Abbé, porte que comme on faisoit la solemnité de tous les Saints au premier de Novembre, selon la regle de l'Eglise niverselle, il étoit à propos de célébrer aussi le our suivant, la mémoire de tous ceux qui repoent en Jesus-Christ, par des Psaumes, par des umônes, et sur-tout par le sacrifice de la Messe. *'enerabilis Pater Odilo per omnia Monasteria sua nstituit generale decretum, ut sicut primâ die ensis Novembris juxta universalis Ecclesiæ regum, omnium Sanctorum solemnitas agitur, ita seuenti die in Psalmis et eleemosynis, et præcipuè*

*Missarum solemniis omnium in Christo quiescentium memoria celebretur.*

La piété de ce saint Abbé ne lui fit rien faire de nouveau en ceci, que la détermination d'un jour de commémoration générale en faveur de ces saintes ames souffrantes. Car long-temps même avant saint Augustin, l'Eglise avoit l'usage de prier et d'offrir le divin sacrifice pour tous les Morts ensemble. Il est vrai, dit ce Pere, que nos prieres et nos Messes ne servent de rien à ceux qui sont morts dans le péché, et qu'elles ne sont plus nécessaires à ceux qui sont déjà dans la céleste patrie; mais comme l'Eglise ne peut pas faire le discernement de ceux-là d'avec ceux qui peuvent en profiter, elle offre le sacrifice, et prie en général pour tous ceux qui ont encore besoin de ses secours et de ses prieres. Saint Augustin donne la raison de cet usage de charité générale qu'a l'Eglise pour les Justes décédés : Afin, dit-il, que ceux qui n'ont ni parens ni amis qui se souviennent d'eux, et qui leur rendent ce charitable service, soient assistés par cette commune Mere, qui ne sauroit oublier aucun de ses enfans, et qui les a tous dans son cœur (*a*). Les paroles de ce Pere sont trop belles pour être omises : N'oublions jamais de prier pour les ames de nos freres décédés, comme l'Eglise Catholique a coutume de faire généralement pour tous les Fidelles trépassés, quoiqu'elle ignore leurs noms : *Non sunt prætermittendæ supplicationes pro spiritibus mortuorum; quas faciendas pro omnibus in Christianâ et Catholicâ societate defunctis, etiam tacitis nominibus quorumcumque, sub generali commemoratione suscepit Ecclesia.* Afin, continue-t-il, que la charité de l'Eglise notre commune Mere, supplée au défaut de parens et d'amis, et pourvoie aux besoins de tous ceux qui sont abandonnés, et sans

(a) *De cura pro mort. cap. 4.*

aucun secours : *Ut quibus ad ista desunt parentes, aut filii, aut quicumque cognati, vel amici, ab una eis exhibeantur piâ Matre communi.* Il est évident que long-temps même avant saint Augustin, l'usage étoit établi dans l'Eglise de prier, de faire des aumônes et de dire des Messes pour tous les Morts en général qui étoient décédés dans sa communion. Aussi voit-on dans toutes les anciennes Liturgies, et en particulier dans la Romaine, qu'après avoir prié pour les particuliers, on prie en général pour les Fidelles morts dans la grace de JESUS-CHRIST : *Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus, locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas deprecamur, etc.* Nous vous supplions, Seigneur, qu'il vous plaise donner à ceux-ci en particulier, et à tous ceux qui reposent en JESUS-CHRIST, un lieu de rafraîchissement, de lumiere et de paix : Par le même JESUS-CHRIST Notre-Seigneur. Ce n'est donc que l'établissement de cette Fête particuliere fixée à ce jour, que nous devons à la piété de saint Odilon, puisqu'elle donna occasion à l'Eglise d'en faire une Fête universelle et de précepte, du moins pour l'Office ; de sorte que de particuliere qu'elle étoit alors pour le seul Ordre de Clugny, l'Eglise la rendit générale pour tous ses enfans.

Cette Fête des Morts étoit déjà établie en Angleterre au commencement du treizieme siecle, comme il paroît par le Concile d'Oxford l'an 1222. Elle y est marquée au rang des Fêtes de la seconde classe. Le Concile de Treves l'an 1549, en fit une demi-Fête pour toute l'étendue de sa Province. Il n'y a guere aujourd'hui que l'Eglise de Tours où la Fête des Morts dure tout le jour. On peut dire qu'il est peu de pratiques de dévotion plus universelles et plus anciennes, que la priere pour les Morts. L'Eglise Grecque et l'Eglise Latine n'ont jamais disconvenu sur cet article ; et la seule autorité de l'Eglise dans ces sortes de pra-

tiques de Religion, a paru d'un si grand poids à saint Augustin, qu'il a cru qu'elle suffiroit toute seule pour l'établir, quand l'Ecriture même n'en auroit pas parlé aussi clairement qu'elle a fait dans le Livre des Machabées : *In Machabæorum libris legimus*, dit ce Pere, *oblatum pro mortuis sacrificium. Sed etsi nusquam in scripturis veteribus omnino legeretur, non parva est Ecclesiæ universæ quæ in hac consuetudine claret, auctoritas : ubi in precibus Sacerdotis quæ Domino Deo ad ejus altare funduntur, locum suum habet etiam commendatio mortuorum.* Et qui pourroit douter, dit-il ailleurs, que les prieres, les sacrifices et les aumônes qu'on fait pour les Morts, ne leur soient utiles ? *Neque negandum est defunctorum animas pietate suorum viventium levari, cùm pro illis sacrificium Mediatoris offertur, vel eleemosynæ in Ecclesia fiunt.*

Il est vrai que tous ces témoignages n'expriment pas une Fête particuliérement instituée pour recommander à Dieu tous les Morts; mais ce sont des raisons, dit le Pere Thomassin, sur lesquelles on a pu l'établir. Car si dès la naissance de l'Eglise on y a prié et offert le divin sacrifice pour les Morts en particulier; si on y a prié et sacrifié pour tous les Morts en général; si dans toutes les Liturgies et dans toutes les Messes, durant tout le cours de l'année, on a aussi prié pour tous les Morts en commun, qui doute qu'on n'ait eu raison d'instituer une Fête particuliere, pour remplir ce devoir envers les Morts avec plus de solemnité et de zele ? On peut dire que cette Fête a cela de commun, non-seulement avec celle de tous les Saints, mais avec celle de la Trinité et du Saint-Sacrement, qu'elle n'est aussi, pour ainsi dire, qu'un supplément de toutes les autres Fêtes, et de tous les Offices ou Sacrifices de l'année. Car dans toutes les Fêtes, dans tous les Offices ou Sacrifices de l'année, on rend un

ıonneur suprême à l'honorable Trinité, on célebre a mémoire de la sacrée Institution du Saint-ıacrement et du divin sacrifice de l'Eucharistie, ıans lequel tous les Saints sont nommés en gé-ıéral. Les Fêtes particulieres qu'on fait de la Tri-ıité, du Saint-Sacrement et de tous les Saints, ıe sont par conséquent que pour suppléer aux dé-auts qui peuvent se glisser dans la mémoire que ıous en faisons tous les jours, et réparer par une élébration particuliere, notre peu de ferveur lans ces commémorations particulieres. De même a commémoration plus solemnelle que nous fai-ons en ce jour de tous les Morts, est pour nous vertir que nous devons continuer de prier Dieu ous les jours pour eux, et que nous devons le aire avec plus de zele et d'attention, et avec une ıiété toute nouvelle.

Et certainement rien n'est plus juste, rien n'est lus conforme à l'esprit de notre Religion et à ette charité compatissante et bienfaisante qui oit caractériser tous les vrais Fidelles, que le zele fficace que nous devons tous avoir pour le soula-ement de ces saintes ames souffrantes. Ce sont es prédestinés qui seront un jour en grande fa-eur auprès de Dieu dans le Ciel. Ce sont des Épouses de Jesus-Christ, qui souffrent à présent, ıais qui régnant un jour avec lui, sauront bien endre au centuple les services qu'on leur aura endus. Ce sont nos proches parens, nos enfans, os amis, nos bienfaicteurs, nos freres, qui nous rient de les soulager dans leurs peines, et qui u fond de leurs sombres cachots, nous disent 'une voix pitoyable : *Miseremini mei, miseremini ıei saltem vos amici mei.* Mon cher pere, s'écrie et enfant que vous avez tant pleuré et que vous imiez avec tant de tendresse, je souffre des eines incompréhensibles dans ce lieu de dou-eurs; vous pouvez me soulager à peu de frais; ne aumône, une Messe, une priere peut me tirer

de ces feux ardens, peut me procurer ma délivrance : serez-vous insensible à mes maux ? vous pourrez vous trouver dans le même besoin quelque jour ; si je suis alors dans le Ciel, j'emploîrai tout mon crédit auprès de Dieu pour vous délivrer de vos peines. Mon cher fils, ma chere fille, s'écrie ce pere souffrant, cette mere ensevelie dans les flammes, ayez pitié de ceux à qui vous avez de si grandes obligations, à qui vous devez, après Dieu, et les biens que vous possédez et la vie : laissez-vous attendrir par nos gémissemens ; et soulagez-nous dans nos peines : nous ne vous demandons que des œuvres de charité, que des prieres : vous travaillez pour vous en nous faisant du bien. C'est pour nous obliger à ce devoir de justice et de charité, que l'Eglise tâche d'exciter notre compassion, par ce funebre appareil et par le son lugubre de ses cloches.

Rien n'est comparable aux peines du Purgatoire. Un étranger, un ennemi même vous feroit pitié, si vous le voyiez dans cet état ; c'est votre ami, ce sont vos freres, ce sont vos plus proches parens qui souffrent dans ces brasiers ardens ; ils ne brûlent peut-être que pour vous avoir trop aimés, que pour avoir eu trop d'empressement à vous amasser du bien : serez-vous insensibles à leurs peines ? Ces ames affligées vous en sollicitent par leurs soupirs, par la tendresse qu'elles ont eue pour vous, par la charité que vous devez avoir pour elles. Elles ne peuvent satisfaire à la justice de Dieu, qu'en payant à la derniere rigueur ; mais vous pouvez satisfaire pour elles à peu de frais, une priere, une aumône, une Messe, une mortification, une bonne œuvre que vous ferez, que vous offrirez pour elles pour les soulager, peut les délivrer. Qui de nous refuseroit un pareil service à un prisonnier, à un forçat, s'il pouvoit lui obtenir la liberté en faisant une priere pour lui, ou en faisant pour lui quelque bonne œuvre ; et

nous refuserions ce secours à nos amis, à nos proches! Ignorons-nous que nous travaillons pour nous en leur rendant cet important service? Redevables que ces saintes ames nous seront, en quelque maniere, de leur bonheur, nous oublieront-elles quand elles en jouiront? La charité et la reconnoissance ne s'éteignent pas dans le Ciel, elles y sont plus vives, elles s'y perfectionnent; et que ne pourront-elles point obtenir du Seigneur en notre faveur, si elles prient pour nous!

*La Messe de ce jour est pour les Fidelles Trépassés.*

*L'Oraison qu'on dit à la messe, est celle qui suit.*

*FIDELIUM Deus omnium Conditor et Redemptor, animabus famulorum famularumque tuarum remissionem cunctorum tribue peccatorum: ut indulgentiam quam semper optaverunt, piis supplicationibus consequantur. Qui vivis, etc.*

O DIEU, Créateur et Rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes, la rémission de tous leurs péchés; afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'ils ont toujours souhaité. Vous qui étant Dieu, vivez et régnez, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Épître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 15.

*FRATRES: Ecce mysterium vobis dico: Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur. In momento, in ictu oculi, in novissima tuba: canet enim tuba, et mortui resurgent incorrupti: et nos*

MES Freres: Voici un mystere que je vous apprends: A la vérité nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés. Cela se fera en un moment, en un clin d'œil, au son de la derniere trompette: car la trom-

*immutabimur. Oportet enim corruptibile hoc induere incorruptionem : et mortale hoc induere immortalitatem. Cùm autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo, qui scriptus est : Absorpta est mors in victoria. Ubi est mors victoria tua ! ubi est mors stimulus tuus ! Stimulus autem mortis peccatum est : virtus verò peccati lex. Deo autem gratias, qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum.*

pette sonnera, et les Morts ressusciteront incorruptibles, et nous autres nous serons changés. Car il faut que ce corps corruptible soit revêtu d'incorruptibilité ; et que ce corps mortel soit revêtu d'immortalité ; alors la parole qui est écrite se vérifiera : La mort a été engloutie dans la victoire. O mort où est ta victoire ! O mort où est ton aiguillon ! Or, l'aiguillon de la mort, c'est le péché ; et la force du péché, c'est la loi. Mais graces soient rendues à Dieu, qui nous a donné la victoire par Jesus-Christ Notre-Seigneur.

*Saint Paul, dans ce quinzieme Chapitre de sa Lettre aux Corinthiens, établi manifestement notre résurrection, l'ordre et la maniere dont elle se fera, et les différens degrés de gloire de ceux qui ressusciteront, non-seulement par rapport à l'ame, mais aussi par rapport au corps ; et que la mort sera vaincue et anéantie à la résurrection.*

## RÉFLEXIONS.

*Voici un mystere que je vous apprends.* Terrible mystere ! Je sais que ma chair ressuscitera pour jamais : mais j'ignore si elle ressuscitera pour la gloire ou pour les supplices. Ce que je sais, c'est que la voie des souffrances conduit plus sûrement au repos éternel ; que l'aise et l'abondance sont presque toujours les funestes présages d'une éternité malheureuse. Que j'aye donc, Seigneur, cette consolation que vous ne m'épargniez pas en cette vie ! Les Ministres de la Justice divine feront entendre à tout l'Univers le son fatal de cette derniere trompette, comme un signal de la guerre que le Seigneur déclare pour

jamais aux pécheurs, de la victoire qu'il remporte sur la mort. *Levez-vous, Morts.* A cette parole, et au même instant, les Morts de toute condition, de toutes les Nations du monde sortiront du tombeau ; mais dans quelle consternation, avec quel effroi, de quels yeux les grands du monde reverront-ils la terre, dont ils ont été les maîtres ? Ces Rois, dit saint Jérôme, qui ont fait trembler l'Univers, trembleront à leur tour devant le tribunal de leur Juge. Quel changement alors dans les idées et dans les sentimens des hommes ! O mort, où est ta victoire ? ô mort, où est ton aiguillon ? Le temps d'insulter ainsi à la mort n'est pas encore venu : tout ce que nous pouvons faire maintenant, c'est de nous la rendre moins terrible, en nous préparant par une vie innocente à bien mourir. Il n'y a que la sainteté qui soit supérieure à la force, à l'aiguillon, aux frayeurs de la mort. Il n'y a que les Saints qui, par la tranquillité et la joie qu'ils montrent en mourant, puissent demander à la mort où est sa victoire et son aiguillon. Il n'y a que la vertu chrétienne qui en émousse toute la pointe. La mortification endurcit contre l'aiguillon de la mort ; au lieu que la mollesse et la sensualité rendent son aiguillon plus piquant, et l'ame plus sensible. C'est le péché qui a causé la mort, et c'est lui qui la rend si terrible. Quand elle paroît sans le péché, on la voit venir sans frayeur ; elle est alors, pour ainsi dire, désarmée. Que sa présence cause de sentimens différens ! les Saints tressaillent de joie à ses approches ; tandis que la seule pensée de la mort cause de cruelles alarmes aux libertins, aux imparfaits et aux mondains. *La force du péché*, dit l'Apôtre, *c'est la loi.* Il faut que l'homme ait dans le cœur un grand fond de corruption. La loi semble donner de nouveaux charmes au péché qu'elle défend ; et les peines auxquelles on s'expose en le commettant,

y font trouver, ce semble, de nouvelles douceurs. Jesus-Christ notre Rédempteur ayant vaincu la mort, elle ne peut effrayer que des ames rebelles. Les enfans de Dieu auroient tort de craindre un ennemi désarmé et vaincu par le Maître qu'ils servent et le Pere qu'ils aiment. Si la victoire est à nous, qu'avons-nous à craindre? et ne pouvons-nous pas en goûter dans le repos le fruit et la gloire? Non, notre ennemi est vaincu, mais il n'est pas encore détruit. Il peut nous surprendre, et rompre dans nos mains la palme de la victoire que Jesus-Christ nous a cueillie; il faut donc continuer à être en garde contre les surprises, et nous souvenir qu'il n'y a que le péché qui nous doive faire craindre la mort.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.* Chap. 5.

*In illo tempore: Dixit Jesus turbis Judæorum: Amen, amen dico vobis, quia venit hora, et nunc est, quando mortui audient vocem Filii Dei: et qui audierint, vivent. Sicut enim Pater habet vitam in semetipso: sic dedit et Filio habere vitam in semetipso. Et potestatem dedit ei judicium facere, quia Filius hominis est. Nolite mirari hoc, quia venit hora, in qua omnes qui in monumentis sunt, audient vocem Filii Dei: et procedent qui bona fecerunt, in resurrectionem vitæ: qui verò mala egerunt, in resurrectionem judicii.*

En ce temps-là: Jesus dit aux Juifs: En vérité, en vérité je vous le dis, le temps vient, et il est déjà venu, où les morts entendront la voix du Fils de Dieu; et ceux qui l'auront entendue recevront la vie. Car comme le Pere a la vie en lui-même, aussi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui-même, et il lui a donné le pouvoir de juger, parce qu'il est le Fils de l'homme. Que cela ne vous surprenne point, car le temps approche que tous ceux qui sont dans le tombeau, entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui auront fait de bonnes actions, ressusciteront pour vivre; au lieu que ceux qui en auront fait de mauvaises, ressusciteront pour être condamnés.

## MÉDITATION.

*De la charité pour les ames du Purgatoire.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés, comme par le l'Ecriture. Sainte pensée, puisqu'il ne fut jamais de charité plus juste : pensée salutaire, puisqu'il n'est point de charité qui nous soit plus utile, plus avantageuse que celle qu'on a pour les Morts. Elle est juste cette charité; car enfin, quel objet plus digne de notre compassion? Qui mérita jamais mieux nos secours et notre assistance, que ces saintes ames souffrantes? Ce sont des ames prédestinées qui doivent être dans le Ciel, et faire partie des habitans de la céleste Jérusalem durant toute l'éternité. Ce sont des Epouses de Jesus-Christ, arrêtées dans ce lieu de souffrances, jusqu'à ce qu'elles ayent été entiérement purifiées, et en état d'augmenter la Cour de l'Agneau. Il n'est pas une de ces saintes ames qui ne soit chere à Jesus-Christ; nulle qui ne mérite nos respects et notre vénération, elles ne nous demandent à présent que des prieres. Ce sont autant de Joseph détenus dans une sombre prison, d'où elles doivent être tirées pour monter sur le trône. Elles nous prient de nous souvenir d'elles : elles ne manqueront pas de se souvenir de nous à leur tour, lorsqu'elles seront dans la gloire, et que nous serons dans de plus grands besoins. Ce sont nos amis, nos parens; ce sont nos freres qui ont un extrême besoin de notre secours; c'est ce pere que nous avons tant

pleuré ; c'est cette mere qui a eu pour nous tant de tendresse. Nous leur avons donné tant de larmes au jour de leur mort : ils ne nous demandent aujourd'hui que des prieres. Ils vous ont laissé tous leurs biens : est-ce trop de vous demander quelques Messes, quelques œuvres de piété, quelques suffrages? Rappelez dans votre souvenir cet amour tendre et empressé dont ce pere, dont cette mere, dont ces freres et ces sœurs vous ont donné de si éclatantes preuves. Quelles alarmes ne leur avez-vous pas causées? Dès qu'une maladie, ou que quelque accident ont fait craindre quelque danger, quel soin, quelle assiduité, quelle sollicitude pour tout ce qui intéressoit votre santé, votre fortune, vos plaisirs même? Hé quoi! l'état pitoyable où se trouvent aujourd'hui ces fidelles amis et ces proches, ne vous touchera point? Leur refuserez-vous quelques sentimens de tendresse et de compassion? leur refuserez-vous les secours que vous pouvez si aisément leur donner? Plus cette reconnoissance est juste, plus votre insensibilité, votre ingratitude, votre dureté seroient criantes. Ces ames souffrantes ne sont pas sous vos yeux : mais en souffrent-elles moins, en sont-elles moins à plaindre? Hé quoi! si vous appreniez que votre fils, que votre pere est tombé en esclavage dans les pays étrangers, ne vous donneriez-vous aucun mouvement, ne feriez-vous rien pour le tirer de la servitude? vos amis et vos proches sont dans le cas. C'est une triste prison, c'est un esclavage bien dur que le Purgatoire; vous pouvez les y soulager, vous pouvez les en tirer à peu de frais. Celui qui les tient en cet état de souffrance vous en sollicite : et vous manqueriez de cette charité!

## SECOND POINT.

Considérez que s'il n'est rien de plus juste que d'avoir de la charité pour les ames du Purgatoire, il n'est aussi rien qui vous intéresse davantage, et qui vous doive être plus avantageux. Les ames du Purgatoire sont des Justes et des Elus de Dieu, qui y souffrent la peine due à leurs péchés, à laquelle ils n'ont pas satisfait en ce monde : vous pouvez satisfaire pour eux. Ils sont encore comptables à la Justice divine : vous pouvez acquitter leurs dettes, en payant pour eux. Les aumônes, les Messes, les bonnes œuvres, les prieres, sont des moyens institués et établis de Dieu pour faire cette satisfaction; mais en payant pour eux, ces heureux prédestinés ne devront plus rien à la justice de Dieu, il est vrai, mais ils resteront vos comptables : ils vous devront cette aumône, ces Messes, ces prieres, ces bonnes œuvres que vous aurez faites pour leur délivrance. Si leur félicité éternelle a été avancée, s'ils jouissent de Dieu leur souverain bien, s'ils sont en crédit auprès de lui; c'est à vous qu'ils seront, après Dieu, redevables de leur crédit, et pour ainsi dire, de leur fortune. Ils vous devront beaucoup : ne vous payeront-ils jamais rien ? Ils sont agréables au Seigneur : Dieu ne sauroit rien leur refuser; la charité dans le Ciel est parfaite. En faveur de qui se serviront-ils de la faveur que vous leur aurez procurée, ou du moins que vous aurez avancée ? Ils connoîtront en Dieu vos dangers, vos tentations, votre état, vos besoins : se pourroit-il faire qu'ils manquassent eux-mêmes dans le Ciel, de charité et de reconnoissance ? Pour qui seroit sûr d'avoir délivré, d'avoir du moins soulagé une seule ame du Purgatoire, quel plus juste sujet de consolation ! quelle confiance en sa protection, en son inter-

cession mieux fondée! Combien de fâcheux accidens durant la vie! combien de violentes tentations! que de dangers du salut, et que n'a-t-on point à craindre à la derniere heure! Vous avez eu l'avantage de tirer une ame du Purgatoire, ou de la soulager : soyez assuré que vous avez un puissant intercesseur auprès de Dieu, un protecteur, un ami fidelle qui connoissant et vos dangers et vos besoins, emploîra tout ce qu'il a de crédit et de faveur auprès du Seigneur, pour vous tirer de ce mauvais pas, pour vous assister dans ce danger, pour vous obtenir toutes les graces et tous les secours nécessaires dans ces momens critiques. C'est ce qui a porté l'Eglise à avoir tant de zele pour les Morts; c'est ce qui a inspiré tant de charité à tous les Saints, pour ces ames souffrantes. Notre intérêt se trouve tout entier dans cette charité. Nous travaillons pour nous, en travaillant pour elles, et nous mettons à profit tout ce que nous faisons pour les soulager. Quelle ingratitude! quelle injustice! mais quelle perte de ne rien faire pour le soulagement de ces saintes ames!

J'espere, mon divin Sauveur, que vous ne permettrez pas que toutes ces réflexions soient sans effet. Donnez-moi la grace de rendre efficaces tous ces pieux sentimens, et toutes les saintes résolutions que je fais. Je dois les uns et les autres à votre miséricorde. La charité pour les ames du Purgatoire sera désormais ma dévotion favorite; et je suis bien résolu de ne passer aucun jour de ma vie, sans mettre en œuvre tous les moyens que vous me donnez de les soulager.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Requiem æternam dona eis Domine : et lux perpetua luceat eis.* Eccl.

Seigneur, donnez-leur le repos éternel; et faites luire sur eux votre lumiere éternelle.

*Lux æterna luceat eis, Domine, cum sanctis tuis in æternum; quia pius es.*

Comme vous êtes la bonté même, Seigneur, faites que ces ames souffrantes soient éclairées à jamais, avec vos Saints, de la lumiere éternelle.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'y eut jamais personne plus digne de compassion que les ames du Purgatoire. Vous savez combien ceux-là sont à plaindre qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, à qui il n'est pas même permis de se montrer, et de demander du secours. Un pauvre prisonnier enfermé dans un sombre cachot, dont les larmes ne peuvent être apperçues de personne, et dont les gémissemens et les cris ne sauroient être ouis, est bien digne de compassion : telles sont les ames du Purgatoire. Invisibles à tout le monde, elles sont oubliées presque de tous. Combien de saintes ames souffrent dans ces affreux cachots, qui n'ayant ni parens, ni amis qui pensent à elles, brûlent dans ces brasiers ardens depuis plus de cent ans. O le bel objet d'une charité véritablement chrétienne ! Ne vous contentez pas de prier aujourd'hui en général, selon l'Esprit de l'Eglise, pour tous les Fidelles trépassés ; faites tous les jours quelques prieres pour les ames du Purgatoire, et une en particulier pour celles qui ont le moins de secours, et qui sont le plus abandonnées. Déterminez un jour toutes les semaines, ou du moins un jour tous les mois pour cette importante dévotion. Faites de temps en temps quelques aumônes, quelques pénitences, quelques bonnes œuvres, quelques communions ; faites dire quelques Messes pour ces pauvres ames oubliées, abandonnées. Peu de pratiques de piété plus agréables à Dieu, et plus utiles pour nous.

2.° Les moyens généraux de soulager ces ames

souffrantes, sont les jeûnes, les prieres, les aumônes, les austérités et les mortifications, de quelque nature qu'elles soient, et toutes les bonnes œuvres qui ont toujours quelque chose de pénible, et pour cela tiennent lieu de pénitence et de satisfaction. Nous pouvons avoir le motif de soulager les ames du Purgatoire dans toutes nos actions, sans qu'il nous en coûte davantage, ou qu'elles en deviennent plus pénibles. De sorte que comme il ne nous arrive rien de fâcheux qui ne puisse servir à l'expiation de nos péchés, nous le pouvons pareillement offrir pour la satisfaction de ceux de nos freres : afflictions, maladies, perte de biens, humiliations, affronts, injures, adversités, tout peut servir à expier nos péchés et à satisfaire à la justice divine pour ces pauvres ames. Cette pratique de piété a paru d'un si grand mérite aux personnes vertueuses, qu'il s'en est trouvé qui ont poussé leur charité, jusqu'à offrir à Dieu par un engagement en forme de vœu, toutes les satisfactions qu'elles feroient pendant leur vie en faveur des ames du Purgatoire. Quelques-unes même ont étendu les bornes de leur charité au-delà des bornes de leur vie, en faisant un transport, autant qu'il étoit en leur pouvoir, de toutes les prieres et de tous les suffrages qu'ils pourroient prétendre à espérer après leur mort, du devoir et de la charité des autres ; ce qui a été regardé comme un acte de charité des plus héroïques. On ne perd rien quand on porte la charité jusqu'à l'excès, à l'exemple de saint Paul. Les Indulgences qu'on peut appliquer aux ames du Purgatoire, le Sacrifice de la Messe, et les Communions qu'on fait pour les Morts, sont des moyens excellens pour les soulager dans leurs peines.

## *TROISIEME JOUR.*

### SAINT MALACHIE, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT MALACHIE, dont saint Bernard a écrit la vie, étoit Hybernois d'origine. Ses parens furent distingués par la noblesse du sang, mais sa mere avoit encore plus de vertu que de noblesse. Cette Dame Chrétienne sachant combien les premieres impressions sont durables, eut soin de lui inspirer la piété presque dès le berceau : elle laissa aux Maîtres le soin de former son esprit dans les Lettres humaines, mais elle prit sur elle le soin de former son cœur. L'Enfant docile répondoit par ses progrès dans les Lettres et dans la vertu, à l'assiduité de ses maîtres, et à la vigilance de sa pieuse mere. Sa douceur lui gagnoit tous les cœurs ; ce n'étoit qu'un enfant, et il avoit la sagesse des vieillards, la pureté d'un Ange, l'humilité des Saints; dans cet âge tendre il aimoit l'oraison, il avoit du goût pour le silence, le recueillement étoit son attrait. Il méditoit avec plaisir la loi du Seigneur, mangeoit peu, se mortifioit beaucoup ; la présence de Dieu l'occupoit tout entier ; il alloit quelquefois avec son maître dans une maison de campagne ; et à la vue de la nature développée à ses yeux, il s'élevoit jusqu'à l'Auteur de la nature ; il ouvroit ses mains pures pour faire monter jusqu'au Ciel l'holocauste du pur amour, et Dieu recevoit avec plaisir une si pure offrande. Ces commencemens promettoient d'heureuses suites ; les suites répondirent aux commencemens. A mesure qu'il croissoit en âge, il recevoit aussi de Dieu de plus vives lumieres ; elles firent une si forte impression sur son cœur, qu'il résolut enfin de quitter le monde.

Il y avoit dans la ville d'Ardinaka un homme d'une austérité de vie qui le faisoit admirer de tous ceux qui connoissoient sa pénitence et sa haute vertu : Malachie le fut trouver pour recevoir de lui quelque conseil pour sa conduite personnelle. On admiroit la générosité du jeune homme : on le voyoit assis aux pieds d'Imatius, c'étoit le nom de son maître ; là il apprenoit à obéir : et son obéissance fit des conquêtes. Auparavant on se contentoit d'admirer l'austérité de vie d'Imatius ; après avoir vu le jeune Malachie faire profession du même genre de vie, on l'imita. Celui qui auparavant étoit le fils unique de son pere selon l'esprit, devint le premier né entre plusieurs freres, soutenant toujours cette primauté, pour ainsi dire, de disciple par la supériorité de ses vertus. C'est ce qui obligea son Evêque de l'ordonner Diacre, malgré sa modestie qui lui persuadoit qu'il étoit très-indigne du ministere. Il y étoit entré par la vocation de Dieu ; il y fut soutenu par sa grace. Il se proposa pour modele saint Etienne, dans les fonctions de son ministere, et il en imita le zele, l'innocence et la charité. Chargé du soin des veuves et des orphelins, il veilla à la conservation de leur vie ; il se rendoit serviteur des pauvres abandonnés ; il ensevelissoit les morts de ses propres mains. Le nouveau Tobie ne manqua pas d'exercice de patience. Une sœur de Malachie, aveugle sur le prix d'une action si héroïque, et d'une humilité qui faisoit l'admiration des Anges, s'imagina qu'il déshonoroit sa famille ; et lui dit en colere qu'il étoit fou, et qu'il devoit laisser les morts ensevelir les morts, abusant de l'Evangile en faveur de sa vanité ; mais ces reproches n'ébranlerent pas la constance du Ministre de Jesus-Christ : il la laissa crier, et continua de bien faire. Un ministere si dignement soutenu étoit comme une voix qui publioit hautement le mérite de Mala-

chié, et qui demandoit pour lui le Sacerdoce. Tout le monde trouvoit en lui cette haute vertu, et toutes ces grandes qualités qui doivent caractériser les sacrés Ministres des Autels ; lui seul se croyoit indigne du sacré Ministere. Il fallut toute l'autorité qu'avoit sur lui son Evêque, et toute la déférence que lui-même avoit aux sentimens du Bienheureux Imar, pour consentir à son ordination. Il fut fait Prêtre à l'âge de vingt-cinq ans ; l'opinion de son mérite extraordinaire et de sa sainteté, fit qu'on le dispensa de l'usage, établi alors, de n'ordonner les Prêtres qu'à trente.

Malachie n'eut pas plutôt reçu l'imposition des mains que l'Evêque le chargea du soin de distribuer au peuple le pain de la parole de Dieu. Le nouveau prédicateur, puissant en œuvres et en paroles, fit en peu de temps de si grands fruits, que tout le Diocese changea de face. Il déracina beaucoup de vices parmi le peuple, qui sembloient avoir prescrit : il corrigea un grand nombre d'abus que le long usage sembloit autoriser ; il remit l'ancienne discipline en vigueur, et rétablit la pureté des mœurs avec celle de la foi, dans tout le Diocese. Il étoit éloquent, il prêchoit avec beaucoup de zele et d'onction ; mais ce qui contribuoit le plus à tant de conversions, c'étoient ses exemples. On voyoit un Séraphin à l'Autel, un Saint dans la conversation, et un Apôtre en chaire. La charité seule le faisoit paroître en public ; l'étude de la science des Saints faisoit toute son occupation en particulier ; la douceur, la mortification, l'humilité l'accompagnoient partout, et l'opinion de sa sainteté applanissoit tous les obstacles. Il vint à bout d'établir dans toutes les Eglises de la Ville et du Diocese l'Office divin aux heures canoniquement ordonnées pour ce sujet ; ce qui fut imité bientôt dans toutes les autres villes d'Irlande. Il rétablit non-seulement l'usage du chant dans le Chœur, mais encore

celui des Sacremens et de plusieurs pratiques de piété si conformes à l'esprit de la Religion; car toutes ces choses, dit saint Bernard, avoient été extraordinairement négligées parmi ces peuples.

Saint Malachie voyant les bénédictions que Dieu répandoit sur ses travaux Apostoliques, et se défiant toujours de ses propres lumieres dans les réglemens salutaires qu'il faisoit pour la réformation des mœurs et pour le rétablissement de la Discipline Ecclésiastique, résolut d'aller passer quelque temps auprès de Malch Evêque de Lesmor, qui passoit pour un des plus savans et des plus sages et vertueux Prélats de son siecle. Ce fut durant le séjour qu'il fit à Lesmor, qu'il fit connoissance avec Cormach Roi de Momonie, qui ayant été dépossédé par une troupe de factieux, songeoit à passer le reste de ses jours dans la retraite, s'il n'eût été rappelé sur le trône malgré lui. Ce pieux Prince conçut une si haute idée de la vertu de notre Saint, qu'il eut toute sa vie pour lui une vénération et une tendre amitié.

Ce fut durant le séjour que saint Malchie fit à Lesmor, qu'il apprit la mort de sa sœur, qui avoit si fort blâmé sa dévotion et sa retraite. Ce qui le consola, fut d'apprendre que sa mort n'avoit pas prévenu sa conversion. Dieu lui fit voir sa sœur en songe, sortant par degrés des peines du Purgatoire, et avançant vers le repos éternel, à proportion des prieres qu'il faisoit pour sa délivrance. Mais ce qui mit le comble à sa joie, fut la conversion de son oncle maternel, qui étoit Abbé Commandataire de l'Abbaye de Benchor, laquelle ne retenoit de son premier éclat qu'un nombre de belles terres. L'oncle fut touché de la sainteté du neveu. Il se démit en sa faveur d'une Abbaye, qui depuis long-temps n'avoit plus de Religieux, et des revenus de laquelle il avoit fait un si mauvais usage. Notre Saint accepta l'Abbaye, de l'avis du B. Imar son Directeur spirituel : il y

remit des Religieux dont il prit soin ; et cette ancienne Abbaye déchue depuis si long-temps de son premier éclat, devint sous la conduite de notre Saint, la plus sainte et la plus florissante de toute l'Irlande.

A la vérité l'exemple du Supérieur étoit comme l'ame de cette fervente Communauté. On le voyoit toujours à la tête de tous les exercices. On n'avoit qu'à le voir agir, ses actions étoient comme une regle vivante ; tous les Religieux avouoient qu'il suffisoit de le voir pour devenir Saint. Jamais il ne se dispensa d'aucun des exercices ; s'il étoit singulier en quelque chose, c'est qu'il étoit beaucoup plus austere pour lui-même que l'Institut ne le prescrivoit. Ce qui rendoit ses instructions et ses exemples plus efficaces, fut le don des miracles dont Dieu le favorisoit. Un des ouvriers qui travailloient à la nouvelle Eglise du Monastere ayant reçu innocemment un coup de hache sur l'épine du dos qui devoit le faire expirer sur la place, n'eut pas plutôt été embrassé par le Saint, qui étoit venu à son secours, qu'il ne se trouva pas même blessé, son habit ayant été seulement coupé, pour marque du miracle. Le Saint guérit en même temps un de ses Religieux d'une frénésie violente qui le portoit à des excès furieux ; saint Malachie n'eut pas plutôt fait le signe de la croix sur le malade, qu'il fut guéri.

Cependant l'Evêque de Connerth étant mort, les vœux du peuple et du Clergé furent tous pour mettre saint Malachie en sa place. La résistance qu'il y apporta, ne fit qu'augmenter le désir qu'on en avoit. Il fallut employer le B. Imar, son Directeur perpétuel, et l'Archevêque d'Armagh son Métropolitain, pour vaincre son humilité et sa répugnance. Les raisons lui paroissant trop foibles, il fallut faire intervenir le commandement. On lui ordonna d'obéir, et le Saint qui étoit humble, par la même raison qu'il étoit

Saint, se soumit. Il fut sacré à l'âge de trente ans; et s'il sentit le poids de l'Episcopat, dont il connoissoit toutes les obligations, il n'eut pas moins de courage pour s'acquitter parfaitement de toutes les fonctions d'un si redoutable ministere.

Il n'eut pas plutôt pris possession de son Siege, qu'il reconnut qu'il avoit pour ouailles plutôt des Païens que des Chrétiens, et qu'il avoit à conduire des bêtes féroces, dit saint Bernard, plutôt que des hommes. Les habitans de Connerth et de tout le Diocese étoient des gens d'un naturel féroce, qui depuis un temps infini vivoient presque sans Religion. Leur indocilité jointe à leur humeur brutale avoit banni de tout le pays tous les secours spirituels. L'Evêque ne l'étoit que de nom; le troupeau ne connoissoit plus de Pasteur, et le Pasteur lui-même ne se voyant pas écouté, se tenoit loin de la bergerie. La plupart des Eglises étoient ou ruinées, ou profanées; les Sacremens par un non-usage, sembloient abolis; il n'y avoit parmi eux ni Confesseurs ni pénitens; et s'il se trouvoit quelques Prêtres, ils étoient si confondus et par les mœurs, et même par l'habit avec les Laïques, qu'on pouvoit dire que le Sacerdoce étoit éteint dans le pays. Les superstitions, la plupart païennes, régnoient par-tout, et avec elles toutes sortes de vices. L'ignorance étoit universelle, et l'on peut dire qu'il n'y avoit plus à Connerth qu'une ombre de Christianisme, et un squelette de Religion. Tel étoit le champ qu'eut le nouvel Evêque à défricher. Animé d'un zele véritablement Apostolique, il ne se rebuta point, quelque accablant, quelque ingrat même que fût d'abord le travail. On n'oublia rien pour l'effrayer, pour le dégoûter, pour lasser même son zele. Le saint Pasteur s'étudia d'abord à gagner le troupeau par sa douceur et par sa patience, ou du moins à l'apprivoiser. Il fut bien des fois maltraité, méprisé, en danger même de sa vie; rien ne put re-

froidir sa charité. Il demeuroit intrépide au milieu de ces loups, n'oubliant rien pour les changer en brebis. Peu sensible à leur impolitesse, à leur férocité, il les instruisoit en public, et les reprenoit en particulier. Lorsqu'il voyoit que toutes ses industries et ses travaux étoient inutiles, il répandoit des larmes pour eux devant Dieu; passant souvent les nuits entieres en oraison, pour fléchir le cœur du Seigneur en faveur de son peuple. Il alloit chercher dans les rues et les places publiques, exposé aux huées d'un peuple brutal, ceux que sa voix ne pouvoit attirer à l'Eglise. On le voyoit aller de village en village, de hameau en hameau, avec des fatigues accablantes, pour distribuer le pain de la parole à des ingrats, et souvent à des sourds, faisant tous ses voyages à pied, comme les anciens Apôtres. Sa patience enfin, et sa persévérance furent victorieuses malgré le chagrin de l'enfer. La férocité de ces peuples s'apprivoisa; la dureté de ces cœurs insensibles s'amollit, on fut touché de la continuité de son zele au milieu de tant de travaux, on admira sa douceur inaltérable parmi les plus fâcheux événemens, et sa patience chrétienne au milieu des injures les plus ameres. On s'accoutuma peu à peu à entendre la voix du Pasteur, on l'aima, on le suivit; et ce peuple intraitable jusqu'alors, devint capable d'instruction et de discipline. L'ordre fut rétabli par-tout. On bâtit des Eglises, on y célébra les divins Mysteres; on chanta régulièrement l'Office divin; on fréquenta les Sacremens; la Religion reprit sa premiere splendeur; les pratiques de dévotion prirent la place des superstitions impies et païennes. Le concubinage céda à la sainteté du mariage; les lois saintes reprirent leur premiere vigueur; les abus furent abolis; le Clergé séculier et régulier rétabli dans son premier éclat; on vit revivre la piété; et en moins de deux ans tout le pays changea de face;

en sorte qu'on pouvoit dire de ce peuple, dit saint Bernard, ce que Dieu dit par son Prophete Osée. *Celui qui auparavant ne me connoissoit point, est maintenant devenu mon peuple.*

Dieu mit bientôt à l'épreuve cette nouvelle Eglise, et voulut faire expier à ces fervens fidelles leurs déréglemens passés. L'Irlande obéissoit alors à quatre ou cinq petits Rois. Celui qui régnoit dans la partie septentrionale de l'Isle, entra dans le Diocese de saint Malachie, prit la ville Episcopale, la ruina, et désola toute la campagne. Notre Saint fut contraint de se retirer avec six vingts de ses Religieux dans les terres de Cormach Roi de Momonie, qu'il avoit vu à Lesmor. Ce pieux Prince qui depuis avoit conservé une amitié et une estime singuliere pour le Saint, le reçut avec joie, lui donna un fonds de terre avec une somme considérable d'argent pour bâtir un Monastere, qui fut nommé Brachi, et y loger tous ses Religieux; il y vint lui-même passer plusieurs jours en retraite de temps en temps sous la conduite du Saint, dont il faisoit profession d'être le disciple.

Cependant Celse, Archevêque d'Armach et Primat, se voyant malade à l'extrémité, déclara au peuple et à tout le Clergé qu'il ne connoissoit personne plus digne de lui succéder que l'Evêque Malachie. Le Clergé, les Grands et le peuple applaudirent tout d'une voix aux vœux du Primat; quelque résistance que fit le Saint, il fut mis à la tête du Clergé d'Irlande. Cette Eglise Primatiale, par un abus et un relâchement inoui, étoit envahie par des Intrus, qui n'étoient pas même Prêtres. Une des premieres familles de l'Isle s'étoit tellement rendu ce Bénéfice comme héréditaire, qu'elle l'avoit déjà fait passer successivement à quatorze ou quinze générations; c'est ce qui avoit causé depuis près de deux cents ans la ruine de la discipline Ecclésiastique, et presque de

de la Religion dans toute l'Irlande. C'est ce qui porta l'Archevêque Celse, qui étoit homme de bien, de souhaiter que saint Malachie lui succédât, comme le seul capable de faire revivre la piété que saint Patrice Apôtre de toute l'Isle y avoit établie.

Quelque laborieuse que fût cette premiere dignité, le seul nom de Primatie alarmoit l'humilité de saint Malachie. Il fallut toutes les sollicitations du B. Malch Evêque de Lesmor son ami, et l'autorité de Gilbert Légat du Saint Siege, pour la lui faire accepter; encore ne céda-t-il que sur la menace de l'excommunication: et parce qu'un certain Maurice, de la race de ceux qui prétendoient être Archevêques nés, se portoit pour Archevêque, notre Saint n'accepta ce premier Siege qu'à ces deux conditions: 1.° Qu'il n'entreroit point dans la ville Métropolitaine qu'après la mort ou la retraite de l'usurpateur, craignant de causer du trouble, et donner lieu à la mort de quelqu'un de ceux dont il vouloit procurer le salut: 2.° Que si l'on venoit à bout de rétablir la paix et la tranquillité, on mettroit à sa place un autre Evêque plus digne que lui, et qu'on lui permettroit de reprendre sa premiere Epouse.

Saint Malachie ayant été établi Métropolitain de toute l'Irlande, fit bientôt changer de face à tout le pays. Les abus furent abolis, le culte divin rétabli, le Clergé réformé, la piété et la religion florissantes dans toute l'Isle; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peines. Il est vrai que Dieu se déclara visiblement en sa faveur par bien des merveilles.

Un Seigneur de la famille des usurpateurs, le fit prier de venir chez lui, dans le dessein de le tuer. Mais il ne l'eut pas plutôt vu entrer, que saisi de confusion et de respect, il se jette à ses pieds, lui déclare son mauvais dessein, en de-

mande pardon, et implore le secours de ses prieres. Un autre qui le déchiroit en toute occasion par mille calomnies dans les assemblées, en fut horriblement châtié, car sa langue enfla sur l'heure, et fourmillant de vers, fit mourir en sept jours ce misérable. Enfin une Dame de la même famille ayant osé interrompre le Saint pendant qu'il prêchoit, en l'appelant hypocrite et usurpateur du bien d'autrui, devint furieuse sur le champ, et expira en criant que c'étoit en punition de sa témérité effrénée, qu'elle perdoit la vie. Ces châtimens terribles de Dieu sur les ennemis de notre Saint, joints aux miracles qu'il opéroit, firent finir le schisme. La paix et le calme ramenerent bientôt l'ancienne piété, et la Religion devint floríssante.

Ssint Malachie voyant que tout étoit tranquille, ne pensa plus qu'à exécuter la condition qu'il avoit exigée en acceptant l'Archevêché d'Armagh. Et ayant assemblé le Clergé et le peuple, il fit sa démission, et fit élire un très-digne sujet, nommé Gelase. On ne peut dire quelle fut la consternation générale de tout le troupeau à cette démission du Pasteur. Gelase ayant été sacré, le Saint retourna à sa premiere Eglise. Et ce qui releve encore plus son humilité et son désintéressement, c'est que sachant que son Evêché en comprenoit deux que l'ambition de ses Prédécesseurs avoit unis, il voulut qu'on les séparât. Il laissa à l'Evêque qui seroit élu, la ville et le territoire de Connerth, et alla résider à Downe, dont le Diocese étoit beaucoup moins considérable : il y forma un Clergé régulier, dont il devint lui-même le Supérieur et le modele.

Pour agir avec plus d'assurance, le saint Evêque crut qu'il devoit avoir l'approbation du Saint Siege, et résolut d'aller à Rome pour faire confirmer par le Pape tout ce qu'il avoit fait, tant pour la métropole d'Armagh, que pour le réta-

blissement des deux Evêchés de Connerth et de Downe. Il partit donc à pied avec quelques-uns de ses disciples, n'oubliant rien pour être inconnu. Mais étant arrivé à Yorck, il fut découvert avec beaucoup d'éclat par un grand serviteur de Dieu, nommé Sycar, qui avoit le don de Prophétie. Etant en France, il voulut avoir la consolation de voir saint Bernard, dont la réputation avoit passé jusqu'en Irlande. Il se rendit à Clairvaux. La joie et l'admiration furent réciproques. Saint Malachie trouva dans le saint Abbé encore plus de mérite et de vertu que la renommée n'en avoit publié; et saint Bernard découvrit dans le saint Evêque une sainteté encore plus éminente, et au-dessus de tout ce qu'il en avoit ouï dire. Les deux Saints lierent dès-lors une très-étroite amitié; et saint Malachie fut si charmé et si édifié de tout ce qu'il vit à Clairvaux, qu'il résolut de se démettre de son Evêché, et d'y venir passer le reste de sa vie. Ce ne fut qu'avec regret qu'il en sortit. Ayant passé les Alpes, il se rendit à Rome. Il fut reçut du Pape Innocent II avec tendresse et avec vénération; et après avoir confirmé tout ce qu'il avoit fait, le Pape loin de lui accorder la permission de quitter l'Episcopat, le fit Légat du Saint Siege en Irlande. Il lui mit sa propre mitre sur la tête, lui donna l'étole et le manipule dont il se servoit quand il officioit aux jours solemnels; et l'ayant comblé d'honneur, le renvoya à son Eglise. Saint Malachie repassa par Clairvaux à son retour; mais il ne put se consoler de ne pouvoir y rester, qu'en y laissant quatre de ses plus chers disciples, pour y être formés par le saint Abbé, et en ayant un secret pressentiment qu'il viendroit mourir dans cette Abbaye.

Le saint Evêque étant arrivé en Ecosse, alla saluer le Roi, qu'il trouva dans la derniere affliction, par la crainte de perdre son fils très-dan-

gereusement malade. Le Prince conjura l'homme de Dieu de prier pour sa guérison : il pria, et le Prince fut guéri. D'Ecosse le Saint s'embarqua pour l'Irlande, et d'abord il fut descendre au Monastere de Benchor, afin que ses enfans spirituels reçussent les premieres graces de son retour. La joie passa du Monastere à tous les pays d'alentour; on voyoit éclater par-tout des témoignages d'une alégresse universelle : mais le Légat Apostolique étoit si mort à lui-même, qu'il ne ressentoit point les honneurs qu'on lui rendoit, il ne goûtoit qu'une chose, c'étoit l'accomplissement de la divine volonté. Il sema par-tout, afin de recueillir par-tout; pas un canton où ne s'étendît la vigilance du soin pastoral; tout ce qu'il faisoit étoit regardé comme l'œuvre de Dieu, parce que l'Esprit-Saint présidoit à toutes ses entreprises. La grace du ministere étoit si abondante en lui, que l'extérieur s'en ressentoit; la modestie étoit peinte sur son visage : ses ennemis n'eussent pas surpris une parole oiseuse en lui; ils n'y eussent pu remarquer rien qui ressentît la légéreté; la tranquillité ne l'abandonnoit jamais au milieu des occupations les plus accablantes; il se portoit à tout, et ne se livroit qu'à Dieu. C'étoit le moyen d'être tranquille. La pauvreté étoit tellement de son goût, qu'il n'avoit pas même de Palais Episcopal : le plus souvent il prêchoit gratuitement; travaillant de ses propres mains, à l'exemple de l'Apôtre, pour avoir du pain, tant pour lui que pour les Coadjuteurs du saint ministere. Le saint Evêque faisoit ordinairement ses visites à pied, sans craindre d'avilir par-là la dignité de Légat Apostolique. Il en avoit appris l'exemple des Disciples de Jesus-Christ; mais cet exemple étoit d'autant plus admirable en lui, qu'il est plus rare dans les autres. C'étoit un prodige de grace; faut-il s'étonner que Dieu lui eût confié le don d'opérer des pro-

diges ? Il en faisoit de toute sorte ; il délivroit les possédés, il guérissoit les frénétiques, il rendoit la parole aux muets. La grace des guérisons sortoit de lui en abondance ; mais il guérissoit les ames aussi-bien que les corps. Il y avoit une femme qui se livroit à des transports de colere si violens, que qui eût voulu représenter naïvement une furie, n'auroit eu qu'à faire le portrait de cette emportée. Ses enfans ne pouvant plus vivre dans cette espece d'enfer domestique, traînerent leur mere chez le saint Evêque. Le saint Evêque, dépositaire de l'amour de Jesus-Christ aussi-bien que de son troupeau, eut pitié du mauvais état de cette créature ; il la prit à part, et lui demanda si elle n'avoit jamais fait une bonne confession en toute sa vie : Jamais, dit-elle, je n'en ai eu la volonté. Il la faut faire présentement, reprit le Saint. Elle obéit ; et le charitable Pasteur, insinuant dans le cœur de cette pécheresse contrite l'esprit de douceur, lui ordonna pour pénitence de ne se mettre jamais en colere : elle l'exécuta. Il ajoutoit à la grace des miracles l'esprit de Prophétie. Un jour célébrant les divins Mysteres, il connut par un trait de lumiere prophétique, que le Diacre qui servoit à l'autel étoit en mauvais état. Après l'Office il le tire à part, il l'interroge sur ce qui s'étoit passé dans son ame. Le Diacre confessa sa faute, et reçut humblement la pénitence qu'il lui enjoignit. A une vie si éclatante que pouvoit-il manquer qu'une glorieuse mort ? elle ne tarda pas. Il avoit vécu comme les Saints, il mourut comme les Saints dans la paix des Elus de Dieu, dans le baiser du Seigneur. Il avoit désiré deux choses, de mourir à Clairvaux, et le jour de la commémoration des Morts : il obtint l'une et l'autre. Les affaires de sa Légation l'ayant obligé de faire un second voyage à Rome, après avoir assemblé un Concile des Evêques d'Irlande, il partit. Etant arrivé à

Clairvaux, saint Bernard, quoique extrêmement foible d'une grande maladie, ne laissa pas d'aller au-devant de lui avec une joie proportionnée à sa charité. Ces deux grands Saints s'embrasserent tendrement : rien de plus vif que la charité de Jesus-Christ ; tous les Religieux prirent part au bonheur du saint Abbé. La présence de Malachie fit naître un redoublement de joie dans toute cette solitude ; quatre ou cinq jours se passerent dans cette alégresse universelle ; mais le jour de saint Luc le Saint ayant chanté la Messe pontificalement, il tomba malade, et tous ses Freres avec lui, dit saint Bernard ; la douleur prit la place de la joie. Tous s'empressoient de le soulager : il prenoit tout ce qu'on lui présentoit ; mais il savoit bien qu'il n'en releveroit pas ; il demanda l'Extrême-Onction ; il la reçut. Après avoir reçu les derniers Sacremens, il remonta dans sa cellule, et se remit au lit ; car il étoit descendu pour aller trouver la Communauté. Sur le soir le mal augmentant, il fit appeler saint Bernard ; puis regardant ceux qui l'environnoient : J'ai désiré, mais d'un ardent désir, de célébrer cette Pâque avec vous autres : je rends graces à la bonté de Dieu, de voir enfin l'accomplissement de mon désir. On voyoit peinte sur le visage de cet homme mourant toute la joie que donne l'espérance d'une vie bienheureuse. Il consoloit son cher ami et toute sa troupe : Ayez soin de moi, leur disoit-il, et si Dieu me fait miséricorde, j'aurai soin de vous. Sans doute qu'il me fera miséricorde, j'ai cru en lui, à celui à qui toutes choses sont possibles ; j'ai aimé mon Seigneur, je vous ai aussi aimés, la charité ne passe point. Puis levant les yeux au Ciel, il dit : Mon Dieu, gardez-les en votre nom, non-seulement eux, mais tous ceux que vous avez attirés à votre service par mon ministere. Il s'entretint quelque temps avec Dieu, et

envoya reposer ses Freres. Sur le minuit la Communauté revint avec plusieurs Abbés, que l'extrémité où il se trouvoit avoit assemblés à Clairvaux : tous récitoient des prieres auprès de ce saint Prélat, qui tressailloit de joie de quitter ce lieu d'exil. Ainsi mourut le saint Evêque Malachie, Légat du Saint Siege, âgé de cinquante-quatre ans, au lieu et le jour qu'il avoit désiré, enlevé par les Anges d'entre les mains de saint Bernard et de ses Enfans. Tous avoient les yeux collés sur lui, et pas un ne s'apperçut du dernier moment de sa vie, tant sa mort fut semblable à un agréable repos. Son visage demeura coloré; en quittant son corps, il y laissa un vestige de la joie des Saints. A la vue d'un spectacle si touchant, les larmes cesserent, la joie s'empara des esprits. On disposa ses funérailles, on offrit le divin sacrifice avec de grands sentimens de dévotion. Entre les personnes qui se trouverent à son convoi, étoit un jeune homme perclus d'un bras : saint Bernard le fit approcher, et mit sa main dans la main du saint Evêque. Chose étonnante! à l'instant elle fut rétablie dans son premier état; c'est que la grace de santé, comme parle l'Apôtre, vivoit encore dans le mort.

*La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Confesseurs Pontifes.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut Beati Malachiæ Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum, etc.*

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Malachie, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains.* Chap. 8.

*FRATRES : Debitores sumus non carni, ut secundùm carnem vivamus. Si enim secundùm carnem vixeritis, moriemini : si autem spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis. Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Non enim accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus : Abba, Pater. Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quòd sumus filii Dei. Si autem filii, et hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.*

MES Freres : Ce n'est point à la chair que nous sommes redevables, pour que nous vivions selon la chair. Car si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les œuvres de la chair, vous vivrez ; puisque tous ceux que l'Esprit de Dieu fait agir, sont enfans de Dieu. Aussi n'avez-vous point reçu l'esprit de servitude, pour être tout de nouveau dans la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous crions : Pere, Pere. Car cet Esprit même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. Que si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers : je dis héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jesus-Christ.

*Le dessein de saint Paul dans son Épître aux Romains, est de faire cesser certaines divisions domestiques qui s'étoient glissées dans l'Église de Rome, et qui s'étoient formées à l'occasion des faux Apôtres, qui vouloient soumettre aux cérémonies Judaïques, les Gentils convertis à la Foi.*

## RÉFLEXIONS.

*Ce n'est point à la chair que nous sommes redevables, pour que nous vivions selon la chair.* Malgré cet avertissement de l'Apôtre, que de ménagemens, que de soins ne croit-on pas devoir à son

corps ! toutes les passions conspirent à le flatter : cependant qu'est-ce que ce corps, sinon la source malheureuse de nos péchés et de nos miseres ? né pour servir l'esprit, que peut-il exiger de nous, sinon ce qui est dû à un esclave. Tout le contraire arrive. Cet esclave se révolte, l'amour-propre et toutes les passions sont d'intelligence avec les sens, et forment une conspiration contre l'esprit. Dans combien de gens l'ame se trouve indignement assujettie au corps, et asservie ; elle n'est ni consultée, ni écoutée. Elle a beau réclamer ses droits et protester contre la violence et l'injustice, la passion crie toujours plus haut. Dieu a beau déclarer que si vous vivez selon la chair vous mourrez : qui le fera entendre à tant d'hommes charnels, ce terrible Arrêt ? *Vous mourrez*. Elle pourrira bientôt cette chair que vous aimez plus que votre ame. Mais, ô amour insensé ! ô amour cruel ! parce que vous l'aurez trop aimée cette chair, elle ne ressuscitera que pour une mort éternelle, que pour être à jamais la victime des plus cruels supplices. Voilà le fruit de votre attention, de vos soins et de votre délicatesse, hommes sensuels. Pour vous, généreux Penitens, plus ingénieux à tourmenter votre chair, que les mondains à flatter la leur, *vous vivrez*. Morts au monde et aux plaisirs, vous vivez déjà à la grace, dont l'onction adoucit toutes vos peines ; vous vivrez bientôt dans une gloire immortelle, tandis que ces femmes mondaines, ces gens de plaisirs, ces idolâtres de leur chair, seront dans les tourmens et dans l'ignominie durant toute l'éternité. Ces pensées qui ont peuplé les déserts et les Cloîtres, ne nous détromperont-elles pas aussi des vains plaisirs du siecle ? La vue de ces personnes mourantes qui expirent dans des regrets mortels, le triste spectacle de ces cadavres qui font horreur dans le tombeau, ne nous détromperont-ils jamais de ces fausses dou-

cours de la vie ? Faut-il que cette poignée de jours passés dans une sensualité toujours empoisonnée, que ces plaisirs trompeurs, toujours assaisonnés d'amertume, que ces douceurs passagères et toujours inquietes, nous jettent de plein gré dans un abyme de supplices, sans mesure, sans bornes et sans fin ?

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 5.

*In illo tempore : Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cùm sedisset, accesserunt ad eum Discipuli ejus. Et aperiens os suum, docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est Regnum Cœlorum. Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram. Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur. Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur. Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt. Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Beati estis cùm maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversùm vos mentientes, propter me : gaudete, et exultate, quo-*

En ce temps-là : Jesus voyant cette multitude, monta sur une montagne, et quand il se fut assis, ses Disciples s'approcherent de lui. Alors commençant à parler, il les instruisit en ces termes : Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit, car le Royaume des Cieux leur appartient. Heureux ceux qui ont de la douceur : car ils posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent : car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : car ils seront rassasiés. Heureux ceux qui usent de miséricorde : car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux dont le cœur est pur : car ils verront Dieu. Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique : car ils seront appelés enfans de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice : car le royaume des Cieux leur appartient. Vous serez heureux, lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres ; qu'ils vous per-

*niam merces vestra copiosa est in cælis.* sécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous, et faites éclater votre joie : parce que la récompense qui vous attend dans le Ciel est grande.

## MÉDITATION.

*De la sainteté de vie.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est la destinée des mondains qui ont une faim et une soif trop grande des biens sensibles, de n'être jamais contens ; comme au contraire, c'est le sort des gens de bien qui sont affamés et altérés de la justice, de trouver dans les voies de la sainteté de quoi remplir toute l'étendue de leurs désirs. Cependant la sainteté qui est le seul bien de l'homme, est le seul que l'homme ne désire pas ; ce bien excellent qui seul est capable de rassasier notre cœur, qui seul peut nous rendre heureux, ce bien seul, réel et solide, est ce trésor caché de l'Evangile, dont on ne connoît point la valeur. On n'en considere point l'utilité et les agrémens, on ignore la facilité qu'il y a de l'acquérir malgré tous les obstacles. Il regne trois erreurs dans le monde sur la sainteté, qui ralentissent la ferveur des Chrétiens, et qui leur ôtent, ou du moins émoussent le désir de se sanctifier et dans l'état Religieux et dans le monde. On a beau dire, on estime peu la sainteté. Quoique le monde ait de la vénération pour les hommes vertueux du temps passé dont nous honorons la mémoire, je ne sais par quelle bizarrerie on mépriſe les gens de bien du temps présent : on regarde comme des esprits foibles ceux qui prennent le parti de la dévotion, et qui

en font une profession publique. Cependant rien ne prouve mieux la solidité, la supériorité et l'excellence de génie que cette faim et cette soif ardente de la sainteté. L'Esprit-Saint dans l'Ecriture, après avoir déploré la vanité des occupations humaines, finit par ces mots : *Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.* Craignez Dieu, et observez ses commandemens : car c'est en cela que consiste tout l'homme. Si on avoit l'idée véritable, et la vraie notion du plus excellent de tous les dons de Dieu, il n'est personne qui n'eût pour la sainteté toute l'ardeur et tout l'empressement que le Sauveur du monde a voulu nous marquer par ces expressions figurées de faim et de soif de la justice. Soit qu'on considere l'homme par rapport à Dieu, qui est son principe et sa fin ; soit qu'on le regarde par rapport à la société civile, dont il fait partie ; soit enfin qu'on le considere par rapport à lui-même, dont il répond, on ne trouvera rien de plus grand ni de plus digne de l'occuper, que le soin de travailler à sa sanctification. Nous ne sommes au monde que pour connoître Dieu, que pour l'aimer et le servir ; nous ne pouvions pas être créés pour une autre fin. Toute notre grandeur consiste à lui plaire. La sainteté seule nous rend agréables à ses yeux ; la sainteté seule nous mérite son approbation et ses bonnes graces ; elle seule nous donne un véritable mérite, elle seule nous rend respectables aux hommes et aux Anges, elle seule peut nous rendre éternellement heureux : et la sainteté n'est pas l'objet de nos désirs, de notre ambition et de nos empressemens !

## SECOND POINT.

Considérez qu'à ne consulter même que les lumieres de la raison, on ne trouve rien de plus grand sur la terre que la vie d'une personne uni-

quement occupée du soin de servir Dieu. Lorsqu'au milieu des amusemens, des plaisirs, des prétentions et des affaires qui partagent le cœur des hommes, et qui épuisent toute leur application, vous voyez un homme selon le cœur de Dieu, comme un saint Malachie, comme tant d'autres Saints qui n'ont aspiré à rien dans le monde qu'au bonheur de lui plaire; qui ont regardé l'observation de la Loi de Dieu comme leur principal devoir, comme leur plus cher héritage : *Portio mea, Domini, dixi, custodire legem tuam.* Des personnes dont la pureté de mœurs, la droiture, la sagesse et la bonne foi font le caractere : des personnes humbles, modestes, exemptes des saillies des passions, dont la douceur inaltérable, dont la charité universelle, dont la piété édifiante fait l'admiration du public : des gens de ce caractere ne vous paroissent-ils pas les plus sages, les plus grands, les plus estimables de tous les hommes? Voilà ce qui fait la véritable grandeur, voilà ce qui donne le véritable mérite; toute autre grandeur vieillit avec nous, et s'affoiblit, pour ainsi dire, avec l'âge, du moins finit-elle avec nos jours. On est dépouillé de tous ses biens au lit de la mort; l'éclat le plus brillant s'éteint avec notre dernier souffle : que reste-t-il de toutes les grandeurs mondaines dans le tombeau? La sainteté seule est ce trésor, dont le temps ne sauroit amoindrir le prix; c'est le seul bien dont la mort ne dépouille point; c'est même à la mort que la sainteté reçoit un nouvel éclat; les Saints sont encore plus grands après leur mort, que durant leur vie; on ne respecte jamais plus la sainteté, pour ainsi dire, que dans le tombeau. Aussi Dieu, à qui seul il appartient de juger sainement de la véritable grandeur, n'en reconnoît point d'autre que la sainteté. Ce qui paroît grand aux yeux du monde, est abominable aux yeux de Dieu; et ce qui paroît méprisable

aux hommes, est grand devant lui : *Erit magnus*, dit le Saint-Esprit de saint Jean-Baptiste, et on le peut dire de tous les autres Saints. Quelle grandeur, peut avoir, au jugement des mondains, un Solitaire sans bien, sans emplois ? Vous vous trompez : il sera Saint, et par-là il sera grand : *Erit magnus*. Ne nous imaginons pas que Dieu mesure la grandeur sur la regle de nos sens, ou sur le système de l'esprit du monde. Combien de Saints nés dans l'obscurité, d'une famille roturiere, pauvre, humble, ont passé leurs jours dans l'humiliation, dans le mépris, dans l'oubli ? Ils ont éte grands cependant, parce qu'ils ont été Saints ; et les Grands même du monde, les sages du siecle, rendent hommage aujourd'hui à leur sagesse et à leur véritable grandeur. On ne traite plus de petitesse d'esprit ces menues observances de la loi, ces pratiques légeres de dévotion, cette retenue, cette exacte ponctualité, cette délicatesse de conscience.

Faites, Seigneur, que je pense à présent de la sainteté, comme j'en penserai à la fin de la vie, comme vous en jugez, ô mon Dieu, Sagesse incréée ; comme j'en jugerai moi-même pendant toute l'éternité. Mais en me donnant ces sentimens, daignez m'accorder la grace de les rendre efficaces : c'est en comptant sur la volonté que vous avez, ô mon Dieu, que je sois Saint, et sur cette grace, que je suis résolu de travailler dès ce jour, de tout mon cœur et avec tout le soin et toute l'application possible, à ma sanctification.

### *Aspirations dévotes durant le jour.*

*Justificationes tuas custodiam : non me derelinquas usquequaque.* Psal. 118.

Je suis bien résolu, Seigneur, de garder inviolablement votre sainte loi toute ma vie ; sou-

tenez-moi toujours contre ma foiblesse, et ne cessez de m'assister.

*In mandatis tuis exercebor : et considerabo vias tuas.* Psal. 118.

Je méditerai sans cesse vos commandemens, et j'étudierai la voie qui conduit à vous.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Ce ne sont pas toujours les grands services qui font toujours les grands attachemens dans le monde ; souvent un léger office en lui-même, n'est pas regardé comme tel, quand nous sommes persuadés qu'il est l'effet de la forte passion qu'on auroit de nous obliger. Cela est bien plus vrai dans le service qu'on rend à Dieu, à l'égard duquel les grandes et les petites choses sont égales. Dieu regarde plus le motif et les sentimens du cœur que l'action : un grand désir de le satisfaire dans les moindres actions, est le seul principe de la véritable grandeur. Nous plaisons à Dieu, dès que nous avons un véritable désir de lui plaire : bien différent des Grands du monde qui ne regardent que le service, sans avoir égard à l'intention, Dieu appelle les choses qui ne sont point comme celles qui sont : *Vocat ea quæ non sunt tanquam ea quæ sunt* : le désir sincere tient lieu de la chose même auprès de Dieu. Faites aujourd'hui cette forte résolution de ne rien omettre de tout ce que Dieu demande de vous. Quelque légers, quelque minces que soient vos devoirs, quelque petites que vous paroissent vos regles, soyez d'une fidélité extrême, et d'une ponctualité exacte à tout observer, à tout faire dès que Dieu le demande de vous. C'est en quoi consistent l'art et le secret, pour ainsi dire, de se faire Saint. La fidélité dans les petites choses, n'est pas petite. Il n'y a rien de petit au service de Dieu.

2.° Concevez aujourd'hui une grande idée de

la sainteté, et de tout ce qui peut contribuer à nous faire Saints. Soyez persuadé, une fois pour toutes, qu'il n'y a de grandeur d'ame, de sagesse, de prudence, de bon sens que dans la sainteté; et qu'il n'y a point de véritable mérite, ni d'homme véritablement sage, véritablement spirituel, véritablement estimable, même dans le monde, que l'homme vertueux, que l'homme véritablement chrétien. L'estime que Dieu fait d'une chose, doit être la mesure de la nôtre : ce que Dieu blâme, ce que Dieu réprouve, ce qu'il méprise ne sauroit être estimable ni approuvé. Ne parlez jamais que selon ce système; faites souvent de pareilles leçons à vos enfans et à vos domestiques. Rien n'est plus préjudiciable au salut, que de donner aux jeunes gens des idées contraires à ces maximes et à ces vérités de notre Religion. Ils n'entendent souvent louer, estimer, envier que les grandeurs humaines, que ce qui donne dans les yeux, que ces faux brillans; faut-il être surpris si leur esprit accoutumé à ne se repaître que de ces vanités, n'a de l'estime que pour ce qui cause leur perte! Cette pratique de piété, et cet avis est de la derniere conséquence, ne le négligez point, et prenez tous les moyens de vous faire Saint; vous n'avez point de plus grande fortune à faire.

## *QUATRIEME JOUR.*

### SAINT CHARLES BORROMÉE, CARDINAL, ET ARCHEVÊQUE DE MILAN.

SAINT CHARLES, de l'illustre famille des Borromée, naquit à Arone le second jour d'Octobre 1528, sous le Pontificat de Paul III et le regne de Charles V qui s'étoit rendu maître du Milanois.

La nuit qu'il vint au monde, les soldats qui étoient en sentinelle virent le Château d'Arone éclairé d'une grande lumiere. Le Ciel fit briller cette splendeur, pour faire connoître quel éclat de sainteté jetteroit un jour dans l'Eglise de Dieu celui qui venoit de naître. Dieu le prévint dès son bas âge des bénédictions de sa douceur. Il fuyoit la compagnie des enfans étourdis dans leurs actions, et indécens dans leurs paroles. Il aimoit à être seul : son divertissement étoit de dresser des oratoires, de les orner, d'imiter les cérémonies de l'Eglise. Par-là il marquoit son inclination pour la Cléricature : on le fit tonsurer, il fut dans la joie de son cœur. Son oncle Jules-César Borromée lui résigna l'Abbaye de Saint-Gratinien et Saint-Felin. Il avertit son pere de ne pas en employer les revenus pour sa maison ; il prit lui-même l'administration de son Abbaye, sur laquelle il ne tiroit pour lui qu'un entretien fort modéré, employant le reste à l'embellissement de son Eglise, et au soulagement des pauvres. Il fut envoyé à Pavie pour achever ses études. Quoiqu'il y eût beaucoup de déréglement dans cette ville, il se rendit habile sans intéresser sa vertu. Sentant l'air empoisonné de Pavie, il en évita le poison par la priere, par la pénitence, par la fréquentation des Sacremens ; il eut recours à celle qui se nomme la Vierge par excellence, il mit entre ses mains le trésor de sa virginité ; il la choisit pour sa mere, pour sa protectrice, pour son avocate. Je n'ajouterai pas qu'il ne fut pas trompé dans sa confiance, personne ne l'a jamais été de cette divine Mere qui a porté dans son sein virginal la Miséricorde incarnée. Il eut besoin de la protection de cette Reine des Vierges ; on tenta sa fidélité, mais le feu de la tentation ne fit que raffiner l'or de son intégrité virginale. Le Cardinal de Médicis son oncle ayant été créé Pape sous le nom de Pie IV, le fit venir à Rome où,

avec le chapeau de Cardinal, il lui donna l'Archevêché de Milan, et la principale administration des affaires. Il s'en acquitta avec beaucoup d'intégrité, et il procura de tout son pouvoir la conclusion du Concile de Trente. Il vivoit avec éclat dans Rome, pensant néanmoins quelquefois à se retirer. La mort de son frere aîné le détermina enfin à changer de vie : il se réforma sur les Constitutions du Concile de Trente. Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en libéralité, se communiqua à son serviteur par des dons de graces particulieres ; il lui fit sentir dans la priere des effusions d'amour qui l'attendrissoient. Il résolut de renoncer aux affaires publiques pour s'adonner à l'oraison avec plus de liberté ; mais Dom Barthelemi des Martyrs Archevêque de Prague, l'en dissuada, lui disant que la piété d'un vrai Cardinal devoit être agissante et courageuse ; qu'il falloit faire voir au monde l'exemple d'un neveu d'un Pape, qui étoit plus intéressé pour la gloire de l'Épouse de Jesus-Christ que pour la grandeur de sa propre maison. Le Saint se rendit ; il continua de travailler comme auparavant. Il étoit Archevêque de Milan ; et parce que le Pape le retenoit auprès de sa personne, il envoya à Milan le célebre Nicolas Ormanet. Cependant il se mit à prêcher, afin d'être en état de faire ses fonctions par lui-même. Il obtint enfin la permission d'aller à son Eglise. Il y fut reçu magnifiquement. Il prêcha le Dimanche suivant sur les paroles : *J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous.* Il n'étoit pas fort éloquent ; mais il étoit Saint, il étoit Evêque : sa sainteté touchoit les cœurs, la force de l'esprit Pastoral donnoit du poids à ses paroles. Il convoqua un Concile Provincial. Tout ce qui regarde la vie des Evêques et des Prêtres, la conduite des Paroisses, l'administration des Sacremens, y fut résolu ; on y fit aussi des Réglemens pour les Religieuses. La convocation d'un

Concile Provincial étoit une chose si nouvelle dans Milan, qu'on y accouroit de toute part. On ne pouvoit assez s'étonner de voir un jeune Cardinal prêcher si souvent, administrer des Sacremens, s'arracher à tous les plaisirs pour s'acquitter des fonctions Episcopales. Le bruit s'en répandit dans toute l'Italie; le Pape l'apprit, et il en eut tant de joie, qu'il écrivit à son neveu pour lui témoigner sa satisfaction. Il quitta tous ses bénéfices; et perdit tout d'un coup deux cents mille livres de rente. Le monde qui n'est pas accoutumé à voir de pareils traits de générosité, eut peine à le croire; mais il le vit, et l'admira. La charité du bon Pasteur étoit dans son cœur, il en eut l'activité pour chercher les brebis égarées. On l'a vu dans la visite des Vallées des Suisses marcher à pied, endurer la faim, la soif, les injures de l'air. Le salut des ames étoit sa boisson, sa nourriture; à ce prix tous les travaux lui étoient chers. Son zele lui donnoit la légéreté du cerf pour courir sur les montagnes, pour chercher parmi les précipices quelques brebis errantes; les rebelles, il les traitoit avec douceur, il s'attendrissoit sur leur égarement, il leur témoignoit une bonté qui frayoit les voies à la confiance; la confiance ouvroit leur cœur, et quand leur cœur étoit ouvert, les insinuations de la charité pastorale jointes à la douceur de la grace de Jesus-Christ les enlevoient à l'erreur. Combien n'en fit-il pas revenir de l'égarement de l'hérésie? Combien n'en appela-t-il pas à l'admirable lumiere de la foi, en les retirant de la région des ténebres et de l'ombre de la mort? On ne pouvoit se lasser de le voir; on le suivoit de bourgade en bourgade. Il étoit la bonne odeur de Jesus-Christ: les peuples couroient à l'odeur de ce parfum de sainteté qu'il exhaloit. Il établit un ordre admirable dans l'Eglise Cathédrale de Milan: la dévotion des Ecclésiastiques, la magnificence

des ornemens, la splendeur des cérémonies formoient le spectacle le plus ravissant. Il érigea plusieurs Séminaires ; il fonda un College pour la Noblesse : les bâtimens en sont superbes, et les Réglemens portent le sceau de la sagesse du saint Fondateur. Il établit les Peres-Théatins à Milan, les estimant singuliérement à cause de leur pauvreté et de leur confiance en Dieu : il y avoit reçu les Peres de la Compagnie de Jesus auparavant. Il fonda une Congrégation de Prêtres dégagés de toute sorte de vœux, et dépendans de lui seul comme du Chef primitif, afin qu'il pût les employer selon les différens besoins du Diocese. Ces Prêtres assemblés, il les appela les Oblats de Saint Ambroise ; il les mit sous la protection de la Mere de Dieu et du saint Docteur. Il fit beaucoup d'autres Institutions utiles à l'Eglise. Sa charité se développoit par ces différens établissemens. Comme l'amour divin brûloit son cœur, ces pieuses Institutions en étoient comme des étincelles : il enrichissoit l'Eglise de ces trésors cachés. Il réforma l'Ordre des Franciscains et celui des Humiliés. A l'occasion de la réforme des Humiliés, il arriva une chose surprenante. Une main mercenaire fut gagée pour se défaire du Réformateur. L'assassin entra dans la Chapelle où le Saint faisoit la priere du soir avec ses domestiques, et lui tira un coup d'arquebuse presqu'à bout portant. La balle que le démon avoit conduite jusqu'à la chair, fut applatie sur la chair par l'Ange du Diocese ; elle perça camail, rochet, habits ; elle s'arrêta à sa peau, qu'elle sembla respecter. Il ne se remua non plus que s'il n'étoit rien arrivé, et continua l'exercice de la priere. Le bruit de cet assasinat attira toute la ville à son Palais. Le Gouverneur et le Sénat y vinrent, et l'assurerent qu'ils ne manqueroient pas de lui faire justice, dès qu'ils auroient découvert celui qui avoit fait le coup. Quand le meurtrier fut pris,

il mit tout en usage pour obtenir sa grace; mais malgré ses sollicitations il fut exécuté, et le Pape abolit l'Ordre des Humiliés. Dieu affligea de peste la ville de Milan : saint Charles y fit des prodiges de charité. On lui parla de se retirer dans quelque lieu sain, afin de se conserver pour tout son Diocese; mais il n'avoit point d'oreille pour un tel conseil; la mort ne lui parut pas si affreuse que le défaut de charité. Victime de la charité, il regarda la mort comme sa couronne. Sa charité sembloit se multiplier; en bon Pasteur il souffroit dans toutes ses ouailles, il couroit nuit et jour, portant par-tout des paroles de paix, de confiance, d'amour. Sa présence adoucissoit les douleurs. La joie des Saints étoit peinte sur son visage, la consolation de Dieu couloit de sa bouche; on ne pouvoit se lasser de le voir. Il porta l'aliment céleste à un de ses Curés qui mourut frappé de contagion, il n'en fut pas atteint, sa charité lui servit de préservatif : le mal le plus contagieux ne sauroit forcer cet asile. Il s'accabloit de pénitences, comme si les péchés du Pasteur avoient attiré sur le troupeau cette calamité publique. Combien de fois ne s'offrit-il pas à Dieu pour attirer sur lui seul le poids de sa colere! il ordonna des Processions générales pour appaiser la colere de Dieu. Que ne fit-il pas! il est impossible d'expliquer tout ce qu'il fit dans la visite des Paroisses de son Diocese, pendant le temps que dura ce fléau de Dieu. Il étoit toujours en action, dormoit peu, mangeoit à cheval pour ne point perdre de temps : nous pouvons dire qu'il fit une moisson abondante dans cette occasion, jusqu'à ce que la divine miséricorde ayant pitié et du Pasteur et du troupeau, fit cesser le fléau, et ramena la sérénité : Dieu agréa le sacrifice de son amour. On le félicitoit de tous côtés, il reçut des éloges de tout ce qu'il y avoit dans Rome de plus grand : mais toutes ces louanges n'enflerent

point un cœur qui savoit reconnoître le vrai principe des graces, et de plus son devoir. Il répondit qu'en cela il n'avoit fait que remplir le devoir d'un Evêque ; que, selon la doctrine de Jesus-Christ, le Pasteur doit donner sa vie pour ses brebis ; que ce sacrifice de la vie est d'une obligation indispensable pour quiconque est chargé de paître le troupeau de Jesus-Christ. Il vécut encore sept ans depuis la cessation de la peste, continuant de travailler au salut de tout son Diocese et de la province de Milan avec un soin infatigable, avec une vigilance Pastorale, que rien ne pouvoit affoiblir. Il disoit qu'un Evêque qui a soin de sa santé, ne peut s'acquitter dignement de sa charge, qu'un Evêque a toujours autant d'affaires qu'il veut bien en avoir ; et il reprit fortement un Prélat qui lui avoit mandé qu'il n'avoit point d'occupation ; comme si l'occupation pouvoit manquer à celui qui est chargé du soin d'un Diocese. Un jour il recommandoit la résidence à un Cardinal : le Cardinal s'en excusoit sur le peu d'étendue de son Diocese. Le Saint lui répondit qu'une seule ame méritoit la présence de son Evêque, quelque élevé qu'il fût en dignité. Saint Charles, pour se mieux recueillir, se rendit au Mont Vorale pour faire sa retraite, sous la conduite du Pere Adorno Jésuite, qui fut durant plusieurs années son Confesseur, et en qui il avoit une entiere confiance. Comme elle lui devoit servir de préparation à la mort, il la fit avec une admirable ferveur. Ses oraisons, ses pénitences, son abstinence abattirent son corps, il tomba malade. Il dissimula le premier accès de fievre ; quand il sentit le second, il s'en ouvrit au Pere Adorno, lequel modéra ses oraisons, ses mortifications, ses veilles. La fievre continua, et il partit pour Milan ; à Milan la fievre redoubla. Les Médecins avertirent le Pere Adorno qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, et qu'il le disposât à la mort. Mais cette nouvelle

l'étonna point un homme qui avoit vécu si saintement, et qui par une confession générale, venoit de laver dans le sang de l'Agneau les moindres taches : il demanda le Saint Viatique, on le lui apporta. Mais avec quelle piété le reçut-il! quels amoureux transports à la vue du Dieu de son salut, de ce Dieu qui veut bien devenir, en consommant son amour pour nous, le Dieu des graces avant que d'être le Juge des hommes! Après avoir reçu le pain céleste, on lui fit les dernieres onctions, et comme il avoit désiré de mourir pénitent, on l'étendit sur un cilice couvert de cendres bénies. Sous cet appareil de pénitence, il demeura quelques heures en une agonie paisible ; puis il alla recevoir dans le Ciel la récompense de ses travaux en la quarante-septieme année de son âge, commencée depuis un mois, un Samedi 3 Novembre l'an 1584. La ville de Milan apprenant la nouvelle de sa mort, chacun se crut frappé dans le Pere commun de tous. On crut que le Seigneur étoit fort irrité contre son peuple, puisqu'il lui enlevoit un si saint Evêque dans un âge si peu avancé. Ses funérailles se firent avec magnificence. Le Cardinal Sfondrat Evêque de Cremone, célébra la Messe à son enterrement; le Pere Panigarole fit l'Oraison funebre. Les larmes interrompirent souvent le Panégyrique, ou plutôt le continuerent plus éloquemment. Le Seigneur glorifia le saint Cardinal d'un si grand nombre de miracles, que son tombeau fut bientôt environné de vœux. L'éclat de ses miracles et de ses vertus le fit canoniser par le Peuple, et obligea enfin Paul V de le mettre au nombre des Saints le premier jour de Novembre 1601 ; il ordonna que sa Fête seroit célébrée le quatrieme du même mois. Le Pape Grégoire XIII, apprenant la mort du saint Cardinal, s'écria : La lumiere d'Israël est éteinte.

*La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*ECCLESIAM tuam, Domine, sancti Caroli Confessoris tui atque Pontificis continuâ protectione custodi: ut sicut illum Pastoralis sollicitudo gloriosum reddidit, ita nos ejus intercessio in tuo semper faciat amore ferventes. Per Dominum, etc.*

SEIGNEUR, conservez votre Eglise par la continuelle protection de saint Charles votre Confesseur et Poutife; afin que comme le soin qu'il a eu de son troupeau l'a comblé de gloire, ainsi son intercessiou nous rende toujours fervens en votre amour. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre de la Sagesse.* Chap. 44 et 45.

*ECCE Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam, et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu regum, et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum, et dedit illi Sacerdotium magnum:*

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est venu la réconciliation des hommes avec lui; il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-Haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son peuple, comme il le lui avait promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui a conféré le

*et*

*et beatificavit illum in gloria. Fungi Sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum, in odorem suavitatis.*

grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

*Cette Epître, comme on a dit ailleurs, est tirée du Livre de l'Ecclésiastique. L'Eglise prend de ce Livre diverses choses qui y sont dites des anciens Patriarches, et les applique aux saints Evêques qui ne se sont acquittés dignement de leur ministere que parce qu'ils ont eu les vertus de tous ces premiers Saints.*

## RÉFLEXIONS.

*Il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité ; qu'il chantât les louanges du Seigneur ; qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.* Telle doit être la pureté des mœurs, la vertu et la sainteté de celui que Dieu choisit comme Aaron pour le sacré Ministere. Dieu exigeoit une grande innocence, et de grandes vertus des Prêtres de l'ancienne loi, ils n'étoient cependant que des figures, pour ainsi dire, de ceux de la nouvelle. Quelle devoit être la piété de ceux-là : quelle doit être la perfection de ceux-ci ! Jugeons-en par la différence infinie des sacrifices de l'ancien Testament, d'avec les sacrifices du Nouveau. Quelle sainteté, quel prix, quel mérite infini dans la victime qui est offerte dans le divin sacrifice de la Messe ! comprenez quelle doit être la pureté, la sainteté du Ministre qui l'offre ! Mais quels doivent être les sentimens

d'admiration, d'amour et de reconnoissance de tous les Fidelles au seul souvenir de cet incompréhensible bienfait ! quel étonnement, mais quel respect à la vue de cette merveille ! avec quelle humilité doivent-ils paroître devant cette adorable Majesté ! quel doit être leur empressement pour participer aux Mysteres sacrés ! quelle doit être leur vénération pour ces saints Autels ! quel respect pour ces augustes cérémonies ! mais quelle doit être l'efficace de la foi ! quelles doivent être la pureté des mœurs et l'éminente sainteté de ces Ministres du Très-Haut, de ces Médiateurs visibles entre Dieu et les hommes, de ces Prêtres du Dieu vivant dont les Puissances de la terre réverent la dignité, dont le sacré caractere est respectable aux Anges même ! Peuvent-ils approcher de ces Autels sans être saisis d'une sainte frayeur ? peuvent-ils tenir cette hostie vivante entre les mains, et ne pas sentir les effets merveilleux de sa présence ? Moyse ne sortit de l'entretien qu'il avoit eu sur la montagne avec Dieu, qu'avec un visage enflammé et tout rayonnant de lumiere : un Prêtre peut-il sortir de l'Autel sans une nouvelle ferveur, sans une dévotion, une vertu plus éclatante ? Ainsi pense tout homme de bon sens, instruit des vérités de notre Religion ; ainsi raisonnent les Iroquois et les Indiens, dès qu'ils connoissent nos sacrés Mysteres. Mais sont-ce là les sentimens de tous les Chrétiens ? tous les Chrétiens prouvent-ils leur foi, et la juste idée qu'ils ont de ce divin Mystere par leur conduite ?

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 25.

*IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona suâ. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo ; alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo*

EN ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur : puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son

*lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge : serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.*

maître lui dit : Cela va bien ; bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

---

## MÉDITATION.

*Qu'il n'est point de damné qui ne soit convaincu que sa damnation est son ouvrage.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quel sera le regret et le dépit d'un réprouvé durant toute l'éternité, considérant que sa damnation est son ouvrage. S'il est damné, c'est purement par sa faute ; s'il est damné, c'est parce qu'il l'a bien voulu ; s'il est damné, c'est parce qu'il n'a pas voulu correspondre à la grace. Jesus-Christ avoit fait tous les frais pour son salut ; ce divin Sauveur ne l'avoit pas exclu du bienfait de la rédemption ; il étoit né, il avoit vécu sur la terre, il avoit souffert, il étoit mort pour lui comme pour les Prédestinés ; il lui avoit mérité, il lui avoit même donné toutes les graces suffisantes pour en faire un Saint. Cette vérité est consolante pour tous les Fidelles : mais elle est bien affligeante pour les réprouvés.

Si Dieu les avoit laissés dans la masse de perdition, s'il n'étoit point mort pour eux, s'il leur avoit refusé les graces absolument nécessaires pour le salut, leur sort ne seroit pas moins funeste, ni leur malheur moins infini ; toute leur rage, toute leur haine seroit contre Dieu, qui ne les auroit tirés du néant que pour les perdre. Mais quels doivent être leurs sentimens ? quels sont

leurs regrets ? quelle rage, quelle haine ne doivent-ils pas avoir contre eux-mêmes, sachant que ce Dieu étoit un bon Pasteur qui aimoit toutes ses brebis ; que ce Juge étoit un Sauveur qui avoit donné son sang pour eux ; que ce Créateur étoit le meilleur de tous les Peres, qui ne leur avoit point refusé ce qui leur devoit revenir de son bien, qui ne les avoit point mis sur la terre sans leur mettre ses biens entre les mains ; qu'il n'y en a pas un d'eux qui n'eût reçu quelques talens, avec ordre de les faire valoir, pour mériter par-là le salut, qui ne se donne qu'à titre de salaire et de récompense ? On s'est damné pour n'avoir pas voulu écouter la voix de ce bon Pasteur ; on est sorti du parc, on n'a pas voulu retourner au bercail ; est-ce la faute du Pasteur, si la brebis a été dévorée ?

Quel sujet avoit-on de quitter la maison du meilleur de tous les Peres, et de ne vouloir plus vivre sous ses lois ? quelle extravagance de s'ennuyer d'une vie unie et réglée ! On secoue le joug de la loi, on se lasse de la dépendance, on veut vivre selon ses désirs : Dieu ne veut pas nous contraindre, ou parce qu'un service forcé ne lui plaît pas, ou parce qu'il respecte, pour ainsi dire, la liberté de l'homme. Ce Prodigue est bientôt loin de la maiso de son pere, et trouve bientôt dans sa propre liberté son dernier malheur et sa perte ; nul damné qui ne soit l'artisan de sa réprobation. Mon Dieu ! quel regret éternel, et quel désespoir d'avoir travaillé à sa propre perte, et d'avoir été soi-même l'artisan de sa damnation !

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de Saint dans le Ciel, qui ne voie, qui ne soit convaincu qu'il ne doit son salut qu'au sang, qu'aux mérites de Jesus-Christ, qu'à la grace ; et quels doivent être ses

sentimens d'amour et de reconnoissance pour ce divin Sauveur! Dans l'enfer nul réprouvé qui ne voie, qui ne soit convaincu que ce divin Sauveur ne lui a jamais refusé sa grace; mais que c'est lui qui par sa propre malice n'a pas voulu suivre cette salutaire inspiration, obéir à ce commandement, se priver de ce faux plaisir qui devoit lui causer la mort, marcher par le chemin étroit qui conduisoit les hommes à la vie; et quels doivent être ses sentimens de haine, de désespoir et de rage contre soi-même!

Ce riche damné comprendra durant toute l'éternité qu'il n'a tenu qu'à lui de racheter ses péchés par ses aumônes, qu'il a eu de grands secours, qu'il n'a manqué ni de moyens ni de graces, qu'il n'a manqué que de bonne volonté!

Cette fille, cette femme damnée, n'oubliera jamais dans l'enfer ce que Dieu a fait pour la sauver. Principes de piété dès l'enfance; éducation chrétienne, inspirations fortes; déboires, disgraces, maladies, chagrins, tout étoit ménagé pour l'empêcher de se perdre: elle s'est damnée, parce qu'elle l'a bien voulu; et voilà de quoi elle sera bien persuadée.

Cette personne dévouée au Seigneur, et liée par les liens les plus sacrés à son service, verra éternellement dans les enfers, si elle a le malheur d'y être précipitée, qu'il lui auroit moins coûté de mener une vie unie, innocente et réguliere dans l'état Ecclésiastique ou Régulier, que d'y avoir mené une vie toute séculiere; elle verra que sa damnation est son ouvrage; elle verra qu'il a fallu qu'elle se soit opposée et roidie opiniâtrément aux remords de sa conscience, aux lumieres de sa raison, à toutes les sollicitations de la grace, pour se perdre. O Dieu! quel est le repentir d'un Ecclésiastique, d'un Religieux, d'un Prêtre réprouvé!

Représentez-vous un homme qui par un excès

de folie et de débauche a mis de plein gré le feu à sa maison ; quels sont les sentimens de ce libertin, lorsque revenu de son ivresse et de ses fougues de débauche, il pense que c'est lui-même qui a brûlé sa maison, et consumé dans cet incendie ses meubles, ses biens, ses magasins, et tout ce qu'il avoit dans ce monde ; quand il pense qu'il n'est réduit à la mendicité que parce qu'il a voulu tout perdre ; qu'il étoit à son aise, qu'il auroit pu être riche et heureux dans le monde, mais qu'il lui a plu, par un excès de folie, de se rendre infame et malheureux ! Comprenez quel est le regret de cet insensé, quand il pense à sa bêtise : comprenez quel est le désespoir d'un damné, quand il pense, et il y pense toujours, que c'est par sa pure faute qu'il est damné !

Mon Dieu ! qui me donnez le temps de prévoir ces regrets, accordez-moi la grace de prévenir cette perte ; non, mon Dieu, je ne veux pas me perdre, et je suis résolu de tout sacrifier, de tout souffrir et de tout faire pour être sauvé, par les mérites de mon divin Sauveur Jesus-Christ : faites que je le sois par sa grace.

### *Aspirations dévotes durant le jour.*

*Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper.* Psal. 50.

Je reconnois, ô mon Dieu, mes péchés, et je les déteste, et je ne cesserai de me les reprocher.

*Tibi Domine justitia : nobis autem confusio faciei.* Dan. 9.

Vous êtes juste, Seigneur, lors même que vous nous châtiez avec le plus de rigueur ; pour nous il ne nous reste que la confusion et le regret de ne nous être perdus, que parce que nous avons voulu nous perdre.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ÊTRE malheureux par une fatalité inévitable, c'est un sort bien triste; mais du moins on ne peut pas se reprocher son malheur, et toute son indignation se répand sur la cause de son désastre. Mais être souverainement malheureux, éternellement malheureux, parce qu'on a bien voulu l'être; être souverainement malheureux par sa propre malice, ayant pu être éternellement et souverainement heureux; comprenez la rigueur de ce supplice! Si du moins on pouvoit dans l'enfer distraire son esprit de cette pensée, ou se persuader qu'on n'a pas eu la grace de faire son salut, que Jesus-Christ n'étoit pas mort pour nous, qu'on ne pouvoit pas faire autrement; mais en enfer on n'est plus hérétique, on est persuadé, convaincu; on voit, on connoît sensiblement que la réprobation est notre ouvrage. On sait qu'on pouvoit ne pas résister à la grace; on avoue qu'on a eu la grace avec laquelle on pouvoit être sauvé: mais on ne l'a pas voulu, l'attrait du plaisir a débauché la volonté, la passion a été supérieure, parce que le cœur a été d'intelligence avec la passion. Ah, si l'on pensoit souvent à cette vérité, qu'on vivroit bien d'une autre maniere! Pensez-y sans cesse; et lorsque la tentation est violente, lorsque la passion est plus vive, demandez-vous à vous-même: Veux-je être damné? Je puis me satisfaire; mais le fruit de ma satisfaction criminelle sera l'enfer, le malheur éternel. Je me détermine librement à pécher; j'accepte donc librement d'être damné. Rien de plus juste que ce raisonnement, que cette conséquence.

2.° Regardez tout péché mortel comme un droit spécial que vous acquérez à votre réprobation, comme un titre qui vous assure de l'éter-

nité malheureuse. Que de pieuses industries n'ont pas eu les Saints pour se rendre sensible cette vérité! Les uns écrivoient durant les plus fortes tentations, ces paroles : Si je consens à ce péché, je consens à être éternellement damné. D'autres approchant de fort près la main ou les doigts de la flamme, se demandoient comment ils pourroient passer toute l'éternité au milieu des brasiers de l'enfer. Plusieurs enfin se rendoient familieres cette pensée et cette vérité si importante : Mon salut sera l'ouvrage de Jesus-Christ ; mais ma damnation sera le mien, si je suis assez malheureux pour me perdre.

## *CINQUIEME JOUR.*

### SAINT GALATION ET SAINTE EPISTÈME, MARTYRS.

IL y avoit dans le territoire d'Emese en Phénicie un très-grand Seigneur nommé Clitophon, qui avoit epousé une Dame qui ne lui cédoit pas en noblesse, elle s'appeloit Leucippe. Tous deux étoient Païens, et ne cessoient d'offrir de l'encens à leurs dieux pour avoir un héritier dans leur famille. Mais que peuvent des dieux qui ont des oreilles et n'entendent pas, des yeux et ne voient pas ? Les dieux furent invoqués, et la stérilité de la Dame ne cessa pas. En ce temps-là le Gouverneur d'Emese nommé Second, persécutoit étrangement les Chrétiens. Un saint Moine appelé Onufre, afin d'être plus utile à la Religion, cacha son habit. Par là il avoit plus de liberté de parler aux Païens, et de les attirer à la foi chrétienne. Il parcouroit les maisons, demandant l'aumône corporelle ; mais son intention étoit de

donner la céleste nourriture, la nourriture de l'instruction à ceux qui voudroient bien l'écouter; il cherchoit les ames pour les ramener à leur Créateur. En chemin faisant il se présenta à la porte de Clitophon, et demanda l'aumône qui fait vivre le corps, pour avoir occasion de donner celle qui fait vivre l'esprit. Leucippe, qui ce jour-là étoit de mauvaise humeur, défendit qu'on lui ouvrît la porte; mais l'homme de Dieu ne se rebutant pas de ce refus, continua à demander; il demanda tant, qu'enfin il fut reçu. Etant entré dans la maison, et voyant la Dame accablée de tristesse, il lui demanda la cause de son chagrin. Elle lui ouvrit son cœur, et lui dit que le déplaisir de n'avoir point d'enfans la faisoit sécher de tristesse; qu'elle s'étoit adressée à tous les dieux, et que nul des dieux ne l'avoit exaucée. Il est juste, répliqua le Solitaire, que vos vœux ne soient pas accomplis, c'est bien de telles divinités que viennent les graces aux hommes! Les dieux que vous adorez ne sont dieux que de nom, ils n'ont pas plus de vrai pouvoir qu'ils ont de véritable divinité. Il n'y a qu'un seul vrai Dieu, Dieu tout-puissant, qui seul exauce les hommes; reconnoissez sa toute-puissance, et vous serez mere. Leucippe écouta le conseil de l'homme de Dieu. Son cœur fut comme une bonne terre; il reçut le grain de la divine parole avec docilité, et ce grain se développa en fruit de bénédiction, de salut, de sainteté, qui fut couronné enfin du martyre. Onufre l'instruisit des mysteres de la foi, il la disposa au Baptême, il l'exhorta à la pratique des vertus chrétiennes, il lui fit voir l'habit Religieux qu'il cachoit sous un dehors qui lui donnoit occasion de faire des conquêtes à Jesus-Christ. La Dame lui dit qu'elle appréhendoit de tomber entre les mains des persécuteurs, et encore plus de mettre la division entre son mari et elle. Le saint Solitaire l'arrêta sur ce point, et

lui prédit que très-certainement Clitophon seroit Chrétien. Aussitôt elle se rendit, et après avoir été suffisamment instruite des mysteres de la foi, elle reçut le saint Baptême dans le jardin de son logis. Peu après Onufre se retira, lui recommandant d'être fidelle à la grace de son Baptême, et de garder inviolablement la foi en Jesus-Christ. La promesse du Saint ne fut pas vaine, elle fut mere d'un fils dont nous révérons la mémoire. Leucippe au comble de ses souhaits, raconta à Clitophon tout ce qui s'étoit passé entre Onufre et elle. Clitophon reconnut le Dieu véritable, et entra avec Leucippe en société de foi. L'enfant dont elle fut mere s'appela Galation : Onufre le régénéra dans les eaux du Baptême, et lui donna son nom. Il étoit à propos de faire connoître au Lecteur quels étoient les parens du saint Martyr, afin que l'on vît que cet enfant étoit un don de Dieu, et comme la récompense de la docilité de sa mere. Il faut ajouter qu'il croissoit moins en âge qu'en sagesse, qu'il avoit une si grande ouverture d'esprit, qu'il laissoit bien loin derriere lui ses propres maîtres. A l'âge de 24 ans, son pere songea à le marier, sa mere étoit morte auparavant : il jeta les yeux sur une fille accomplie, à sa religion près ; elle se nommoit Episteme. Galation la gagna à Jesus-Christ, et parce que les Prêtres étoient rares dans le lieu où ils demeuroient, il l'instruisit lui-même, et la baptisa. Huit jours après son Baptême elle eut la vision que voici : Elle vit un Palais magnifique, et trois chœurs de personnes debout distinguées par leur habit ; l'un étoit composé d'hommes vénérables vêtus de noir ; le second étoit composé de femmes qui portoient mêmes ornemens ; le troisieme l'étoit de vierges qui paroissoient avoir la joie peinte sur leur visage, la sérénité de la grace sembloit reluire sur leur front. Or, les femmes vêtues de noir avoient comme des ailes de feu.

d'où s'échappoient des étincelles qui paroissoient brûler tout ce qu'elles rencontroient. La Néophyte raconta cette vision à son époux, qui la lui expliqua, disant que ces trois chœurs étoient des êtres qui n'avoient nul commerce avec le monde, qui gardoient la virginité, et qui vivoient selon les maximes de l'Evangile ; que par leur détachement de tout, ils étoient comme des Anges de la terre ; que l'agilité des ailes et l'activité du feu exprimoient admirablement l'ardeur de leur amour et la légéreté de leur course dans le chemin de la vertu. Episteme ravie de l'explication, et sentant l'impression du divin amour, dit à son mari : Ne pourrions-nous pas conserver l'union de nos cœurs en nous séparant pour vivre plus dégagés et plus à Dieu? Galation épris lui-même du divin amour, consentit à son désir : ils recommanderent ce généreux dessein à Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur leur donna la grace pour l'exécuter. Ils donnerent leurs biens aux pauvres, sortirent d'Emese accompagnés d'Eutolme le plus affidé de leurs domestiques. Après avoir marché dix jours, ils arriverent à une montagne que les habitans du pays nomment Public, laquelle est proche du mont-Sin : ils y trouverent un Monastere que dix ou douze Moines habitoient. Saint Galation les pria de le recevoir : il fut admis ; et Episteme trouva place dans une petite Communauté de Vierges dont le Monastere étoit plus enfoncé dans le désert. Ils menerent l'un et l'autre une vie angélique : ils n'avoient de commerce qu'avec Dieu, ils jouissoient de la douceur de leur solitude, ils se nourrissoient de pénitence et d'oraison ; et voilà que tout-à-coup le feu de la persécution s'allume, ce fut l'Empereur Dece qui l'excita. Les Ministres de son impiété se répandirent sur le Mont-Sin pour arrêter les Solitaires. Tous prirent la fuite excepté Galation et un de ses Freres. La nuit précédente sainte Episteme

but sur le minuit un songe mystérieux; il lui sembla qu'étant allée dans un Palais avec son époux, le Roi qui commandoit en ce lieu leur avoit mis à chacun une couronne sur la tête. Le matin elle en fit confidence à l'Econome, qui l'assura que ce Palais étoit le Royaume Céleste où elle régneroit avec Galation. Cette héroïne chrétienne apprenant qu'il étoit arrêté, s'assit au haut de la montagne, d'où elle pouvoit voir sans être vue. Lorsqu'elle apperçut le Saint chargé de chaînes, son ardeur pour le martyre l'emporta, elle courut, et s'approchant de lui, elle lui dit: Mon Seigneur, le guide de mon ame, ne me désavouez pas pour être à vous, souvenez-vous de ce que nous avons arrêté entre nous. Elle parloit ainsi, et les soldats l'associerent au saint Martyr. Alors que ne dit pas l'époux à l'épouse, pour l'encourager à se soutenir dans la foi, à faire montre d'une générosité qui fît honneur au Christianisme, et qui la couronnât; mais ce ne fut pas ce jour-là qu'entrerent en lice nos deux Athletes; par l'ordre du Juge le combat fut remis au lendemain. Le lendemain le Président les fit comparoître, et regardant Galation d'un œil qu'animoit la colere, que l'indignation rendoit foudroyant, il lui dit: Qui est ce misérable, qui négligeant tous les dieux, n'en reconnoît qu'un qui ne mérite pas le nom de Dieu? Le Martyr, accoutumé à ne craindre que Dieu, ne s'émut pas des paroles d'un homme; il fit sa confession de foi, et répondit hardiment qu'il étoit Chrétien, qu'il adoroit Jesus-Christ, que toutes les idoles ne méritoient que l'exécration des peuples qui les adoroient. La générosité de son témoignage lui coûta cher, elle lui coûta la vie. Mais qu'est-ce que la vie passagere à un Chrétien qui a dans son cœur l'espérance de la vie éternelle? On ne le fit pas d'abord mourir, on mit sa foi à l'épreuve par la longueur du tourment; on commença par le

fustiger ; le tourment étoit douloureux. Episteme présente à cette inhumanité, partageoit par compassion les coups avec lui. Elle n'étoit encore, pour ainsi dire, martyre que des yeux et du cœur, elle ne tarda pas à l'être de corps. En voyant ce supplice inhumain, elle ne put retenir ses paroles; elle reprocha au Juge sa cruauté, elle en devint la victime. Il fit décharger sur son corps une grêle de coups, pour lui apprendre, disoit-il, à se taire devant ses maîtres ; mais rien n'ebranla sa constance, l'amour de Dieu adoucissoit les coups ; *ou* bien, par un prodige encore plus surprenant, laissant au douloureux supplice toute sa pointe, il élevoit l'ame au-dessus de la douleur. Mais la couronne des Martyrs n'étoit pas encore assez riche, de nouveaux tourmens devoient l'embellir. Le tyran fit mettre des roseaux pointus entre les ongles des doigts de ces Martyrs. Ce nouveau supplice délia leur langue pour bénir Dieu et maudire les Idoles. Le tyran se voyant vaincu, voulut vaincre à son tour ; il leur fit couper la langue qui louoit Dieu et détestoit les Idoles ; il leur fit couper les pieds et les mains ; et pour mettre le comble à son impiété en consommant leur martyre, il leur fit trancher la tête. A ce coup les bienheureux Martyrs allerent cueillir les palmes immortelles.

*La Messe en l'honneur de ces Saints est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur de plusieurs Martyrs.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui nos concedis sanctorum Martyrum tuorum Galationis et Episteme natalitia colere : da nobis in æterna beatitudine de eorum societate gaudere. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui nous faites la grace de célébrer la fête de vos saints Martyrs Galation et Episteme ; faites que nous ayons le bonheur de jouir avec eux de la joie et de la félicité éternelle. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 7.

*CHARISSIMI: Has ergo habentes promissiones, mundemus nos ab omni inquinamento carnis et spiritûs, perficientes sanctificationem in timore Dei. Capite nos. Neminem læsimus, neminem corrupimus, neminem circumvenimus. Non ad condemnationem vestram dico: prædiximus enim quòd in cordibus nostris estis, ad commoriendum, et ad convivendum. Multa mihi fiducia est apud vos, multa mihi gloriatio pro vobis, repletus sum consolatione, superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.*

MES bien-aimés : Sur ces promesses donc, nettoyons-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant de nous sanctifier dans la crainte de Dieu. Renfermez-nous dans votre cœur. Nous n'avons nui à personne, nous n'avons perverti personne, nous n'avons usé de surprise envers personne. Je ne le dis point pour vous condamner ; car nous venons de vous dire que nous vous avons dans le cœur pour mourir et pour vivre avec vous. J'en use à votre égard avec beaucoup de confiance : j'ai bien de quoi me glorifier à votre sujet, je suis rempli de consolation, je suis dans un excès de joie au milieu de toutes nos tribulations.

*Dans ce chapitre l'Apôtre fait voir combien il aime les Corinthiens; quelle joie il a ressenti de leur changement de vie, même au milieu de ses tribulations ; et quel bien a produit la tristesse que sa Lettre leur avoit causée.*

## RÉFLEXIONS.

*Nettoyons-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit.* Un vrai Chrétien ne se lasse jamais dans le soin de purifier son cœur. Savons-nous comment Dieu les regarde, ces restes de péchés que nous entretenons volontairement dans le nô-

tre, sous prétexte qu'ils sont légers ? savons-nous où ils peuvent nous conduire ? C'est bien peu de chose qu'une légere vanité, qu'une complaisance secrete, dans un grand Roi, à montrer à des étrangers toutes les richesses de ses trésors ; ce sera cependant en punition de cette légere vanité, que toutes ces richesses lui seront enlevées. Un cheveu mal rangé ne montre pas une grande négligence dans une femme d'ailleurs vertueuse ; ce léger dérangement blesse le cœur de l'Epoux. Une fente presque imperceptible dans un vaisseau, n'annonce pas un grand malheur ; elle sera cependant la source d'un triste naufrage, si l'on n'y remédie de bonne heure. Ce n'est pas assez connoître les biens qui nous sont promis, que de n'être pas attentifs aux moindres dangers de les perdre. La crainte des jugemens du Seigneur, est de tous les temps de la vie ; elle est le commencement de la sagesse, elle accompagne et soutient la plus grande sainteté. Loin de nous ceux qui nous la voudroient arracher, sur le chimérique prétexte d'une piété plus parfaite. La crainte servile fait tort à un maître qui veut être servi par amour. Elle est injurieuse à un Dieu qui préfere par-tout le nom et la qualité de pere à tous ses autres titres. Elle est indigne d'une ame qui a une si longue et si douce expérience des bontés infinies de Dieu. Jesus-Christ naissant dans une étable, ou mourant pour nous sur la Croix, mérite-t-il plus d'être craint que d'être aimé ? *Renfermez-nous dans votre cœur*, dit l'Apôtre. Autant que la religion a d'empire sur les esprits, autant il est important à ses Ministres d'en user de telle sorte auprès des peuples, qu'ils ne paroissent chercher que leur affection, et la rechercher uniquement pour les conduire au salut. Un Pasteur bienfaisant et désintéressé a droit de prétendre à l'affection de son troupeau ; et ce n'est pas en vain qu'il y prétend. Qui le croiroit ! qu'un Pas-

teur portât dans son cœur le peuple confié à sa garde, s'il ne lui falloit que l'espérance d'une vie plus commode et plus riante, pour se tenir dégagée de tous les liens qui l'unissent à lui. Vivre et mourir avec le troupeau, c'est le devoir d'un Pasteur fidelle. Vivre du troupeau sans vivre avec le troupeau, ce seroit le caractere d'un Pasteur mercenaire. *Je suis rempli de consolation, je suis dans un excès de joie au milieu de toutes nos tribulations :* voilà ce que l'aveugle mondain ne peut comprendre. Que la paix de l'ame, que le plaisir et l'excès même du plaisir, puissent naître du sein de la misere et de l'affliction ; le Stoïcien superbe ne put jamais le persuader : mais Paul l'éprouve, Paul le vérifie ; et ce n'est point une grace réservée à lui seul. Heureux fruit de la patience chrétienne, elle est pour tous ceux qui souffrent dans un esprit chrétien. Ce doux fruit est de toutes les saisons, et naît dans toutes les terres. Il croît jusque sur les échafauds, il naît dans les plus noirs cachots, on le goûte au milieu des plus ameres adversités ; tandis que les honneurs les plus éblouissans, les plaisirs les plus recherchés ne causent que de l'amertume.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 11.

*In illo tempore : Respondens Jesus dixit : Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, qui abscondisti hæc à sapientibus, et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater : quoniam sic fuit placitum ante te. Omnia mihi tradita sunt à Patre meo. Et*

En ce temps-là : Jesus répondant, dit : Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux Savans et aux Sages, et que vous les avez révélées aux plus petits. Oui, mon Pere, car il vous a plu que cela fût ainsi. Tout m'a été mis entre

*nemo novit Filium, nisi Pater : neque Patrem quis novit, nisi Filius, et cui voluerit Filius revelare. Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum, et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris : jugum enim meum suave est, et onus meum leve.*

les mains par mon Pere. Personne ne connoît le Fils que le Pere ; et personne ne connoît le Pere que le Fils, et celui à qui le Fils voudra le faire connoître. Venez tous à moi, vous qui avez de la peine, et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames ; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.

## MÉDITATION.

### *De la priere vocale.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est point d'acte de Religion plus commun ni plus ordinaire que la priere, et nul peut-être dont Dieu pour l'ordinaire soit moins honoré. Tout retentit des louanges du Seigneur et des vœux qu'on lui fait ; mais le cœur et l'esprit prient-ils de concert avec les levres, et ne peut-on pas dire, qu'on récite à la vérité beaucoup de prieres, mais qu'on en fait peu ? Quand on ne consulteroit que le seul bon sens et l'idée qu'on a de ce saint exercice, pourroit-on voir de sang froid avec quelle inapplication d'esprit, avec quelle tiédeur, avec quelle indécence on s'en acquitte ? et n'auroit-on pas droit de demander si c'est pour irriter le Seigneur, plutôt que pour l'honorer, que nous le prions ? La priere est un entretien avec Dieu, où l'ame admise, pour ainsi dire, et introduite dans le sanc-

tuaire, expose au Seigneur ses besoins, lui représente ses infirmités, lui découvre ses tentations et ses foiblesses; et pénétrée des plus vifs sentimens de respect, d'amour et de reconnoissance, tâche de l'honorer autant par sa profonde soumission à ses ordres, que par sa confiance et ses vœux. Un acte de religion si parfait, doit-il n'être qu'une pratique purement extérieure? et si au moment qu'on traite avec Dieu, l'esprit s'égare jusqu'à perdre volontairement l'attention et la dévotion intérieure, prie-t-on Dieu? Pour peu qu'on écoute sa raison et sa foi, peut-on ne pas regarder comme un bonheur infini, celui de parler à Dieu, autant qu'il nous plaît, sans crainte d'être interrompu que par nous-mêmes? et quelle consolation, d'être sûrs que nous serons toujours bien écoutés, pourvu que nous-mêmes nous nous écoutions! Il n'est plus nécessaire d'aller sur la montagne ou dans Jérusalem, pour adorer Dieu en esprit et en vérité; la priere ne nous coûte plus tant; le vrai culte dépend, pour ainsi dire, de notre disposition. Dieu peut être adoré partout, pourvu que ce soit par-tout en esprit et en vérité qu'on l'adore. Toujours prêt à pourvoir à tous nos besoins, il demande seulement qu'on les lui expose; et une des plus essentielles conditions pour être exaucé, c'est de croire fermement, et sans hésiter, que nous le serons: *Credite, quia accipietis, et evenient vobis.* La foule ne nous empêche plus d'approcher de Jesus-Christ: quelque grande que soit la foule des supplians, chacun a, quand il veut, une audience particuliere; on peut être à ses pieds tant qu'on veut. Est-il possible, bon Dieu, qu'un moyen si nécessaire, si aisé, si efficace, nous devienne inutile?

## SECOND POINT.

Considérez d'où vient que la priere nous étant si familiere, et Dieu étant si disposé à écouter

et à exaucer nos prieres, nous obtenons si rarement ce que nous demandons ; c'est que nous prions mal ; c'est que nous ne pensons pas même que nous prions : car en bonne foi, quel homme assez peu religieux pour oser parler à Dieu avec si peu de respect, avec si peu d'attention, s'il pense sérieusement que c'est à Dieu qu'il parle ! Oseroit-on parler à un Grand de la terre, à un homme en place, avec la même inattention, avec la même immodestie avec laquelle on parle à Dieu ? La priere n'est pas seulement la preuve de notre confiance, elle est encore la preuve de notre foi. Bon Dieu ! quel acte de Religion doit nous intéresser davantage ! La priere est, parmi tant d'orages, l'abri le plus sûr et le plus proche ; l'ennemi ne sauroit nous forcer dans ce retranchement. La priere rend également inutiles et ses ruses et ses efforts. Il n'est pas possible de bien prier, et de ne pas vaincre. Malheur à qui ce puissant secours devient inutile ! Mais de bonne foi, à prier Dieu comme on fait, pensons-nous que la priere doive nous être d'un grand secours ? combien de gens prient tous les jours, sans prier ! Dieu n'écoute et n'entend que les prieres du cœur. Plusieurs paroles sans attention, sans affection, sont peu significatives auprès de celui qui ne compte pour rien tout culte purement extérieur ; le Sauveur ne fait attention qu'à la foi et à la dévotion intérieure de cette pauvre femme infirme qui touche le bord de sa robe. Vous voyez la foule qui vous presse, lui disent ses disciples, et vous dites, Qui m'a touché ? Cette foule tumultueuse fait peu d'impression sur lui. Il faut que le cœur parle, et que la foi agisse, si l'on veut que Dieu nous exauce. Les seules clameurs de l'aveugle de Jéricho sont peu efficaces ; il faut qu'il dise lui-même à Jesus-Christ ce qu'il souhaite ; l'attention de l'esprit et l'affection du cœur, sont comme l'ame de la priere. Ne nous

étonnons pas si nous sommes si peu exaucés ; une priere morte n'opere jamais rien. Chose étrange ! à force de prier, on s'accoutume à ne savoir plus ce qu'on fait quand on prie ; l'inattention avilit et profane un si saint exercice. Quand nous prions Dieu, pensons que c'est un Dieu que nous prions.

Apprenez-moi vous-même, Seigneur, à prier ; je connois et j'avoue que je n'ai pas mérité jusqu'ici d'être exaucé dans mes prieres, puisque je les ai faites avec si peu de dévotion, d'attention et de respect. J'espere, Seigneur, que vous exaucerez du moins celle que je vous fais à présent, qui est de me pardonner mes irrévérences, et que vous m'apprendrez désormais à bien prier.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Orabo spiritu, orabo et mente : psallam spiritu, psallam et mente.* 1. Cor. 14.

Je prierai désormais, Seigneur, et je chanterai vos louanges et de cœur et d'esprit.

*Domine, doce nos orare.* Luc. 11.

Seigneur, enseignez-nous à prier.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La multiplicité des prieres secretes n'en augmente pas toujours le prix ; mais la précipitation avec laquelle on les dit, en releve-t-elle beaucoup le mérite ? on se fait une loi de n'en point omettre ; quand s'en fera-t-on une de n'en point profaner ? Concevez aujourd'hui un véritable regret d'avoir fait jusqu'ici vos prieres d'une maniere si irréligieuse, et prenez la résolution de ne faire jamais plus cet acte de religion qu'avec un véritable respect et une tendre dévotion. Deux choses doivent toujours concourir pour bien prier : la dévotion intérieure, et la

respect extérieur. Faites que toutes vos prieres soient animées d'une foi vive, d'une confiance entiere, d'une attention actuelle et d'une affectueuse dévotion. Pour cela prenez toujours quelques momens avant la priere pour vous recueillir. Élevez votre cœur à Dieu, dressez votre intention, unissez votre priere avec celles que Jesus-Christ a faites à son Pere étant sur la terre; et ne priez jamais avec une précipitation irréligieuse, qui rend nos prieres vocales des lectures seches et sans fruit.

2.° La disposition et la situation respectueuse du corps, doit toujours répondre à la disposition religieuse de l'esprit et du cœur durant la priere. Gardez-vous bien de prier Dieu dans une situation du corps, dans une posture indécente dans laquelle vous ne voudriez pas parler à un Prince, ou à un honnête homme que vous prieriez. Pour cela ne faites jamais vos prieres en vous promenant; c'est avoir certainement bien peu de respect pour un Dieu, quand on le prie de la sorte. Le prétexte de se promener pour n'être pas distrait, est frivole. La priere doit se faire ordinairement à genoux, ou debout, ou peut-être assis, si la foiblesse du corps l'exige. Ne faites vos prieres qu'à votre oratoire, si vous ne la pouvez pas faire toujours à l'Eglise, et que ce soit du moins toujours dans un lieu décent. Quelle indécence de faire sa priere auprès du feu, ou dans le tumulte d'un tas de gens qui vous distraient. S'il faut garder la bienséance, c'est certainement en priant Dieu. La priere est un acte de religion; c'est un culte que nous rendons à Dieu; c'est une supplique que nous lui présentons; elle doit être toujours humble, respectueuse, religieuse, dévote. N'oubliez jamais une pratique de piété si importante. Bien des gens seront au désespoir à l'heure de la mort, pour avoir si mal prié. Jugez avec quelle atten-

tion, quelle dévotion, et quel respect on doit faire les prieres d'obligation, comme l'est l'Office divin, puisque c'est un devoir de religion et de justice.

## *SIXIEME JOUR.*

### SAINT LÉONARD, SOLITAIRE ET CONFESSEUR.

SAINT LÉONARD étoit françois d'origine, allié des premieres maisons du Royaume. Le grand Clovis voulut lui donner le nom au saint Baptême, et saint Remy qui lui conféra le Sacrement, en prit soin. Que ne devoit-on pas attendre d'une telle éducation? Le petit Léonard y répondit : il apprit la science des Saints sous un maître qui la possédoit excellemment. Son pere avoit dessein de le pousser à la Cour; mais Dieu donna au saint enfant d'autres pensées. Il s'arrêta long-temps auprès de saint Remy, afin de prendre une teinture de sainteté plus profonde en étudiant plus long-temps le modele qu'il avoit sous les yeux. Saint Remy qui avoit la lumiere des Saints, connut les desseins de Dieu sur Léonard : il jugea que Dieu le destinoit à quelque chose de grand pour son service, et c'est pour cela qu'il le forma à la prédication. Léonard joignit à l'éloquence naturelle le secours de l'étude, il fut bientôt en état de prêcher : il étoit simple dans ses paroles, nerveux dans ses raisonnemens. Ce qui contribua le plus à rendre son éloquence victorieuse, ce fut le détachement du Prédicateur, son humilité, sa condescendance. Quand la parole est soutenue de l'exemple, rien de plus persuasif. C'est la parole de Dieu qu'annonce un Ministre évangélique qui n'y conforme pas ses mœurs, il est vrai; mais

le monde est ainsi fait, qu'il veut voir la parole, et même la parole divine autorisée par l'exemple ; on voyoit cette heureuse alliance dans Léonard. Sa réputation voloit de tous côtés. Le Prince touché de son mérite l'invitoit à en venir recueillir les fruits, il lui promettoit de l'honorer des charges les plus considérables du Palais ; mais notre Saint étoit de ces hommes qui font tout pour acquérir du mérite, et qui refusent les honneurs qui en sont comme l'apanage naturel. Une ame pleine d'ambition eût couru aux honneurs ; mais lui plein de l'amour de Dieu, parcourt les Villes et les Bourgades en répandant par-tout le grain de la divine parole. Il prêcha dans Orléans, puis il se retira avec le Solitaire Maximin, et commença sous lui les pratiques de la vie religieuse, qu'il enseigna depuis avec tant de succès. Le Ciel l'appeloit ailleurs : il communiqua la révélation qu'il en eut à son frere Luphard, qui ne l'avoit jamais quitté depuis qu'il eut abandonné sa Patrie. Son frere s'excusa de le suivre, et le pria de consentir qu'il bâtît une cellule sur la riviere de Loire pendant qu'il iroit où Dieu l'appeloit. Ils se séparent et se mettent au-dessus des sentimens de la nature, dont les liens les plus doux ne purent pas enchaîner, pour ainsi dire, dans leur cœur l'amour de Jesus-Christ, et ils se séparerent pour étendre sa gloire. Saint Léonard, après ce sacrifice, partit d'Orléans et vint en Aquitaine. En passant par Bourges, il s'appliqua à détruire quelque reste d'idolâtrie, que la prédication de l'Evangile n'avait pas encore éteint. Les fatigues de la prédication étoient soutenues de l'austérité des jeûnes, de la ferveur des prieres, de la longueur des veilles. Jesus-Christ le rendit dépositaire de sa puissance : revêtu de la force de Dieu, la grace des guérisons sortoit de lui en abondance ; les démons

prenoient

prenoient la fuite, les aveugles voyoient, les sourds entendoient, les boiteux étoient redressés, toute infirmité, toute langueur étoit comme fugitive. Après avoir étonné les peuples par les miracles, il s'enfonça dans une forêt. Etant dans cette solitude, il apprit que la Reine étoit en péril de mort ; il revint à la Cour, et répandant une grace de santé sur la Princesse agonisante, la maladie fuit devant lui, et la Reine fut rétablie. Le Roi, en reconnoissance, lui donna une partie de la forêt où il s'étoit retiré, pour bâtir un monastere : il y assembla quelques Religieux, et donna par-là commencement au Monastere de Noailles. Dans ce désert ses Disciples se plaignirent qu'il falloit aller chercher de l'eau bien loin. Le Saint en demanda à Dieu : il en obtint aussi-tôt, et les peuples profitent encore aujourd'hui de cet avantage. Son plus grand désir étoit d'être caché aux yeux du monde, pour n'être connu que de Dieu, mais la voix des miracles est plus forte que celle de l'humilité ; et comment se cacher quand la voix des miracles nous annonce ? Le soleil peut-il cacher sa lumiere ? Dieu est admirable dans tous ses Saints ; mais il ne fait pas, par le ministere de tous ses Saints, les mêmes miracles. Il y a ici quelque chose de bien surprenant ; et quoi ? C'est que c'étoit une chose certaine, que quiconque présentoit à Dieu le mérite de saint Léonard, fût-il tout couvert de chaînes, il étoit mis en liberté, sans que la serrure des prisons et la vigilance des Geoliers pussent retarder sa délivrance. On voyoit des captifs venir vers lui de bien loin apportant à ses pieds les fers qui s'étoient brisés à la seule invocation de son nom. Cependant quand on sut dans sa famille ce qui se passoit près de Limoges, quand ses parens eurent appris les nouvelles qui rendoient son nom célebre par-tout, ils abandonnerent leurs

héritages et prirent la route de son désert. J'ai pris la fuite, disoit-il, surpris de les voir dans sa solitude ; j'ai pris la fuite, et vous courez après moi ! Voulez-vous que nous allions ensemble à la maison de notre Pere Céleste ! Nous sommes à vous, répondoient ceux-ci ; jamais nous ne nous séparerons de votre compagnie : montrez-nous la voie du salut, enseignez-nous le secret de plaire à Dieu, nous voulons mourir à son service. Le Saint touché de ce discours, leur dit : Qu'ayant vieilli dans le désert, il pouvoit les assurer que la divine Providence ne lui avoit jamais manqué. Et comment est-ce que l'œil de la Providence, qui s'ouvre si amoureusement sur toutes les créatures de l'Univers, ne jetteroit pas un regard de tendresse sur tous ceux qui se consacrent au service de Dieu ! Il les assura donc que la Providence de Dieu avoit toujours veillé sur ses besoins ; que si lui, qui n'étoit qu'un pécheur, avoit ressenti les soins de cette admirable Providence, il étoit bien plus assuré qu'il y auroit un coup-d'œil de faveur pour le Juste ; que le Juste ne seroit point abandonné, que l'on ne verroit pas sa postérité chercher du pain ; que celui qui couvre si magnifiquement les lis des campagnes, ne refuseroit pas la nourriture corporelle à des créatures raisonnables, occupées à le louer ; qu'il étoit persuadé que Dieu ne les avoit attirés dans le désert que pour leur faciliter la voie du salut ; que le tracas du monde est un grand obstacle à la perfection. Que ne leur dit-il pas des délices qu'on goûte dans la solitude ! plus on s'éloigne du monde, plus Dieu se communique à nous : et qui pourroit raconter tout ce qu'il éprouva dans ces sublimes communications ! on peut bien sentir ces épreuves d'amour ; mais les exprimer, on ne le peut. Après que saint Léonard eut animé par des paroles de feu ces nouveaux Athletes qui étoient

venus s'offrir à lui pour courir dans la carriere de la vertu, il leur marqua leur ouvrage, distribuant à sept familles qui l'étoient venu trouver dans le désert, autant de portions du bois, tant pour y travailler que pour s'y nourrir des fruits de la terre. Enfin, étant parvenu à une extrême vieillesse, et plus riche de mérites que chargé d'années, il ferma les yeux du corps à la lumiere du jour, pour ouvrir ceux de l'esprit à celle de l'éternité, le sixieme de novembre, on ne sait précisément en quelle année. Dieu le rendit célebre par les miracles après sa mort, comme il avoit été célebre par les miracles pendant sa vie; la multitude des chaînes que les captifs apporterent à son tombeau, fut une preuve de la charité qu'il conserve pour eux dans le séjour de la gloire. Voici quelques faits détaillés. Le Vicomte de Limoges avoit fait faire une chaîne d'une pesanteur énorme, pour donner de la terreur aux criminels. Ceux qu'on y attachoit souffroit tout-à-la-fois différentes peines; car l'ardeur du soleil les brûloit en été, et en hiver la neige qui tomboit sur eux les glaçoit. Il arriva un jour qu'un homme qui avoit une dévotion particuliere à saint Léonard, subit ce cruel supplice, sans qu'il fût criminel. Prêt à expirer, et ne pouvant plus invoquer de la langue son cher protecteur, il forma dans son cœur cette priere. Quoi! grand Saint, vous qui étiez si favorable aux étrangers, abandonnerez-vous un domestique qui vous invoque, et qui est innocent, qui vous a servi toute sa vie? Hâtez-vous de me secourir, n'attendez pas que j'expire: il avoit à peine achevé de prier, que le Saint se fit voir à lui tout éclatant de lumiere. Consolez-vous, lui dit-il, vous n'en mourrez pas, vous vivrez pour annoncer les merveilles du Tout-puissant: levez-vous; emportez la Maure, c'étoit le nom de la chaîne à laquelle il étoit

attaché : emportez la Maure dans mon Eglise ; c'est une masse énorme, mais je la rendrai si légere, que vous la porterez sans difficulté. Il la prit, marcha sur les traces de son guide. Quand il fut arrivé à la porte de l'Eglise, le Saint disparut. Il entre, et apprend aux Prêtres et au peuple qui étoit accouru, la merveille que saint Léonard venoit d'opérer en sa faveur. Autre délivrance miraculeuse. Un Gentilhomme avoit un prisonnier de guerre ; il fit creuser une fosse très-profonde pour l'y enfermer, disant qu'à la vérité saint Léonard ouvroit les prisons, mais qu'il n'avoit pas ouï dire qu'il retirât les gens des entrailles de la terre. Cependant malgré sa précaution le prisonnier lui échappa. Le Saint descendit dans le lieu souterrain, enleva le prisonnier, et le conduisit jusqu'à la porte du Monastere de Noailles, où il fit le récit des grandes miséricordes de Dieu sur lui, et du pouvoir admirable de son saint Libérateur. Ainsi est honoré celui que le Roi de gloire veut honorer.

*La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Confesseur non-Pontife.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*ADESTO, Domine, supplicationibus, quas in Beati Leonardi Confessoris tui solemnitate deferimus : ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placui precibus adjuvemur. Per Dominum, etc.*

DAIGNEZ, Seigneur, écouter favorablement les humbles prieres que nous vous présentons dans la solemnité de votre Confesseur saint Léonard ; afin que comme nous ne mettons point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 13.

*FRATRES : Charitas patiens est, benigna est : charitas non æmulatur, non agit perperam, non inflatur, non est ambitiosa, non quærit quæ sua sunt, non irritatur, non cogitat malum, non gaudet super iniquitate, congaudet autem veritati : omnia suffert omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.*

MES Freres : La charité est patiente, elle est pleine de bonté : la charité n'est point jalouse, elle ne fait rien mal-à-propos, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts ; elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne, elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de ce qui est selon la vérité ; elle endure tout, elle croit tout, elle espere tout, elle supporte tout.

*Saint Paul dans ce chapitre treizieme de son Epître aux Corinthiens, fait voir la nécessité de la charité, quels sont ses devoirs, qu'elle doit être constante, et combien elle est au-dessus de la foi, de l'espérance et des autres dons de Dieu. L'esprit de division et de schisme que les faux Apôtres semoient parmi les Fidelles de Corinthe, donna occasion à ce point de Morale.*

## RÉFLEXIONS.

L'homme le plus parfait d'ailleurs, n'est rien sans la charité ; et qui peut avoir une entiere assurance qu'il possede cette vertu ! La profonde humilité qu'on voit dans les Saints, jointe à tant de vertus, n'est donc pas un mystere si difficile à comprendre. La charité est infiniment plus estimable que le don des miracles ; aussi n'est-ce pas le pouvoir d'opérer des prodiges que le Seigneur

a voulu qu'on distinguât ses Disciples, c'est à la charité qu'ils auroient les uns pour les autres, *in hoc cognoscent omnes.* Elle est plus précieuse que toutes les sciences : et que sait effectivement l'homme du monde le plus habile, s'il ne sait pas vous aimer, ô mon Dieu ! inutilement feroit-on des aumônes abondantes, excessives ; inutilement exerceroit-on sur sa chair toutes les innocentes cruautés de la pénitence la plus austere ; si la charité manque, tout cela est à pure perte, tout cela ne sert de rien. Tel est l'esprit de la charité : elle peut nous tenir lieu de l'exercice des vertus que nous ne saurions pratiquer, par le désir sincere qu'elle nous inspire de le faire ; mais l'exercice de toutes les autres vertus ensemble ne sauroit nous sauver sans elle. Eussiez-vous donc sacrifié au Seigneur tous vos biens par l'aumône, tous vos plaisirs par la mortification, votre vie même par le martyre ; vous ne sauriez être justifié à ses yeux, si la charité ne lui fait aussi un sacrifice de votre cœur. Bon Dieu ! que de gens étonnés à la fin de la vie, lorsque se présentant au tribunal du souverain Juge, avec ce nombre d'actions éclatantes, et en apparence vertueuses, dont ils auroient cru pouvoir faire parade, pour ainsi dire, devant Dieu, ils entendront cet arrêt foudroyant, *Nescio vos :* Je ne sais qui vous êtes ; et cela, parce que toutes ces prétendues œuvres n'auront pas été animées de cette charité chrétienne, sans quoi l'on ne sauroit plaire à Dieu. Que de personnes qui font profession de piété ; que de personnes Ecclésiastiques, Religieuses même, auront à craindre sur cet article ! ces jalousies secretes, par exemple, ces aversions déguisées, ces vengeances même intérieures et dissimulées qui regnent quelquefois dans l'état le plus mortifié et le plus saint, et qui subsistent souvent avec le fréquent usage des Sacremens, qui ne sert qu'à endormir une ame dans sa mauvaise disposition,

et à lui cacher le danger où une personne qui manque de cette charité est de se perdre.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon S. Matthieu.* Chap. 6.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm oratis, non eritis sicut hypocritæ, qui amant in synagogis et in angulis platearum stantes orare, ut videantur ab hominibus : amen dico vobis, receperunt mercedem suam : Tu autem cùm oraveris, intra in cubiculum tuum, et clauso ostio, ora Patrem tuum in abscondito : et Pater tuus qui videt in abscondito, reddet tibi. Orantes autem, nolite multùm loqui, sicut Ethnici : putant enim quòd in multiloquio suo exaudiantur.*

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Lorsque vous priez, vous n'imiterez point les hypocrites qui aiment à prier debout dans les Synagogues et aux carrefours, afin d'être vus des hommes. Je vous le dis en vérité, ils ont reçu leur récompense. Pour vous, lorsque vous aurez à prier, entrez dans votre chambre, et fermant la porte, priez votre Pere secrétement ; et votre Pere qui voit ce qui est secret vous en récompensera. Or, en priant, ne faites pas de longs discours, comme sont les Gentils ; car ils croient d'être exaucés, à cause de leurs longs discours.

---

## MÉDITATION.

*Des prieres d'obligations.*

### PREMIER POINT.

Considérez qu'il n'est point d'actes de Religion, point de pratiques de piété que le Sauveur ait daigné nous apprendre avec plus de soin et dans un plus grand détail, que la priere. Les seules paroles de cet Evangile nous en font une merveilleuse leçon, et nous enseignent la maniere

de prier. On s'étonne de ce qu'après tout ce que le Sauveur nous a dit de l'infaillibilité de la priere, si peu de gens soient exaucés : auroit-on moins lieu d'être surpris, si tandis que nous prions si mal, nos prieres étoient plus efficaces ? N'accusons pas le Seigneur de restreindre ses promesses et d'enchérir ses graces : nos motifs, nos dispositions, notre peu de religion même dans nos prieres le forcent, pour ainsi dire, de ne nous pas écouter. On est naturellement honnête, respectueux, poli même quand on prie les hommes ; ce n'est que quand on prie Dieu qu'on se dispense de ces devoirs essentiels ; et certainement ces postures négligées, qui montrent la tiédeur et la mollesse ; ces airs d'inquiétude et de dissipation, ce dégoût, cet ennui qui accompagnent nos prieres, sont-ils les marques d'un cœur humble, religieux, et plein de Dieu ? Nous voulons que Dieu nous écoute, et nous ne nous écoutons pas nous-mêmes. Ce sont nos levres qui honorent Dieu ; et quelle part a le cœur à des oraisons qu'on ne récite que par routine. Il faut persévérer dans la priere, mais non pas dans l'habitude de mal prier. Dieu veut être importuné ; mais il veut que ce soit par des amis qui le fassent avec des dispositions convenables. Peu de miracles que Jesus-Christ n'ait bien voulu accorder à la foi des supplians. Dieu ne refuse rien à une confiance persévérante, et à une piété humble. Croyez que votre priere sera exaucée, dit le Sauveur, et vous recevrez infailliblement ce que vous demandez. D'où vient que notre confiance et si foible ? c'est que nous sommes lâches à son service. Nous lui refusons ce qu'il nous demande : nous ne saurions nous persuader qu'il doive nous accorder ce que nous lui demandons. La pénitence donne de la vertu à la priere ; l'esprit de mortification la rend toujours plus vive : elle perd toute sa force dans une vie

molle. Quiconque se dispense de la loi, et vit dans le déréglement, dit le Sage, ne peut guere faire qu'une priere exécrable. Il y a des prieres de pure dévotion, il y en a de devoir et d'obligation. On peut se dispenser de celles-là; mais on ne les doit pas faire avec moins de respect, de ferveur et de religion que celles-ci. C'est une faute de les omettre par dégoût, ou par indévotion; et ce n'en est pas une moindre de les faire avec irrévérence, sans attention, et sans goût.

## SECOND POINT.

Considérez que les prieres d'obligation sont des devoirs de Religion et de justice : on ne peut s'en dispenser sans se rendre doublement coupable; mais on ne sauroit remplir ce double devoir si l'on prie sans dévotion. Suffit-il de lire précipitamment quelques Pseaumes, de réciter négligemment quelques extraits de l'Ecriture ou des Peres, de prononcer sans attention et par routine certaines paroles en forme de prieres, pour avoir satisfait au devoir de son état, aux obligations qu'impose le Bénéfice, à l'intention de l'Eglise, à la sainteté que demande la Religion? Quel compte n'auront pas à rendre à Dieu ces personnes consacrées à Dieu, toutes dévouées par état à son service; ces Prêtres, ces Religieux, ces Ecclésiastiques enrichis des biens de l'Eglise pour chanter réguliérement les louanges du Seigneur, pour offrir continuellement à Dieu les vœux du peuple et les leurs, pour obtenir tous les jours de nouveaux bienfaits, pour calmer sa colere? quel compte à rendre de cet Office divin si souvent profané, de ces devoirs indispensables si négligés, de ces prieres qui irritent Dieu, loin de l'appaiser et de mériter de nouvelles largesses! Veut-on ne sentir ni gêne, ni ennui dans un exercice si saint? veut-on goûter

les douceurs d'un emploi si parfait ! Qu'on y vienne avec un cœur pur, un esprit religieux, qu'on y assiste avec respect, qu'on y soit animé d'une foi vive : que la lettre ne s'y trouve jamais sans l'esprit, l'onction adoucira bientôt le service. On ne s'ennuie jamais en faisant son devoir, quand on l'aime : on se lasse peu, quand on marche d'un pas réglé. Les cérémonies de l'Eglise faites avec cette majesté qui leur convient, l'Office divin chanté avec cette religieuse modestie, avec cette édifiante piété qui en est l'ame, réveillent notre foi, et font sentir la vérité, la sainteté de notre Religion. Mais quand la décence manque, quand l'onction ne s'y trouve pas, quand la lettre y est sans l'esprit, quand le cœur est muet et que les levres font seules tout l'office, ces dehors peu réglés, cette récitation grimaciere, peuvent-ils faire un bon effet ? Dieu nous tiendra-t-il quittes de notre dette ? aurons-nous satisfait à notre obligation, au devoir de la Religion, à l'intention des Fidelles et de l'Eglise ?

Eh Seigneur ! quelle confusion, quel regret n'ai-je pas, et ne dois-je pas avoir de vous avoir servi avec si peu de religion, avec tant d'irrévérence et de dégoût ! Pardonnez-moi, Dieu de miséricorde, mes immodesties, mes distractions toutes volontaires. Votre grace, Seigneur, achevera ma conversion, et je vais commencer à vous servir et à vous prier.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Dirigatur oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* Psal. 140.

Faites, Seigneur, que ma priere désormais s'éleve vers vous comme la fumée de l'encens qui brûle dès le matin sur vos autels.

*Concaleat cor meum intrà me : et in meditatione mea exardescat ignis.* Psal. 38.

Que mon cœur soit embrasé du feu de votre

amour durant ma méditation, et dans toutes mes prieres.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUEL emploi sur la terre plus ressemblant à celui des Anges dans le Ciel, que celui de chanter jour et nuit les louanges de Dieu, et de lui présenter sans cesse les vœux des peuples ! Comprenez la sainteté de votre ministere ; mais n'oubliez rien pour le remplir avec dignité. Etes-vous engagé par état à chanter les louanges du Seigneur : ne paroissez jamais au chœur qu'avec une decence, une gravité ; une modestie qui prouve votre disposition intérieure et votre religion. Soyez-y dans une posture religieuse. Fuyez ces situations molles, ennuyées et dégoûtées qui édifient si mal ; ces indécences, ces airs séculiers, et quelquefois même mondains qui scandalisent. Faites de fréquentes réflexions, durant l'Office, que c'est un acte de Religion que vous exercez, que c'est l'office des Anges même que vous faites. Ne vous appuyez jamais mollement, négligemment, indécemment. Que vos yeux ne soient jamais errans ; prononcez tout avec attention, avec dévotion et avec regle. Vous faites l'office des Anges, ayez-en les vertus et les qualités.

2.° Les prieres d'obligation renferment un double devoir. L'inattention, la négligence, le manque de respect ne sont jamais des fautes légeres. Les prieres qu'on fait en commun demandent encore plus de dévotion, on n'y manque jamais impunément de respect et d'application : Faites-les donc toutes avec soin. Quelle faute de les faire avec nonchalance ! Gardez-vous bien de laisser aux autres le soin de répondre. Ce seroit leur laisser et toutes les graces, et tout le mérite ; le silence dans ces actes publics de Re-

ligion, nuit étrangement à l'ame. Vous ne dites mot, et Dieu se tait aussi. Vous n'avez point de part à la priere, vous n'en devez point attendre aux graces, ni au mérite. Acquittez-vous avec ferveur d'un devoir si interessant. Si vous entendez le sens des prieres que vous faites, occupez-vous-en; mais tenez-vous toujours en esprit aux pieds de Jesus-Christ. Si vous n'entendez pas ce que vous prononcez, ayez l'intention de dire à Dieu tout ce que l'Eglise lui dit par la priere que vous faites. Unissez-vous avec toutes les saintes dispositions de ceux avec qui vous priez: vous aurez part par-là à leurs mérites. Unissez toutes vos prieres à celles que Jesus-Christ a faites à son Pere, lorsqu'il étoit sur la terre. C'est une pratique de piété fort agréable à Dieu, et fort utile à tous ceux qui prient, de terminer toutes leurs prieres par une priere pour les morts.

## *SEPTIEME JOUR.*

### SAINT FLORENT, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT FLORENT étoit un homme distingué par sa naissance, mais il étoit encore plus distingué par le mépris qu'il faisoit des honneurs. Il connoissoit l'esprit de sa Religion qui est un esprit d'anéantissement et de mort, et voilà pourquoi il n'aimoit pas la vanité du siecle. Il avoit de l'horreur pour les satisfactions de la nature; mais parce qu'il est difficile dans le monde de ne pas suivre le torrent, de ne pas se laisser emporter aux idées populaires, de n'être sage que de la sagesse de l'Evangile, lorsque l'on voit la sagesse mondaine prévaloir en tant d'esprits, saint Florent prit le parti le plus sûr, qui fut celui de la Religion. C'est-là que s'est comme retirée la perfec-

tion du Christianisme, et que l'on peut tête levée faire profession de la vertu. Le Cloître fut son attrait, il s'y renferma. Il choisit l'Ordre de saint Benoît pour s'y consacrer à Dieu. Cet Ordre n'étoit pas tellement attaché à la solitude, qu'il ne la quittât pour exercer le ministere de la Prédication. Florent ayant appris que trois de ses freres, Arbogast, Theodat et Hidulphe, avoient résolu de suivre cette vocation pour faire des conquêtes à Jesus-Christ, entra avec eux en société du ministere Evangélique, passa en Alsace, et fit grand nombre de conversions; mais parce qu'il avoit un zele étendu, il se répandit aussi dans les Provinces voisines, et les sueurs Apostoliques faisoient fructifier abondamment les campagnes qu'elles arrosoient. Saint Arbogast ayant été fait Evêque de Strasbourg, notre Saint se retira dans la forêt de Haslen, où il vécut en Solitaire. L'oraison étoit sa grande occupation, il ne l'interrompoit que pour donner quelques heures au travail des mains. Il cultivoit un petit jardin d'où il tiroit sa subsistance. Il voulut se loger, mais à la maniere des solitaires, et comme ces hommes qui, n'ayant point ici de Cité permanente, soupirent incessamment après l'éternelle demeure des Bienheureux, où doit enfin aboutir le court pélerinage de cette vie. Sur quoi il arriva le fait singulier que voici : Le Solitaire ayant élevé une cellule pour sa demeure, les bêtes sauvages sortoient du bois et ravageoient tout son travail. Le Saint qui n'avoit point d'instrument de chasse pour se mettre à couvert de cette guerre journaliere, ne savoit comment s'y prendre pour arrêter cette espece de conjuration; mais les Saints n'ont-ils pas toujours une ressource dans leur sainteté ? Sa confiance en Dieu dissipa ce petit peuple séditieux, ou plutôt elle l'enchaîna au pied de sa cabane. Il commanda au nom de Dieu

à toute cette troupe de bêtes sauvages de s'assembler à la porte de sa cellule, et de ne se retirer que par ordre exprès : il fut obéi, et toutes ces bêtes ameutées auparavant contre son travail, furent la douceur même, subjuguées par cet ordre. Dans ce temps-là le Roi Dagobert étant dans son Palais de Kirchein fit une partie de chasse, mais si malheureuse, qu'après avoir couru la forêt, on ne trouva pas vestige d'animal : insensiblement on tomba sur la grotte du Solitaire, et l'on vit un grand nombre de bêtes sauvages qui ne s'effrayerent ni des chiens, ni des chasseurs ; étant en sureté sous la protection de ce nouvel Adam. Vous eussiez dit que l'on étoit à la naissance du monde où le privilege de l'homme innocent étoit de rendre souple l'animal le plus féroce ; l'homme portoit, pour ainsi dire, sur son front le caractere de son domaine, et les animaux dociles le respectoient. La sainteté faisoit comme revivre dans l'homme de Dieu ce privilege de l'état d'innocence. Ceux qui furent témoins de l'événement, crurent y voir de la magie ; ils se persuaderent qu'à moins d'être d'intelligence avec le démon, on ne pouvoit ainsi enchaîner des animaux. Sur cela ils maltraitent le saint Homme, le dépouillent et emportent sa tunique. Et que fait le saint Homme ? Ce que doit faire un parfait disciple de Jesus-Christ. Il les suit sans aigreur, sans ambition de cœur, leur disant : Mes freres, prenez aussi cette hache ; il ne me reste de meuble que cela. Ainsi parlent les Saints. Le comble de leur joie, c'est d'être dépouillés de tout, ils ne tiennent jamais plus à Dieu que lorsqu'ils ne possedent rien que Dieu par le retranchement de toute autre chose ; moins ils ont de ce qu'on appelle possession terrestre, plus ils ont de facilité, de légéreté, d'agilité pour s'élever jusqu'à Dieu qui doit être leur pos-

session éternelle. L'exemple du Solitaire qui pratiquoit à la lettre le conseil du Fils de Dieu : Si quelqu'un vous enleve votre robe, donnez-lui aussi votre manteau ; cet exemple ne toucha point ceux qui l'avoient dépouillé ; mais ils connurent bientôt le mérite de celui qu'ils venoient d'outrager. Ils s'en retournoient ; mais un événement subit leur dessilla les yeux sur la vertu du Solitaire : pour s'en retourner il falloit passer un marais, et à l'approche du marais leurs chevaux resterent immobiles. Alors ils ouvrirent les yeux, retournerent sur leurs pas, rendirent ce qu'ils avoient pris, et firent satisfaction au S. Homme. Ils raconterent l'aventure au Roi, qui l'envoya prier de venir à la Cour. Il y vint ; et à peine fut-il entré dans le Palais, que Dieu honora son entrée d'un miracle. Bathilde fille aînée du Roi Dagobert étoit aveugle et muette de naissance ; elle vit, elle parla. Ses premieres paroles furent un second miracle ; car elle disoit : Vous soyez le bien-venu, Florent serviteur de Dieu ; et jusqu'alors personne n'avoit su le nom du Solitaire. L'homme à miracles passa de l'appartement de la Princesse à la chambre du Roi, et n'ayant personne qui gardât son manteau, il se suspendit à un rayon du soleil, et il y demeura suspendu aussi long-temps que dura la conférence. Le Prince étonné de voir ainsi merveille sur merveille, donna au Saint une partie de la forêt, pour y bâtir un Monastere. Cette Abbaye fut célebre par la piété du Maître, et par l'obéissance des Disciples, et quoique saint Florent eût été sacré Evêque de Strasbourg après la mort de saint Arbogast, il eut toujours soin de ses premiers enfans ; son cœur paternel jeta toujours un regard de tendresse sur le Monastere. Il exerça la charge Pastorale pendant douze ans avec une vigilance digne de sa charité ; et après avoir répandu bien loin l'odeur qu'exhale la sainteté, il mourut pour

vivre éternellement dans la gloire le 7 Novembre l'an de Notre-Seigneur, selon Baronius, 675.

*La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Confesseurs Pontifes.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut Beati Florentii Confessoris tui atque Pontificis venerandа solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum, etc.*

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Florent, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Romains.* Chap. 8.

*FRATRES: Quicumque enim Spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei. Non enim accepistis spiritum servitutis iterùm in timore, sed accepistis spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus: Abba, Pater. Ipse enim Spiritus testimonium reddit spiritui nostro, quòd sumus filii Dei. Si autem filii, et hæredes: hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi.*

MES Freres : Tous ceux que l'Esprit de Dieu fait agir, sont enfans de Dieu. Aussi n'avez-vous point reçu l'esprit de servitude, pour être tout de nouveau dans la crainte ; mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans de Dieu, par lequel nous crions : Pere, Pere. Car cet Esprit même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfans de Dieu. Que si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers : je dis héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jesus-Christ.

*Les Hérétiques de ces derniers temps abusant de ces paroles de saint Paul,* Ceux que l'Esprit de

Dieu fait agir, *ont prétendu que cet endroit donnoit atteinte à notre liberté. Mais saint Augustin avoit prévenu cet abus, lorsqu'il dit : Vous me direz : Si l'Esprit de Dieu nous fait agir, donc nous n'agissons point. Je réponds, dit ce Saint : L'Esprit de Dieu nous fait agir en nous exhortant, en nous éclairant, en nous aidant :* Respondeo : Spiritu Dei aguntur; sed Spiritu exhortante, illuminante, adjuvante.

## RÉFLEXIONS.

S'il ne falloit, pour être parfait, qu'un dehors imposant, qu'une dévotion de raison, qu'une vertu de bienséance, le troupeau à qui le Seigneur a promis le Royaume ne seroit pas petit. Pour peu qu'on ait de l'esprit, de l'éducation, du naturel, on prend aisément l'air et le langage d'un homme de bien, et d'un Corps Religieux sur-tout où l'on est élevé avec soin, et qui ne manque jamais de fournir de grands modeles. On sait se ménager avec des gens qui n'estiment que la vertu. L'ambition, l'intérêt, la passion, l'amour-propre savent se contrefaire, et concourent aisément à la dissimulation. On n'aime point à se décrier. Un naturel doux et pliant sait garder des mesures. L'honnêteté, la modération, la politesse, mettent à l'abri de bien des reproches. On passe pour honnête homme, sans être fort dévot : aussi ne se pique-t-on pas de l'être. Un esprit de politique prend la place de l'Esprit de Dieu, et de la véritable spiritualité; et pourvu qu'on s'acquitte de ses emplois avec quelque succès; pourvu qu'on arrive à ses fins, on s'embarrasse peu de l'irrégularité des moyens et des artifices qu'on met en usage. Une piété superficielle amuse et sert de masque à un intérieur souvent peu réglé. Voilà un déréglement d'autant plus à craindre qu'il est plus commun. L'exemple

fait qu'on ne se défie plus de son propre cœur, lors même que l'esprit en est la dupe. On vit sans esprit intérieur; ce n'est plus qu'un fantôme de Chrétien; ce n'est plus qu'un Religieux de nom. L'Esprit de Dieu ne nous fait plus agir, l'homme seul regle toutes ses actions, et les anime; mais s'il n'y a d'enfans de Dieu que ceux que l'Esprit de Dieu fait agir, le nombre de ces enfans du Pere céleste sera-t-il bien grand? et si l'héritage n'est que pour ses enfans, quel sera le partage de la plupart des hommes? Il en coûte à la nature pour être fidelle à l'attrait de la grace: il faut lutter sans cesse contre l'homme, pour suivre fidellement le mouvement de l'Esprit de Dieu. Mais quoi de plus glorieux et de plus doux, que la qualité d'enfant de Dieu, laquelle est le fruit de cette fidélité? Il est de la bonté de Dieu de soulager notre foiblesse par l'impression de son esprit; il est de sa sagesse, en soutenant ainsi notre foiblesse, de ménager notre liberté. Par-là, il nous laisse le mérite des bonnes œuvres, et il se conserve à lui-même la gloire d'être servi par notre choix. Le Seigneur traita les Juifs comme des serviteurs dont il vouloit sur-tout se faire craindre; il en use avec les Chrétiens, comme avec des enfans dont il veut sur-tout se faire aimer. Il semble nous permettre d'oublier ses titres de grandeur et de puissance qui pourroient nous inspirer un respect trop timide, pour nous souvenir seulement qu'il est Pere: aimable qualité, qui nous assure bien de son amour, et qui lui mérite bien tout le nôtre. Ce témoignage que l'Esprit-Saint rend, est celui de la bonne conscience; il n'en est point de plus consolant, de moins suspect. Je ne puis, à la vérité, Seigneur, m'assurer pleinement ici-bas d'être de vos vrais enfans; mais l'inquiétude même que j'éprouverois sur cela, m'est une preuve que je vous aime et que je suis à vous.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Jean.*
Chap. 12.

*In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Adhuc modicum lumen in vobis est : ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant : et qui ambulat in tenebris, nescit quòd vadat. Dum lucem habetis, credite in lucem, ut filii lucis suis.*

En ce temps-là : Jesus dit à tous ceux qui étoient présens : Vous avez encore de la lumiere pour un peu de temps : marchez tandis que vous avez de la lumiere, de peur que la nuit ne vous surprenne ; celui qui marche dans les ténebres ne sait où il va. Pendant que vous avez la lumiere, croyez en la lumiere, afin que vous soyez des enfans de lumiere.

---

## MÉDITATION.

*Du temps perdu.*

### Premier Point.

Considérez qu'il n'est point de perte durant cette vie plus irréparable et de plus grande conséquence que la perte du temps. Je perds une heure, j'ai perdu un jour, la perte est sans retour ; j'ai perdu et cette heure et ce jour pour toujours. Nulle autre perte qui n'ait quelque ressource ; une santé perdue peut se rétablir ; un vol, un incendie, un naufrage, ne sont pas sans remede ; les affaires les plus délabrées laissent toujours quelque espérance de retour ; la perte d'une bataille ou d'un procès, la perte de sa réputation, une disgrace, ne sont pas sans ressource ; on sait qu'il y a dans la vie du haut et du bas, on peut se relever après les chutes :

après tout il y a des secours surnaturels et miraculeux au défaut des ordinaires, le miracle peut suppléer à ces sortes d'impossibilités. Il n'y a que la perte du temps qui soit sans espérance de retour, sans ressource; Dieu ne peut pas faire que le jour d'hier ne soit passé, et que tant de belles années consommées à vos plaisirs ne soient perdues. Vous pourrez avoir encore quelques mois à vivre, Dieu peut prolonger vos jours tant qu'il lui plaira; mais il ne sauroit faire revivre les jours passés. Vous pourrez mieux employer les jours qui vous restent, mais vous ne sauriez réparer ceux que vous avez perdus. Et comprend-on la grandeur, l'énormité, les conséquences de cette perte!

Avec ces jours mal-employés, que de graces destinées, préparées, attachées même à ces jours, qui sont toutes perdues! De ces jours dépendoit peut-être notre conversion, la grace de la vocation, ou celle de la persévérance. Le soleil luisoit alors, et il est aujourd'hui dans son déclin; nous avions du chemin à faire, mais il étoit alors grand jour; nous nous trouvons aujourd'hui aussi éloignés, et le jour baisse; cette lumiere sans laquelle on ne sait où l'on va, est peut-être sur le point de s'éteindre. Il n'est plus temps de se mettre en chemin, on s'est éveillé trop tard; il n'est pas temps sur le soir ou durant la nuit de courir au marché pour faire sa provision d'huile, l'Epoux arrive pendant notre absence; ces beaux jours d'une florissante jeunesse, ces brillantes années d'un âge plein de vigueur et de santé, cette belle saison de la vie, qu'on a consommée et perdue dans une molle oisiveté, tout ce temps si précieux ne nous avoit été donné que pour faire notre voyage. Le plaisir, la mollesse, les compagnies vous ont arrêté sur le retour de l'âge, dans ces jours nébuleux, dans ces petits jours accompagnés de tant d'infirmités:

on s'apperçoit qu'on s'est trop amusé, on se met en chemin quand il faut penser à se retirer. Gens du monde, femmes mondaines, jeunes gens qui perdez les plus beaux jours de votre vie, appliquez-vous toutes ces allégories; comprenez ce discours figuré.

## SECOND POINT.

Considérez quelle perte c'est, qu'une perte irréparable; et telle est la perte du temps. On fait cependant cette perte avec plaisir, on la fait en riant, on seroit bien fâché de ne pas la faire. Ces gens qui agissent de la sorte, sont-ils Chrétiens? sont-ils même raisonnables? Ne sont-ce point là des accès de folie? en fut-il du moins une plus pitoyable? mais en fut-il jamais qui soit suivie de plus cruels et de plus inutiles repentirs?

Tout ce temps passé au jeu, à de vains entretiens, aux spectacles, est un temps malheureusement perdu; tout ce temps employé à s'ajuster, à se parer, à raffiner sur la vanité, à suivre scrupuleusement une mode, est un temps perdu; ce temps passé dans la mollesse et dans une indolente oisiveté, est un temps perdu; tout ce temps employé à des affaires dont la cupidité, l'ambition, ou quelque autre motif purement naturel est le grand mobile; ce temps enfin usé, consommé à des inutilités spécieuses, à des riens, tout ce temps est perdu, tout ce temps sera revendiqué par ce souverain Seigneur, qui ne nous l'avoit donné que pour le mettre tout à profit pour l'autre vie. O Dieu, quelle perte! ô Dieu, quel compte à rendre! ô Dieu, quel regret éternel!

On le perd, ce temps si précieux, et on le perd sans remords; souvent la seule peine qu'on a, c'est de ne savoir pas à quoi le perdre. Les gens de condition, ces personnes si distinguées par leurs richesses, par leur naissance, par leur

rang, par leurs emplois, par leurs dignités, sont ceux qui en font d'ordinaire le plus mauvais usage. A la derniere maladie, c'est-à-dire, quand le temps va expirer, quand l'éternité se montre, quand il n'y a plus de temps, on court aux Ministres du Seigneur, on a recours aux expédiens, on veut faire dans quelques momens peu libres, et durant lesquels on sait si peu ce que l'on fait, on veut faire cette grande et épineuse affaire pour laquelle Dieu avoit donné toute la vie. N'est-ce point momerie en fait de Religion, que toutes ces dévotions forcées de l'arriere saison, que tous ces grimacieux repentirs, que toutes ces réflexions trop tardives. On a toute la vie pour travailler à son salut, nul âge, nulle saison, nulle condition, nul emploi qui nous dispense de cette obligation; c'est l'unique et la grande affaire de toute la vie. Que diront, que penseront de cette derniere heure ceux qui à présent n'y pensent pas?

Mon Dieu, je sens la perte que j'ai faite, elle est irréparable; mais puisque par votre miséricorde vous me donnez encore quelques jours de vie, je suis résolu, avec le secours de votre grace, de n'en pas perdre un moment.

### *Aspirations dévotes durant le jour.*

*Ergo dum tempus habemus, operemur bonum.* Gal. 6.

Tandis qu'il en est temps pour nous, faisons tout le bien que nous pourrons.

*Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore.* Psal. 118.

Mon ame désire avec une extrême ardeur d'observer vos Commandemens tous les jours de ma vie.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le temps est précieux, il est court, et la perte du temps est irréparable. Peut-on convenir de ces trois propositions évidentes, et perdre le temps? cependant ce temps se perd tous les jours; et la rapidité avec laquelle ce temps s'écoule, ne sauroit modérer l'empressement que nous avons de le voir écoulé. Comptez aujourd'hui vos années, supputez vos jours; combien y en a-t-il de perdus, et combien y en a-t-il qui ne le soient point? La perte est de conséquence; car enfin nos jours sont comptés, et pas un dont on ne doive rendre compte; elle est irréparable cette perte, car quel moyen de réparer quinze ou vingt mille jours mal employés ou perdus. Nulle autre ressource que dans la miséricorde de Dieu, et dans le bon usage de ceux qui vous restent. N'en perdez pas un moment, et mettez en pratique les avis suivans :

1.° Chaque jour à la priere du matin et du soir, et à la Messe, demandez pardon à Dieu avec une douleur sincere du temps que vous avez perdu. 2.° Ne prenez aucun délassement, aucun divertissement, que vous ne le sanctifiez non-seulement par le motif, mais encore par l'exercice. Déterminez un nombre d'actes d'amour de Dieu, que vous ferez durant ce temps de relâche; faites-le même durant le repas. 3.° Employez à la priere, ou en quelques bonnes œuvres chaque semaine une demi-heure, ou une heure du temps que vous mettez à vous divertir ou à vous reposer. 4.° Choisissez un jour chaque année, que vous emploîrez tout entier à racheter le temps, comme parle l'Apôtre (*a*), c'est-à-dire, en prieres, en pénitences, en bonnes œuvres, faisant des aumônes plus amples, et ne perdant pas un instant

(*a*) *Ephes.* 5.

de tout ce jour. L'anniversaire du jour de votre naissance est le plus propre pour cette sainte pratique. Ne manquez pas aussi dans toutes vos Confessions de vous accuser du temps perdu, c'est une faute assez grieve.

## *HUITIEME JOUR.*

### SAINT GODEFROY, EVÊQUE D'AMIENS.

SAINT GODEFROY naquit de parens nobles, riches et charitables. Son pere s'appeloit Frodon, et sa mere Elisabeth. Il vint au monde comme par miracle, puisque ce fut un don que Dieu accorda aux prieres de ses parens déjà avancés en âge. La naissance de ce bienheureux enfant réjouit tout le pays. Godefroy Abbé du Mont Saint-Quentin-les-Peronne, personnage très-illustre, et oncle de la Bienheureuse Ide Comtesse de Bologne, et mere du grand Godefroy de Bouillon Roi de Jérusalem, le tint sur les Fonts-Baptismaux, et lui donna son nom. A l'âge de cinq ans il le reçut dans son Monastere. Quel fruit ne devoit-on pas attendre d'une plante qui alloit recevoir de si bonne heure la rosée céleste dans le champ de la Religion ! Dès-lors il donna des marques éclatantes de sa future sainteté ; car une grue lui ayant donné un coup de bec entre les yeux avec tant de violence qu'il en auroit dû perdre la vie ou les yeux, le jeune Thaumaturge ne fit qu'invoquer le nom de Jesus-Christ, et faire le signe de la croix sur sa plaie, et à l'instant la plaie disparut ; seulement il resta une petite cicatrice sans difformité qui étoit comme le garant visible du prodige que Dieu avoit opéré. Un enfant qui commençoit par le prodige, jusqu'où ne devoit-il pas arriver ! A mesure qu'il avançoit en âge, il

avançoit

avançoit en perfection. Voyez une terre brûlée par les ardeurs du Soleil, et qui ouvre par-tout son sein altéré à la pluie du Ciel : vous voyez une image de cette belle ame qui s'ouvroit aux divines influences, qui recevoit dans son sein la précieuse rosée de la grace. Son Abbé le regardoit comme un beau champ dont les fleurs promettoient une riche moisson : il ajoute de lui ce que le Saint-Esprit a dit de saint Etienne, que son visage ressembloit à celui d'un Ange. Il n'étoit qu'enfant, et il faisoit reluire dans ses mœurs la sagesse de l'âge mûr. La priere faisoit son occupation durant la nuit, l'étude et la psalmodie partageoient sa journée. Dieu versoit dans cette ame pure tant de lumieres, il lui faisoit goûter tant de douceurs, que la sainteté de ses discours faisoit connoître la plénitude de ses lumieres, que l'abondance de ses larmes répondoit de la plénitude de ses consolations. Lorsqu'il eut atteint l'âge de 25 ans, son Abbé voulut qu'il se fît ordonner Prêtre, mais son humilité souffrit d'un commandement qui l'associoit au Sacerdoce de Jesus-Christ. Peu de temps après qu'il fut revêtu du caractere Sacerdotal, l'Archevêque de Rheims et les Prélats de sa Province voulant faire refleurir l'Abbaye de Notre-Dame de Nogent, l'en élurent Abbé. Il y trouva tout en confusion, l'Eglise ruinée, les cellules demi-abattues, les biens aliénés, les enclos remplis de buissons, de ronces et d'épines. Cette triste situation ne l'effraya pas ; il répara l'Eglise, bâtit de nouveaux dortoirs, recouvra les biens usurpés, et il pourvut aux nécessités des Freres avec tant de prudence, qu'on vit bien que Dieu étoit avec ce nouveau Joseph. Il y a plus, il rétablit si parfaitement l'observance réguliere, que l'Abbaye de Nogent devint une des plus fameuses du pays. Le saint Abbé étoit un modele de pénitence ; des herbes cuites à l'eau et au sel étoient ses plus

grandes délices ; un jour le cuisinier voulut y ajouter un surcroît d'assaisonnement, il en fut repris. Il exhortoit souvent ses enfans : ses discours étoient pleins de force, l'onction couloit de sa bouche : il les animoit à la pratique de toutes sortes de vertus, il leur inspiroit le mépris des choses du monde, il leur apprenoit à ne vivre que pour le Ciel. Il savoit sagement condescendre aux foiblesses, mais la fermeté l'empêchoit de mollir. Il imitoit la sagesse du gouvernement divin, également plein de douceur et de force. Dieu l'avoit revêtu de la puissance d'Elie : à sa priere la pluie tomboit du Ciel. Sa réputation voloit par toute la France ; et Germain Evêque d'Amiens ayant quitté de lui-même l'Eglise Episcopale, le Clergé et le peuple jetterent les yeux sur Godefroy pour remplir cette place : il résista long-temps, mais enfin il plia sous le commandement du Cardinal Richard Légat Apostolique qui présidoit au Concile de Troies. Cette nouvelle dignité ne servit qu'à faire éclater davantage sa modestie, qu'à mettre plus en vue sa tendresse de cœur pour les pauvres. Il n'y avoit point de faste dans ses habits, il n'y avoit que simplicité dans ses meubles ; sa table étoit aussi frugale que dans le Cloître. Sa maison étoit ouverte aux misérables ; il recevoit les pauvres, il leur lavoit les pieds, il les servoit de ses propres mains ; il étoit le consolateur des veuves, le pere des orphelins, le protecteur des affligés. Les lépreux même, quelque dégoûtans qu'ils fussent, avoient part à sa charité, parce que le sein de sa charité étoit vaste, il y avoit place pour tous les malheureux. A travers les haillons de la mendicité, sous les dehors de la maladie la plus dégoûtante, l'œil de sa foi découvroit une ame intelligente créée à l'image de Dieu, rachetée du sang d'un Dieu : cela suffisoit ; toute ame teinte du sang d'un Dieu excitoit son zele, fixoit

son amour. Il regardoit la Prélature non comme une place de distinction, mais comme un laborieux ministere qui le lioit au salut du prochain par autant de liens qu'il avoit d'ouailles sous sa conduite. Il s'appliqua tout entier à réformer son Clergé, à déraciner tous les vices. Cette vigueur Episcopale lui attira des ennemis : on lui envoya du vin empoisonné ; mais la lumiere de Dieu lui fit connoître la boisson meurtriere ; et d'ailleurs que pourroit craindre un homme accoutumé à ne craindre que Dieu ! La mort est un avantage pour l'homme Apostolique comme elle l'étoit pour l'Apôtre S. Paul. Les Saints sont de ces hommes, dont parle saint Augustin, qui souffrent la vie avec patience et qui attendent la mort avec joie. Il donna des marques éclatantes de son zele et de sa fermeté. Etant allé à Saint-Omer pour saluer Robert Comte de Flandres qui y étoit venu passer les Fêtes de Noël, le Comte le reçut avec honneur : il le pria d'officier en sa présence dans cette grande Fête. Godefroy le fit ; mais ayant apperçu des Seigneurs qui s'approchoient de l'Autel avec indécence pour y faire leurs offrandes, il les refusa avec une sainte indignation ; ce qui les toucha si vivement, que, pour n'être pas privés de la bénédiction d'un si saint homme, ils se mirent dans l'état que l'Eglise demande de ses enfans lorsqu'ils s'approchent du Sanctuaire. Cette action de vigueur se répandit par toute l'Europe, à la gloire de Godefroy. Il sentoit le poids de la charge pastorale, et il soupiroit après la retraite qui devoit l'en décharger ; il se retira dans la grande Chartreuse, résolu d'y finir ses jours dans le silence, la mortification et l'oubli de toutes les choses du monde. Ceux d'Amiens ne le voyant point revenir, demanderent un autre Pasteur au Concile de Beauvais qui se tint peu de temps après ; mais ils n'en reçurent que de justes reproches de s'être rendus indignes du gouvernement

d'un si saint Prélat, et le Concile les renvoyant honteusement, les obligea de le chercher en quelque lieu qu'il pût être, leur protestant qu'ils n'en auroient point d'autre, tant qu'il vivroit. En ce même temps arriva une lettre de ce Saint fugitif, qui déclaroit qu'il étoit indigne de l'Episcopat. Il supplioit les Prélats d'agréer sa démission et de mettre un autre à sa place. Cette humilité tira les larmes des yeux de l'assemblée, et le Concile transféré à Soissons, bien-loin de lui accorder sa demande, députa vers lui Henri, Abbé de Saint-Quentin, et Hubert, célebre Religieux de Clugny, pour le ramener avec eux. Il fallut obéir; et quittant de corps sa chere solitude, il y laissa son cœur. On le reçut à Amiens avec la même joie qu'on avoit témoigné à sa premiere entrée. Il commença à y prêcher avec vigueur et à y reprendre hautement les désordres; mais ni l'exemple de ses vertus, ni l'abondance de ses aumônes, ni ses paroles pleines de l'esprit de Dieu ne furent pas capables de changer ce peuple endurci, il fallut un fléau de Dieu pour le ramener. Le feu du Ciel réduisit toute la ville en cendres à la réserve de l'Eglise de Saint-Firmin, du Palais Episcopal, et de quelques autres maisons. Saint Firmin l'avoit prédit, Godefroy l'avoit annoncé: le peuple ne sut pas s'en garantir, la ville en fut consumée. On se corrigea, mais ce ne fut pas pour long-temps; les désordres recommencerent, et le Saint soupira de nouveau pour la solitude. Cependant Dieu fit connoître que sa mort approchoit, que son pélerinage finiroit bientôt; en attendant cet heureux terme qui devoit finir les miseres de sa vie, pour le mettre en possession des joies de l'éternité, il voulut faire un voyage à Rheims, pour traiter de quelque affaire importante avec Raoul le Vert, qui en étoit Archevêque. Il tomba dangereusement malade en

chemin ; et le vénérable Abbé et restaurateur de Saint-Crespin-le-Grand, le ramena à son Monastere, où sa fievre avoit commencé, et dont il n'étoit pas encore fort éloigné. A peine y fut-il arrivé, qu'ayant reçu les Sacremens des mains de Cripi Evêque de Soissons, et donné sa bénédiction à tous les Religieux, levant les yeux aux Ciel, il rendit son ame à son Créateur dans une paix profonde. On tient qu'il étoit demeuré vierge, et qu'il avoit conservé son innocence baptismale. Il ne fut Evêque qu'onze ans ; il mourut le 8 Novembre de l'année 1118, âgé de 50 ans.

*La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Godefrodi Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus : et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.*

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la Fête de votre Confesseur et Pontife saint Godefroy ; et [illegible] il vous a servi avec fidélité, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Thessaloniciens.* Chap. 3.

*FRATRES : Cùm essemus apud vos, hoc denuntiabamus vobis : quoniam si quis vult non operari,*

MES Freres : Voici ce que nous vous déclarions étant chez vous : Si quelqu'un ne veut pas travailler,

*nec manducet. Audivimus enim inter vos quosdam ambulare inquietè, nihil operantes, sed curiosè agentes. Iis autem, qui ejusmodi sunt, denuntiamus et obsecramus in Domino Jesu Christo, ut cum silentio operantes, suum panem manducent. Vos autem Fratres nolite deficere benefacientes.*

qu'il ne mange pas non plus. Car nous avons appris qu'il y en a quelques-uns parmi vous qui causent du trouble par leur conduite, qui ne s'adonnent à aucun travail, mais qui veulent se mêler de tout. Or, à ces sortes de gens nous leur enjoignons, et nous les prions par Jesus-Christ Notre-Seigneur, de travailler en paix, et de manger le pain qu'ils auront gagné. Mais vous, mes Freres, ne cessez point de faire du bien.

*La seconde Epître de saint Paul aux Thessaloniciens fut écrite de Corinthe peu de temps après la premiere, l'an 52 ou 53 de Jesus-Christ. Comme les Thessaloniciens étoient des gens naturellement mous, il reprend fortement ceux qui demeuroient dans l'oisiveté, censurant tous les autres, gens inquiets, curieux et tout-à-fait mondains.*

## RÉFLEXIONS.

Rien n'est plus opposé à la vie Chrétienne que la vie molle des gens oisifs, qui font la plus noble et la plus nombreuse partie du monde. Certainement quand on pense à ce fait, que l'usage et la licence rendent aujourd'hui si commun, et qu'on se représente d'un côté les préceptes de la Loi, et les maximes de Jesus-Christ; et de l'autre ces personnes mondaines, dont tous les jours sont des jours de fêtes et de plaisirs, ces gens nourris dans la mollesse, et qui vieillissent dans l'oisiveté; quand on considere cette vie inutile dont tant de gens se font honneur, et qui est si fort applaudie : n'auroit-on pas envie de demander si tous les Fidelles dans la même Eglise sont de la même Religion; ou si ayant tous la même Loi, les mêmes Commandemens, le même Evangile, les personnes de qualité, les gens riches, tout ce qui

figure, tout ce qui a un rang dans le monde ; si tous ces gens-là sont dispensés par un privilege particulier de la loi universelle et des obligations indispensables à tous les Chrétiens? Chose étrange! le même homme qui dans une médiocrité de fortune, dans une condition roturiere, vivoit chrétiennement, et se croyoit indispensablement obligé de remplir tous les articles de la loi ; le même homme est-il devenu riche, cette femme a-t-elle un nouveau rang : l'un et l'autre croient qu'il faut commencer de faire preuve de noblesse par une profession d'oisiveté et de mollesse. Mon Dieu ! que cette vie molle et inutile de la plupart des gens aisés, prouve sensiblement le petit nombre des Elus de Dieu ! souvenons-nous qu'on est indigne d'entrer dans le Ciel, si l'on fait mal ; mais qu'on n'en est pas plus digne, si l'on ne fait pas le bien qu'on est obligé de faire dans sa condition : *Declinet à malo, et faciat bonum* (a). Ce n'est pas même assez de ne pas perdre le talent qu'on a reçu ; le serviteur paresseux est condamné pour ne l'avoir pas fait valoir. La Religion Chrétienne ne compte pour rien des titres vides et infructueux ; rien ne nous accompagne jusqu'au tribunal du Souverain Juge que nos œuvres ; ces gens du monde dont les jours sont si vides, en auront-ils beaucoup à présenter ? Mais un grand nombre de personnes consacrées à Dieu dans l'état Ecclésiastique ou Religieux, se trouveront-elles plus riches après une vie si peu conforme à l'austérité, à la sainteté, aux obligations de leur état ? L'oisiveté et la mollesse se glissent quelquefois jusque dans le Cloître, et se masquent sous un habit grossier et pénitent. Ceux qui sont vêtus mollement n'habitent pas dans le désert ; mais l'esprit de mollesse n'approche-t-il jamais de la solitude ? Une personne Religieuse, immortifiée et peu réguliere, est nécessairement indévote ;

(a) 1. *Petr.* 3.

l'oisiveté accompagne ordinairement l'indévotion, et la mollesse est le fruit le plus naturel de l'oisiveté.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Évangile selon saint Matthieu.* Chap. 5.

*In illo tempore : Videns Jesus turbas, ascendit in montem, et cùm sedisset, accesserunt ad eum Discipuli ejus. Et aperiens os suum, docebat eos, dicens : Beati pauperes spiritu : quoniam ipsorum est Regnum Cœlorum. Beati mites : quoniam ipsi possidebunt terram. Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur. Beati qui esuriunt, et sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur. Beati misericordes : quoniam ipsi misericordiam consequentur. Beati mundo corde : quoniam ipsi Deum videbunt. Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cœlorum. Beati estis cùm maledixerint vobis et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversùm vos mentientes, propter me : gaudete, et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.*

En ce temps-là : Jesus voyant cette multitude, monta sur une montagne, et quand il se fut assis, ses Disciples s'approcherent de lui. Alors commençant à parler, il les instruisit en ces termes : Heureux ceux qui sont pauvres d'esprit : car le Royaume des Cieux leur appartient. Heureux ceux qui ont de la douceur : car il posséderont la terre. Heureux ceux qui pleurent : car ils seront consolés. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice : car ils seront rassasiés. Heureux ceux qui usent de miséricorde : car ils obtiendront miséricorde. Heureux ceux dont le cœur est pur : car ils verront Dieu. Heureux ceux qui ont l'esprit pacifique : car ils seront appelés enfans de Dieu. Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice : car le Royaume des Cieux leur appartient. Vous serez heureux, lorsqu'à mon sujet les hommes vous chargeront d'opprobres ; qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront de vous toute sorte de mal contre la vérité. Réjouissez-vous, et faites éclater votre joie : parce que la récompense qui vous attend dans le Ciel est grande.

## MÉDITATION.

*De l'exemple des Saints.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les Saints ne sont pas seulement l'objet de notre vénération, l'Eglise nous les propose encore comme des modeles que nous devons imiter, comme des exemples que nous devons suivre. Nous n'ignorons pas quelle a été la vie des Saints, quels ont été leurs sentimens, quelle pureté de cœur, quelle conformité entre leur croyance et leurs mœurs, quelle a été leur piété, leur mortification et leur persévérance. Toujours en garde contre les moindres mouvemens du cœur et des passions, toujours plus altérés de la justice, ils faisoient de la perfection Evangélique le seul objet de leur ambition, et de la vie de Jesus-Christ leur unique modele. Bannis volontairement de toutes les parties de plaisirs, quels honnêtes divertissemens ne s'interdisoient-ils pas, de peur de donner quelque treve à des ennemis qu'ils avoient toujours à combattre et à vaincre; austeres jusque dans les indispensables besoins de la vie, ils se plaignoient sans cesse d'être trop immortifiés. Une modestie douce et édifiante étoit le seul ornement extérieur de ces Dames chrétiennes qui seront éternellement, mais inutilement, un sujet d'envie à celles qui n'auront pas imité leur vertu. Paroître dans les spectacles profanes, c'eût été se confondre avec des Païens, et faire un tort insigne au nom chrétien. Quelle réserve, Seigneur, pour tout ce qui pouvoit altérer la charité! quelle délicatesse pour tout ce qui pouvoit blesser l'innocence! ils

n'avoient du goût que pour les croix, et ils ne pensoient pas qu'un Chrétien pût goûter sur la terre d'autres délices. La pensée de l'éternité les occupoit dans tous les temps ; et ils ne pouvoient comprendre qu'un cœur fait pour Dieu, capable d'aimer Dieu, instruit du précepte particulier et de toutes les obligations qu'il a d'aimer Dieu, pût s'attacher à un objet créé, et se remplir de ces biens apparens qui se perdent avec la vie. La pensée d'une éternité malheureuse pour les réprouvés, et celle d'un bonheur éternel pour les Justes, étoit toujours présente à leur esprit. De là ce dégoût du monde et de ses maximes ; de là cette haine implacable de leur propre corps ; de là ces étonnantes austérités et cet attrait pour la solitude. Voilà quels ont été les Saints : on admire ce qu'ils ont fait, mais pour être Saints en devoient-ils moins faire ? La merveille seroit, si ayant fait ce que nous faisons, ils eussent été Saints ; si en ressemblant si peu aux Saints, nous étions Saints nous-mêmes.

## SECOND POINT.

Considérez combien nous sommes dissemblables à ces grands modeles ; quelle différence de sentimens, de mœurs et de conduite ! quelle opposition entre notre vie et la leur ; entre la route que nous tenons et celle qui les a conduits à l'éternité bienheureuse ! Humbles, chastes, modestes, dévots, patiens, doux et mortifiés ; en nous voyant si fiers, si orgueilleux, si indévots, si criminels, si impatiens, si sensuels, nous reconnoissent-ils pour leurs freres ? Croiroit-on même simplement, à nous voir un peu de près, que nous sommes de la même Religion que les Saints ? Mais les Saints ne se seroient-ils point trompés en suivant une morale si contraire à la nôtre ? Hélas ! nous sentons nous-mêmes que s'ils

eussent suivi notre morale, ils n'auroient jamais été Saints. En bonne foi, quel seroit notre étonnement, notre surprise, si lisant l'histoire de quelqu'un de ces Héros Chrétiens, nous trouvions une vie peu dissemblable à la nôtre, même vivacité sur leurs intérêts et pour le plaisir, même ambition, même âpreté à toutes leurs commodités, mêmes saillies de passions, même mondanité, mêmes foiblesses; que penserions-nous si nous trouvions que ces femmes qu'on nous présente pour des modeles de vertu, passoient plusieurs heures à se parer, vivoient dans la mollesse et dans l'oisiveté, et s'absentoient peu des spectacles profanes? Que penserions-nous si ces personnes Religieuses qu'on nous propose pour objet de notre vénération, n'avoient presque jamais fait que leur propre volonté, n'avoient cherché dans le cloître que leurs petites commodités, et s'étoient dispensées comme nous de la plupart de leurs regles? que dirions-nous si ces prétendus Saints de toute condition, de tout âge et de tout sexe, n'avoient pas plus travaillé à l'affaire de leur salut que nous n'y travaillons? De bonne foi continueroient-ils d'être l'objet de notre vénération et de notre culte? et instruits autant que nous le sommes des grandes vérités de notre Religion et des maximes de l'Evangile, pourrions-nous nous persuader qu'ils sont Saints? Quelle espece de sainteté, dirions-nous avec indignation, nous vient-on étaler dans des gens aussi imparfaits que nous? n'est-ce pas là détruire l'idée juste que nous avons de la vertu chrétienne? Si l'on se faisoit Saint en vivant dans le luxe, dans la licence, dans le plaisir, il faudroit nous ôter l'Evangile. A quoi bon une morale étroite, dure et gênante, puisqu'on peut se faire Saint, puisqu'on peut se sauver à beaucoup moins de frais? Mais pensons-nous que si après notre mort on écrivoit l'histoire de notre vie, il se trouvât

beaucoup de gens qui jugeassent que nous sommes du nombre des Saints ! Et nous voulons être Saints, et nous ne changeons pas de conduite ! On compte, dit-on, beaucoup sur la miséricorde de Dieu : jamais personne n'y a plus compté que les Saints, leur confiance les a-t-elle rendu moins réguliers ou moins austeres ?

Faites, Seigneur, que des réflexions si justes et si intéressantes, ne me soient pas inutiles. Je sens le danger où je suis, faites-moi la grace de profiter de l'exemple de ceux qui doivent me servir de modele.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Beati immaculati in via qui ambulant in lege Domini.* Psal. 118.

Heureux ceux qui sont toujours dans les voies de l'innocence, et qui marchent fidellement dans la Loi du Seigneur.

*Da mihi intellectum, et scrutabor legem tuam, et custodiam illam in toto corde meo.* Psal. 118.

Donnez-moi, Seigneur, l'intelligence, afin que méditant votre loi, je m'attache de tout mon cœur à la garder.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'EXEMPLE des Saints fera le procès à tous ceux qui ont le malheur de se perdre. Les Saints seront autant de témoins qui nous seront confrontés, pour ainsi dire, et leur déposition contre nous sera sans réplique. Ils étoient hommes comme nous, sujets aux mêmes passions et aux mêmes foiblesses ; ils ont eu les mêmes obstacles à surmonter et les mêmes ennemis à combattre, nous n'avons pas une autre loi à garder, ni un autre Evangile à suivre. Nous savons comment ils ont vécu ; nous n'ignorons pas

quelle est notre conduite. Ne lisez jamais la vie d'un Saint, que vous ne fassiez les réflexions qu'elle vous suggere. Comparez votre vie avec la leur, et écoutez les reproches que cette criante différence vous fait entendre; et demandez-vous souvent à vous-même, si vous serez Saint.

2.° Ne lisez jamais la vie d'aucun Saint, que vous ne preniez la résolution d'imiter quelqu'une de ses vertus et de ses pieuses pratiques. Il n'est aucune de ces vies, quelque merveilleuse qu'elle soit, qui ne vous fournisse quelque vertu qui soit à votre portée. On ne s'attache souvent qu'à ce qu'il y a de plus extraordinaire et de plus frappant; on en est ébloui, et voilà tout le fruit qu'on en retire. Ayez une autre pratique, arrêtez-vous à ce qui est plus commun. Leur grande innocence, leur constante pénitence, la fuite des occasions du péché, leur tendre piété, leur dévotion à la Sainte Vierge, etc. sont les vertus que nous devons imiter dans les Saints.

## *NEUVIEME JOUR.*

### LA DÉDICACE DE L'EGLISE DU SAUVEUR, *qu'on appelle communément L'EGLISE DE SAINT-JEAN DE LATRAN.*

L'EGLISE célebre en ce jour la fête de la premiere Dédicace solemnelle des temples consacrés à Dieu, qui ait été faite dans le Christianisme; et c'est celle de la célebre Eglise que l'Empereur Constantin fit bâtir à Rome vers le commencement du quatrieme siecle, dans le Palais de Latran sur le Mont Celius, et qui fut appelée l'Eglise du Sauveur, en l'honneur duquel elle fut dédiée.

Quoique le culte que nous devons à Dieu ne soit pas attaché à un lieu plutôt qu'à un autre, et que ce ne soit plus sur la montagne seulement, ni dans Jérusalem, mais en tout lieu comme en tout temps, que les véritables adorateurs peuvent adorer Dieu en esprit et en vérité, comme parle le Sauveur du monde; le Seigneur quoique présent par-tout, a voulu cependant choisir certains endroits sur la terre où on lui offrît des sacrifices, et a voulu avoir, pour ainsi dire, des maisons parmi nous où il reçût nos visites, écoutât nos prieres et exauçât nos vœux (*a*). Dieu choisit la Montagne de Moriah, sur laquelle il ordonna à Abraham d'immoler son fils Isaac; et ce fut sur cette même montagne où il voulut depuis être singuliérement honoré, en inspirant à Salomon d'y bâtir le magnifique et le saint Temple de Jérusalem, lieu seul destiné pour les sacrifices. Jacob s'étant endormi sur le chemin de Bersabée à Haran, s'étant éveillé, après la vision qu'il avoit eue : Le Seigneur est vraiment en ce lieu-ci, s'écria-t-il; ce lieu est redoutable, ce n'est autre chose que la maison de Dieu et la porte du Ciel : *Non est hìc aliud nisi domus Dei, et porta cœli* (b).

Dieu ayant fait cesser le fléau qu'il avoit envoyé pour punir la vanité de David, lui ordonna de dresser un Autel dans l'aire d'Orman le Jebuséen, et d'y offrir des holocaustes et des hosties pacifiques (*c*). Le pieux Roi y invoqua le Seigneur, et le Seigneur l'exauça, faisant descendre le feu du Ciel sur l'autel de l'holocauste. David ayant vu que le Seigneur avoit approuvé son sacrifice par cette merveille, ne douta point que cette place ne fût celle que Dieu avoit destinée pour y bâtir le Temple, lui faisant comprendre par ce signe miraculeux, qu'il choisissoit cet endroit pour sa maison,

(a) *Gen.* 22. (b) *Gen.* 28. (c) *Paral.* 21. 22.

et pour y placer l'autel des holocaustes. *Dixitque David : Hæc est domus Dei, et hoc altare in holocaustum Israël.* Ce Prince selon le cœur de Dieu, ayant résolu de bâtir un Temple à Dieu, fit de grands préparatifs ; mais le Seigneur lui fit connoître que ce ne seroit pas lui, mais son fils qui auroit le bonheur d'exécuter ce grand ouvrage. Depuis le jour que j'ai fait sortir mon peuple de la terre d'Egypte, lui dit le Seigneur, je n'ai point choisi de ville dans toutes les tribus d'Israël pour y élever une maison à mon nom (*a*) : *Ut ædificaretur in ea domus nomini meo.* Mais j'ai été sous des tentes, changeant toujours les lieux où l'on dressoit mon pavillon (*b*) : *Neque enim mansi in domo, ex eo tempore quo eduxi Israël usque ad diem hanc : sed fui semper mutans loca tabernaculi, et in tentorio.* Mais ce ne sera pas vous néanmoins qui bâtirez cette maison : votre fils sera celui qui élevera une maison à mon nom : *Ipse ædificabit domum nomini meo.* Salomon ayant donc bâti ce magnifique Temple, la merveille du monde, dans Jérusalem, sur la montagne de Moriah, qui signifie la montagne de vision, où Abraham conduisit Isaac son fils pour l'immoler au Seigneur ; il en voulut faire la Dédicace.

La magnificence ne fut jamais portée à un plus haut point que quand ce grand Roi fit cette auguste cérémonie qui dura huit jours : Salomon sacrifia durant cette solemnité vingt-deux mille bœufs, et six vingt mille moutons ; et le Roi avec tout le peuple, dit l'Ecriture, fit la Dédicace de la Maison du Seigneur (*c*) : *et Dedicavit domum Dei Rex, et universus populus.* La Dédicace donc est la cérémonie sacrée que l'on fait lorsqu'on dédie une Eglise ou un Autel. Cette Fête se renouvelle tous les ans, et con-

(a) 2. *Paral.* 6. (b) 1. *Paral.* 17.
(c) 2. *Paral.* 7.

serve le nom de la Fête de la Dédicace. L'usage des Dédicaces si religieusement observé par les Juifs dans l'ancienne Loi, n'est pas moins ordinaire aux Chrétiens, ni moins célebre dans la Loi nouvelle.

Eusebe nous apprend que le comble de la joie et de la gloire de l'Eglise, fut lorsque le grand Constantin devenu le premier Empereur Chrétien, permit qu'on élevât par-tout des Temples au vrai Dieu, ce que les Empereurs Païens avoient défendu jusqu'alors ; en sorte que les Chrétiens n'avoient pu, durant plus de trois cents ans, s'assembler qu'en secret, et dans des lieux souterrains où l'on chantoit les louanges de Dieu, et où l'on offroit le divin Sacrifice. A la vérité il y avoit toujours eu depuis la naissance de l'Eglise, des maisons particulieres et des endroits cachés, singuliérement destinés aux assemblées des Fidelles, qu'on appeloit Oratoires, où malgré la fureur des plus grandes persécutions, ils s'assembloient pour entendre la parole de Dieu, et pour y participer aux divins mysteres. Il est aisé de comprendre quelle fut la joie universelle et le triomphe de toute l'Eglise, lorsque le pieux Empereur non-content d'avoir fait démolir ou fermer les Temples des Païens, ordonna qu'on bâtit par-tout des Eglises. On vit d'abord, dit Eusebe, s'élever des Temples consacrés au vrai Dieu dans toutes les villes de l'Empire ; on convertit en Eglises les plus magnifiques, ceux de l'antiquité païenne, qui passoient pour des miracles de l'art, après les avoir purifiés ; on en bâtit d'autres encore plus superbes sur les ruines de ceux des Païens ; et l'on peut dire que ce furent-là autant de riches monumens du triomphe éclatant que l'Eglise remporta sur le Paganisme.

Cette joie chrétienne et ce triomphe éclaterent sur-tout dans la Dédicace de tous ces Temples

répandus dans tout l'Univers ; elle se fit par-tout avec une solemnité, un concours et une magnificence qui ne cédoit en rien à la célébrité de celle qui s'étoit faite pour le Temple de Jérusalem, dans la Loi ancienne. Voici comme en parle Eusebe qui en étoit témoin. Ce fut un spectacle bien doux, et long-temps attendu, dit-il, de voir avec quelle solemnité et avec quelle dévotion on célébroit par-tout les Dédicaces de nos Eglises : *Post hæc votivum nobis, ac desideratum spectaculum præbebatur, Dedicationum scilicet festivitas per singulas urbes, et Oratoriorum recens structorum consecrationes.* On voyoit venir des lieux les plus éloignés, un grand nombre d'Evêques, pour rendre encore plus célebre cette triomphante solemnité. *Ad hæc Episcoporum conventus peregrinorum ab externis et dissitis regionibus concursus.* La charité mutuelle des Fidelles faisoit bien voir dans ce concours des peuples de tant de différentes nations, qu'on regardoit ces Temples matériels et terrestres comme l'image de l'assemblée des Saints dans le Ciel, où ils ne cessent de chanter les louanges de Dieu, et tous les Fidelles assemblés et réunis par la même charité dans l'unité de la même foi, comme un corps mystique dont Jesus-Christ est le Chef et l'ame : *Populorum mutua inter se charitas, ac benevolentia, cùm membra corporis Christi in unam compagem coalescerent.* L'Evêque qui bâtit une Eglise, et qui la consacre, continue-t-il ; est un parfait imitateur de Jesus-Christ ; et il édifie comme lui un Temple sur la terre, qui est une image de celui que les Bienheureux et les Anges composent dans le Ciel : *Ad eundem modum hic noster Pontifex totum Christum qui Verbum, Sapientia et Lux est, in sua ipsius mente tanquam imaginem gestans, dici non potest quantâ cum animi magnitudine, hoc magnificum Dei altissimi templum quod sub aspectum cadit,*

*ad exemplum præstantioris illius templi quod oculis cerni non potest, quantùm fieri potuit, simillimum fabricavit.* Tout ce que dit Eusebe, nous apprend que tout ce qu'il y a de magnifique et d'auguste dans la structure de nos Eglises et dans les cérémonies avec lesquelles on les consacre, est mystérieux et représente le corps glorieux de Jesus-Christ après sa Résurrection, tout revêtu de gloire, et étalant les marques de sa domination sur toute la terre ; communiquant sa vie nouvelle à tous ses Fidelles, et ne souhaitant qu'à les enlever avec lui dans le Ciel, pour ne faire qu'un Temple du Ciel et de la terre, où les Anges et les hommes qui sont les pierres vivantes de ce temple du Dieu vivant : *Vos estis Templum Dei vivi*, le béniront à jamais, et s'immoleront avec lui à la gloire de son Pere. Le même Historien rapporte plusieurs célebres Dédicaces qui furent faites dès qu'on eut bâti ce grand nombre d'Eglises magnifiques, la plupart enrichies et parées de ce que l'Empire avoit de plus riche et de plus précieux, par la royale libéralité du religieux Empereur : *Basilicam omnem regaliter donariis magnificè exornavit.*

Mais il n'y en eut point de plus célebre que la premiere, qui fut celle de la magnifique Eglise du Sauveur à Rome, communément appelée la Basilique de Saint-Jean de Latran, dont l'Eglise fait en ce jour la Fête. Le Cardinal Baronius, après saint Jérôme, dit que la place où l'Eglise et le Palais de Latran sont bâtis sur le Mont Célius, avoit appartenu à Plautius Lateranus riche Citoyen Romain, et Consul désigné, que Néron fit mourir. L'Empereur Constantin donna ce Palais au Pape Melchiade, qui y célébra l'an 313 le Concile de dix-huit Evêques pour l'affaire de Cécilien contre les Donatistes. Le Pape saint Sylvestre ayant succédé au Pape Melchiade l'an 314, gagna si bien l'estime et la confiance

de l'Empereur, que ce Prince étant à Rome, ordonna par le conseil du Saint, de bâtir des Temples magnifiques au vrai Dieu dans tout l'Empire : il voulut lui-même en donner l'exemple, en faisant bâtir la magnifique Eglise dans le Palais de Latran, que Saint Sylvestre consacra et dédia en l'honneur du Sauveur, non-seulement parce que l'image du Sauveur parut miraculeusement dépeinte sur la muraille, comme l'assure le Bréviaire Romain, mais singuliérement parce que Jesus-Christ est le Chef de l'Eglise. Constantin dota cette Eglise de terres et d'autres biens de grand revenu, et l'enrichit de vases, de meubles et d'autres ornemens précieux, et fixa un revenu considérable pour l'entretien des lampes et des Ministres. La Dédicace en fut faite avec toute la magnificence et la solemnité imaginables : et c'est l'anniversaire de cette Dédicace solemnelle que nous célébrons en ce jour.

Cette célebre Eglise qui a été regardée comme la mere de toutes les autres, a eu plusieurs noms. 1.° On l'a appelée la Basilique de Fauste, qui signifie en Grec Maison Royale, parce que la Princesse Fauste y avoit eu son Palais. 2.° La Basilique de Constantin, parce que cet Empereur l'avoit fait bâtir. 3.° La Basilique de Saint-Jean de Latran, à cause de deux Chapelles qui y furent construites dans le Baptistere, l'une dédiée en l'honneur de Saint-Jean-Baptiste, et l'autre sous le nom de Saint-Jean l'Evangéliste. 4.° La Basilique de Jules, parce que le Pape Jules I y fit des augmentations considérables. Mais le plus célebre et le plus grand de ses titres, c'est celui de Basilique du Sauveur, comme il paroît par le titre de sa Dédicace.

Au reste, cette Eglise qui est le Siege propre du Pontife Romain, Successeur de saint Pierre, par conséquent la premiere Eglise du monde en dignité, est comme au milieu des deux Eglises

de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui sont comme ses bras avec lesquels elle embrasse toutes les Eglises du monde, pour les réunir dans son sein comme dans un centre indivisible d'unité. Voici comment parle de cette Eglise le vénérable Pierre Damien, écrivant contre le schismatique Cadalous : Comme cette Eglise, dit ce célebre Cardinal, porte le nom du Sauveur, qui est le Chef de tous les prédestinés ; aussi est-elle la mere, la couronne, et comme la perfection de toutes les Eglises du monde : *Hæc igitur ad honorem condita Salvatoris*, dit-il, *culmen et summitas totius Christianæ Religionis effecta.* Elle est, ajoute-t-il, l'Eglise des Eglises, et le lieu très-Saint : *Ecclesia est Ecclesiarum, et sancta Sanctorum. Habet enim intrinsecus Beatorum Apostolorum Petri et Pauli diversis quidem locis constitutas Ecclesias, sed sui compagine Sacramenti, quia videlicet in quodam meditullio posita quasi caput membris superminet, indifferenter unitas. His itaque tanquam expansis divinæ misericordiæ brachiis summa illa et venerabilis Ecclesia omnem ambitum totius orbis amplectitur, omnes qui salvari appetunt in materno pietatis gremio confovet et tuetur.* C'est de cet auguste Temple, comme d'une forteresse imprenable, ajoute-t-il, que Jesus-Christ ce souverain Pontife a pour toujours réuni dans une seule Eglise les Fidelles de tout l'univers, afin qu'il soit vrai de dire qu'il n'y a qu'un Pasteur et qu'une Eglise : *Hac Jesus summus videlicet Pontifex arce subnixus, totam in orbe terrarum Ecclesiam suam Sacramenti unitate, confœderat, ut unus Pastor meritò et una dicatur Ecclesia.*

Comme c'est cette Eglise qui a la prééminence en fait de consécration ; que c'est la premiere où le nom de Jesus-Christ a été prêché hautement et en liberté, et où la foi triomphant avec éclat de toutes les persécutions et de tout le Paganisme armé contre elle, a étalé dans cette Dédicace aux

yeux de tout l'Univers, le plus magnifique et le plus auguste triomphe qui ait jamais été célébré sur la terre ; il étoit juste qu'on en renouvelât la mémoire tous les ans, pour remercier Dieu de cette signalée victoire ; et voilà le sujet de cette Fête.

L'Eglise de Saint-Jean-de-Latran a toujours été regardée comme la premiere Eglise du Siege Pontifical des Souverains Pontifes, et par-là comme le Chef et la Mere de toutes les Eglises de la Chrétienté : c'est ce que signifient ces deux vers gravés sur un vieux marbre qu'on voit sur le portique.

*Dogmate Papali datur simul et imperiali,*
*Ut sim cunctarum mater et caput Ecclesiarum.*

On y voit aussi une autre inscription en prose, qui signifie que la très-sainte Eglise de Latran est la mere et le chef de toutes les Eglises du monde : *Sacrosancta Ecclesia Lateranensis omnium Ecclesiarum mater et caput.* Cette Eglise fut brûlée l'an 1308 sous le Pontificat de Clément V, et l'an 1361 sous Innocent VI, et elle a toujours été réparée avantageusement et embellie. On remarque même que la premiere fois, les Dames Romaines traînoient elles-mêmes les chariots chargés de pierres, pour avoir l'avantage de contribuer à la réparation de cette premiere Basilique du monde Chrétien, comme l'appelle le Pape Grégoire IX. Les Chanoines de Latran, qui étoient autrefois Réguliers, furent sécularisés par Sixte IV, l'an 1471. Le Roi de France présente deux de ces Chanoines à sa Sainteté, en considération des biens que nos Monarques ont fait à l'Eglise. Il s'est tenu dans l'Eglise de Saint-Jean de Latran cinq Conciles généraux, et plusieurs autres particuliers. Le premier, qui est le neuvieme Œcuménique, fut assemblé sous le Pontificat de

Calixte II, l'an 1122, où se trouverent trois cents Prélats. Le second, qui est le dixieme général, se tint l'an 1139 sous le Pape Innocent II, contre l'Antipape Pierre de Léon et les erreurs d'Arnaud de Bresce, disciple de Pierre Abaillard. Le Pape y présida, à la tête de près de mille Evêques. Le troisieme fut de trois cents Evêques sous le Pape Alexandre III, l'an 1179. Le quatrieme, qui est le douzieme général, fut assemblé par le Pape Innocent III, l'an 1215. Outre les Patriarches de Constantinople et de Jérusalem qui y assisterent en personne, ceux d'Alexandrie et d'Antioche y envoyerent leurs Députés : il s'y trouva soixante et onze Archevêques, trois cents quarante Evêques, et plus de huit cents Abbés ou Prieurs. Les Albigeois y furent condamnés aussi-bien que les erreurs d'Amaury et de l'Abbé Joachim. Le cinquieme commença l'an 1512, sous le Pape Jules II, et ne fut terminé que l'an 1517, sous Léon X, et c'est le treizieme Œcuménique.

Quoique saint Sylvestre ait ordonné que l'on offriroit toujours le divin Sacrifice sur des Autels de pierre, comme depuis les Apôtres, à cause des persécutions, on étoit obligé de dire la Messe dans des Oratoires particuliers, dans des lieux souterrains, ou dans des cimetieres ; les Autels avoient été de bois, ce saint Pape fit mettre dans l'Eglise de Latran, l'Autel sur lequel le Prince des Apôtres disoit la Messe, qui est de bois en forme de cercueil creux par le dedans, et defendit que nul Prêtre à l'avenir célébrât les divins Mysteres sur cet Autel, excepté le souverain Pontife seul légitime successeur de saint Pierre ; ce qui s'observe encore aujourd'hui, nul ne disant la Messe sur cet Autel que le Pape.

*La Messe de ce jour est à l'honneur de cette Fête.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui nobis per singulos annos, hujus sancti templi tui consecrationis reparas diem, et sacris semper mysteriis repræsentas incolumes : exaudi preces populis tui, et præsta, ut quisquis hoc Templum beneficia petiturus ingreditur, cuncta se impetrasse lætetur. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui renouvelez chaque année en notre faveur le jour de la Dédicace de cette Eglise qui vous est consacrée, et qui nous donnez la santé pour assister à ces sacrés Mysteres; exaucez les prieres de votre peuple, et faites que tous ceux qui entreront dans ce Temple pour vous demander quelque grace, ayent le bonheur d'obtenir tout ce qu'ils demanderont. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse de l'Apôtre saint Jean.* Chap. 21.

*IN diebus illis : Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de Cœlo à Deo paratam, sicut sponsam ornatam viro suo. Et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus eum eis erit eorum Deus. Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum : et mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà, quia prima abierunt. Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.*

EN ces jours-là : Je vis la sainte Cité, la nouvelle Jérusalem, que Dieu faisoit descendre du Ciel, et qui étoit mise en ordre, comme une épouse qui s'est parée pour son époux. J'entendis à l'heure même une voix forte qui venoit du trône, et qui dit : C'est ici le Tabernacle de Dieu parmi les hommes, et il y habitera avec eux ; ils seront son peuple, et Dieu lui-même qui demeurera avec eux, sera leur Dieu : et Dieu essuiera de leurs yeux toutes les larmes, et il n'y aura plus de morts ; il n'y aura plus de deuil, ni plainte, ni douleur, parce que le premier état des choses est passé. Et celui qui étoit assis sur le trône, parla ainsi : Voilà que je renouvelle toutes choses.

*Dans le Chapitre d'où cette Epître est tirée ; saint Jean fait le portrait de la Jérusalem céleste, de l'Eglise triomphante, de la béatitude des Saints dans le Ciel. Et sous ce magnifique et brillant tableau, il représente énigmatiquement la gloire, la majesté et la sainteté de nos Temples où Jesus-Christ habite réellement.*

## RÉFLEXIONS.

*C'est ici le Tabernacle de Dieu parmi les hommes, et il y habitera avec eux.* Voilà ce que sont nos Eglises ; elles sont la Maison du Dieu vivant, son Palais et son Trône ; avec quelle religieuse frayeur et quelle dévotion doit-on y paroître. Aura-t-on toujours recours aux superstitieuses Religions des Païens, pour nous inspirer du respect pour nos Temples ? Il est honteux que des Chrétiens ayent besoin de l'exemple des infidelles, pour apprendre à être moins irréligieux. Pourquoi nous mettre sans cesse devant les yeux le Turc dans sa Mosquée, ou le Chinois dans sa Pagode, pour nous faire connoître avec quelle modestie et quelle retenue nous devons être dans le Lieu saint ? Le Corps et le Sang du Rédempteur sur nos Autels, le sacrifice non-sanglant de Jesus-Christ même qui y est offert, et toute la majesté du Dieu vivant que nous venons adorer dans nos Temples, ne suffiront-ils jamais pour nous inspirer un culte respectueux ? avons-nous besoin d'une autre Religion que la nôtre, pour nous obliger de rendre à Dieu les honneurs qu'il mérite ? et la foi Chrétienne ne nous instruit-elle pas assez sur ce point capital de la Religion ? Notre raison souffre beaucoup quand elle veut ajuster sur cet article notre conduite avec notre croyance, et rien ne révolte tant l'esprit des Infidelles, que d'entendre ce que les Chrétiens croient de nos divins Mysteres, et

et de voir ce qu'ils font en y assistant. Il n'est point de lieu dans le monde si saint, ni si respectable que nos Eglises : et en est-il de plus scandaleusement profané ? On peut dire que toute la Divinité y habite corporellement, parce que Jesus-Christ y fait sa demeure sur la terre ; mais sa présence y attire-t-elle beaucoup d'adorateurs ? Toute la richesse et la magnificence du Temple de l'ancienne Loi, n'étoient que la figure de la majesté redoutable des nôtres : ce Dieu présent par-tout par son immensité, se rend ici comme sensible, par les bienfaits qu'il y répand, et par le culte spécial qu'il y exige : de tout ce que le Calvaire a de plus saint et de plus adorable, rien ne manque sur nos Autels ; tout ce que le Ciel a de plus précieux et de plus sacré, se trouve miraculeusement renfermé dans nos Temples. Trône des miséricordes d'un Dieu, trésor de ses graces, siege de sa puissance toujours bienfaisante : ô qu'une Eglise est digne d'un profond respect ! Pour peu qu'on ait de foi, peut-on voir sans frémir avec quelle irréligion on paroît dans nos temples ?

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Évangile selon saint Luc.*
Chap. 19.

*In illo tempore : Ingressus Jesus perambulabat Jericho. Et ecce vir nomine Zachæus : et hic princeps erat publicanorum, et ipse dives : et quærebat videre Jesum, quis esset : et non poterat præ turba, quia staturâ pusillus erat. Et præcurrens ascendit in arborem*

En ce temps-là : Jesus étant entré dans Jéricho, traversa la ville, lorsque voilà un homme riche appelé Zachée, chef des Publicains, qui cherchoit à voir comme étoit fait Jesus ; mais à cause de la foule, il ne le pouvoit, étant fort petit. Si bien que courant devant, il monta sur un sycomore pour le voir ;

*sycomorum, ut videret eum : quia indè erat transiturus. Et cùm venisset ad locum, suspiciens Jesus vidit illum, et dixit ad eum ; Zachæe festinans descende : quia hodie in domo tua oportet me manere. Et festinans descendit, et excepit illum gaudens. Et cùm viderent omnes murmurabant dicentes quòd ad hominem peccatorem divertisset. Stans autem Zachæus, dixit ad Dominum : Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus : et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum. Ait Jesus ad eum : Quia hodie salus domui huic facta est : eò quòd et ipse filius sit Abrahæ. Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat.*

car Jesus devoit passer par cet endroit-là. Quand Jesus y fut, regardant en haut, il le vit, et lui dit : Zachée, descendez vîte, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui chez vous. Zachée descendit promptement, et le reçut avec joie. Tout le monde voyant cela, en murmuroit, disant que Jesus étoit allé loger chez un pécheur. Mais Zachée se tenant debout, dit au Seigneur : Voilà, Seigneur, que je donne aux pauvres la moitié de mes biens; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, j'en rends quatre fois autant. Jesus lui dit : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison, parce que Zachée est aussi enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui étoit perdu.

## MÉDITATION.

### *Du respect qu'on doit avoir dans les Eglises.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le Temple de Salomon où Dieu demandoit tant de respect, n'étoit pas consacré avec de si saintes et si augustes cérémonies que le sont aujourd'hui nos Eglises. On n'y célébroit pas ces grands Mysteres qu'on célebre tous les jours sur nos Autels ; l'Homme-Dieu n'y faisoit pas lui-même la fonction de Prêtre, et il ne devenoit pas lui-même la victime offerte et immolée à son Pere. Il n'y donnoit pas son propre

Sang pour laver nos péchés, ni sa propre Chair pour nourrir nos ames. On y sacrifioit, à la vérité; mais quelle différence de ces animaux qu'on immoloit, avec la divine victime qui est offerte chaque jour, et plusieurs fois le jour, à Dieu dans nos Eglises! On n'y voyoit pas un Dieu sacrifié à un Dieu; Dieu n'y parut sensiblement que sous la figure d'une nuée qui remplit le Temple; on n'y voyoit pas le Ciel descendre sur la terre, et l'infinie Majesté de Dieu se renfermer sous la rondeur d'une hostie. Tout ce que la naissance du Fils de Dieu communiqua de sainteté à l'étable de Bethléem; tout ce que son Sang en communiqua au calvaire, et son Corps mort au sépulcre, tout cela se trouve aux Eglises des Chrétiens; et si lorsqu'on y entre, lorsqu'on approche des Autels, on ne se sent pas pénétré de cette sainte frayeur, dont on est saisi aux approches des lieux les plus saints, ce n'est que faute de foi ou d'attention. Mais si on y est sans modestie, sans dévotion, sans respect, n'est-ce pas l'abomination de la désolation, et le comble de l'impiété et du scandale! Chose étrange, qu'il n'y ait que dans le Christianisme où les Temples soient profanés par les Chrétiens mêmes, par ceux qui se disent Fidelles! Les Païens et les Infidelles peuvent bien profaner les Temples d'une Religion étrangere, qu'ils ne connoissent point: mais on les verra pleins de religion et de modestie dans leurs propres Temples. Il n'est pas permis d'y tourner la tête, ni d'y dire un mot. La moindre irrévérence est punie de mort, tout manque de respect est digne du dernier supplice. Et y a-t-il de lieu, pour ainsi dire, plus insolemment profané que nos Eglises? Y a-t-il nulle part moins de retenue, moins de respect? Les Romains ont profané le Temple des Juifs, les Païens et les Hérétiques ont profané nos Eglises: mais ces Hérétiques et ces Païens se comportent

avec tout l'honneur et la révérence possible dans leurs Temples, où ils n'ont que de faux sacrifices et des cérémonies sacrileges. Cela étant, où en sommes-nous réduits, bon Dieu! qu'il n'y ait que les Temples de la véritable Religion qui soient profanés, pendant que ceux des Hérétiques et des Idolâtres sont si respectés? Il est vrai que le démon ne trouble point les Païens, ni dans les sacrifices qu'ils font aux Idoles, ni dans les prieres qu'ils leur adressent; il ne distrait point l'Hérétique dans l'exercice d'un culte qu'il reçoit pour lui: au lieu qu'il fait tout son possible pour ôter aux Fidelles les moyens qu'ils ont de se sanctifier dans leurs Temples. Et nous suivons sans peine les impressions du démon! car, quoi de plus universel que les irrévérences dans les Eglises?

## SECOND POINT.

Considérez si l'impiété peut être plus hardie; et si elle peut aller plus loin. Faut-il attendre la fin des siecles, pour voir dans le lieu saint l'abomination de la désolation? Quel autre nom doit-on donner aux irrévérences qu'on commet jusqu'au pied des Autels, quelquefois pendant la célébration même des divins Mysteres? Quel pere si peu jaloux de son autorité, souffriroit que son fils fût en sa présence aussi peu respectueusement qu'il le voit de sang froid en la présence de Jesus-Christ? Quel maître souffriroit d'un valet ce que Jesus-Christ souffre de l'indévotion des Fidelles? La présence d'une Idole inspiroit aux Païens un respect et une retenue qui alloient jusqu'à la superstition. Tourner la tête par légéreté, cracher avec clameur pendant leurs superstitieuses cérémonies, irritoit le Sacrificateur, et allumoit la colere du Prince, s'il étoit présent. La moindre posture peu décente, un ris échappé par surprise, un mot dit par légéreté étoit un crime.

Il ne leur étoit pas permis de s'asseoir ; tout portoit au respect, sur-tout l'exemple. Il est honteux, il est vrai, de répéter ces faits, de rapporter si souvent ces exemples à des Chrétiens : mais en bonne foi, peut-on penser à ce qu'on voit tous les jours d'irréligieux et de criant dans nos Eglises, sans avoir recours à ces exemples ? On croit que nos Eglises sont le Sanctuaire de la Divinité ; on regarde nos Autels comme le Trône du Dieu vivant ; il ne s'agit point d'immoler quelques animaux ; on ne doute point que le sacrifice auquel on vient assister, ne soit l'acte de religion le plus saint, le plus sacré, le plus redoutable : et avec cette croyance, on dit la Messe sans dévotion, sans modestie, sans respect ; on assiste au sacrifice de la Messe avec indécence, presque sans religion, sans révérence. Et l'on s'étonne de tant de malheurs qui font gémir ! on s'étonne que Dieu livre les Royaumes entiers à l'erreur et à l'irréligion ! on s'étonne que nos prieres ne soient point exaucées ! terribles châtimens d'un Dieu irrité, mais justes châtimens de nos irrévérences !

Je gémis, Seigneur, au triste souvenir de mon indévotion dans le Lieu saint ; je gémis au souvenir de mes innombrables irrévérences ; je vous en fais ici amende honorable, et je prends la résolution que votre grace rendra efficace, de réparer désormais mon manque de respect, par une dévotion toute nouvelle, par une modestie qui sera la preuve de ma religion et de ma foi.

### *Aspirations dévotes durant le jour.*

*Quàm terribilis est locus iste ! non est hîc aliud nisi Domus Dei, et porta cæli.* Gen. 28.

Que ce lieu est redoutable ! c'est ici la Maison de Dieu et la porte du Ciel.

*Introibo ad domum tuam, adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo.* Psal. 5.

Je n'entrerai plus dans votre Maison, Seigneur, qu'avec un profond respect, pour vous y adorer avec une religieuse crainte.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'est point de lieu dans le monde si saint, si respectable, j'ajoute si redoutable que nos Eglises: et en est-il beaucoup de plus scandaleusement, de plus effrontément profané? Toute incivilité parmi les honnêtes gens est un crime impardonnable dans le monde; Jesus-Christ est le seul qu'on traite avec le dernier mépris jusque dans sa propre Maison. On diroit que ce n'est pas même aujourd'hui une faute qui doive faire rougir, que de manquer de respect en sa présence; et ne semble-t-il pas qu'on peut être irréligieux, et même impie sans se faire tort? Pénétré des sentimens que notre Religion, on peut même ajouter, que la raison inspire, à la vue de ces affreuses irrévérences: faites-vous une loi désormais de ne paroître dans l'Eglise qu'avec cette décence chrétienne, ce respect religieux, cette modestie édifiante qui doit caractériser tous les vrais Fidelles. Imposez-vous cette loi de n'y jamais parler. Etes-vous obligé de dire quelque chose à quelqu'un: faites-le si brièvement et d'un ton de voix si bas, avec un air si respectueux et d'une maniere si chrétienne, qu'on apperçoive par-là le profond respect et la sainte terreur que vous avez pour le Lieu saint. Ne vous y tenez jamais debout: soyez-y toujours à genoux; et si votre âge ou votre santé demandent que vous vous en dispensiez, soyez assis d'une maniere humble et religieuse. On ne doit paroître dans le Lieu saint que pour s'y sanctifier et pour édifier.

2.° Une des sources de cette irréligion dans

l'Eglise, vient presque du berceau; et il est étonnant qu'on ne soit pas frappé d'un abus si commun qui croît avec l'âge. On mene les jeunes enfans à l'Eglise dans un âge incapable de comprendre la sainteté du lieu où ils sont, et du divin sacrifice auquel ils assistent. On leur donne toute la liberté d'agir en enfans; on les laisse courir, badiner, crier, et quelquefois avec plus de licence qu'on ne leur en souffriroit à la maison même paternelle, ou dans une visite. L'habitude irréligieuse se fortifie, et croît même avec les années. Ils s'accoutument insensiblement à regarder l'Eglise comme une maison purement séculiere. La raison ne corrige pas l'irréligion, parce que l'habitude est formée. On ne les a jamais repris de ces défauts quand ils sont enfans, deviennent-ils plus dévots, plus modestes, plus retenus, quand ils sont plus avancés en âge? L'indévotion des jeunes gens ne fait qu'enchérir encore sur l'habitude qu'ils ont contractée depuis l'enfance, d'être sans modestie, sans retenue et sans respect dans le Lieu saint. Remédiez à ce mal, ne souffrez jamais qu'on accoutume vos enfans à ces irrévérences. On ne blâme pas de mener de bonne heure les jeunes enfans à l'Eglise; mais il faut de bonne heure leur inspirer ce respect et cette crainte religieuse pour le Lieu saint; et ne leur jamais passer la moindre irrévérence. Ayez la même attention et le même zele pour vos domestiques; et donnez-leur des leçons sur cet article, encore plus par votre exemple que par vos paroles. On ne sauroit être trop délicat ni trop sévere sur ce point. Les parens et les maîtres auront un terrible compte à rendre à Dieu de leur négligence sur cet article.

## *DIXIEME JOUR.*

### SAINTE THÉOTISTE, VIERGE, SOLITAIRE.

RIEN n'est plus admirable que la sagesse de Dieu. Les moyens qu'elle emploie déconcertent toute la sagesse de l'homme. Elle s'ouvre des routes où la raison humaine ne sauroit entrer. Ses voies sont autant éloignées des voies des hommes que le Ciel l'est de la terre ; c'est surtout dans la conduite des Saints que cette sagesse paroît avec éclat ; nous l'allons voir dans la vie de sainte Théotiste. Pour cela il faut reprendre les choses d'un peu haut. Quelques chasseurs étant allés dans l'Isle de Paros, abondante en cerfs et autres animaux sauvages, entrerent dans une Eglise de la sainte Vierge, à demi-ruinée, mais qui présentoit encore aux yeux quelque chose d'auguste, et qui se ressentoit de l'ancienne magnificence de ses bâtimens ; certains restes échappés à la fureur de ceux qui l'avoient détruite, élevoient un front respectable qui faisoit regretter la ruine du superbe édifice. Comme ils regardoient tout avec attention, ils virent venir à eux un Solitaire couvert d'une tunique de peau, le visage pâle, nus pieds, mais qui avoit dans son air je ne sais quoi d'angélique. S'étant approché des chasseurs, il les salua : eux pareillement le saluerent et le prierent de leur dire son nom, son pays, s'il étoit seul dans cette solitude, enfin toute son histoire. L'homme de Dieu leur répondit : Je ne puis pas vous rendre raison de ma patrie, de ma famille et des autres choses dont les gens du monde se glorifient : tout ce qui est sur la terre ne m'est rien, je ne m'attache point à ce qui passe avec le temps. Dieu est mon Pere

et mon Seigneur : c'est pour lui seul que je vis dans cette solitude depuis plus de trente ans. Je m'appelle Siméon : toute ma grandeur consiste en ce que je suis un pauvre Moine, mais d'ailleurs honoré du Sacerdoce, et consacrant à l'Autel le Corps et le Sang adorable de Jesus-Christ. Ceux qui entendoient ce récit, pénétrés de respect, se jetterent à ses pieds : il les releva, il leur tint quelques discours de piété, puis il se tut. Alors quelqu'un lui ayant demandé de leur apprendre ce qui se passoit entre Dieu et lui; il dit : Je ne mérite pas des faveurs extraordinaires; je suis venu dans cette solitude pour pleurer mes péchés, et non pas pour avoir des révélations célestes. Après avoir ainsi parlé, il fit asseoir celui qui rapporte ces paroles, et tous ses compagnons sur le gazon et auprès d'une fontaine d'eau douce qui coule dans ce lieu de silence et de paix. Etant assis sur ces sieges verdoyans que leur offroit la nature, nos étrangers questionnerent le Solitaire. Il répondit à tout d'une maniere agréable, et avec candeur. Ensuite il exhorta un de la troupe de faire connoître une merveille du Seigneur, afin que le Seigneur fût glorifié, et lui raconta l'histoire que voici. Une compagnie de chasseurs d'Eubée qui venoit tous les ans en cette Isle pour la chasse du cerf, selon sa coutume, y aborda. Un d'entr'eux, homme de probité et qui avoit soin du salut de son ame, lui avoit rapporté une merveille digne de la magnificence du Seigneur, qui opere, quand il lui plaît, des prodiges qui sont au-dessus de tout ce que nous pouvons concevoir. Il lui dit donc qu'étant entré sur le soir dans l'Eglise de Notre-Dame pour y faire sa priere, comme il sortoit de ce Sanctuaire, il avoit trouvé un peu d'eau dans une fosse avec quelques lupins qui trempoient ; que cette nourriture champêtre lui avoit fait juger qu'il y avoit quelque Solitaire qui habitoit ce désert, et qu'après avoir fini ses

affaires avec ses compagnons, il étoit venu en diligence, poussé du désir de connoître l'Ange terrestre qui habitoit cette solitude écartée ; qu'en effet il avoit apperçu quelque ombre au côté de l'Autel, et que s'étant levé pour s'approcher, une voix lui avoit crié : O homme, arrêtez-vous et n'avancez pas : je suis une femme qui, n'ayant point de vêtement, aurois de la confusion d'être vue. Il ajoute qu'à ces paroles il fut tellement saisi de frayeur, que les cheveux lui dresserent à la tête, et qu'il perdit presque toute connoissance ; mais qu'enfin ayant repris ses esprits, il demanda à la créature qui avoit proféré ces paroles, qui elle étoit et comment elle se trouvoit dans cette solitude ; et qu'elle avoit répondu : Jetez-moi votre manteau, et quand je serai couverte, vous apprendrez ce que l'ordre de Dieu veut que vous sachiez. Le chasseur lui ayant jeté son manteau, sortit de l'Eglise pour lui donner le loisir de le prendre. Ensuite étant rentré, il vit une créature debout, ayant les cheveux blancs, la peau noircie par les ardeurs du soleil et collée sur des os décharnés : vous eussiez dit que c'étoit un squelette vivant. La vue de l'objet l'ayant encore plus consterné que n'avoit fait la voix qu'il avoit entendue, il frissonna, se reprochant à lui-même sa curiosité : cependant s'étant un peu remis, il pria celle qui lui paroissoit une ombre de le bénir. Alors elle se tourna vers l'Orient, et pour le convaincre que ce n'étoit pas un spectre, mais une personne vivante qui lui parloit, elle étendit ses mains vers le Ciel et dit quelques paroles qu'il n'entendit pas ; puis se retournant vers lui : Dieu vous fasse miséricorde. O homme, lui dit-elle, qui vous amene en ce lieu ? pourquoi venez-vous dans une Isle inhabitée ? Mais puisque Dieu vous y a conduit, vous apprendrez ce que vous désirez de moi, et elle commença ainsi le récit de sa vie. Je suis originaire de Lesbos, je m'appelle Théo-

tiste ; je suis Religieuse de profession ; j'ai perdu mes parens étant encore dans la plus tendre jeunesse ; j'avois été mise dans un Monastere de Vierges dont j'avois pris l'habit. En étant sortie à dix-huit ans pour aller voir ma sœur qui étoit mariée dans le village voisin, et voulant passer chez elle les fêtes de Pâques, les Corsaires Arabes de Candie étant survenus la nuit, pillerent le village, firent prisonniers tous les habitans, et moi avec eux.

Ces Pirates s'étant ensuite retirés dans l'Isle de Paros pour partager leur butin, je pris la fuite, me sauvant à travers les ronces et les épines qui m'avoient mise toute en sang. Je passai la nuit dans les douleurs ; mais que de consolations pour moi lorsque le matin étant venu je vis les Pirates rentrer dans leur vaisseau ! La joie que j'avois d'être échappée de leurs mains étoit si grande, mon cœur en étoit si rempli, que l'incommodité de mes blessures sembloit disparoître. Il y a plus de trente-cinq ans que je jouis des douceurs de la solitude, me nourrissant de lupins et des herbes qui croissent dans le désert, mais bien plus de la parole de Dieu. Ayant cessé de parler, elle leva les mains au Ciel, et rendit grace au Pere Céleste qui verse ses faveurs sur toute créature, qui remplit tout animal de bénédictions. Ensuite elle ajouta : Je vous ai fait le récit de ma vie, mais je vous demande une grace au Nom de Jesus-Christ ; c'est que lorsque vous reviendrez l'année prochaine chasser dans cette Isle, vous m'apportiez le précieux Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ ; car depuis que je suis ici je n'ai pas mérité de manger le Pain céleste. Après avoir ainsi parlé, elle lui recommanda le secret, et le renvoya à sa troupe, mais si plein de ce qu'il avoit vu qu'il n'avoit l'esprit occupé que du riche trésor qu'il laissoit dans cette solitude. L'année d'après il revint, et ne manqua pas d'apporter le

Pain de vie dont la Solitaire avoit tant de faim. Le chasseur n'eut pas plutôt apperçu la sainte Solitaire, qu'il se prosterna par respect ; mais elle, fondant en larmes, lui cria : Que faites-vous, mon cher ami ? souvenez-vous que vous portez le don divin. S'étant approchée, elle le prit par son manteau et le releva : alors il tira la boîte qui renfermoit le Pain des Anges. Qui pourroit exprimer la profondeur de son respect, à la vue de cette boîte sacrée qui renfermoit tous les trésors du Ciel ? Elle s'anéantissoit devant le Dieu de l'amour ; l'abondance de ses larmes, la tendresse de ses soupirs étoient l'interprete des sentimens de son cœur. On voyoit briller dans ses yeux le feu de l'amour divin ; tout son maintien avoit l'air d'une personne amoureusement attendrie sur les amabilités de Jesus-Christ. Mais quel redoublement d'amour lorsqu'elle eut reçu dans le divin Sacrement l'amour même ! L'excès d'amour lui fit former cette priere pleine de confiance : Seigneur, laissez maintenant aller votre servante en paix, car mes yeux ont vu mon Sauveur ; j'ai reçu la rémission de mes péchés, je vais où votre puissance m'ordonne de me rendre. Après ces paroles un mouvement extatique la transporta en Dieu, l'impression divine dura longtemps. Enfin, revenue à elle-même, elle remercia celui qui lui avoit apporté le céleste trésor, et lui souhaita mille bénédictions. Quelques jours après ayant fait une heureuse chasse, il revint pour prendre congé de la bienheureuse Solitaire ; mais la Solitaire étoit déjà dans le sein de Dieu. La plupart de ses actions sont demeurées cachées, et le vénérable Siméon qui fit ce récit à nos chasseurs, regrettoit que Théotiste la Solitaire n'eût pas eu un second Zozime pour rapporter en détail des choses si dignes d'être connues des hommes. Admirons ici la divine Providence, qui retire une jeune Vierge des mains des Corsaires

Arabes, qui la nourrit long-temps dans le désert, et qui lui ménage enfin l'aliment céleste qui fait participer à l'immortalité. O mon Dieu, qui se repentit jamais de vous avoir servi!

*La Messe en l'honneur de cette Sainte est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'une Vierge.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*EXAUDI nos, Deus salutaris noster, ut sicut de Beatæ Theotistæ virginis tuæ festivitate gaudemus, ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.*

EXAUCEZ-NOUS, ô Dieu qui êtes notre salut, afin que comme la Fête de votre sainte Théotiste nous cause une vraie joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une sainte dévotion. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre Saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 7.

*FRATRES: De virginibus præceptum Domini non habeo: consilium autem do, tanquam misericordiam consecutus à Domino, ut sim fidelis. Existimo ergo hoc bonum esse propter instantem necessitatem, quoniam bonum est homini sic esse Alligatus es uxori! noli quærere solutionem. Solutus es ab uxore! noli quærere uxorem. Si autem acceperis uxorem non peccasti. Et si nupserit virgo, non*

MES Freres: Pour ce qui regarde les vierges, je n'ai point sur cela de précepte du Seigneur. Je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidelle. Je pense donc, qu'eu égard aux miseres qui nous environnent, c'est un état avantageux, puisque c'est un avantage à l'homme de vivre de la sorte. Etes-vous engagé avec une femme, par le lien du mariage! ne cherchez point à vous dégager. Etes-vous sans femme!

*peccavit. Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi. Ego autem vobis parco. Hoc itaque dico, fratres: Tempus breve est: reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint: et qui flent, tanquam non flentes: et qui gaudent, tanquam non gaudentes: et qui emunt, tanquam non possidentes: et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur: præterit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sinè solicitudine esse. Qui sinè uxore est solicitus est quæ Domini sunt, quomodo placeat Deo. Qui autem cum uxore est, solicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. Et mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt; ut sit sancta corpore, et spiritu, in Christo Jesu Domino nostro.*

n'en cherchez point. Que si vous avez pris une femme, vous n'avez point péché : et si une fille s'est mariée, elle n'a point péché non plus : mais ces personnes-là auront à souffrir les tribulations de la chair. Pour moi je vous épargne là-dessus. Ainsi, mes freres, j'ai ceci à vous dire : Le temps est court. Du reste il faut que ceux qui ont des femmes soient comme s'ils n'en avoient point : que ceux qui pleurent soient comme s'ils ne pleuroient point : ceux qui sont dans la joie, comme s'ils n'y étoient pas : ceux qui font des acquisitions, comme s'ils ne possédoient rien : ceux qui usent des choses de ce monde, comme s'ils n'en usoient point. Car la figure de ce monde passe. Or, ce que je désire, c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquietent. Celui qui n'a point de femme donne ses soins aux choses qui regardent le Seigneur, et aux moyens de plaire à Dieu. Mais celui qui a une femme donne ses soins aux choses qui regardent le monde, et aux moyens de plaire à sa femme, et il est partagé. De même une femme qui n'est point mariée, et une vierge, pense aux choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit, en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

*Toute cette Epître aux Corinthiens est un abrégé de la Morale Chrétienne. Dans ce chapitre septieme le saint Apôtre fait un grand éloge de la virginité qu'il préfere au mariage. Il en fait voir le mérite, les avantages, et combien ce don précieux est un moyen sûr pour élever une ame à la plus haute perfection.*

## RÉFLEXIONS.

*Pour ce qui regarde les Vierges, je n'ai point sur cela de précepte du Seigneur.* Le Seigneur n'a point voulu imposer aux Vierges le précepte de lui consacrer leur virginité; il veut des épouses qui se donnent à lui par choix et par amour. Mais l'Apôtre croiroit manquer à la fidélité qu'il doit à son Maître, s'il ne conseilloit ce qu'il sait lui plaire davantage, et être plus parfait. Quels éloges les saints Peres, suivant l'exemple de l'Apôtre, n'ont-ils pas donnés à la virginité, et aux Vierges Chrétiennes? C'est, disent-ils, la plus illustre portion du troupeau de Jesus-Christ, la gloire de l'Eglise, le triomphe de la grace, une preuve de la vraie Religion; preuve qu'on ne trouve pas dans les nouvelles sociétés. Les Novateurs qui les ont formées, n'ont osé conseiller, ni approuver ce qu'ils n'avoient pas le courage de pratiquer. Il n'y a que la Religion de Jesus-Christ qui, comptant sur la grace divine qu'elle procure, conseille et pratique une vertu si au-dessus de la concupiscence et des passions. Nulle secte, nulle société séparée de l'Eglise Catholique, qui ne soit ennemie de cette excellente vertu. On a beau se parer du titre spécieux de réforme, c'est la licence: dans le fond, c'est une espece de libertinage de l'esprit et du cœur, c'est l'empire de la chair, qui ont grossi toutes ces sectes. La chasteté est un don de Dieu, que les Hérétiques et les Païens n'ont point. L'expression seule dont se sert l'Apôtre dans cette Epître, fait assez connoître que le mariage est véritablement un joug et une sorte de captivité; c'est une raison de ne pas s'y engager sans y avoir bien réfléchi: mais sentir la pesanteur des liens dont on s'est témérairement chargé, n'est pas une raison de chercher à les rompre. Que les peines inséparables du mariage font

acheter les douceurs qu'on s'y promet? que de dégoûts, que de soupçons, que de chagrins secrets! la sagesse oblige de les cacher; mais ils n'en sont que plus cuisans. On voit les peines d'un état de perfection, et on ne voit point l'onction de la grace qui les adoucit; on voit les plaisirs du siecle, et on ne voit point les amertumes qui les empoisonnent, et qui font gémir en secret. Tout semble rire dans le monde, parce que la dissimulation est la premiere leçon qu'on y apprend; mais que de larmes ameres ne verse-t-on pas en particulier et en secret, quand la vanité et le respect humain laissent à l'ame toute la liberté de se plaindre! La modestie constante des gens de bien cache et dérobe aux yeux du public la joie ineffable dont le cœur est inondé; mais quelle idée n'auroit-on pas des douceurs de la perfection, si on étoit témoin de celles que goûtent les Saints aux pieds du Crucifix, et à leur Oratoire!

## L'ÉVANGILE.

### *La suite du saint Evangile selon S. Matthieu.* Chap. 25.

*In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo; alii verò unum: unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque: similiter et qui duo acceperat, lucratus*

En ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres; mais celui qui

*est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui,*

n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit, Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

## MÉDITATION.

### *Des devoirs de son état.*

### PREMIER POINT.

**CONSIDÉREZ qu'il n'est personne qui ne trouve dans son état tout ce qui est nécessaire pour se faire Saint : c'est une erreur grossiere, et cependant assez commune, de s'imaginer qu'on trouveroit moins d'obstacle, et qu'on auroit plus de**

moyens de se sauver dans toute autre condition que dans celle qu'on a embrassée : c'est une idée de malade, qui croit que le changement de lit seroit un grand secours pour recouvrer la santé ; mais l'inquiétude est l'effet du mal qui est dans le sang. Pourquoi, si l'on est établi dans le monde, soupirer sans cesse après la facilité qu'on a dans l'état Religieux de se faire Saint ? pourquoi même envier dans la Religion continuellement les avantages qu'ont certains Religieux de mener une vie plus parfaite ? Désirs inutiles, projets frivoles, qui ne servent qu'à nous donner le change, et à nous rendre tous les jours plus imparfaits, en nous rendant moins réguliers.

C'est un effet de l'humeur bizarre des hommes, de n'estimer que ce qui naît dans les pays étrangers, et de faire peu de cas de ce qui croît sous nos yeux, et que les seuls étrangers estiment ; cette bizarrerie de goût passe jusque dans un esprit et un cœur chrétien. Pourquoi attacher à la condition ce qui dépend de la fidélité de la personne ? nul état qui n'ait des devoirs ; remplissez avec ponctualité ces devoirs, et vous n'aurez rien à envier aux ames les plus ferventes : plus les devoirs sont légers, plus il y a de mérite à les remplir. On ne refuse rien à Dieu quand on l'aime beaucoup ; l'amour fait peu d'attention à l'importance, à la qualité du service ; il ne considere que la volonté et le plaisir du maître qu'on sert : voilà tout le secret de la perfection la plus sublime, et voilà la seule véritable vertu.

Votre état vous impose des obligations : c'est à les remplir que consistent la dévotion, la ferveur, le mérite : l'obscurité des devoirs ne diminue point l'éclat de la vertu, elle le rehausse. Dieu qui seul donne, pour ainsi dire, le prix et le mérite par son approbation ; Dieu ne demande pas de ce pere, de cette mere de famille une assiduité constante à tous les Offices

divins, une assistance continuelle au chœur, une application éternelle à toutes les bonnes œuvres de la ville : mais Dieu demande qu'ils prennent un soin particulier de l'éducation de leurs enfans, et de les édifier par leurs bons exemples; Dieu demande qu'ils veillent sur leurs domestiques, comme devant rendre compte un jour de leur salut.

Dieu demande que ce Magistrat se rende habile par l'application et par l'étude ; que cet homme d'épée serve Dieu et son Prince, en remplissant ses devoirs avec bravoure et avec fidélité ; que cette personne d'Eglise remplisse les obligations immenses de son état, et soutienne par-tout l'éminente sainteté de son caractere ; que ces personnes Religieuses ne se dispensent d'aucune de leurs regles : Dieu demande enfin que chacun remplisse tous les devoirs de son état ; c'est-là faire valoir tous ses talens. N'eût-on fait que cela, Dieu est content : Dieu n'en demande pas davantage, mais il demande tout cela.

Mon Dieu, quels reproches ne me fait point cette importante vérité? et quels regrets, quelles chagrinantes réflexions ne font pas naître ces reproches?

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de condition dans la vie, point d'état sur la terre qui n'ait ses devoirs. Êtes-vous consacré au service des Autels, avez-vous pris le parti de l'Eglise : quelle pureté de mœurs plus exacte! quelle régularité de conduite plus exemplaire! quelle réforme plus indispensable! Devoirs des bonnes œuvres ; obligations de l'Office, des prieres; usage saint de ses revenus : que de divertissemens purement séculiers interdits! que de compagnies profanes proscrites! Etude propre à son état, science

nécessaire pour s'acquitter dignement de son ministere ! ce sont-là les devoirs de l'état Ecclésiastique ; doivent-ils être négligés ?

Êtes-vous dans le monde : mon Dieu, que d'obligations de conscience, qui sont autant de devoirs de religion ! quelle droiture, quelle bonne foi dans le commerce ! quelle probité dans toute sa conduite, quelle multiplicité de devoirs, et à l'égard de sa famille, et par rapport à ses domestiques ! quelle obligation de bons exemples, que de regles de bienséance qui sont autant de devoirs ! Le monde est la région des passions ; et cependant il en devroit être le lieu de supplice : où est-ce qu'on est plus obligé de les combattre, et de les vaincre ? Le monde par rapport au salut, est un pays ennemi où il faut être continuellement les armes à la main : cet état demande-t-il des gens oisifs, et des ames lâches ?

Enfin, avez-vous le bonheur d'avoir embrassé l'état Religieux : quelles plus étroites obligations, quels devoirs plus délicats ne vous imposent point vos vœux ! et ne devez-vous regarder que comme de simples conseils toutes vos Regles ? Vos Constitutions, votre Institut renferment bien des devoirs, vous n'avez pas dû les ignorer ; le procès décisif de votre sort éternel ne se jugera pas sur d'autres pieces. Bon Dieu, qu'une personne Religieuse, peu réguliere, peu fervente, est à plaindre ! et qui peut à la fin de sa vie la rassurer sur ses obligations ?

Nul état qui n'ait ses devoirs, et c'est à remplir ces devoirs que consiste tout le mérite ; toute autre dévotion n'est qu'erreur, et c'est ce qui fait bien voir que la sainteté est à la portée de tout le monde. Nous ne manquons jamais de graces nécessaires, proportionnées à nos besoins ; mais nous manquons de fidélité à la grace. C'en est une, Seigneur, que celle que vous me faites de faire toutes ces réflexions : mais quel malheur

pour moi, si elle devenoit inutile! Ne le permettez pas, Seigneur; ma résolution est prise: toute mon application désormais, toute mon étude sera, moyennant votre grace, d'apprendre mes devoirs et de les remplir.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Paratus sum, et non sum turbatus: ut custodiam mandata tua.* Psal. 118.

Je suis prêt, Seigneur, à remplir désormais tous les devoirs de mon état, moyennant votre sainte grace; et rien ne me sauroit ébranler dans ma résolution.

*In æternum non obliviscar justificationes tuas, quia in ipsis vivificasti me.* Psal. 118.

Non, mon Dieu; je n'oublierai jamais mes devoirs; et en les remplissant je suis sûr d'accomplir votre Loi, qui doit être ma force.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOICI un grand sujet d'examen, et de confusion en même-temps pour toutes sortes de personnes. La plus haute vertu consiste à s'acquitter fidellement et constamment de tous les devoirs de son état; personne n'ignore ces devoirs; nul qui ne soit à portée de les remplir, nul qui n'en convienne; qui pourra excuser sa négligence, s'il n'est pas Saint? Ne portons pas nos vains désirs et nos chimériques projets dans le cloître si nous sommes engagés dans le monde, ni dans les déserts de la Thébaïde si nous avons le bonheur d'être dans la Religion; la vie mitigée, même dans l'Ordre Religieux que nous avons embrassé, ne doit pas nous faire porter envie au sort de ceux qui ont choisi une vie plus austere. L'état que nous avons embrassé, la condition où

nous sommes, a des devoirs, cette Société Religieuse a des regles : voilà ce que Dieu demande de vous, c'est de remplir exactement ces devoirs, c'est la parfaite observation de ces regles. Le trésor de la félicité éternelle est, pour ainsi dire, dans notre fonds; il est caché pour bien des gens qui ne veulent se faire Saints que là où ils ne sont pas, et qui veulent que la terre où ils sont ne puisse porter que des ronces : qu'ils la cultivent, et elle portera à proportion des soins qu'on prendra de la cultiver. Convainquez-vous bien aujourd'hui de cette consolante vérité, et ne pensez plus qu'à vous faire Saint dans l'état où vous êtes, en en remplissant ponctuellement tous les devoirs.

2°. Il est à propos de faire aujourd'hui un précis de tous ces devoirs. Etes-vous engagé dans le monde : voyez quels sont les devoirs chrétiens de votre état : Soins personnels de la famille et des domestiques, attention sur leurs mœurs, vigilance sur leur conduite, respect, modestie religieuse à l'Eglise, fréquent usage des Sacremens, priere du matin et du soir, bons exemples, etc. Parcourez tous vos devoirs, et prenez la résolution de les remplir. Etes-vous dans l'état Religieux : vous avez des Regles, et toute votre perfection consiste à les garder. Examinez aujourd'hui quelles sont celles que vous négligez, que vous violez ordinairement, et souvenez-vous que quoiqu'elles n'obligent pas sous peine de péché, vous saurez un jour que non-seulement la perfection, mais encore le salut des personnes Religieuses, dépend en quelque façon de l'observation de leurs regles. Il est bien difficile qu'on viole habituellement la plupart de ses regles, et qu'on garde ses vœux. Ne vous flattez pas sur de frivoles distinctions : au tribunal de Jesus-Christ elles ne sont guere écoutées; commencez dès ce jour par remplir les devoirs de votre état, et par

garder les regles que vous avez le plus négligées jusqu'ici.

## *ONZIEME JOUR.*

### SAINT MARTIN, EVÊQUE DE TOUR ET CONFESSEUR.

SAINT MARTIN étoit originaire de Sabarie en Pannonie. A l'âge de dix ans, malgré ses parens qui étoient Idolâtres, il alla trouver le Prêtre des Chrétiens et se fit inscrire au nombre des Catéchumenes. Son pere, Tribun dans une Légion, tâcha de le détourner du culte du vrai Dieu : mais que peuvent les efforts des hommes lorsque Dieu se plaît à prendre possession d'un cœur ? Notre Saint à l'âge de douze ans pensa à se retirer dans la solitude, et il n'y eut que la foiblesse de son âge qui l'empêcha d'exécuter son dessein. Quelque temps après, selon l'édit des Empereurs, il fut enrôlé comme fils de Vétéran dans une compagnie de Cavalerie : il servit à l'âge de quinze ans dans l'armée de Constance, et puis dans celle de Julien l'Apostat. Il n'avoit pas encore reçu le Baptême, et cependant il évita tous les désordres qui accompagnent si souvent la profession des armes ; il mena la vie d'un moine sous l'habit d'un soldat. La charité pour les pauvres étoit sa grande vertu. Entrant un jour dans la ville d'Amiens, dans la plus rude saison de l'année, il rencontra un pauvre nu et tremblant de froid qui lui demanda l'aumône ; il n'avoit rien à lui donner, et son cœur étoit trop attendri pour refuser à un pauvre de ce caractere. Que fera-t-il ? La charité est féconde en ressource : il prend son épée, partage son manteau, et en donne la moitié à ce pauvre

tout transi de froid. La libéralité du Catéchumene lui attira les railleries de ses camarades ; mais Martin ne parut jamais plus magnifiquement vêtu qu'avec ce reste de manteau, parce que ce reste de manteau étoit comme une livrée éclatante, qui publioit par-tout sa charité pour Jesus-Christ. Qu'il étoit beau à un simple Catéchumene d'être revêtu de la charité de Jesus-Christ jusqu'au point de s'intéresser pour ses membres, souffrant aux dépens de sa propre personne : mais qui perdit jamais en donnant à Jesus-Christ ? La nuit suivante cet aimable Sauveur se fit voir en songe à Martin, disant aux Anges qui l'environnoient : Martin qui n'est encore que Catéchumene, m'a revêtu de cet habit. Après cette faveur il résolut de quitter le service d'un Roi de la terre, pour prendre parti dans la milice du Roi du Ciel ; il prit avec Jesus-Christ des engagemens d'une éternelle fidélité en recevant le Baptême. Après ses engagemens pris avec Jesus-Christ, il ne pensa plus qu'à renoncer aux exercices militaires ; il crut en avoir trouvé l'occasion favorable, un jour que Julien l'Apostat faisoit une distribution aux soldats pour les engager à bien faire dans une irruption de Barbares ; saint Martin au lieu de recevoir la distribution militaire, demanda congé de se retirer. On l'accusa de manquer de bravoure en demandant ainsi son congé presque la veille du combat ; mais le Saint répondit généreusement : Faites-moi garder jusqu'au jour du combat, et me mettez à la tête de l'armée sans autres armes que le signe de la croix, et vous verrez si je crains ni les ennemis, ni la mort. On fut surpris de la proposition, et pour en faire l'épreuve, on l'arrêta : mais dèsla nuit même les Barbares envoyerent demander la paix, et se retirerent. Il quitta donc les armes pour se consacrer entierement au service de Jesus-Christ.

Ayant

Ayant entendu parler des vertus de saint Hilaire, Evêque de Poitiers, il alla chez lui pour apprendre d'un si grand maître les maximes de la vie intérieure. Il fit des progrès si considérables dans la vertu, que saint Hilaire vouloit le faire Diacre; mais il se contenta d'être Exorciste: c'est tout ce qu'on put gagner sur son humilité. En ce temps-là Dieu lui fit connoître qu'il devoit faire un voyage en son pays pour convertir ses parens qui étoient Gentils. Passant les Alpes il tomba entre les mains des voleurs; il y en eut un qui leva le bras pour lui fendre la tête, mais un autre arrêta le coup; on le lia et on le donna en garde à un de leur troupe. Celui-ci lui demanda qui il étoit. Martin lui répondit: Je suis Chrétien. Le voleur répliqua: Avez-vous bien peur? Jamais je n'en eus moins, dit le Saint; parce que mon Dieu est présent dans les occasions périlleuses. Cet homme fut si touché d'une si grande constance, d'une telle magnanimité, que non-seulement il quitta sa profession de voleur, pour vivre en homme de bien, mais il se fit Religieux, pour n'être plus qu'à Dieu; et ce fut de sa bouche que l'on apprit cette aventure. Etant arrivé en Hongrie, saint Martin convertit sa mere, et plusieurs autres personnes; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de son pere, et le malheureux vieillard mourut dans l'endurcissement. Il défendit la foi Catholique contre les Ariens, qui le chasserent après l'avoir fait fouetter publiquement. Il alla à Milan où il se retira dans un Monastere; mais la faction des Ariens l'en chassa: il se retira dans une isle déserte de la mer Thyrrene où il se nourrit long-temps d'herbes sauvages. Un jour il mangea de l'aconit sans le connoître; sentant l'effet du poison qui lui déchiroit les entrailles, il fit sa priere et le mal s'évanouit. Il revint dans les Gaules trouver saint Hilaire, et bâtit un Monas-

tere auprès de Poitiers, y vivant avec quelques Moines d'une maniere très-sainte ; il ressuscita un Catéchumene mort sans avoir reçu le Baptême, qui vécut plusieurs années depuis. Bientôt après il ressuscita un autre mort, domestique de Lupicien, Seigneur de qualité. Ce misérable s'étoit pendu ; ainsi il fallut que par l'efficace des prieres de notre Saint, Dieu suspendît son jugement, et qu'il fît un de ces coups de miséricorde qui ne doivent point servir d'exemple aux pécheurs. L'Evêché de Tours étant vacant par la mort de celui qui l'occupoit, on jeta les yeux sur saint Martin, pour remplir cette place ; et parce qu'on connoissoit sa répugnance pour tout ce qui a quelque air de dignité, on le tira de son Monastere sous prétexte de la visite d'un malade, et les députés de Tours l'enleverent sans écouter ses remontrances. Comme la vocation de Dieu l'avoit placé sur le trône Episcopal, il répondit par la sainteté de sa vie à l'excellence de son ministere ; il joignit à toutes les vertus Episcopales celles de la profession monastique. Il bâtit auprès de Tours un grand Monastere, qui s'appelle aujourd'hui Marmoustier, où il se retiroit quand les soins de l'Episcopat lui laissoient quelque temps de libre. Le zele de la maison de Dieu le dévoroit : il avoit le zele d'un Elie, aussi consuma-t-il les idoles de la Gentilité. Qui pourroit raconter tous les triomphes qu'il remporta contre les Gentils ? Voulant abattre un grand chêne que le Paganisme avoit consacré au Démon, et les Infidelles s'opposant au zele de l'homme de Dieu, le plus téméraire d'entre eux lui dit, que s'il vouloit soutenir sur ses épaules le poids de l'arbre lorsqu'il tomberoit, ils le couperoient eux-mêmes. Le Saint plein de confiance en Dieu dont il soutenoit la cause, accepta l'offre, et souffrit d'être lié par les Gentils du côté où penchoit la masse

énorme. Ses Religieux trembloient de voir le péril auquel il s'exposoit, et les Infidelles triomphoient, croyant voir la ruine inévitable de l'ennemi des dieux. L'arbre étant coupé, et tombant de tout son poids avec le fracas qu'il est facile de s'imaginer, le saint homme leva la main, fit le signe de la croix, et aussi-tôt le colosse se renversa de l'autre côté. Ce miracle ne laissa pas un seul Idolâtre dans cette contrée. Il guérit un lépreux en le baisant. La grace des miracles étoit si abondante en lui, que les franges même de son habit, les lettres qu'il écrivoit, la paille sur laquelle il avoit couché, opéroient des guérisons miraculeuses. Il alla trouver l'Empereur Valentinien pour lui demander sa protection contre la fureur des Ariens. Sa femme Justine, qui étoit de leur secte, lui fit refuser l'entrée du Palais; mais au bout de quelques jours, le Saint alla par l'ordre d'un Ange jusque dans la chambre de l'Empereur, passant au milieu des Gardes sans être apperçu; mais l'Empereur ne voulant lui rendre aucun salut, se vit tout-à-coup environné de feu sur son siege. A ce prodige il se leva, courut embrasser le saint Evêque et lui fit autant d'honneur qu'il avoit d'abord semblé le mépriser. Maxime qui avoit usurpé l'Empire, n'eut pour lui que des manieres pleines de bonté; il le fit manger à sa table, le fit asseoir auprès de lui, et quand on lui présenta la coupe pour boire, il la fit porter au saint Evêque, s'attendant à la recevoir de sa main après qu'il auroit bu. Mais l'Evêque la donna à son Diacre, ne jugeant pas qu'il y eût personne à ce festin dont la dignité fût plus grande que la sienne. L'Empereur admira sa conduite, et la Cour s'entretint long-temps de la noble liberté de l'homme de Dieu. L'Impératrice elle-même voulut lui donner un repas apprêté de ses propres mains, elle voulut le

servir elle-même. Quel spectacle ! un Evêque pauvre, étranger, mal-vêtu, servi par une grande Impératrice : ô que ne peut pas la sainteté ! Severe Sulpice dit, en parlant de ce grand Saint, qu'il n'avoit connu personne qui répondit avec plus de promptitude et de clarté aux passages les plus difficiles de l'Ecriture-Sainte, quoique la science fût la moindre des qualités de ce grand serviteur de Dieu. Mais comment n'auroit-il pas été éclairé, lui qui étoit sans cesse exposé aux rayons du Soleil de Justice, toujours en prieres, toujours présent à Dieu, veillant jour et nuit à la porte de la divine Sagesse, n'accordant aux besoins de la nature que ce qui étoit précisément nécessaire pour faire comprendre qu'il n'étoit pas encore Bienheureux. C'étoit un homme souverainement droit, qui ne jugeoit, qui ne condamnoit personne, qui ne rendit jamais mal pour mal, qui souffroit des injures des moindres Clercs, comme s'il n'avoit pas été le Prince des Prêtres de son Diocese. Jamais on ne le vit en colere, jamais triste, jamais emporté d'une vaine joie, toujours d'une humeur égale : comme son cœur étoit le siege de la paix et de la charité, sa bouche ne s'ouvroit que pour prononcer des paroles édifiantes. C'étoit un homme élevé au-dessus de la nature des hommes par sa vertu. Dieu avoit honoré son éminente sainteté du pouvoir d'opérer des miracles, c'étoit le Thaumaturge de son siecle ; les miracles lui étoient si familiers, qu'il sembloit que c'étoit un miracle quand il n'en faisoit point. Une vie si miraculeuse fut terminée par une mort qui va nous faire admirer dans le Saint mourant un prodige de charité. Il y avoit long-temps qu'il étoit averti de sa derniere heure, il y avoit disposé ses disciples. Il apprit qu'il y avoit quelque dissention dans l'Eglise de Cande qui étoit de son Diocese ; ces

Ange de paix s'y transporta pour tout pacifier. Après avoir rappelé la paix dans cette Eglise désunie, il sentit diminuer ses forces naturelles; il vit bien que cet affoiblissement tendoit à la mort. Il se couche sur son dos, attache ses yeux au Ciel, afin de ne point perdre de vue le lieu où il avoit fixé son amour. En cette posture il demandoit à Dieu qu'il voulût bien briser ses fers, afin qu'il pût jouir de la liberté des enfans de Dieu dans l'Empyrée. Ses disciples éplorés environnoient son lit, qui n'étoit qu'un cilice couvert de cendres: ils le prioient de souffrir qu'on mît un peu de paille sous lui. Mais le Pere mourant le refusa, leur disant: Mes enfans, un Chrétien ne doit mourir que sur la cendre; je pécherois si je vous laissois un autre exemple. Ses disciples lui disoient en pleurant: Vous êtes notre Pere, pourquoi nous abandonnez-vous? les loups ravissans se jetteront sur votre troupeau; qui les empêchera de le dévorer lorsqu'il n'y aura plus de Pasteur pour le défendre? Le Saint attendri par leurs larmes se sentit, comme l'Apôtre, pressé de deux mouvemens divers, d'aller s'unir à Dieu son souverain bien, et de rester encore sur la terre pour y servir son Eglise. Dans cette situation de cœur, il fit cette priere à Dieu: Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail: que votre volonté soit faite. O homme au-dessus de tous les éloges! s'écrie l'Eglise en cet endroit, pour n'avoir pas craint la mort, et pour n'avoir pas refusé la vie. Quelle admirable disposition de charité! hasarder son propre salut pour assurer celui de son peuple. Le démon fut assez hardi pour paroître devant le Saint mourant; mais il ne remporta pour tout avantage que ce reproche: Que fais-tu-là, bête sanguinaire? Vas, malheureux, tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne. Il tenoit sans cesse

les mains et les yeux élevés vers le Ciel ; et sur ce qu'on lui proposa de soulager son corps, en se tournant sur le côté, il fit cette admirable réponse, qui marque une ame bien pleine de Dieu : *Laissez-moi, mes Freres, laissez-moi regarder le Ciel, afin que mon ame qui va à Dieu, prenne d'avance le chemin qui doit la conduire.* Un moment après il expira. Un rayon de gloire céleste se répandit sur son corps ; il parut sur son visage un éclat plus brillant que celui que forme la lumiere ; et l'on eût dit que son corps avoit acquis déjà les qualités des corps ressuscités et glorieux. Sa mort fut révélée à l'instant à saint Severin de Cologne et à saint Ambroise de Milan. Ce Saint fut transporté à Tours. La pompe des funérailles des Grands de la terre, ni celle des triomphes des anciens Vainqueurs du monde, n'eut rien de plus auguste que celle du convoi de notre Saint. Il s'y trouva plus de deux mille Religieux, qui pouvoient tous passer pour ses disciples. Cette sainte Relique resta à Tours plus de quatre cents ans, jusqu'à ce que les Normands vinrent assiéger cette ville. Avant leur arrivée on enleva le corps du Saint, qui y fut rapporté avec grande pompe vingt-un ans après, et continua depuis d'être extraordinairement honoré de tout le monde, jusqu'à ce que dans le seizieme siecle les Huguenots s'étant saisis de la ville de Tours, brûlerent ce saint Corps, et on n'en put sauver que l'os du bras et une partie du crâne.

*La Messe de ce jour est à l'honneur de ce grand Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui conspicis quia ex nulla nostra virtute subsistimus : concede propitius, ut intercessione Beati Martini Confessoris tui atque Pontificis, contra omnia adversa muniamur. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui voyez que nous ne saurions subsister par nos propres forces : faites par votre bonté que nous soyons fortifiés par l'intercession de votre Confesseur et Pontife saint Martin, contre tous les maux qui nous environnent. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre de la Sagesse.* Chap. 44 et 49.

*ECCE Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis : conservavit illi misericordiam suam, et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu regum, et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum, et dedit illi Sacerdotium magnum : et beatificavit illum in glo-*

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui ; il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-Haut ; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son peuple, comme il le lui avait promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne ; il l'a connu et il l'a béni ; il lui a conservé sa miséricorde ; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire ; il a fait avec lui une alliance éternelle ; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a

*ria. Fungi Sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius : et offerre illi incensum dignum, in odorem suavitatis.*

comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annoncât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

*Il y a deux Préfaces de l'Ecclésiastique ; l'une qui se trouve en Latin dans nos exemplaires de la Vulgate, et en Grec dans l'édition Romaine. Elle passe pour canonique dans l'esprit de quelques uns, comme faisant partie de l'ouvrage, quoiqu'elle ne soit point de Jesus fils de Sirach Auteur du Livre. L'autre se lit en Grec dans la Polyglotte d'Anvers, et dans d'autres Éditions Grecques.*

## RÉFLEXIONS.

*Voici ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie.* Y a-t-il un seul Prêtre de la Loi nouvelle de qui on ne dût faire un pareil éloge ? quel ministere plus sacré que celui des Prêtres ? quel état plus saint que le leur ? quelle doit être l'innocence, la pureté des mœurs, la vertu et la sainteté de ces respectables Ministres de l'Eglise ! quel temps de la vie où le Prêtre ne doive être trouvé juste aux yeux de Dieu, puisque dans le temps même de sa colere, il doit devenir la réconciliation des hommes avec lui, et appaiser sa justice. Quelle doit être sa fidélité et son exactitude à observer la Loi du Très-Haut ; et avec quelle dignité doit-il s'acquitter des fonctions de son ministere ! Rien ne contribue tant à la réformation des mœurs du peuple que la vie exemplaire des Ministres des Autels ; mais quel tort ne fait pas à la Religion la vie peu réguliere et peu édifiante d'un Prêtre ? Tant que le peuple vit Jesus-Christ briller au milieu des Docteurs ; quand il vit un des Chefs

de la Synagogue se jeter à ses pieds et le supplier d'entrer dans sa maison pour y ressusciter sa fille ; quand il vit cet Homme-Dieu craint et respecté dans le Temple, par ceux-mêmes qui ne l'aimoient point, ce peuple le regarda avec vénération, le suivit avec empressement, l'honora comme son Roi, comme le Messie. Mais quand ce même peuple vit ce divin Sauveur entre les mains des Prêtres, traité avec tant d'indignité, chargé d'opprobres, regardé comme un Roi de théâtre, devant qui on fléchissoit le genou par dérision, ce peuple conserva-t-il long-temps pour lui des sentimens d'estime, d'amour et de respect ? Hélas ! la vénération qu'il avoit pour Jesus-Christ se changea bientôt en mépris, en horreur contre lui. Le peuple ne put pas s'imaginer qu'un homme que les Prêtres traitoient si indignement fût le Messie ; il fut dès-lors regardé comme un imposteur : miracles, doctrine, bienfaits, tout fut oublié. L'incrédulité de ceux qu'on regardoit comme les dépositaires de la Foi et de la Religion, passa aisément dans l'esprit et dans le cœur de tout le peuple ; et le Sauveur du monde qui avoit été jusqu'alors l'objet de leur admiration, de leur vénération et de leur culte, en devint bientôt la fable et le jouet. Bon Dieu ! que la piété édifiante d'un Prêtre à l'Autel fait d'impression sur tous les assistans ! et que sa foi rendue sensible par sa dévotion fait de merveilles ! On respecte ce qu'on voit faire avec majesté : une Messe dite avec cette religieuse décence qui lui convient, vaut un motif de crédibilité. La sainte frayeur dont le Ministre est saisi, inspire à tout le peuple une crainte respectueuse. La dévotion que la présence de Jesus-Christ lui fait sentir, se répand jusque sur les adorateurs ; et peut-on n'avoir pas une profonde vénération pour le sacrifice du Dieu vivant quand le Sacrificateur ne dément pas la sainteté de la personne qu'il représente ! Mais quand le Prêtre

ne porte à l'Autel de saint et de vénérable que les habits sacerdotaux ; quand il y paroît sans cette majestueuse modestie, et sans cette religieuse majesté qu'exige indispensablement la célébration de nos sacrés Mysteres ; quand son indévotion sensible déroge si visiblement à sa foi ; et qu'à ne juger que par ce qui paroît aux yeux, on diroit presque que c'est en dérision qu'il offre le plus saint et le plus redoutable de tous les sacrifices ; quel effet peut faire cette indévotion scandaleuse sur l'esprit et le cœur des assistans ?

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Chap. 11.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nemo accendit lucernam, et in abscondito ponit, neque sub modio : sed supra candelabrum, ut qui ingrediuntur, lumen videant. Lucerna corporis tui, est oculus tuus. Si oculus tuus simplex fuerit, totum corpus tuum lucidum erit. Si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit. Vide ergo, ne lumen, quod in te est, tenebræ sint. Si ergo totum corpus tuum lucidum fuerit, non habens aliquam partem tenebrarum, erit lucidum totum, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te.*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : On n'allume point une lampe pour la mettre dans un lieu caché, ou sous le boisseau ; mais on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumiere. Votre œil est le flambeau de votre corps. Si vous avez l'œil net, tout votre corps aura de la lumiere ; mais si vous avez l'œil gâté, votre corps sera aussi dans les ténebres. Prenez donc garde que la lumiere que vous avez ne soit que ténebres. Si donc votre corps a de la lumiere sans qu'il y ait en lui aucunes ténebres, tout aura de la lumiere ; et c'est comme un flambeau allumé qui vous éclairera.

# MÉDITATION.

## *De la fausse Conscience.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la conscience est cet œil de l'ame qui découvre tout ce qui se passe de plus secret dans l'homme, soit dans l'esprit, soit dans le cœur. Sans perdre de vue la loi du Seigneur, c'est Dieu lui-même qui a allumé ce flambeau, non-seulement pour nous éclairer, mais encore pour nous faire découvrir ce que nos actions, ce que nos sentimens ont de louable, ou de défectueux, et tout ce qui s'y trouve de répréhensible : *Signatum est super nos lumen vultûs tui Domine.* Cet œil est en même temps une voix qui avertit, qui crie dès que l'ennemi du salut fait quelque entreprise sur l'ame. Nul gardien plus fidelle, tant que cet œil est sain, tant que cette lumiere n'est point offusquée par des brouillards ni par des nuées. Mais si la fumée maligne d'un feu ennemi, si les passions alterent la sérénité de cet œil, si cet œil est malade, il devient ténébreux ; et l'ame se trouve plongée dans les ténebres. Le trouble et le tumulte des passions empêchent qu'on entende la voix des alarmes de la conscience. Ce n'est plus que la voix de l'amour-propre qui crie, ce n'est plus que le flambeau des passions qui éclaire ; et quand on suit ce guide, où va-t-on ? On déplore quelquefois l'état malheureux d'un pécheur livré à de folles passions, et que de tyranniques habitudes rendent esclave du péché ; on gémit sur sa misere, on craint pour son salut. Mais l'état d'une ame que l'erreur a séduite, n'est-il point plus déplorable ? Ce pécheur sait au moins qu'il s'égare : il a devant

les yeux l'image de son désordre, et il péche avec plus de connoissance : c'est en cela même qu'il est moins incorrigible ; d'ailleurs les dégoûts du vice, la beauté de la vertu, les remords de la conscience, la crainte des jugemens de Dieu, sont comme autant de voix qui le rappellent à son devoir. Mais il n'en est pas ainsi d'un pécheur qui s'égare, et qui ne connoît pas son égarement : toutes les ressources lui sont fermées. Comme il péche sans connoissance du funeste état où il est, il péche aussi sans scrupule et sans remords. Ce ver qui déchire le cœur libertin, semble se reposer dans le sien ; et la conscience, qui est si salutaire quand elle reproche le mal, soit qu'elle soit en lui ou trompeuse ou trompée, le laisse dans un calme profond que rien ne trouble. Quelle espérance, bon Dieu, de retour et de conversion ! imaginez un état plus pernicieux et plus funeste ; de là cette malheureuse sécurité dans laquelle on périt.

## SECOND POINT.

Considérez que de toutes les marques de réprobation, il n'en est point de plus certaine que la fausse conscience, puisqu'elle égare de la voie du salut, sans qu'on s'apperçoive de son égarement. Hélas, combien de gens sont dans ce malheur dans le monde ! et combien, parmi les Religieux tiedes et imparfaits, vivent dans ce malheureux état ! Pourvu qu'on garde aujourd'hui certaines apparences de Religion, je ne sais quel dehors de vertu et quelles bienséances, chacun se fait d'abord son système de conscience, à l'abri duquel on est tranquille sur l'affaire du salut. Mais ignorons-nous que les hérétiques se font leur système aussi, et qu'ils sont encore plus grands observateurs de certaines cérémonies de Religion que nous ? Nous croyons cependant qu'ils

se perdent, avec toutes leurs bienséances et leurs prétendues qualités d'honnêtes gens, et nous avons raison de le croire. Et sur quelle révélation, sur quel nouvel Evangile fondons-nous l'assurance que nous tâchons d'avoir de notre salut? Nous sommes, dira-t-on, dans la bonne Religion, et eux ont le malheur de n'y être pas? Certainement, si on ne prend plaisir à se tromper. En matiere de salut, lequel vaut mieux: ou ne croire presque rien de ce qu'il faut faire; ou ne faire presque rien de ce qu'on croit? A la faveur d'un système de conscience, on vit tranquillement dans des imperfections grossieres, dans des déréglemens habituels; et cet état est d'autant plus à craindre, que les remords sont regardés comme des tentations, les avis salutaires comme des erreurs, contre lesquelles on est toujours en garde. Le mal est dangereux, et le malade qui ne connoît pas son mal, a horreur des remedes, il ne pense pas même en avoir besoin. Quelle espérance de guérison, quand l'esprit et le cœur sont malades? Rien n'est plus pernicieux en matiere de salut, que les illusions en fait de morale. Quoi qu'on lise, quoi qu'on entende, quoi que Dieu dise lui-même dans le fond du cœur par sa grace, tout est interprété par la fausse conscience en faveur de l'erreur. Combien de personnes vivent dans le péché, sans remords? combien passent leurs jours dans l'inimitié de Dieu, sans craindre ses terribles jugemens? c'est l'effet de la fausse conscience. Combien de gens ennemis de la vérité, rebelles à l'Eglise, vivent opiniâtrement dans l'erreur, et regardent en pitié les Catholiques? Ce sont les fruits que la fausse conscience produit dans une ame que l'illusion aveugle, que l'orgueil domine, que la passion rend esclave, et que le démon a séduit.

Ne permettez pas, Seigneur, que ce malheur m'arrive. Punissez mes infidélités de toute autre

maniere ; tout autre châtiment me sera utile ; et augmentez en moi l'horreur que j'ai de ce funeste aveuglement.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Beati qui scrutantur testimonia ejus : in toto corde exquirunt eum.* Psal. 118.

Heureux ceux qui s'appliquent à connoître votre Loi, Seigneur, et qui n'ont d'ardeur que pour vous plaire.

*Tunc non confundar, cùm perspexero in omnibus mandatis tuis.* Psal. 118.

Je n'ai point à craindre de donner dans l'erreur, mon divin Maître, lorsque je ne suivrai que vos commandemens.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA conscience, dit saint Thomas, c'est l'application que chacun se fait à soi-même de la Loi de Dieu. Or chacun se fait l'application de cette Loi de Dieu, selon ses vues, selon ses lumieres, selon le caractere de son esprit, et ce qui est encore plus ordinaire, selon le penchant, selon les mouvemens secrets et la disposition présente de son cœur ; et c'est ce qui fait la fausse conscience. De là cette assurance, cette orgueilleuse fierté avec laquelle l'hérétique défend opiniâtrément ses erreurs ; de là ce furieux entêtement dans les gens de parti, dans les schismes : de là enfin cette funeste sécurité dans laquelle vivent et meurent tant de personnes mondaines, tant de Religieux et d'Ecclésiastiques tiedes, peu devots, fort immortifiés, peu réguliers ; tant de gens que l'amour-propre séduit, et que les passions maîtrisent. Evitez ce malheur. Défiez-vous de vos propres lumieres et de vos sentimens. Ayez un saint et habile Confesseur, dont vous devez suivre

scrupuleusement les conseils. Ayez sur-tout en horreur tout ce qui a l'air de parti, d'entêtement, de nouveauté. Soyez humble, soyez pieux, soyez mortifié, soyez charitable et pieux. Tout ce qui manque de charité, tout ce qui est envieux et jaloux, tout ce qui déchire la réputation d'autrui, est ennemi de Jesus-Christ, et n'est autorisé que par les erreurs de la fausse conscience. N'ayez d'autre regle de conduite que la Loi de Dieu, les maximes de l'Evangile et l'exemple des Saints. Vous ne conserverez la pureté de la foi, que dans la soumission parfaite à l'Eglise : c'est toujours la fausse conscience qui nous tire de cette sûre voie.

2.° Travaillez à votre salut, dit l'Apôtre, avec crainte et tremblement. Cette douce et salutaire crainte regarde principalement la fausse conscience. Il est aisé de s'y méprendre. Un moyen efficace pour ne pas donner dans ces pieges, c'est le fréquent usage des Sacremens et la dévotion tendre envers la sainte Vierge : tout ce qui vous éloigne de ces secours est pernicieux. Lisez tous les jours quelque livre de piété, et faites un bon choix de ces livres ; quelques-uns renferment du poison sous un titre spécieux, évitez-les. La vie des Saints est toujours et agréable et instructive, lisez-là et faites-la lire en famille tous les jours, et ne craignez rien tant que les erreurs d'une fausse conscience.

## *DOUZIEME JOUR.*

### SAINT MARTIN, PAPE ET MARTYR.

SAINT MARTIN naquit à Todi ville de Toscane. Sa famille étoit considérable pour la noblesse, mais elle fut encore plus illustre pour avoir donné

un si saint Pontife à l'Eglise de Jesus-Christ. Ses parens cultiverent son esprit par l'étude, et l'Esprit-Saint prit possession de son cœur. Il étoit bien fait de corps, mais sa modestie rendoit son ame encore plus belle aux yeux de Dieu ; la pudeur étoit comme peinte sur son front, et la pureté de son cœur se manifestoit par sa modestie. Etant devenu habile Philosophe, il ne donna pas dans le piege de la vanité. Il fut savant sans être orgueilleux. Sa modestie répandoit sur sa science un éclat qui la faisoit plus remarquer. Il consacra son érudition en se consacrant lui-même au service des Autels ; il ne désiroit de vivre que pour Jesus-Christ ; il avoit pour la vérité cet amour vif qui fait répandre le sang quand il est nécessaire de le répandre pour la défendre ; mais la divine Providence qui vouloit lui confier le ministere de son Eglise, différa de l'honorer de la couronne du martyre ; afin de le lui faire mériter par ses travaux et ses glorieuses souffrances. Le Pape Théodore étant mort, saint Martin fut placé sur le Trône de l'Eglise par l'unanimité des voix. Un choix si judicieux remplit de joie l'Empereur, le Sénat et tout le peuple. On goûtoit par avance la félicité qu'on se promettoit du nouveau Pontife de Jesus-Christ. On ne se trompa pas. Il avoit les entrailles du bon Pasteur pour toutes les Brebis que Dieu avoit mise, pour ainsi dire, sous sa houlette. Le sein de sa charité etoit vaste, il y avoit place pour tous. La libéralité lui ouvroit les mains pour arroser l'indigence, pour faire couler dans le sein des pauvres les biens que Jesus-Christ lui avoit confiés pour soulager leurs miseres. Il avoit de la tendresse pour les bons Religieux ; l'accueil qu'il faisoit aux étrangers étoit admirable. Après avoir jeûné tout le jour il consacroit la nuit à la priere. Ceux qui donnoient dans l'égarement, il tâchoit de les ramener, et quand il les voyoit attendris et touchés du regret de leurs fautes, il

les assuroit de la miséricorde du Pere Céleste, qui ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et qu'il vive. C'étoit une image parfaite de Jesus-Christ souverain Pasteur de nos ames. Le Saint Siege jouissoit alors de la paix, et les Fidelles se reposoient sous la protection d'un Pere si charitable; mais les hérétiques exciterent une si violente tempête, que sans la vigilance de ce sage Pilote le peuple étoit en péril de faire naufrage dans la foi. Les Monothélites confondoient les opérations en Jesus-Christ. Ils soutenoient qu'il n'y avoit qu'une volonté en Jesus-Christ; ne voulant pas reconnoître que comme Dieu il a une volonté divine, et comme homme il a une volonté humaine. L'Empereur Constant avoit fait un Edit qui portoit le nom de type ou formule, par lequel sous prétexte de faire cesser les disputes, il défendoit de dire qu'il y eût deux volontés en Jesus-Christ, ou qu'il n'y en eût qu'une; favorisant ainsi les hérétiques en empêchant les Catholiques de soutenir la vérité. Dès qu'il eut appris l'élection de saint Martin, il ne manqua pas de lui envoyer le type et de le prier de l'approuver et de le munir de son autorité Apostolique, comme un Edit nécessaire pour finir les contestations qui s'étoient élevées dans l'Empire au sujet de la Religion. Mais le saint Pontife qui vit bien que ce type n'étoit qu'un artifice inventé pour donner atteinte à l'intégrité de la foi, pour insinuer dans les esprits le poison du Monothélisme, répondit généreusement qu'il perdroit plutôt mille vies, que d'approuver un écrit si dangereux; que quand tout le monde se détacheroit de la doctrine des saints Peres qui ont toujours regardé Jesus-Christ comme un adorable composé de deux natures entieres et parfaites, il ne s'en détacheroit jamais; que ni promesses, ni menaces, ni tourmens, ni la mort ne lui feroient jamais altérer le dépôt des vérités

orthodoxes. Après une réponse si précise et qui marquoit si bien l'intégrité de sa foi, pour couper racine au mal qui menaçoit l'Eglise, il assembla au plutôt un Concile de cent cinq Evêques dans l'Eglise de Saint-Jean de Latran, où sans craindre l'indignation de l'Empereur il condamna son type aussi bien que l'hérésie d'Heraclius son grand-pere, et déclara excommuniés tous ceux qui les suivroient. Il écrivit ensuite à tous les Prélats de l'Eglise Catholique une lettre circulaire pleine de la vigueur Apostolique, avec les actes du Concile qu'il avoit tenu. L'Empereur pourvut Olympe du Gouvernement de toute l'Italie, avec ordre d'arrêter tous les Evêques qui refuseroient de recevoir, de souscrire et de défendre le formulaire de foi contenu dans son Edit, et en particulier saint Martin. Olympe fit plusieurs tentatives pour contenter l'Empereur; mais il trouva le Clergé d'Italie si attaché à la Foi orthodoxe, qu'il ne put l'entamer de ce côté-là; c'est ce qui lui fit former le détestable dessein de se défaire du saint Pontife, lorsqu'il recevroit le Pain de vie de sa main. Quelle horreur! Il commanda à son écuyer de le frapper secrétement de son épée lorsqu'il seroit prêt à recevoir la sainte Hostie; mais il y a un Dieu protecteur de l'innocence. L'Ecuyer devint aveugle, sans avoir pu discerner saint Martin lorsqu'il communia Olympe. Il l'assura lui-même depuis avec serment. L'Empereur ne se rendit pas pour cela; mais toujours irrité contre l'Eglise Romaine de sa constance à rejeter tout ce qui étoit contraire à la foi, il confia le Gouvernement de Rome à Théodore Calliopas, lui donnant pour l'accompagner un autre Théodore, Gentilhomme de sa Chambre, et leur recommandant sur-tout d'enlever le Pape. Ils le trouverent à Saint-Jean-de-Latran occupé à louer Dieu. Il en sortit et vint au-devant d'eux environné d'un grand nombre de Fidelles, et tout le Clergé cria

à haute voix, sans crainte du Gouverneur : Anatheme à tous ceux qui diront ou qui croiront que notre saint Pontife Martin ait altéré le moindre article de la vraie foi. Anatheme encore à tous ceux qui ne persévéreront pas jusqu'à la mort dans la croyance orthodoxe. Calliopas qui étoit politique, dissimula, et quelque temps après on enleva le saint Pontife sans permettre à ses Clercs ni à ses domestiques de le défendre ; on le conduisit à Messine, et de là dans l'Isle de Naxos, où il souffrit beaucoup de miseres. De Naxos il fut mené à Constantinople, où après des outrages inouis, que des Païens auroient eu horreur de faire au Chef de l'Eglise Catholique, on l'enferma dans une prison, avec ordre d'empêcher que personne de la ville n'en fût averti. Il y demeura trois mois sans parler à qui que ce fût : après cela, le propre jour du Vendredi-Saint, on le porta au Sénat à cause de son extrême foiblesse. Il y comparut devant le Président, qui lui dit : Parlez, misérable, quel mal vous a fait l'Empereur ? Vous a-t-il ravi votre bien, ou bien en avez-vous reçu quelqu'autre injure ? Le Saint ne répondit point. On fit venir de faux temoins pour l'accuser : ils entrerent ; et après avoir juré sur les saints Evangiles, ils déposerent contre lui conformément à l'ordre qu'ils en avoient reçu ; et comme il s'en trouva qui ne pouvoient dire du mal d'un homme si saint, on les contraignoit par des menaces à déposer contre lui des choses capitales. Le grand Trésorier sortit du Sénat pour aller rendre compte à l'Empereur de sa négociation. Cependant des archers exposerent le Saint au milieu de la place publique ; de là il fut porté sur une éminence où étoit le Sénat, et où l'Empereur le pouvoit voir de sa chambre. Ce fut-là que le Grand Trésorier redoublant ses insultes, lui dit avec fierté : Vous voyez que Dieu vous a livré entre nos mains pour avoir conspiré contre l'Empereur ; vous avez aban-

donné Dieu, et Dieu vous a abandonné. Ensuite il lui fit ôter les marques de sa dignité, on ne lui laissa que sa tunique qui fut déchirée tout du long par la moitié ; on lui mit les fers au cou, et on le traîna en cet état dans un cachot, et une heure après dans une autre prison. Le lendemain Paul, Patriarche de Constantinople, étant à l'extrémité, l'Empereur fut le voir et lui raconta ce qui s'étoit passé touchant le Pape. Alors Paul se tourna de l'autre côté, et dit en soupirant : Ah, mon Dieu ! misérable que je suis, voilà de quoi combler la mesure de mes péchés. L'Empereur surpris de cette réflexion, lui en demanda la cause, et il répondit : N'est-ce pas une chose pitoyable de traiter ainsi des Evêques ? Il le pria ensuite de ne pas passer plus loin, et de se contenter de ce qu'il avoit fait souffrir au saint Prélat. Qu'on est éclairé quand on est près de mourir ! Enfin saint Martin fut envoyé en exil dans la Chersonese. Que ne souffrit-il pas dans cet exil ? Mais Dieu, dit le Prophete, mesure la grandeur des consolations sur la grandeur des tribulations de la vie ; plus on souffre au-dehors, plus on est intérieurement consolé. Comme il avoit un amour tendre pour l'Eglise, il prioit et jeûnoit pour obtenir de son Epoux les graces dont elle avoit besoin dans ces jours de tristesse ; mais comme il se voyoit dépérir de jour en jour, il sentit que sa mort étoit proche. Il fit savoir au Clergé de Rome ce qu'il souffroit pour la cause de la Religion et pour l'intégrité de la foi, pour lui dire le dernier adieu, et l'exhorter à se défendre du poison mortel de l'hérésie. Après avoir ainsi parlé aux Prêtres de Rome, sur le point de consommer son sacrifice, voici comme il parla à Dieu : Pasteur éternel des Fidelles de Jesus-Christ, mon Maître et mon Sauveur, vous savez que j'ai souffert jusqu'ici pour votre amour, finissez mon exil, déchargez-moi de ce corps mortel, afin que j'aille

contempler dans votre sainte Maison vos amabilités éternelles. Je vous recommande le troupeau que vous avez commis à mes soins ; souvenez-vous, Seigneur, qu'il est le prix de votre sang et la conquête de votre amour ; protégez-le, s'il vous plaît, en considération des mérites du Prince de vos Apôtres, saint Pierre ; faites-lui ressentir les effets de votre grande miséricorde contre les efforts des puissances infernales qui cherchent sans cesse à le dévorer. Rien ne convient mieux au caractere du bon Pasteur qu'une priere si pleine de tendresse. Son amour pour l'Eglise ne fut jamais plus ardent que lorsqu'il fut sur le point de perdre la vie. Ce glorieux Martyr de Jesus-Christ, après avoir combattu en héros, alla moissonner dans le Ciel ces palmes qui ne flétrissent point, et qu'arrose le torrent des voluptés éternelles. Sa mort arriva le douzieme Novembre 654.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*Deus, qui nos Beati Martini Martyris tui atque Pontificis, annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.*

O Dieu, qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance en la solemnité de votre Martyr et Pontife le Bienheureux Martin : faites par votre bonté qu'honorant sa naissance dans le Ciel, nous ressentions avec joie les effets de sa protection. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Épître de l'Apôtre saint Pierre.* **Chap. 4.**

*CHARISSIMI : Communicantes Christi passionibus, gaudete, ut et in revelatione gloriæ ejus gaudeatis exultantes. Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis : quoniam quod est honoris, gloriæ, et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit. Nemo autem vestrûm patiatur ut homicida, aut fur, aut maledicus, aut alienorum appetitor. Si autem ut Christianus, non erubescat : glorificet autem Deum in isto nomine : quoniam tempus est ut incipiat judicium à domo Dei. Si autem primùm à nobis : quis finis eorum, qui non credunt Dei Evangelio ! et si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ! Itaque et hi qui patiuntur secundùm voluntatem Dei, fideli Creatori commendent animas suas in benefactis.*

MES bien-aimés, ayant part aux souffrances de Jesus-Christ, réjouissez-vous-en, afin que quand sa gloire se manifestera, vous sentiez aussi des transports de joie. Si on vous fait des affronts à cause du nom de Jesus-Christ, ce sera un honneur pour vous ; parce que tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu divine, l'Esprit même de Dieu, repose sur vous. Que nul de vous au reste ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme médisant, ou comme un homme qui en veut au bien d'autrui. Que si quelqu'un souffre comme Chrétien, qu'il n'en rougisse point, mais qu'il glorifie Dieu à ce sujet-là : car voici le temps propre pour que le jugement commence par la maison de Dieu : et si c'est par nous qu'il commence, quelle sera la fin de ceux qui n'ont pas de foi pour l'Evangile de Dieu ! Et si le juste se sauvera à peine, où est-ce que l'impie et le pécheur paroîtront ! Ainsi ceux qui souffrent selon la volonté de Dieu, que ceux-là même, s'appliquent aux bonnes œuvres, confiant leurs ames au Créateur, qui est fidelle.

*Saint Pierre exhorte, en vrai Apôtre de Jesus-Christ, tous les Fidelles, non-seulement à souffrir patiemment tout ce qu'ils auront à souffrir pour Jesus-Christ, mais encore à se réjouir dans tout ce qu'ils auront à souffrir pour sa gloire, pour la défense de sa vérité, pour rendre témoignage à son Evangile; enfin à se réjouir de ce qu'ils souffriront, comme il a souffert pour la justice.*

## REFLEXIONS.

*Ayant part aux souffrances de Jesus-Christ, réjouissez-vous-en.* C'est à tous les Fidelles que le saint Apôtre parle; mais tous les Fidelles comprennent-ils le véritable sens de cette doctrine céleste? Ces hommes charnels et mondains entrent-ils dans l'esprit de ce grand Maître des Chrétiens? goûtent-ils l'importance de cette leçon? les personnes même Religieuses, ces gens dévoués par vœu, par état, au service de Dieu; ceux qui font profession de piété, jugent-ils tous comme l'Apôtre, des afflictions et des souffrances? On est convaincu, pour peu qu'on ait de la Religion, que la vie chretienne est une vie remplie de croix et une vie pénitente. Les plus fervens ne refusent pas de porter les croix; mais ils voudroient les choisir. Les afflictions durant la vie, sont de tous les états et de toutes les conditions; mais on trouve les domestiques toujours plus ameres. On convient qu'il faut souffrir; mais les adversités imprévues et subites déconcertent quelquefois les plus vertueux; cependant elles sont les plus salutaires. Ces afflictions ne sont point de notre choix; ce ne sont point de ces pénitences d'éclat, où il peut entrer de l'amour-propre, de la vanité, de l'humeur; ce sont des disgraces humiliantes, qui ne font nul honneur dans le monde, et où la nature n'a point de part; elles sont, pour ainsi dire, des présens

du Seigneur, et marquées de son sceau. C'est par-là, Seigneur, qu'elles nous doivent être cheres; trop heureux si nous pouvons nous assurer que nous satisfaisons à cette justice inexorable, devant laquelle les plus justes doivent trembler. *Hîc ure, hîc seca, modò in æternum parcas*, s'écrioit saint Augustin : Brûlez, mon Dieu, coupez, et ne ménagez pas un pécheur; trop heureux encore une fois d'échapper à cette éternité de peines qu'il a méritées. Ainsi ont pensé les Saints; d'où vient que nous ne pensons pas de même ? Les adversités nous font souvenir que nous servons un Maître mort en croix pour l'amour de nous; et que les afflictions sont, pour ainsi dire, consacrées en sa personne. *Inspice, et fac secundùm exemplar quod tibi in monte monstratum est* : Un Chrétien ne doit jamais perdre de vue ce divin modele. Le Calvaire doit être l'école de tous les Chrétiens, et Jesus-Christ en croix l'exemple qu'ils doivent copier pour lui être agréables. A ce triste spectacle, la nature est obligée de se taire, les passions sont effrayées, l'amour-propre doit se cacher : à ce spectacle, nos peines nous deviennent cheres; nous reconnoissons sensiblement l'indécence monstrueuse que commet un Chrétien qui veut être plus heureux sur la terre, que le Dieu qu'il adore ne l'a été quand il y a été visiblement pour l'amour de nous.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Ch. 14.

*IN illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem*

EN ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa

*et*

*et animam suam : non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum ; ne posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare ! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurere ei, qui cum viginti millibus venit ad se ! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.*

propre personne, il ne peut être mon Disciple : et qui ne porte pas sa croix, et ue me suis pas, ne peut être mon Disciple. Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever : ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille ! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

## MÉDITATION.

*Sur la médisance.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la médisance est un vice universellement odieux, et à Dieu, et aux hommes. A Dieu, qui étant l'amour et la charité essentielle, a par conséquent une opposition essen-

tielle à la médisance ; et ayant établi toute la morale de sa Religion sur ces deux grands préceptes : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur et de toute votre ame ; et vous aimerez votre prochain comme vous-même : rien ne peut lui être, ce semble, plus odieux que ce qui détruit et anéantit ce double amour auquel se réduisent les Prophetes et toute la Loi. Le vice de la médisance n'est pas moins odieux aux hommes, puisqu'il n'est point de vice qui soit plus ennemi de la société civile que la médisance ; nul qui cause de si grands maux ; et nul qui cache son poison avec plus d'adresse. Quel vice plus généralement répandu ? il n'épargne ni les Grands ni les petits, ni le sacré ni le profane ; les Têtes couronnées elles-mêmes ne peuvent éviter sa persécution. Qu'y a-t-il de plus odieux qu'un homme qui usurpe un pouvoir tyrannique sur la réputation de son prochain, qui le décrie, et qui l'attaque lors même qu'il est hors d'état de se défendre ? et voilà le caractere du médisant. L'Ecriture le représente comme un serpent qui se fait craindre par-tout où il est : *Terribilis in civitate sua*. Quels dégâts ne fait-il pas dans les villes, dans les communautés, dans les maisons particulieres ? Et quels effets plus funestes que ceux de la médisance ? quelle vertu à l'abri de ses traits ? quelle pureté à couvert de son souffle ? Il flétrit l'innocence la plus parfaite, il noircit la réputation la plus entiere, il dégrade même la plus éminente sainteté. Il ne tient pas à un médisant que la vertu ne perde tous ses droits avec son éclat, et que la piété la plus exemplaire ne devienne odieuse ; et ce qui est encore plus étrange, c'est que ce malheureux vice trouve sa place, et même du crédit parmi les personnes qui font profession de vertu. Ce n'est pas seulement parmi les libertins et dans les assemblées mondaines que la médisance regne, presque nulle

conversation aujourd'hui qui ne languisse, si la médisance n'y prête son sel. Mais que de pêchés, bon Dieu, de cette source funeste !

## SECOND POINT.

Considérez que la médisance est un péché d'autant plus grief qu'il est presque irrémissible, par l'impossibilité morale qu'il y a de réparer jamais le dommage que porte ce péché.

Les crimes les plus énormes peuvent être suivis d'un vif repentir et d'une contrition si parfaite, que Dieu, qui n'a que des entrailles de miséricorde pour les pécheurs pénitens, leur remet leurs péchés ; une sincere et humble confession absout des plus grands crimes ; l'on trouve dans les macérations de la chair et dans les pénitences du corps et de l'esprit, unies aux mérites de Jesus-Christ, de quoi satisfaire à nos dettes : mais toutes ces satisfactions ne suffisent pas pour la médisance. Détestez votre péché avec horreur, brisez votre cœur de la douleur la plus vive, avouez votre faute avec la derniere sincérité, faites porter à votre corps la peine que votre langue médisante a mérité ; rien de plus juste, rien de plus louable, rien de plus important. Mais il vous reste encore une obligation indispensable : cette personne innocente dont vous avez terni la réputation, et que vous avez décriée et noircie, demande une juste réparation ; et Dieu ne veut point accorder de pardon, que ce tort insigne que vous avez fait à votre frere ne soit réparé, que cette réputation noircie ne soit lavée ; et la chose est-elle aisée !

La réputation et l'opinion avantageuse que les hommes ont de la probité, de la vertu et du mérite des autres : la médisance a détruit cette bonne opinion dans l'esprit de tous ceux à qui elle s'est manifestée ; comment faire pour la ré-

tablir ? C'est une lumiere que le médisant a éteinte ; comment faire pour la rallumer ? Par quel art, par quelle industrie faire revenir deux ou trois cents personnes des sentimens qu'on leur a inspirés au désavantage du prochain ? comment détromper toute une ville de la mauvaise opinion qu'on a inspirée, et que le penchant qu'on a toujours à croire le mal a autorisée ? Et quand même le désaveu d'un médisant converti seroit public, rendra-t-il jamais à l'innocence, à la vertu, au mérite, l'éclat et le lustre qu'il leur a ôté ? On a beau se dédire, l'estime ne revient pas si aisément ; tant il est vrai que le tort insigne que fait la médisance est irréparable, et que ce péché ne trouve guere de pardon.

Cependant peu de péchés plus ordinaires, peu dont on se repente moins. On médit aussi aisément qu'on parle, la conversation même languit sans ce sel ; on médit en plaisantant, on médit par colere, par humeur, par habitude ; peu s'en faut qu'on ne médise par un motif de religion, tant la médisance est commune ; c'est une espece de persécution que le monde suscite à la vertu : peu de Saints qui en ayent été à l'abri, comme le prouve saint Paul de Constantinople ; la médisance n'épargne personne : mais quel sera le sort éternel des médisans ?

Mon Dieu, que la charité réciproque que vous nous recommandez tant, est un puissant remede contre la médisance ! Donnez-la moi, Seigneur, cette importante vertu, qui ne me laissant entrevoir que mes propres défauts, me cachera ceux de mes freres ; du moins me les fera-t-elle taire, en me les faisant excuser.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Dixi : Custodiam vias meas : ut non delinquam in lingua mea.* Psal. 38.

J'ai pris le parti de m'observer désormais avec soin, pour ne point pécher dans mes paroles.

*Verba mendacia longè fac à me.* Prov. 30.

Ne permettez jamais, Seigneur, que je dise une fausseté ni une médisance.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° La médisance est un discours injurieux contre l'honneur de quelqu'un; elle défigure tout, elle tient un redoutable tribunal toujours dressé pour juger les actions et les intentions même qu'elle va présomptueusement rechercher dans les cœurs; elle vient du chagrin qu'on a de voir les autres plus méritans et plus vertueux que nous ne sommes; elle vient de cette lâche envie, qui ne tend qu'à abaisser le mérite d'autrui; il faut la mépriser, et craindre seulement de la mériter. On peut dire que les médisances soutiennent aujourd'hui tout le commerce du monde; la conversation languit, on s'y ennuie, on ne sait que dire si la médisance ne l'égaye et ne la soutient. Rien cependant n'est plus dangereux pour le salut, rien de plus à craindre; une raillerie, une plaisanterie, un bon mot est bientôt dit: mais la plaie que fait ce bon mot, n'est pas si aisément guérie, ni l'incendie qu'il cause, si-tôt éteint. Mon Dieu, que de gens damnés seulement par la médisance! La malice de ce péché est toujours grieve, le tort qu'il fait est irréparable; jugez s'il est aisé d'en obtenir le pardon. Fuyez avec horreur ce péché, faites-vous une loi non-seulement de ne rien dire jamais qui blesse la charité et qui nuise à la réputation du prochain, mais d'excuser même les fautes les plus visibles; ne parlez d'autrui qu'à son avantage. N'avez-vous rien à dire qui lui fasse honneur: ne dites rien. Il y a de mauvais cœurs et des génies mordans, naturellement portés à médire, qui empoisonnent tout: ayez-les en horreur, fuyez-les, et soyez sûr que l'inclination et l'habitude à la médisance sont une

des marques les moins équivoques de réprobation.

2.° Il y a différentes sortes de médisances : on médit en imputant faussement un crime à une personne innocente, et c'est une calomnie; on médit en disant comme une chose assurée ce que l'on n'a appris que par un bruit confus et incertain ; on médit en révélant une faute secrete ; on médit en communiquant à d'autres ce qu'on nous a révélé. C'est une détraction que de rendre public un fait qui n'est encore su que de très-peu de personnes ; c'est une autre détraction que d'en faire confidence à une seule personne même, à moins qu'il n'y ait de la nécessité ou quelque grande raison qui y oblige. S'il s'agit même d'une faute qui ait éclaté, on peut encore pécher en la rapportant avec exagération, ou en y ajoutant des particularités qui étoient inconnues, et qui la rendent plus criminelle. En retranchant des circonstances qui les adoucissent, et qui en diminuent la honte, on peut interpréter en mauvaise part des actions qui au dehors paroissent bonnes ; et alors soit que nos soupçons soient téméraires, ou qu'ils ayent quelque fondement, c'est détracter que d'en faire part aux autres. Il y a des médisances qui font du bruit, il y en a de muettes : un geste, un sourire, un demi-mot, un ton de voix, un silence sec, peuvent tenir lieu d'une piquante médisance ; celles qui sont mêlées de railleries, ne sont pas les moins ameres ; on médit en contrefaisant les gestes et les airs défectueux d'une personne. Faites-vous une loi d'éviter scrupuleusement toutes ces sortes de médisances, et de ne jamais rien dire, même par divertissement, qui tourne en ridicule les autres ; ne parlez même jamais des défauts naturels d'autrui.

## *TREIZIEME JOUR.*

### SAINT STANISLAS KOSTKA, NOVICE DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

SAINT STANISLAS sortit d'une des plus anciennes maisons de Pologne. Dès qu'il fut en âge d'étudier, on mit auprès de lui un jeune Gentilhomme appelé Jean Bilinski, pour lui servir de Gouverneur et pour lui enseigner les Principes de la Langue Latine. Mais l'Esprit-Saint avoit prévenu la vigilance d'un maître, il avoit donné depuis long-temps à Stanislas les premieres leçons de la Science des Saints. Aussi-tôt que Stanislas fut capable de connoître Dieu, il se sentit porté à l'aimer, et il disoit souvent lui-même que le premier usage qu'il avoit fait de sa raison, avoit été de s'offrir et de se consacrer à Notre-Seigneur. Que ne doit-on pas attendre d'une ame qui, à la premiere lueur d'une raison développée, sait s'attendrir sur les amabilités de Dieu, et lui rendre un amoureux hommage! On donnoit à Stanislas le nom d'Ange, c'étoit son vrai caractere. Il n'y avoit rien de plus beau que lui, et l'on disoit de sa beauté ce que saint Ambroise dit de celle de la sainte Vierge, qu'elle inspiroit le désir d'être chaste, et que c'étoit assez de le regarder pour dissiper les tentations impures. Il avoit une pudeur si délicate, qu'il ne falloit qu'une parole trop libre pour le faire évanouir. L'amour qu'il avoit pour la pureté lui faisoit éviter avec un soin extrême tout ce qui pouvoit le moins du monde la ternir. Il aimoit à être vêtu simplement; il haïssoit le jeu, il fuyoit les conversations dangereuses, et c'est ce qui contribuoit plus que toute autre chose à le conserver dans l'innocence; il

étoit toujours occupé à l'étude ou à la priere. Il étudia dans la maison paternelle jusqu'à l'âge de quatorze ans, qu'on pensa à le mettre au College. Il y avoit en ce temps-là à Vienne en Autriche un célebre Séminaire sous la conduite des Jésuites, établi par l'Empereur Ferdinand, pour y faire élever la jeune Noblesse d'Allemagne dans la crainte de Dieu et dans l'étude des belles-lettres. Stanislas y fut envoyé avec un de ses freres nommé Paul. Rien ne convenoit mieux à sa piété : en peu de temps il fut regardé dans le Séminaire comme un modele des plus parfaites vertus. Mais cette vie étoit trop paisible pour être d'une longue durée. Dieu ne laisse jamais long-temps les Saints en repos : comme ils doivent être conformes au Chef des prédestinés, qui est Jesus-Christ, l'homme de douleurs, il leur ménage des croix, afin que par les souffrances ils portent sur eux les traits de cette divine ressemblance. Stanislas sortit du Séminaire, et il fut contraint d'aller demeurer chez un Luthérien. Il y eut beaucoup à souffrir ; car Paul Kostka voyant que la vie de Stanislas étoit si fort contraire à la sienne, et voyant en lui un censeur incommode, dont la conduite réglée étoit une condamnation secrete de son libertinage, le chagrin qu'il conçut contre lui, fut si grand, qu'il le porta à le persécuter sans relâche. Il prenoit plaisir à lui donner de la confusion en toute rencontre, et à le tourner en ridicule sur tout ce qu'il faisoit; il l'accusoit de manquer de naturel. Mais enfin voyant que tout cela ne réussissoit pas, et que Stanislas ne relâchoit rien de sa ferveur, il s'emporta contre lui avec tant d'excès, qu'il le frappa plusieurs fois très-rudement. Stanislas souffroit ces traitemens indignes avec la constance d'un petit Martyr. Quoi qu'on lui eût fait, point de murmure, nulle plainte, même égalité de visage. Mais enfin les mauvais traitemens qu'il recevoit de son frere, joints à l'auste-

rité de sa vie, lui causerent une maladie dont il pensa mourir. Il en revint par la faveur de la Sainte Vierge, qui lui fit connoître qu'il devoit entrer dans la Compagnie qui porte le nom de son Fils. Il y demanda une place ; mais il y eut des obstacles qui s'opposerent à son dessein. Le saint jeune homme voyant que toutes les mesures qu'il avoit prises pour venir à bout de son entreprise, ne lui réussissoient pas, résolut de n'en traiter plus qu'avec Dieu. Il se mit en priere, et levant les yeux au Ciel, il conjura ardemment Notre-Seigneur de lui donner des moyens de lui obéir. Ce fut dans la ferveur de cette priere qu'il se sentit fortement inspiré de quitter Vienne et de s'éloigner davantage de son pays, dont il voyoit bien que le voisinage seroit toujours un obstacle à son dessein. Il obéit à l'inspiration, et étant sorti de Vienne, il se dépouilla de son habit pour le donner à un pauvre, et il en prit un de toile qu'il avoit fait faire exprès ; puis s'étant ceint d'une corde, et y ayant attaché son chapelet, il prit un bâton en main, et dans cet équipage il continua son chemin vers Ausbourg. Y étant arrivé et n'y trouvant pas le Pere Provincial, il se rendit à Dilingue pour le voir : ce fut entre ces deux villes qu'arriva le prodige que voici. Un jour qu'il vouloit communier, il trouva dans un village qui étoit sur son chemin une Eglise ouverte et des paysans dedans qui prioient Dieu. Stanislas ayant cru que c'étoit-là une occasion commode pour entendre la Messe et pour faire ses dévotions, entra dans cette Eglise et se mit en prieres comme les autres. Il n'y eut pas demeuré long-temps qu'il reconnut à la maniere dont on y faisoit l'Office divin, que c'étoit un temple de Luthériens. Il eut une douleur incroyable de voir les saints Mysteres profanés par ces Ministres impies, et de ne pouvoir satisfaire le désir qu'il avoit de recevoir ce jour-là Jesus-Christ. Il en pleura

amérement, et s'en plaignit à son Bien-aimé d'une maniere si touchante, qu'il mérita d'en être consolé ; car pendant qu'il faisoit cette amoureuse plainte, il vit paroître une troupe d'Anges, dont l'un qui portoit le pain de vie en ses mains s'étant approché de lui avec un air plein de majesté, le communia, le laissant comblé de joie dans la possession de Jesus-Christ. Le Provincial, que Stanislas trouva à Dilingue, l'aima dès qu'il le vit, et se sentit porte à favoriser l'exécution de son dessein. Il l'éprouva ; et comme il découvrit en lui des qualités rares, et des dons surnaturels, il le regardoit comme un enfant que Dieu envoyoit à son Ordre encore naissant, pour en être un jour une des plus vives lumieres. Cette pensée lui fit prendre la résolution de l'envoyer à Rome, afin de l'éloigner davantage de ses parens, et de leur faire perdre l'envie de le retirer, par la difficulté qu'ils y trouveroient, quand ils le sauroient si loin d'eux. Il l'envoya donc à Rome. Dès que Stanislas y fut arrivé, il alla se jeter aux pieds du Pere Général qui étoit alors saint François de Borgia. Le Saint l'embrassa tendrement, et lui dit ces paroles qui lui remplirent le cœur de la plus sensible consolation qu'il eût jamais ressenti : Je vous reçois avec joie, Stanislas; j'ai trop de preuves que Dieu vous veut dans notre Compagnie, pour vous en refuser l'entrée. Stanislas trouva dans sa retraite des douceurs qu'il n'avoit pas encore goûtées. Dieu qui l'avoit conduit dans la solitude pour lui parler au cœur, fit sur lui une si abondante effusion de lumiere, un si doux épanchement de consolations intérieures, que celui à qui le Maître des Novices avoit donné le soin de sa conduite dans ses premiers exercices, disoit qu'il étoit tout confus qu'on l'eût obligé de prendre la direction d'une personne dont il auroit dû être le disciple. Mais quel fut l'épanouissement de sa joie, lorsqu'on lui donna

la soutane et qu'on le mit avec les autres Novices. Il avoit l'esprit si plein de l'idée de son bonheur, qu'il ne pouvoit se lasser d'en parler. Il reçut une lettre foudroyante de son pere ; mais il pleura sur son aveuglement sans se sentir ébranlé. Rien n'étoit plus fervent que notre saint Novice. Ses actions respiroient je ne sais quoi de fervent et d'animé qui le distinguoit des autres, lors même qu'il ne faisoit que ce que faisoient les autres. Il imitoit ce qu'il remarquoit de plus parfait dans chacun de ses freres : ses mortifications n'avoient de borne que celle que leur prescrivoit l'obéissance. L'obéissance étoit si parfaite en lui, que son Maître des Novices disoit, qu'il ne croyoit pas que l'on y pût rien ajouter ; il gardoit les Regles et l'ordre de la discipline monastique avec une exactitude très-exemplaire. Son humilité étoit profonde, sa douceur aimable et engageante. Tout respiroit en lui ce caractere de douceur. Mais quel fut son amour pour Dieu ! Stanislas n'avoit pas seulement pour Dieu cet amour de préférence qui fait l'essence de la charité, il avoit encore pour lui cet amour de tendresse qui est un effet de la charité fervente, et qui se fait sentir vivement au cœur. Ce feu d'amour pénétroit tellement son cœur, qu'il lui falloit prendre l'air pour ne pas tomber en défaillance. Plus cette victime d'amour approchoit de la consommation de son sacrifice, moins Dieu paroissoit l'épargner. La tendresse de son amour alloit jusqu'aux larmes, on lui voyoit toujours les yeux baignés de pleurs ; et le Cardinal Bellarmin rapporte dans le livre du Gémissement de la Colombe, qu'il en versoit des torrens dans ses communications avec Dieu. De l'union intime qu'il avoit avec Dieu, naissoit le pouvoir qu'il avoit de rendre la tranquillité aux ames peinées. Lui faisoit-on confidence des peines intérieures où l'on étoit : on voyoit d'abord revenir la sérénité et le calme, dès que Stanislas avoit prié.

Quel zele n'avoit-il pas pour les intérêts de la Mere de Dieu ? Il étoit si passionné pour sa gloire, qu'il avoit fait une étude particuliere de ce que les Auteurs en ont dit de plus sublime et de plus propre à donner de hautes idées de sa grandeur. Cependant la victime alloit chaque jour se consumant; il n'y avoit pas encore dix mois accomplis que Stanislas étoit au Noviciat, lorsqu'il se sentit intérieurement averti que sa mort étoit proche. Il s'en expliqua d'une maniere propre à faire connoître sa disposition; mais sa jeunesse et sa santé empêcherent qu'on ne fît autrement attention à ce qu'il disoit d'assez positif sur sa mort prochaine. Comme Stanislas aimoit Dieu de tout son cœur, il n'aimoit pas la vie qui l'en séparoit : il ne pouvoit s'empêcher de désirer la mort qui le devoit unir à lui pour jamais, aussi la demandoit-il continuellement à Dieu : il fut exaucé, la fievre l'alita. Cette premiere marque qu'il plut à Dieu de donner à Stanislas que ses désirs étoient exaucés, lui causa une joie qui passa du cœur au visage. Le mal resta quelque temps à peu près dans le même état, il n'augmenta point; mais enfin il tomba dans une défaillance qui commença à faire craindre que ce qu'il avoit dit de sa mort, ne se trouvât que trop vrai : on le fit revenir, et on se hâta de lui donner les derniers Sacremens. Stanislas reçut le Viatique et l'Extrême-Onction avec des sentimens de joie, qu'il exprima malgré sa foiblesse par le feu qui parut alors dans ses yeux et sur son visage. Le froid de la mort qui commençoit à le saisir, n'éteignit point la vivacité de son amour. On lui demanda s'il étoit bien résigné à la volonté de Dieu. Il répondit d'un air tranquille : Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. Il passa ensuite quelque temps à s'entretenir avec Dieu, tenant en sa main une image de la sainte Vierge qu'il baisoit souvent, et ayant son chapelet passé

autour de son bras. Enfin la sainte Vierge s'étant présentée à lui, accompagnée d'une nombreuse troupe de Vierges, comme on l'apprit de sa propre bouche, il rendit l'esprit entre les mains de sa bonne Mere, un peu après trois heures du matin, le 15 Août 1568, sur la fin de la dix-huitieme année de son âge, et dans le dixieme mois depuis son entrée au Noviciat. Le concours de ceux qui assisterent à ses funérailles fut extraordinaire, si bien que la cérémonie de ses obseques avoit plus l'air d'un triomphe que de l'appareil d'un convoi funebre. Aussi voyoit-on sur le visage de Stanislas mort comme un rejaillissement de la gloire dont il jouissoit dans le séjour de la vie éternelle. Ses miracles et ses vertus l'ont fait mettre au nombre des Saints. Disons ici avec le Sage : Il s'est rendu parfait en peu de temps, et dans le petit nombre d'années qu'il a vécu, il s'est autant avancé que ceux qui ont une plus longue vie. Dieu s'est hâté de le tirer de ce lieu de misere et de péché, parce que son ame lui étoit agréable.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*ADESTO, Domine, supplicationibus nostris, quas in Sancti Stanislai Confessoris tui solemnitate deferimus: ut qui nostræ justitiæ fiduciam non habemus, ejus qui tibi placuit precibus adjuvemur. Per Dominum, etc.*

SEIGNEUR, écoutez favorablement les humbles prieres que nous vous faisons dans la solemnité de votre Confesseur saint Stanislas; afin que ne mettant point notre confiance en notre justice, nous soyons assistés par les mérites de celui qui a eu le bonheur de vous plaire. Par N. S., etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens.* Chap. 3.

*FRATRES : Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei : propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo non habens meam justitiam, quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu : quæ ex Deo est justitia in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius : configuratus morti ejus : si quo modo occurram ad resurrectionem, quæ est mortuis. Non quòd jam acceperim, aut jam perfectus sim : sequor autem, si quomodò comprehendam, in quo et comprehensus sum à Christo Jesu.*

MES Freres : J'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages les avantages que j'avois ; et même je compte toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ, et que je me trouve en lui, non avec la justice qui me venoit de la loi, mais avec celle qui vient de la foi en Jesus-Christ, avec la justice qui vient de Dieu par la foi, pour connoître ce qu'il est, quelle est la vertu de sa résurrection, et la part que j'ai à ses souffrances, exprimant en moi l'image de sa mort. En sorte que je puisse parvenir à ressusciter d'entre les morts ; non que j'aye déjà atteint jusques-là, ou que je sois déjà parfait : mais je suis ma route, afin de pouvoir arriver au terme pour lequel j'ai été destiné par Jesus-Christ.

*Cette Épître aux Philippiens est d'un style plus coulant et plus aisé, écrite avec un esprit plus ouvert et plus content, que les autres Épîtres de cet Apôtre, quoiqu'il fût alors dans les liens : il y découvre toute la bonté de son cœur avec une entiere effusion.*

*Il ne mêle ici ni reproche, ni réprimande. Ce qui est une marque, dit saint Chrysostôme, que les Philippiens étoient d'une vertu consommée.*

## RÉFLEXIONS.

*Je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ.* Un bon esprit, un homme de bon sens, éclairé des lumieres de la foi, plein de religion, dont le cœur n'est point corrompu, dont les mœurs sont pures, ne sauroit parler autrement. La seule raison autorise ce jugement. Biens, honneurs, plaisirs du monde, quel mérite, quel prix avez-vous, comparés au bonheur éternel, et à la source infinie de tous biens, qui est Dieu même ? quelle convenance, quelle proportion entre tout ce que le monde peut promettre de biens, et Jesus-Christ le principe, l'auteur et le distributeur de tout bien ? Bon Dieu ! se laissera-t-on éternellement fasciner l'esprit par de grands mots, qui ne signifient, à proprement parler, que des biens apparens et imaginaires ? Y en eut-il jamais en effet de réels et de permanens dans le monde ? y en peut-il jamais avoir qui remplissent, qui rassasient, qui rendent l'homme véritablement heureux ? Richesses abondantes, emplois honorables, honneurs éclatans, titres pompeux, naissance illustre, plaisirs séduisans, fortune éblouissante, qu'êtes-vous au jugement de Dieu même ? que paroîtrez-vous à ces heureux du siecle même mourans ? des nuées éclatantes, mais sans eau, et que le moindre vent promene dans les airs ; une fumée après laquelle on court, on se morfond, qui se dissipe à mesure qu'elle s'éleve. Tout ce qui irrite l'orgueil et la cupidité, tout ce qui flatte les sens et l'amour-propre, fit-il jamais un homme heureux ? Vanité des vanités, et tout n'est que vanité, s'écrie l'homme du monde le plus riche, le plus puis-

sant, le plus heureux selon le monde, après en avoir fait la plus longue et la plus tranquille expérience. Cependant cette opinion de félicité qu'on se flatte de trouver dans la possession des honneurs et des biens sur la terre, n'est en effet qu'une opinion dont on ne peut pas, disons mieux, dont on ne veut pas se défaire. Tous les biens, tous les honneurs, tous les plaisirs du monde n'ont de prix et de mérite que dans le sacrifice qu'on en fait. Leur possession est une source intarissable de soins fatigans, de chagrins cuisans, de repentirs et d'inquiétudes. Ce n'est qu'en les sacrifiant à Dieu qu'ils nous servent. Que nous en soyons maîtres, ou pour mieux dire, que nous en soyons esclaves toute la vie, tous les soins que nous aurons pris, et tous les chagrins que nous aurons eus sont tous à pure perte. Le plus puissant Monarque naît pauvre et denué de tout en sa personne; et fût-il le maître de tout l'univers, eût-il régné long-temps, il faut qu'il meure aussi pauvre que le plus vil de ses sujets. O qu'il est vrai qu'il n'y a de vrais sages que les Saints, et que la véritable sagesse consiste à regarder tout comme étant ce qu'il y a de plus méprisable et de plus abject dans le monde, pour gagner Jesus-Christ, seule source de toute félicité et de tout bien.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Chap. 12.

*In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Venditè quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples: Ne craignez point, petit troupeau; car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône. Faites en sorte

*sacculos, qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.*

d'avoir deux bourses qui ne s'usent point ; un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

## MÉDITATION.

*Sur les trois sentimens de pieté les plus familiers de ce saint Novice.*

1.° *Non sum natus præsentibus, sed futuris.*

Je ne suis pas au monde pour les biens de la terre, mais pour les biens éternels.

2.° *Melius est cum obedientia parva facere, quam per propriam voluntatem magna præstare.*

Il vaut mieux faire peu en obéissant, que de faire de grandes choses en suivant sa propre volonté.

3.° *Mater Dei est Mater mea.*

La Mere de Dieu est ma chere Mere.

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que tout nous prêche cette vérité. La caducité, le vide, le néant des biens, des honneurs, et de tout ce qui enchante sur la terre ; la foi, la raison, la briéveté de cette vie ; tout nous dit que nous sommes faits pour une fin plus noble et plus excellente que tout ce qui est créé. Nous naissons, pour ainsi dire, avec ce fonds de Religion ; nous sentons que nulle créature ne peut nous rendre heureux, et qu'il n'y a que Dieu qui seul est notre derniere fin. Dieu n'a pu nous former pour d'autre que pour lui. Toute autre fin que celle-là étoit incapable de nous satisfaire,

Nous n'avons qu'à consulter là-dessus notre cœur. Il dit depuis le commencement de notre vie, il dit, et il le dira durant toute l'éternité : *Fecisti nos, Domine, ad te, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Je ne suis fait que pour Dieu, et ne cesserai d'être inquiet, d'être affamé, altéré, jusqu'à ce que je sois plein de vous, ô mon Dieu, jusqu'à ce que je trouve mon repos en vous. Ce fut cette vérité, ce fut cette pensée qui porta saint Stanislas à regarder avec dégoût, avec mépris tout ce qui flatte le plus dans le monde : naissance illustre, opulence séduisante, honneurs inséparables de sa qualité, espérances si bien fondées sur son nom, sur le brillant de son esprit, sur la douceur de son naturel, sur la faveur des Grands, sur tous les agrémens de sa personne. A l'âge de quinze ans, lorsque le monde ne présente au cœur et à l'esprit que ce qu'il y a de plus tentant, lorsque toutes les avenues du monde paroissent si stériles, Stanislas découvre sous tous ces dehors séduisans, le vide et le néant de tout ce qui flatte les passions et les sens ; et ne trouvant de véritable bien, d'honneur plein et réel, de plaisir pur, exquis et rassasiant qu'au service de Dieu, il quitte son pays comme un autre Abraham ; il quitte tout ce qu'il a de plus cher, de plus flatteur, tout ce qui peut tenter un jeune cœur, pour ne posséder que Jesus-Christ en qui il trouve le centuple. S'est-il trompé, a-t-il été dans l'erreur, en méprisant les grandeurs et les avantages qu'il auroit pu trouver dans sa famille, et en préférant les opprobres, la croix et les humiliations de l'état Religieux à tous les avantages du siecle ? Ne sommes-nous pas faits pour le Ciel aussi-bien que lui ? Pourquoi nous attacherions-nous à la terre ? Que ne nous détachons-nous promptement, à l'exemple de ce Saint, de tout ce que nous sentons de terrestre dans nous ?

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de voie plus sûre, plus droite, ni plus courte pour arriver à une haute perfection, que celle de l'obéissance. Ce ne sont pas les grands travaux, les actions éclatantes, les talens rares, ni tout ce qui tient du merveilleux qui nous éleve à une éminente sainteté. Combien de grands Saints n'ont rien fait de fort éclatant ni de fort extraordinaire. Saint Stanislas est un exemple des plus instructifs sur cet article : un jeune homme de seize à dix-sept ans, un Novice de dix mois, d'une santé foible et délicate, n'a pu rien faire que de fort commun; mais la parfaite obéissance est un grand secret pour plaire à Dieu dans ce qu'il y a de moins pénible dans l'état Religieux, et toute la vertu la plus sublime, c'est de lui plaire. En vain feroit-on les merveilles les plus étonnantes, en vain passeroit-on ses jours dans les plus grandes austérités, si l'on ne fait ce que Dieu veut, tout est compté pour rien : le mérite consiste à lui plaire; or par l'obéissance on est sûr qu'on lui plaît. Une personne Religieuse est assurée de faire tout ce que Dieu veut, quand elle ne fait que ce qui plait à ceux qui la gouvernent. Mais quand on ne veut faire que ce qui est de notre choix, quand par adresse, ou par flatterie, par des plaintes, ou par d'autres détours, on oblige le Supérieur, dit Cassien, à ne faire que ce qu'on souhaite, peut-on raisonnablement se flatter de ne faire que ce que Dieu veut? Il est vrai qu'on se rassure sur une espece de soumission vague et imaginaire, qui consiste à connoître que si les Supérieurs se servant de leur droit, nous mettoient dans la nécessité de faire le contraire de ce que nous voulons, nous serions obligés de le faire; et à la faveur de cette idée générale, on

continue par provision à ne faire que ce qu'on veut. C'est une consolation bien douce à un Religieux de mourir dans le lieu et dans l'emploi où Dieu nous a placés. Quand cet emploi et ce poste sont l'effet de nos intrigues secretes et de nos sollicitations, ou le fruit de notre choix, ressent-on cette douce consolation à cette derniere heure? Saint Stanislas voyoit les ordres de Dieu dans ceux qu'il recevoit de ses Supérieurs et de ses Regles. S'il travailloit, s'il prioit, c'étoit toujours pour faire la volonté de Dieu. C'est le chemin qu'il a tenu pour se sanctifier : le suivons-nous? Mais un des grands moyens dont ce saint-Novice s'est servi pour arriver à cette haute sainteté, ç'a été la tendre dévotion envers la sainte Vierge. C'est par la protection spéciale et toute-puissante de cette Reine des Saints, qu'il s'est conservé dans cette pureté parfaite, dans cette grande innocence, dans cette ferveur de dévotion, qui en si peu d'années l'ont fait arriver à un si haut degré de sainteté, qu'elle lui a mérité les honneurs de l'Eglise. C'est à ma chere Mere, disoit-il, que je dois toutes les graces que j'ai reçues de mon Dieu, et singuliérement celle de ma vocation en sa Compagnie. La sainte Vierge n'est pas moins notre Mere que de saint Stanislas; mais sommes-nous ses enfans? C'est notre pureté, c'est notre humilité, c'est notre dévotion envers elle, qui doivent répondre.

Donnez-moi, Seigneur, ce dégoût des créatures, ce goût pour le Ciel, cet ardent désir de vous plaire, et cette vive et filiale tendresse envers votre sainte Mere; je vous demande cette triple faveur par l'intercession de votre grand serviteur saint Stanislas

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Notum fac mihi, Domine, finem meum.* Psal. 38.

Faites, Seigneur, que je ne perde jamais de vue ma fin derniere.

*Monstra te esse Matrem.* Eccl.

Faites voir, Vierge sainte, que vous êtes ma Mere; et que je n'oublie rien pour faire voir que je suis votre fils.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE nous n'avons été faits que pour Dieu, quel crime, quelle impiété même de nous livrer aux créatures! Nous appliquons, nous usons notre esprit, nous prodiguons notre cœur en faveur du monde : combien de soins, de fatigues pour les biens créés! nous servons le monde avec autant d'empressement et de ponctualité que si nous n'avions point d'autre Maître. Sommes-nous nés ses esclaves? nullement : Dieu seul est notre souverain Maître; et n'est-ce pas Dieu que nous servons si mal? Convainquez-vous bien de cette importante vérité, sur quoi toute notre croyance porte, et conformez-y votre conduite. Ne cessez de vous dire à vous-même, le matin, le soir et à toute heure : Je ne suis point au monde pour les biens de la terre, mais pour les biens éternels : je ne suis sur la terre qu'en passant, et comme étranger. Que vous soyez dans l'abondance, que vous soyez dans la disette, dans l'adversité ou dans la prospérité, dites-vous sans cesse : Je ne connois que Dieu, pour le servir et pour lui plaire; et je compte pour rien tout ce qui n'est pas Dieu, ou qui ne me sert pas pour aller à Dieu.

2.° Etes-vous Religieux : Ne vivez que pour faire en tout la volonté de Dieu. Ne faites jamais rien de votre choix : regardez vos Supérieurs comme les interpretes sûrs de la volonté de Dieu; et n'ayez jamais aucune part à vos destinations, à vos emplois, dépendez en tout de l'obéissance; c'est le secret infaillible de vous faire Saint. Quelque offre qu'on vous fasse de choisir vous-

même un poste, un exercice, un emploi, laissez-vous conduire par la Providence; rien ne nous nuit davantage que notre propre volonté. Voulez-vous vivre content, voulez-vous mourir avec joie, et ressentir les doux effets de la confiance en la bonté divine : dépendez en tout de l'obéissance, vous serez sûrs de faire en toutes choses ce que Dieu veut. Mais ayez sur-tout une tendresse et une dévotion singuliere envers la sainte Vierge; nulle marque plus sûre de prédestination que cette véritable et tendre dévotion. Ne l'appelez jamais que votre chere Mere; aimez-la comme telle, servez la avec ferveur, avec zele; et après Jesus-Christ, que toute votre confiance soit en la Mere de Dieu.

## *QUATORZIEME JOUR.*

### SAINT DIDACE, RELIGIEUX DE L'ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS.

SAINT DIDACE vint au monde dans le Bourg de Saint-Nicolas au Diocese de Seville en Andalousie. Ses parens n'eurent pas de quoi lui faire une fortune éclatante; mais ils lui inspirerent la crainte de Dieu, qui vaut mieux que tous les trésors. Dieu prit possession de son cœur encore tendre, l'Esprit-Saint fut son guide dès l'enfance. Aussi le vit-on aimer la retraite et la priere. Dès-lors il se fit remarquer par son amour pour les choses spirituelles, par sa modestie, son abstinence et la pureté de ses mœurs. Ce fut ce divin Esprit, qui le sépara du commerce du monde, afin qu'il ne perdît pas dans une jeunesse avancée l'innocence qu'il lui avoit conservée dans l'enfance. Didace alla se mettre sous la conduite d'un Prêtre vertueux qui vivoit dans les exercices de

la pénitence et de la contemplation, reclus en un hermitage qui n'étoit pas loin du Bourg Saint-Nicolas. Il mena dans cette solitude une vie pure et dégagée de toute affection terrestre, il méditoit les vérités du salut, il jeûnoit et prioit sans cesse, il ne vivoit que d'aumônes. Pour éviter l'oisiveté, tout le temps que l'oraison et les exercices de piéte lui laissoient libre, il l'employoit au travail des mains. Son travail même n'interrompoit pas sa priere. Quelque chose qu'il fît, il avoit toujours Dieu sur les levres et dans le cœur. Les ouvrages qu'il faisoit, il ne les vendoit point, parce qu'il avoit renoncé à l'argent, mais il en gratifioit ceux qui lui faisoient l'aumône, refusant généreusement ce que cette considération les portoit à vouloir lui donner au-delà de ses besoins. Souvent il partageoit son nécessaire avec d'autres pauvres. Son désintéressement alloit si loin, qu'un jour ayant trouvé une bourse en son chemin, il ne daigna pas la ramasser. Son humilité étoit si parfaite, que ce qui l'avilissoit devant les hommes, il le recevoit avec joie. Il tâchoit de retenir son esprit, son corps, tous ses sens avec le frein d'une mortification continuelle. Son attention, sa vigilance, cette circonspection jalouse qui le renfermoit sans cesse en lui-même, le mettoient hors des surprises de l'ennemi de son salut. Cet esprit de vigilance qui lui faisoit observer toutes ses démarches, lui fit remarquer des pieges tendus à l'innocence dans le monde, il voulut s'en garantir. Il demanda une place dans l'Ordre de l'Observance de Saint-François, et il l'obtint. Il ne voulut y être qu'au rang des Freres Lais, parce qu'il étoit sans érudition, et que cet état favorisoit davantage son humilité. Il se proposa d'abord de garder la Regle de l'Institut à la lettre; aussi sa conduite pouvoit elle passer pour l'accomplissement le plus parfait de la Regle. L'esprit primitif du saint Patriarche, c'est-à-dire, l'esprit d'hu-

milité, de pauvreté, de mortification, de charité chrétienne, reluisoit dans ce modele vivant d'humilité, de pauvreté, de mortification, de charité chrétienne. Il s'étoit tellement dévoué à l'obéissance, qu'il trouvoit autant de maîtres que de personnes qu'il voyoit. Il ne distinguoit point les ordres de ses Supérieurs des ordres de Jesus-Christ même; il les écoutoit comme il auroit écouté Jesus-Christ même, parce qu'ils étoient revêtus de l'autorité de Jesus-Christ. La volonté de Dieu étoit sa regle; hors de l'ordre de cette volonté suprême il ne vouloit rien. Quelque emploi qu'on lui donnât, tout lui étoit indifférent; tout ce qui portoit le caractere de la volonté de Dieu lui étoit cher; tout ce qui n'étoit pas revêtu de ce caractere, quelque grand, quelque doux qu'il fût d'ailleurs, n'avoit nul attrait pour lui. Ses austérités étoient étonnantes, sa vie étoit comme un jeûne continuel. Sa chair il la traitoit durement, il n'étoit point content qu'elle ne fût toute ensanglantée? Un jour d'hiver qu'il avoit cru sentir en elle quelque ardeur de la concupiscence, il ne fit pas difficulté de s'aller jeter dans une eau glacée, et d'y demeurer jusqu'au danger d'éteindre même la chaleur naturelle avec ce feu étranger qu'il en vouloit séparer. La pauvreté universelle tant recommandée et tant pratiquée par saint François, lui étoit si chere, qu'on ne pouvoit pas dire qu'il eût autre chose que le méchant habit qui le couvroit, avec un chapelet et un livre de méditations et de prieres. Ce peu même ne lui appartenoit pas, et selon lui, il n'avoit rien en propre que le péché qu'il s'efforçoit sans cesse de détruire. Cette grande pauvreté ne l'empêcha pas de paroître riche à l'égard du prochain; sa charité, toujours industrieuse, trouvoit des ressources aux nécessités les plus désespérées. Cependant les Supérieurs de son Ordre le croyant capable de quelque chose de plus que du travail

travail des mains, l'envoyerent aux Isles Canaries pour être Gardien d'un Couvent qu'ils avoient dans l'une de ces Isles, appelée Forteventura. Il trouva dans le pays grand nombre d'Idolâtres, et il se crut obligé de les gagner à Jesus-Christ; il eut les fatigues d'un Apôtre à essuyer, il en recueillit les fruits. Il resta dans l'Isle peu d'Infidelles qui n'ouvrissent les yeux à la lumiere de la foi. Animé par ce succès, il forma un nouveau plan de conquêtes Apostoliques, il passa dans la grande Canarie où l'on n'avoit pas encore ouï parler de Jesus-Christ, prêt à répandre son sang pour annoncer son Evangile. Mais Dieu qui avoit d'autres desseins sur lui, ne permit pas qu'il y abordât. Il se borna donc à cultiver par ses travaux l'Isle de Forteventura; comme il en achevoit la conquête, il fut rappelé en Espagne. Il revint chargé des fruits d'une moisson abondante, et en rapporta la grace des miracles dont Dieu favorise ordinairement ceux qu'il honore du caractere de l'Apostolat. A Seville, un enfant de sept ans, craignant les châtimens de sa mere, se cacha au fond de son four et s'y endormit. Cette femme sans penser que son fils fût dedans, y jeta du bois et l'alluma pour le chauffer. La flamme éveilla l'enfant, il pleura, il cria, il appeloit sa mere d'un ton lamentable; mais il n'étoit plus temps, le feu avoit fait des progrès, il étoit déjà violent, il n'y avoit plus moyen de le sauver. Alors la mere se mit à courir comme une désespérée dans les rues, s'accusant d'être homicide de son fils. Mais par un coup du Ciel saint Didace se trouva près de sa maison, il consola cette mere éplorée, et l'ayant envoyée prier Dieu devant l'Autel de Notre-Dame, il fut à son four avec son compagnon et une grande foule de monde. Chose étonnante! le bois étoit presque déjà tout consumé, et cependant l'enfant sortit de la fournaise sain et sauf, la flamme ne l'avoit

point endommagé. Le miracle étoit authentique ; un grand nombre de personnes en avoient été témoins. On conduisit l'enfant comme en triomphe à la Chapelle de la Sainte Vierge où sa mere prioit pour lui. Les Chanoines le revêtirent de blanc en l'honneur de la sainte Vierge. Depuis, cette Chapelle a été fort célebre, et il s'y est fait un grand concours de monde pour implorer la protection de cette Mere des affligés. Il fit quantité d'autres miracles ; car la grace des guérisons miraculeuses étoit abondante en lui ; mais un miracle continuel, c'étoit sa vie. L'objet le plus ordinaire de son esprit et de son cœur, c'étoit la Passion de Jesus-Christ ; il la méditoit tenant un crucifix en main, et son amour étoit quelquefois si véhément, qu'il devenoit extatique, on voyoit son corps suspendu par l'agilité de son amour. Rien ne le touchoit plus que la vue de l'adorable victime immolée sur le Calvaire par la main de son propre amour. Mais quand du sacrifice sanglant du Calvaire il passoit au sacrifice non-sanglant qui s'opere sur nos Autels, quel redoublement d'amour dans son cœur attendri sur le bienfait de l'Epoux Céleste ! Un Dieu devenu la nourriture de l'homme, étoit l'objet de son admiration et l'aliment de son amour ; plus il se nourrissoit du Dieu d'amour, plus vives étoient les flammes de son amour ; plus il s'engraissoit, pour ainsi dire, de la moelle du froment Eucharistique, plus son ame sentoit de vigueur spirituelle, plus elle avoit d'amour. La dévotion qu'il avoit pour le Fils s'étendoit jusqu'à la Mere ; et comment séparer ces deux dévotions ? Jesus-Christ est la source des graces, et Marie en est le canal ; Jesus-Christ nous a comblés de bienfaits en faisant part à notre humanité des richesses de sa divinité même, et Marie est la Mere de l'Homme-Dieu qui nous enrichit. Il avoit donc un amour tendre pour Marie, il la re-

gardoit comme son asile, sa patronne, son avocate, sa consolation, son espérance. Il jeûnoit en son honneur au pain et à l'eau tous les Samedis ; il célébroit ses Fêtes avec une alégresse toute spirituelle ; il récitoit tous les jours le chapelet avec tant de respect que l'on voyoit bien qu'il étoit pénétré de la grandeur de Marie, et qu'il parloit à la Mere de son Dieu. Sa réputation étoit si grande, qu'on ne l'appeloit plus autrement que le Saint-Homme. Jesus-Christ, l'homme de douleur, voulut sur la fin de sa vie épurer sa vertu dans le feu des souffrances. Il lui envoya un abcès extrêmement douloureux au bras, qui lui dura jusqu'à la mort. Etant une nuit fort malade, il fut tellement ravi hors de lui-même, qu'il n'avoit plus aucun sentiment ; on le crut mort, mais il revint de cette extase, et s'écria trois ou quatre fois : O qu'il y a de belles fleurs en Paradis ! Se sentant défaillir, il se fortifia par les Sacremens de l'Eglise ; enfin la défaillance fut entiere, et la nature succomba ; il mourut la nuit d'un Samedi, douzieme de Novembre l'an 1463. Ses dernieres paroles furent celles que l'Eglise chante en l'honneur de la Croix : *Dulce lignum, dulces clavos, etc.* Bois charmant ! ô clous favorables ! ô croix souverainement aimable, qui seul avez été digne de porter le Roi et le Seigneur des Cieux !

*La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs non-Pontifes.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*OMNIPOTENS sempiterne Deus, qui dispositione mirabili, infirma mundi eligis, ut fortia*

O DIEU Tout-puissant et Eternel, qui par un ordre admirable de votre sagesse, choisissez ce qu'il y a de

*quæque confundas : concede propitius humilitati nostræ, ut piis Beati Didaci Confessoris tui precibus, ad perennem in Cœlis gloriam sublimari mereamur. Per Dominum, etc.*

foible dans le monde, pour confondre tout ce qu'il y a de fort ; accordez par votre miséricorde à notre foiblesse, que par les saintes prieres du Bienheureux Didace votre Confesseur, nous méritions d'être élevés à la gloire éternelle du Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 4.

*FRATRES : Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus. Nos stulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo : nos infirmi, vos autem fortes : vos nobiles, nos autem ignobiles. Usque in hanc horam esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus. Et laboramus operantes manibus nostris : maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus. Blasphemamur, et obsecramus, tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. Non ut confundam vos, hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo, in Christo Jesu Domino nostro.*

MES Freres : Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges, et aux hommes. Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ ; mais vous, vous êtes sages en Jesus-Christ. Nous sommes foibles, et vous êtes forts : vous êtes des gens célebres, et nous des gens obscurs. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif et la nudité ; on nous charge de coups ; nous n'avons point de demeure certaine : nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains : on nous donne des malédictions, et nous rendons des bénédictions : nous sommes persécutés, et nous soutenons la persécution. On nous outrage de paroles, et nous faisons des prieres ; on nous a traités, jusqu'à présent, comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes. Ce n'est point pour vous donner de la confusion que j'écris ceci ; mais ce sont des avis que je vous donne comme à mes enfans bien-aimés en Jesus-Christ Notre-Seigneur,

*Les faux Apôtres ayant gagné quelques Corinthiens, n'oublioient rien pour décrier saint Paul; c'est ce qui obligea cet Apôtre d'écrire cette Lettre aux Fidelles de Corinthe, pour les instruire des pieges qu'on leur tendoit.*

## RÉFLEXIONS.

*Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ..... nous sommes foibles.... vous êtes des gens célebres, et nous des gens obscurs.* Voilà les sentimens que saint Paul a de lui-même, et voilà les qualités dont il se fait honneur. Nul saint qui n'ait eu de très-bas sentimens de lui-même; l'humilité, qui est la base de toutes les vertus chrétiennes, les caractérise tous. C'est une grande obligation que nous avons à Dieu, d'avoir fait dépendre notre salut de notre humilité, et non pas de notre élévation. Tout le monde ne peut pas monter ni s'élever, mais tout le monde peut descendre et s'abaisser. Tous ne sont pas capables de faire de grandes choses pour Dieu, de former de si grands desseins pour sa gloire; mais il n'en est point qui ne puisse s'humilier. On peut dire que de toutes les vertus chrétiennes, nulle n'est plus à la portée de tout le monde que l'humilité. Qui peut dire qu'il ne peut pas avoir de bas sentimens de soi-même, qu'il ne sait pas estimer les autres plus que soi? Nous ne manquons pas de raisons pour croire que les autres ont plus de mérite que nous. Combien en est-il qui ne peuvent pas avoir un don éminent d'oraison? mais qui est-ce qui ne peut s'humilier dans l'oraison, reconnoître son néant, son peu de vertu, sa misere, et par-là faire beaucoup, en paroissant ne rien faire? Je ne puis pas toujours faire tout le bien que je voudrois; mais je puis m'humilier devant Dieu à la vue du peu de bien dont je suis capable, et par-là suppléer au bien que je ne fais pas. Je ne puis

pas toujours être en priere, toujours jeûner, toujours exercer des œuvres de charité ; mais je puis toujours m'humilier. O humilité ! chemin court et facile, mais chemin sûr pour arriver à peu de frais à une grande sainteté ! d'où vient donc que nous ne prenons pas cette route ? Nous n'avons pas besoin de chercher hors de nous de quoi nous humilier, nous trouvons dans notre propre fonds tous les motifs, tous les sujets, toutes les raisons propres à rabattre notre orgueil ; notre orgueil même est un grand sujet d'humiliation à qui ne prend pas plaisir de s'étourdir, de se tromper soi-même. L'humilité est de tous les états et de toutes les conditions ; les Grands n'y sont pas moins obligés que les petits. La pratique à la vérité leur en est plus difficile, parce que tout concourt à les flatter et à les tromper ; mais l'obligation n'en est pas moins grande, ni moins indispensable. Les petits sont souvent humiliés sans être humbles ; et les Grands voudroient être humbles sans s'humilier. Désabusons-nous : nulle vertu sans cette humilité chrétienne, qui ne consiste pas à connoître qu'on n'a pas le mérite dont on voudroit se faire honneur, c'est une humilité d'esprit qui se trouve dans les réprouvés même ; mais à être bien aise que ce défaut de mérite soit connu des autres. C'est cette humilité de cœur que Jesus-Christ nous enseigne, lorsqu'il nous dit si souvent dans l'Evangile : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite à me, quia mitis sum et humilis corde.*

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.*
Chap. 12.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi et cor vestrum erit.*

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point petit troupeau ; car il a plu à votre Pere de vous donner le Royaume : vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône : faites en sorte d'avoir des bourses qui ne s'usent point ; un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gâte rien ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

---

## MÉDITATION.

*Qu'il n'est point de damné qui ne soit convaincu que sa damnation est son ouvrage.*

### PREMIER POINT.

Considérez quel sera le regret et le dépit d'un réprouvé durant toute l'éternité, considérant que sa damnation est son ouvrage. S'il est damné, c'est purement par sa faute ; s'il est damné, c'est parce qu'il l'a bien voulu ; s'il est damné, c'est parce qu'il n'a pas voulu correspondre à la grace. Jesus-Christ avoit fait tous les frais pour son salut ; ce divin Sauveur ne l'avoit pas exclu du bienfait de la rédemption ; il étoit né, il avoit vécu sur la terre, il avoit souffert, il étoit mort pour lui comme pour les Prédestinés ; il lui avoit

mérité, il lui avoit même donné toutes les graces suffisantes pour en faire un Saint. Cette vérité est consolante pour tous les Fidelles; mais elle est bien affligeante pour les réprouvés.

Si Dieu les avoit laissés dans la masse de perdition, s'il n'étoit point mort pour eux, s'il leur avoit refusé les graces absolument nécessaires pour le salut, leur sort ne seroit pas moins funeste, ni leur malheur moins infini; toute leur rage, toute leur haine seroit contre Dieu, qui ne les auroit tirés du néant que pour les perdre. Mais quels doivent être leurs sentimens? quels sont leurs regrets? quelle rage, quelle haine ne doivent-ils pas avoir contre eux-mêmes, sachant que ce Dieu étoit bon Pasteur, qu'il aimoit toutes ses brebis; que ce Juge étoit un Sauveur qui avoit donné son sang pour eux; que ce Créateur étoit le meilleur de tous les peres, qui ne leur avoit point refusé ce qui leur devoit revenir de son bien, qui ne les avoit point mis sur la terre sans leur mettre ses biens entre les mains: qu'il n'y en a pas un d'eux qui n'ait reçu quelques talens, avec ordre de les faire valoir pour mériter par-là le salut, qui ne se donne qu'à titre de salaire et de récompense. On s'est damné pour n'avoir pas voulu écouter la voix de ce bon Pasteur, on est sorti du parc, on n'a pas voulu retourner au bercail: est-ce la faute du Pasteur, si la brebis a été dévorée?

Quel sujet avoit-on de quitter la maison du meilleur de tous les Peres, et de ne vouloir plus vivre sous ses lois? quelle extravagance de s'ennuyer d'une vie unie et réglée! On secoue le joug de la loi, on se lasse de la dépendance, on veut vivre selon ses désirs: Dieu ne veut pas nous contraindre, ou parce qu'un service forcé ne lui plaît pas, ou parce qu'il respecte, pour ainsi dire, la liberté de l'homme. Ce prodigue est bientôt loin de la maison de son pere, et trouve

bientôt dans sa propre liberté son dernier malheur et sa perte : nul damné qui ne soit l'artisan de sa réprobation. Mon Dieu ! quel regret éternel, et quel désespoir d'avoir travaillé à sa propre perte, et de se devoir à soi-même sa damnation !

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de Saint dans le Ciel qui ne voie, qui ne soit convaincu qu'il ne doit son salut qu'au sang, qu'aux mérites de Jesus-Christ, qu'à la grace ; et quels doivent être les sentimens d'amour et de reconnoissance pour ce divin Sauveur ! Dans l'enfer nul réprouvé qui ne voie, qui ne soit convaincu que ce divin Sauveur ne lui a jamais refusé sa grace, mais que c'est lui qui par sa propre malice n'a pas voulu suivre cette salutaire inspiration, obéir à ce commandement, se priver de ce faux plaisir qui devoit lui causer la mort, marcher par le chemin étroit qui conduisoit les hommes à la vie ; et quels doivent être ses sentimens de haine, de désespoir et de rage contre lui-même !

Ce riche damné comprendra durant toute l'éternité qu'il n'a tenu qu'à lui de racheter ses péchés par ses aumônes, qu'il a eu de grands secours, qu'il n'a manqué ni de moyens, ni de graces ; qu'il n'a manqué que de bonne volonté.

Cette fille, cette femme damnée, n'oubliera jamais dans l'enfer ce que Dieu a fait pour la sauver : principes de piété dès l'enfance, éducation chrétienne, inspirations fortes, déboires, disgraces, maladies, chagrins, tout étoit ménagé pour l'empêcher de se perdre : elle s'est damnée parce qu'elle l'a bien voulu ; et voilà de quoi elle sera bien persuadée.

Cette personne dévouée au Seigneur, et liée par les liens les plus sacrés à son service, verra

éternellement dans les enfers, si elle a le malheur d'y être précipitée, qu'il lui en auroit moins coûté de mener une vie unie, innocente et réguliere dans l'état Ecclésiastique ou Régulier, que d'y avoir mené une vie toute séculiere; elle verra que sa damnation est son ouvrage; elle verra qu'il a fallu qu'elle se soit opposée et roidie opiniâtrément aux remords de sa conscience, aux lumieres de sa raison, à toutes les sollicitations de la grace, pour se perdre. O Dieu! quel est le repentir d'un Ecclésiastique, d'un Religieux, d'un Prêtre réprouvés.

Représentez-vous un homme qui par un excès de folie et de débauche, a mis de plein gré le feu à sa maison : quels sont les sentimens de ce libertin, lorsque revenu de son ivresse et de ses fougues de débauche, il pense que c'est lui-même qui a brûlé sa maison, et consumé dans cet incendie ses meubles, ses biens, ses magasins, et tout ce qu'il avoit dans ce monde; quand il pense qu'il n'est réduit à la mendicité, que parce qu'il a voulu tout perdre; qu'il étoit à son aise, qu'il auroit pu être riche et heureux dans le monde; mais qu'il lui a plu par un excès de folie de se rendre infame et malheureux. Comprenez quel est le regret de cet insensé, quand il pense à sa bêtise; comprenez quel est le désespoir d'un damné quand il pense, et il y pense toujours, que c'est par sa faute qu'il est damné.

Mon Dieu, qui me donnez le temps de prévoir ces regrets, accordez-moi la grace de prévoir cette perte : non, mon Dieu, je ne veux pas me perdre, et je suis résolu de tout sacrifier, de tout souffrir et de tout faire pour être sauvé, par les mérites de mon divin Sauveur Jesus-Christ; faites que je le sois par sa grace.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper.* Psal. 50.

Je reconnois, ô mon Dieu, mes péchés, et je les déteste, et je ne cesserai de me les reprocher.

*Tibi Domine, justitia : nobis autem confusio faciei.* Dan. 9.

Vous êtes justes, Seigneur, lors même que vous nous châtiez avec le plus de rigueur : pour nous, il ne nous reste que la confusion, et le regret de ne nous être perdus que parce que nous avons voulu nous perdre.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. ETRE malheureux par une fatalité inévitable, c'est un sort bien triste ; mais on ne peut pas du moins se reprocher son malheur, et toute son indignation se répand sur la cause de son désastre. Mais être souverainement malheureux, éternellement malheureux, parce qu'on a bien voulu l'être ; être souverainement malheureux par sa propre malice, ayant pu être éternellement et souverainement heureux, comprenez la rigueur de ce supplice. Si du moins on pouvoit dans l'enfer distraire son esprit de cette pensée, ou se persuader qu'on n'a pas eu la grace de faire son salut ; que Jesus-Christ n'étoit pas mort pour nous, qu'on ne pouvoit pas faire autrement ; mais en enfer on n'est plus hérétique; on est persuadé, convaincu ; on voit, on connoît sensiblement que la réprobation est notre ouvrage. On sait qu'on pouvoit ne pas résister à la grace, on avoue qu'on a eu la grace avec laquelle on pouvoit être sauvé ; mais on ne l'a pas voulu : l'attrait du plaisir a débauché la volonté ; la passion a été supérieure, parce que le cœur a été d'intel-

ligence avec la passion. Ah! si l'on pensoit souvent à cette vérité, qu'on vivroit bien d'une autre maniere! Pensez-y sans cesse : et lorsque la tentation et violente, lorsque la passion est plus vive, demandez-vous à vous-même : Veux-je être damné? je puis me satisfaire; mais le fruit de ma satisfaction criminelle sera l'enfer, le malheur éternel. Je me détermine librement à pécher; j'accepte donc librement d'être damné. Rien de plus juste que ce raisonnement, que cette conséquence.

2°. Regardez tout péché mortel comme un droit spécial que vous acquérez à votre réprobation, comme un titre qui vous assure l'éternité malheureuse. Que de pieuses industries n'ont pas eu les Saints pour se rendre sensible cette vérité : les uns écrivoient durant les plus fortes tentations ces paroles : Si je consens à ce péché, je consens à être éternellement damné. D'autres approchant de fort près la main ou les doigts de la flamme, se demandoient comment ils pourroient passer toute l'éternité au milieu des brasiers de l'enfer. Plusieurs enfin se rendoient familiere cette pensée, et cette vérité si importante : Mon salut sera l'ouvrage de Jesus-Christ; mais ma damnation sera le mien, si je suis assez malheureux pour me perdre.

## *QUINZIEME JOUR.*

### SAINT MALO, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT MALO étoit originaire de la Grande-Bretagne, d'une famille noble et ancienne. Son pere étoit Comte de Winchester, selon quelques Auteurs, et sa mere une grande Dame, tante maternelle de saint Samson et de saint Magloire.

Ainsi l'on peut dire qu'il étoit d'une famille accoutumée à produire des Saints. On lui donna saint Brandan pour maître, personnage illustre en doctrine et en sainteté. Dès que le saint Abbé l'eut sous sa discipline, il donna bientôt des marques de la bonté de son esprit; il avoit beaucoup d'ouverture pour les Lettres, et il joignit à la facilité d'apprendre une flexibilité de naturel, une condescendance d'humeur, qui le rendoit aimable à tous les Religieux de la Maison; il les respectoit tous, il rendoit service à tous, aussi tous l'aimoient. Il ne retint de l'enfance que la simplicité des mœurs, s'éloignant du jeu, de la bonne chere, de toute légéreté puérile; il pratiqua l'abstinence avant que d'en connoître le nom; il aimoit à lire; la priere étoit son attrait; le feu du divin amour étoit si ardent dans son cœur qu'il lui tenoit lieu de tout autre feu pendant les hivers. Un enfant qui sentoit déjà une impression d'amour si vive, avoit plus de part que les autres aux regards amoureux de la Providence. Il y parut par l'événement que voici. Le Monastere de Saint-Brandan étoit proche de la mer, et ses disciples alloient quelquefois se promener sur le rivage : le jeune Malo y étant un jour avec ses condisciples au soleil couchant, il s'assit sur une motte de terre pendant que la troupe se divertissoit. Il s'endormit, et personne n'y prit garde; cependant les eaux suivant leur cours, vinrent remplir l'espace qu'elles avoient laissé découvert, environnant le Saint et élevant le tertre sur lequel il reposoit. On peut bien dire qu'il reposoit dans le sein de la Providence. L'Abbé ne le trouvant point dans le Monastere, courut au bord de la mer, et le crut enseveli sous les eaux. Il appelle, et nul ne répond : il fut contraint de retourner chez lui tout pénétré de douleur. Dès la pointe du jour il retourna au rivage, non pas dans l'espérance de le retrouver,

car il le croyoit englouti, mais parce qu'il ne suffit pas à celui qui aime d'avoir une fois cherché. Comme il entroit plus avant dans le lit de la mer, parce que la mer se retiroit, il apperçut ce cher enfant sur son lit de gazon élevé sur les flots, qui chantoit dans cette espece de vaisseau miraculeux les louanges de Dieu. Il approche, et apprend de sa bouche le miracle de la divine bonté, qui avoit fait servir cet élément à la conservation de sa vie. La motte de terre, en témoignage du prodige est demeurée comme une isle que le flux et reflux de la mer ne couvre plus. Un enfant pour qui Dieu faisoit des prodiges, ne devoit être consacré qu'à Dieu : aussi prit-il l'habit Religieux. Il fut associé avec les Freres de la Communauté de Saint-Brandan. C'étoit un modele de toutes les vertus, et son humilité les relevoit toutes. L'éminence de sa vertu excita la jalousie de ses Freres, ils lui tendirent un piege. Une nuit qu'il avoit soin de les éveiller pour dire Matines, ils éteignirent la lampe ; il courut à la cuisine pour allumer la chandelle, mais le cuisinier lui refusa du feu, à moins qu'il ne prît des charbons ardens dans sa robe. Le saint jeune homme qui avoit une simplicité de colombe, les prit aussi-tôt, et sans que ni lui ni ses habits en fussent endommagés, il les porta tout enflammés dans la chambre de saint Brandan ; il la trouva éclairée d'une lumiere céleste au défaut de celle qu'il n'avoit pas portée. Ainsi Dieu, qui est toujours le protecteur des humbles, fit deux miracles en même temps pour relever le mérite de saint Malo ; ce qui étonna tellement le Bienheureux Abbé, qu'il se jeta à ses pieds pour honorer en sa personne les merveilles de la puissance de Jesus-Christ. Le jeune Religieux attribuoit de son côté ces effets prodigieux à la sainteté de son Maître. Il y avoit entre eux un combat d'humilité, qui ne fut terminé qu'en référant à Dieu

seul la gloire de ces prodiges. Primes étant achevées, ils eurent un entretien secret : ils résolurent de quitter le Monastere ; ils monterent un navire, et allerent chercher des Isles inhabitées. Saint Malo fit plusieurs miracles pendant ce voyage ; mais après avoir été fort battus de la tempête, un Ange les avertit de ne plus chercher si loin ce qu'ils avoient présent par-tout ; que Dieu résidoit dans le cœur de l'homme, qu'il ne falloit point passer la mer pour jouir de sa présence ; que la paix inaltérable ne fait point sa demeure ici-bas, qu'elle ne se rencontre que dans le séjour où l'on voit Dieu. Après cet avertissement de l'Ange ils retournerent à leur Monastere où le Seigneur avoit travaillé pour eux, changeant tellement le cœur de ceux qui leur avoient fait de la peine, qu'ils vécurent depuis en parfaite intelligence. Mais le repos de notre Saint ne fut pas de longue durée, on le tira de la solitude pour le faire Evêque. L'Evêque de Guicastel étant mort, le Clergé et le peuple l'élurent unanimement. Il résista fortement à ce cri unanime des volontés ; mais voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur eux, il prit la fuite. Il arriva à une petite Isle de Bretagne, où vivoit un saint Hermite appelé Aaron. Le vénérable vieillard eut une extrême joie de son arrivée : il lui dit quelle étoit sa maniere de vivre, par quels exercices il s'efforçoit de dompter sa chair avec ses vices et toutes ses convoitises. Saint Malo prit goût à ce détail, ce genre de vie lui convint ; il se fit son imitateur, comme en Angleterre il l'avoit été de saint Brandan son premier maître. Le pain et l'eau par mesure, joints à quelques racines, faisoient toute sa nourriture ; l'oraison et la psalmodie étoient ses délices ; il avoit continuellement son esprit et son cœur dans le Ciel. La ville d'Aleth n'étoit pas éloignée de cette Isle, elle étoit abondante en toute sorte de biens par le commerce

qui s'y faisoit ; mais elle manquoit du vrai bien qui enrichit pour la vie éternelle, c'est-à-dire de la connoissance du vrai Dieu. Il n'y avoit que peu de Chrétiens, tout le reste étoit Idolâtre : on pressa saint Malo de venir éclairer ces aveugles, en répandant la lumiere de l'Evangile dans Aleth. Le Saint s'en excusa long-temps, craignant de retomber dans un engagement pareil à celui qui l'avoit chassé d'Angleterre. Comme il rêvoit là-dessus, un Ange lui apparut et lui commanda de la part de Dieu de ne point refuser le ministere de la parole au peuple infidelle, puisqu'enfin il étoit destiné à en être le Pasteur. Ceci se passa vers la Fête de Pâques, en sorte que le Saint n'osant s'opposer à la volonté de Dieu, il entra dans la ville, dit la Messe dans la petite Chapelle des Chrétiens, et ensuite il y prêcha. Le bruit s'en étant répandu, la multitude s'assembla, et Dieu permit pour autoriser la doctrine du nouvel Apôtre, que l'on apportât un mort devant la porte de la Chapelle, il lui inspira secrétement d'entreprendre la résurrection du mort, afin que ce miracle disposât le peuple à demander la vie nouvelle que les Chrétiens reçoivent dans le Sacrement de la régénération. Il se met à genoux, il prie : chacun attend en silence quel sera l'événement. Tous les esprits étoient en suspens, le Saint acheve sa priere : il se leve de la poussiere, et le mort sort de son cercueil. A cette vue les Infidelles frappés d'étonnement s'écrierent, que Jesus-Christ étoit véritablement le Fils de Dieu. Ce miracle fut suivi d'un autre : il changea l'eau en vin pour donner à boire au mort ressuscité, confirmant par-là la vérité de sa résurrection, comme il est dit du Lazare qu'il mangeoit avec Notre-Seigneur Jesus-Christ depuis qu'il l'eut tiré du sépulcre. Dieu fut glorifié ce jour-là par la conversion d'un grand nombre d'Idolâtres, et à peine le saint Evêque pouvoit-il suffire à baptiser

tous ceux qui se présentoient au Sacrement. Ayant donc formé une nouvelle Eglise, il fut obligé d'en prendre soin. La Religion ayant pris une nouvelle face dans le pays par la vigilance du saint Pasteur, l'enfer lui suscita des ennemis. Il se retira et passa en France, il arriva par mer à la ville de Saintes où étoit alors le saint Evêque Leonce. La Chronologie ne permet pas qu'on croie que Leonce fût Evêque de cette ville, mais bien un Leonce surnommé le jeune, Archevêque de Bordeaux, Métropolitain de Saintes, et qui en cette qualité s'y trouvoit assez souvent. Ces deux illustres Prélats s'embrasserent étroitement, et comme ils étoient remplis d'un même esprit, ils lierent une amitié d'autant plus solide, qu'elle eut la grace pour fondement. Leonce donna un lieu de retraite au Saint exilé : il croyoit d'être inconnu dans cette retraite ; mais la voix des miracles est trop éclatante pour laisser long-temps inconnus les Saints qui les font. Cependant la Bretagne souffroit d'étranges calamités par l'absence de saint Malo. Le Ciel étoit de bronze et la terre de fer, la rosée ne tomboit plus pour fertiliser les campagnes ; c'est qu'elle avoit perdu son Elie : il revint, et avec lui la prospérité de tout le pays. Il fut reçu comme un Ange : les Princes joints aux Evêques le vinrent saluer, et le prierent instamment de ne jamais sortir d'Aleth. Mais le Saint leur déclarant un secret qui les affligea fort, leur dit que Dieu en avoit autrement ordonné, et qu'il devoit mourir dans la terre de son pélerinage : il reprit le chemin de Saintes. Quand son cher ami Leonce fut averti de son arrivée, il le fut recevoir avec les témoignages de sa bonté ordinaire. Ils demeurerent quelques jours ensemble occupés aux louanges de Dieu ; puis, après une séparation qui ne fut pas bien longue, saint Malo se sentit attaqué de la fievre, qui en trois jours lui ouvrit la porte

de la bienheureuse éternité ; il mourut l'an 612 la nuit du Dimanche 15 de Novembre, sur la cendre et sur le cilice, plein de mérites, et dans une extrême vieillesse. Dieu l'honora par des prodiges après sa mort comme pendant sa vie.

*La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs et Pontifes.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in Beati Machuti Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus ; et qui tibi dignè meruit famulari ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.*

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la Fête de votre Confesseur et Pontife saint Malo ; et comme il vous a servi avec fidélité, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la seconde Épître de l'Apôtre saint Paul à Timothée.* Chap. 4.

*CHARISSIME : Testificor coram Deo, et Jesu Christo, qui judicaturus est vivos et mortuos, per adventum ipsius, et regnum ejus ; prædica verbum, insta opportunè, importunè, argue, obsecra, in crepa in omni patientia et doctrina. Erit enim tempus, cùm sanam Doctrinam non sustinebunt, sed ad sua desideria, coacervabunt sibi magistros, prurientes auri-*

MON très-cher fils : Je vous en conjure devant Dieu, et devant Jesus-Christ, qui doit juger les vivans et les morts ; je vous en conjure par son avénement et par son regne, prêchez la parole, pressez dans l'occasion, sans occasion ; employez les réprimandes, les prieres, les menaces, sans manquer jamais de patience, ni cesser d'instruire : car un temps viendra que les hommes ne souffriront point la saine

*bus : et à veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur. Tu verò vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple. Sobrius esto : ego enim jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi Dominus in illa die justus Judex : non solùm autem mihi, sed et iis qui diligunt adventum ejus.*

doctrine ; mais que piqués de curiosité ils chercheront maîtres sur maîtres au gré de leurs désirs, et détournant l'oreille pour ne pas entendre la vérité, ils se tourneront du côté des fables. Pour vous, soyez vigilant, supportez toutes les peines qui vous arrivent ; acquittez-vous des fonctions d'un Prédicateur de l'Evangile ; remplissez votre ministere ; vivez sobrement. Car pour moi je vais être immolé, et le temps de ma mort est tout proche. J'ai combattu vaillamment, j'ai achevé ma course, j'ai été fidelle jusqu'au bout : du reste, la couronne de justice se garde pour moi, et le Seigneur me la donnera en ce jour-là, lui qui est le juste Juge, non-seulement à moi, mais à ceux qui souhaitent son avénement.

*Saint Paul écrivit cette seconde Épître à Timothée, non-seulement pour l'appeler auprès de lui, mais aussi pour l'encourager au milieu des peines et des travaux de l'Episcopat, et des persécutions auxquelles il étoit exposé.*

## RÉFLEXIONS.

*Ils détourneront l'oreille pour ne pas entendre la vérité.* Rien n'est plus digne de la curiosité de l'homme que la vérité. On la désire, et cependant il semble qu'on craint de la trouver. Pilate demande à Jesus-Christ : Qu'est-ce que la vérité ? et il n'attend pas la réponse. On n'a aujourd'hui ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. Elle plaît à l'esprit, mais elle déplaît à l'amour-propre ; elle est ennemie de toutes les passions, aussi lui font-elles une guerre mortelle. La vérité se montre sans peine, sur-tout en fait de Religion ; elle brille comme un astre,

mais ce n'est qu'à des yeux sains, à des esprits droits, à un cœur pur et docile ; les brouillards qui la cachent naissent dans notre fonds. On cherche la vérité, mais par des sentiers qui nous égarent, avec des préjugés qui nous aveuglent. Quand la passion domine, on ne fait des efforts, on ne travaille qu'à obscurcir la vérité. L'erreur est la fille aînée de toutes les passions. Quel Hérétique ne découvriroit pas qu'il est dans l'erreur, si la passion n'étoit pas la mere de tous les schismes et de toutes les hérésies. Que la raison ne soit pas esclave, que le bon sens juge sans prévention, que la passion s'éteigne; on verra bientôt luire la vérité. L'Eglise condamne un divorce, un adultere scandaleux : le Prince se révolte contre l'Eglise. Une passion victorieuse ne triomphe jamais à demi. Ce Prince renonce à la foi, pour suivre sa passion, et sa passion devenue furieuse par ces premiers excès, le conduit bientôt aux derniers excès. Il change de Religion, parce que l'Eglise lui défend de changer de femme. Il renverse toutes les lois, il se forge un nouveau système de religion ; et par un progrès d'erreur qui conduit au dernier aveuglement, il s'en fait lui-même le chef. Voilà le Fondateur merveilleux de l'Eglise Anglicane, et voilà la célebre époque de sa fondation. Une forme d'Eglise inconnue aux nouveaux Chrétiens, renfermée dans une Isle; une passion violente qui tient lieu de révélation, et des gens d'esprit, des gens honnêtes, polis, très-habiles même dans les beaux arts et dans les sciences, ne voient pas, ne sentent pas le ridicule de cet affreux chaos, de ce fantôme de Religion, de ce tas confus de Sectes. Bon Dieu ! que les égaremens du cœur humain vont loin, quand on a perdu la foi! mais la vérité a toujours un langage uniforme. D'où viennent donc ces variations infinies dans tous ces nouveaux systêmes de Religion ? On se pare du

nom spécieux d'amour de la vérité, comme on se pare du titre captieux de réforme; mais en bonne foi, est-ce la vérité qu'on cherche? est-ce la réforme qu'on pratique? à moins qu'on n'appelle réforme le retranchement de tout ce qui déplaît aux sens et à la sensualité, de tout ce qui gêne l'amour-propre. On cherche à satisfaire tranquillement sa passion; on cherche à contenter un esprit d'orgueil, de jalousie, de vengeance; on cherche à se tranquilliser dans ses égaremens et dans ses erreurs: voilà ce qu'on cherche dans le fond, et nullement la vérité; voilà où tendent tous les soins qu'on prend, et toute l'étude qu'on fait pour défendre l'erreur et le schisme.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 25.

*In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo; alii verò unum: unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque: similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum*

En ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui

biens et les maux de cette vie, les châtimens même dont Dieu se sert pour punir nos infidélités, tout peut servir pour notre salut. Il n'est pas jusqu'à nos défauts qui ne puissent nous être utiles. Nous n'avons point de plus mortel ennemi de notre salut que le démon; ses ruses cependant et ses tentations même peuvent servir à notre salut. Il faut nécessairement avoir la grace pour arriver à notre derniere fin; sans elle tous nos efforts seroient inutiles: aussi est-ce un article de foi, que nous pouvons bien manquer à la grace, mais la grace ne nous manque pas, parce qu'il n'y a pas un damné qui ne soit damné par sa faute, qui ne soit damné parce qu'il l'a voulu, en ne voulant point se servir des moyens qu'il avoit de faire son salut. Nous sommes foibles, il est vrai; les occasions sont fréquentes; et par la corruption que le péché a causé dans le cœur de l'homme, nous avons tous un furieux penchant au mal; mais peut-on avoir de plus puissans secours pour nous empêcher de tomber, et pour nous relever de nos chutes? Avons-nous jamais bien conçu combien il est aisé de faire notre salut, si nous voulons nous servir des grands moyens que nous avons de le faire? Tant de Sacremens où les mérites de Jesus-Christ nous sont appliqués; Sacremens qui nous sont, pour ainsi dire, un bain de son sang, et par lesquels l'ame trouve de si grands secours dans tous ses besoins; Sacremens, remedes salutaires, sources intarissables de tant de graces. Ne sont-ce pas là des moyens aisés et efficaces pour arriver sûrement à notre derniere fin? Il étoit facile aux Disciples de Jesus-Christ d'être Saints, ayant continuellement ce divin Sauveur avec eux; nous sera-t-il donc plus difficile de le devenir, l'ayant sans cesse avec nous? Ils étoient heureux de pouvoir obtenir de ce divin Sauveur ce qu'ils souhaitoient; le sommes-nous moins en possédant Jesus-Christ dans l'Eu-

charistie ? et à qui tient-il que nous n'obtenions ce que nous voulons ? La priere est encore un moyen très-efficace, puisque Jesus-Christ s'est solemnellement engagé à nous accorder tout ce que nous demanderons en son nom. Il n'a rien excepté dans ses promesses, et il a fait ces promesses indifféremment à toutes sortes de gens. Il ne s'agit que de demander; et qui est-ce qui ne le sait pas faire ? Mais les a-t-on beaucoup demandé ces secours ? et que fait-on pour les mériter ?

## SECOND POINT.

Considérez que quand nous n'aurions que le seul sacrifice de nos Autels, notre salut devroit être en assurance. Quelque grandes que soient les graces dont nous avons besoin, peut-on s'imaginer qu'un Dieu présenté, qu'un Dieu offert pour prix de ces graces, ne soit pas capable de les obtenir ? Nous devons beaucoup à la justice de Dieu, il est vrai, nous avons besoin de secours extraordinaires. Mais une seule communion, une Messe ne nous fournit-elle pas abondamment de quoi acquitter toutes ces dettes, de quoi satisfaire à tous ces besoins ? Nous avons une Hostie que Dieu ne peut pas rejeter; une Hostie capable d'effacer tous les péchés des hommes; et à qui tient-il qu'elle n'efface les nôtres ? Certainement s'il eût été à notre pouvoir, s'il eût été à notre liberté de choisir des moyens propres pour faire notre salut, nous fussions-nous jamais avisés d'en choisir de si puissans, de si aisés, et en si grand nombre ? nous fût-il même jamais venu en pensée de demander tout ce que Jesus-Christ a fait en notre faveur ? Que de graces, que de secours spirituels, que de Sacremens, sources abondantes de toutes ces graces ! Et quel usage avons-nous fait de tous ces moyens ? quel profit avons-nous tiré

tiré jusqu'ici de toutes ses graces ! et quel malheur de n'en avoir pas profité ! A la vérité, il faut avoir bien peu d'envie d'être sauvé, quand on se damne avec des moyens aussi aisés, et aussi efficaces que ceux que nous avons de faire notre salut. Quelle excuse aurons-nous, quel prétexte tant soit peu plausible pourrons-nous apporter, si nous ne le faisons pas ! qu'aurons-nous à répondre au reproche que nous ferons les Infidelles, au reproche que Jesus-Christ lui-même nous fera ! Quel regret pour un Chrétien qui s'est damné avec tant de secours ! quel regret ! quel désespoir pour moi, si avec de si puissans moyens je me damne ! et à quoi dois-je m'attendre, si je ne me sers pas mieux de ces moyens que je n'ai fait jusqu'à présent ! Quelles œuvres a produit en moi cette foi, qui cependant est morte sans les œuvres ! combien de fois me suis-je approché du Sacrement de pénitence, depuis que je suis pécheur ! et depuis que je m'en approche, suis-je devenu plus pénitent ?

Je le deviendrai, Seigneur, avec le secours de votre grace ; ne me la refusez pas encore cette fois, quoique j'en aye si souvent abusé. Je suis résolu de mieux profiter désormais des moyens que vous m'avez donné pour mon salut ; daignez, Seigneur, rendre cette volonté efficace.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas.* Psal. 128.

Qu'il vous plaise, Seigneur, de me faire marcher dans la voie de vos préceptes.

*In corde meo abscondi eloquia tua, ut non peccem tibi.* Psal. 118.

J'ai votre loi, Seigneur, gravée dans le cœur, afin de ne vous point offenser.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUAND on voit ces maisons opulentes, ces familles puissantes, ces brillantes fortunes disparoître précipitamment et tomber dans le mépris et l'indigence par des révolutions imprévues, sans que le défaut de prudence et de conduite y ait eu aucune part, on leur porte compassion, on est touché de leur malheur, on adore les secrets de la Providence. Mais quand on voit des enfans à qui un pere sage a laissé des biens immenses, des protections puissantes, de l'honneur, de la réputation, et toutes sortes de moyens de devenir encore plus illustres et plus puissans, qui par des inclinations basses et vicieuses, par une pure fainéantise, par une bêtise, par une visible corruption de leurs mœurs, dissipent en débauches, comme l'enfant prodigue, tous ces grands biens, négligent volontairement de se servir de ces moyens, et se rendent malheureux par leur propre faute; on n'a que de l'indignation contre eux, on ne sauroit les plaindre. Ne sommes-nous pas dans le même cas à l'égard des biens spirituels que Jesus-Christ nous a laissés comme en héritage, et des puissans moyens qu'il nous a donnés de les augmenter, et dont nous abusons par notre pure faute? Corrigez, réparez désormais l'abus que vous avez fait de tous ces moyens; servez-vous de tant de secours avec fruit, et sur-tout des Sacremens, de la présence réelle de Jesus-Christ sur nos Autels et de la priere, et comprenez que votre fortune éternelle, pour ainsi dire, est entre vos mains.

2.° Ne négligez aucunes pratiques de dévotion; quelque légeres qu'elles paroissent, elles sont toutes importantes pour le salut. Prenez garde que celles qu'on vous propose ici chaque jour, ne servent à votre condamnation; il n'y en a pas une

qui ne soit utile, peu qui ne vous conviennent, et qui ne soient même nécessaires. Faites chaque jour tous vos petits exercices de piété avec une nouvelle ferveur. A force de faire la priere du matin et du soir assidument, à force de dire le chapelet et de faire certaines bonnes œuvres ordinaires, on s'y accoutume. L'habitude, si elle n'est ranimée par des motifs surnaturels chaque fois, dégénere. On prie par routine, on se confesse, on communie même sans ferveur, on paroît aux pieds de Jesus-Christ sans respect et sans dévotion; on n'a plus qu'une dévotion seche, froide et stérile. Ne vous rendez plus inutiles de si puissans moyens de salut.

## *SEIZIEME JOUR.*

### SAINT EDMOND, ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRY.

SAINT EDMOND naquit au Bourg d'Abendon en Angleterre, de parens fort vertueux. Son pere Edouard se retira dans un Monastere, du consentement de sa femme nommée Mabile, et y vécut saintement. Mabile resta dans le monde, mais elle étoit détachée du monde, et son cœur n'étoit qu'à Dieu: voilà quels furent les parens de saint Edmond. Ils n'étoient que médiocrement riches des biens de la terre, mais ils possédoient abondamment les richesses du Ciel. La pieuse Mabile éleva saintement ses deux enfans Edmond et Robert. Lorsqu'elle les envoya étudier à Paris, elle leur donna à chacun un cilice, et leur recommanda de le porter deux ou trois fois la semaine, afin que cet instrument de pénitence fût comme une armure céleste contre les traits enflammés de l'Esprit malin, qui se sert des attraits de la vo-

lupté pour assujettir la raison, et qui assujettissant la raison, l'empêche d'être soumise à Dieu. Edmond fit valoir l'éducation chrétienne que Mabile lui avoit laissée comme un précieux héritage. Ce fut un modele de vertu : il fit vœu de virginité devant une image de la Sainte Vierge, et il avoua depuis que cette Mere de miséricorde l'avoit secouru dans toutes ses tentations, fortifié dans ses peines, soulagé dans ses ennuis, et soutenu dans ses plus grandes douleurs. Sa mere étant tombée malade, et jugeant bien qu'elle n'en releveroit pas, elle le rappela de Paris pour lui donner sa bénédiction avant que de mourir. Il la reçut avec un profond respect, et pria ensuite sa mere de la donner aussi à son frere et à ses sœurs. Elle répondit : Mon fils, cela n'est pas nécessaire, je les ai tous bénis en votre personne, parce que ce sera par vous qu'ils seront rendus participans des bénédictions du Ciel. Elle lui recommanda comme à l'aîné de la famille, d'avoir soin de l'établissement de son frere Robert et de ses sœurs ; ce qui l'embarrassa fort, car ses sœurs étoient douées d'une rare beauté, et il craignoit qu'elles ne fussent exposées à se perdre dans le monde. Il leur proposa de se faire Religieuses : elles accepterent le parti ; plein de joie il les conduisit au Monastere. Après s'être déchargé de ce soin, il retourna à Paris pour y achever ses études. Il les continua avec ardeur ; mais quelque ardeur qu'il eût de devenir savant, il avoit encore plus d'ardeur de devenir saint. Il étudioit comme s'il eût dû vivre toujours, et il vivoit comme s'il eût dû mourir à tout moment. L'étude lui faisoit mépriser les plaisirs des sens, et la vertu remplissoit son esprit de lumieres pures qui le rendoient capable de pénétrer par l'étude les vérités les plus sublimes ; l'étude écartoit les obstacles qui s'opposent à la vertu, la vertu sanctifioit l'étude. Par cet heureux concert, Edmond se rendit si savant,

qu'il fut l'admiration de ses maîtres ; il acquit une pureté de vie si grande, qu'il fut regardé comme un prodige de sainteté. A mesure qu'il avançoit en âge, il augmentoit ses austérités. Ce n'étoient plus des cilices communs, c'étoit un cilice si rude, qu'il sembloit, si j'ose ainsi parler, que la main même de la pénitence l'eût tissu. Quand il eut reçu les premiers degrés de la Faculté de Paris, il y enseigna les Belles-Lettres avec grande réputation ; et lorsqu'il donnoit à ses écoliers un cours de Géométrie, sa mere lui apparut en songe, et lui demanda ce que signifioient toutes ces figures auxquelles il étoit si attentif. A quoi ayant répondu ce qui lui vint en l'esprit, elle lui prit la main, et y marqua trois cercles, en nommant l'un après l'autre le Pere, le Fils, et le Saint-Esprit ; puis elle lui dit : Laissez, mon fils, toutes ces figures auxquelles vous vous occupez maintenant, et ne pensez plus qu'à celles-ci. Le Saint comprit aisément ce que cela vouloit dire, et s'appliqua désormais à l'étude de la Théologie. En étudiant, il avoit devant lui l'image de la Sainte Vierge, autour de laquelle étoient représentés les Mysteres de notre rédemption ; et dans le plus fort de son attention, il s'adressoit à cette Mere de lumieres avec tant de ferveur, que son esprit entroit quelquefois dans une douce contemplation, et dans une espece d'extase. Il ne prenoit jamais la Bible pour la lire, qu'il ne la baisât par respect. Gauthier Archevêque d'Yorck sachant qu'il avoit besoin de livres, lui en fit copier ; mais il les refusa, crainte que cela ne fût à charge au Monastere. Il vendoit même quelquefois ceux qu'il avoit, pour faire l'aumône aux pauvres, parce que plus il croissoit en lumieres, moins il avoit besoin de livres. Il fit un si grand progrès dans l'étude des Saintes-Lettres, qu'on l'honora contre son gré de la qualité de Docteur. Il disputoit avec beaucoup de

subtilité, il prêchoit avec tant d'érudition, il enseignoit la Théologie avec tant de piété, qu'il ne répandoit dans l'esprit de ses auditeurs que des eaux vives, qu'il avoit puisées dans les sources du Sauveur : à la profondeur des connoissances il joignit l'onction des sentimens. Aussi voyoit-on des personnes même d'une profonde érudition touchées jusqu'aux larmes, devenir les imitateurs de sa vertu, et se retirer dans les cloîtres pour y vivre plus saintement. Une nuit il vit en songe la salle où il donnoit ses leçons tout en feu, et sept flambeaux en sortir. Le lendemain un Abbé de l'Ordre de Cîteaux lui enleva sept de ses disciples, qui prirent l'habit dans son Monastere. Une autre fois qu'il devoit traiter de l'auguste Mystere de la Trinité, il s'endormit dans sa chaire attendant l'ouverture de sa leçon. Durant son sommeil il vit une colombe descendre du Ciel, et lui mettre une Hostie dans la bouche. Après cette faveur, il parla de l'auguste Mystere avec tant de profondeur, qu'on s'apperçut bien qu'il parloit par l'impression divine. Quand il prêchoit, les paroles qui sortoient d'un cœur embrasé, étoient des paroles de feu, qui convertissoient les ames. Par ordre du Pape il prêcha la Croisade, avec ce privilege de pouvoir prendre des Eglises tout ce qui lui seroit nécessaire. Il n'usa pas de cette permission, annonçant l'Evangile gratuitement. Mais Dieu récompensa ce désintéressement Apostolique, par la puissance des miracles dont il le revêtit. Il prêchoit un jour au dehors de l'Eglise de Wigorne, et voilà que le Ciel se couvre tout-à-coup d'un nuage si épais et si noir, que les auditeurs voulurent se retirer, crainte de l'orage. Le Saint fait le signe de la croix du côté que venoit la nue, et dit à haute voix : Je te commande, Esprit malin, de t'éloigner de ce lieu, sans venir ainsi troubler ce peuple. Aussitôt la nue creve, la pluie inonde

tout, excepté le lieu qu'ils occupoient; l'air ne fut serein que dans cet endroit-là. Cependant l'Archevêché de Cantorbéry n'ayant point de Pasteur, on consulta le Pape Innocent IX pour savoir à qui l'on confieroit le soin de cette Eglise. Le Pape avoit envoyé des personnes fidelles en Angleterre, pour s'informer de celui qui seroit jugé le plus capable de cette haute dignité; tous les suffrages se réunirent sur saint Edmond : il fut élu canoniquement Archevêque, et le S. Pere confirma l'élection. Mais parce qu'il se croyoit incapable d'un si saint Ministere, il se cacha. Quand on l'eut découvert, il fit résistance; mais parce qu'on intéressa dans cette affaire la cause de Dieu, et qu'on lui dit qu'il ne pouvoit, sans l'offenser, persister dans son refus, il se soumit, et se fit l'époux de cette Eglise depuis long-temps veuve. Ayant été sacré, il eut pour le troupeau commis à ses soins toute la vigilance, toute la tendresse d'un bon Pasteur; il étoit le nourricier des pauvres, le pere des orphelins, le soutien des veuves, l'asile de ceux qui étoient persécutés, le soulagement des malades. C'étoit l'ennemi de tout vice, mais il avoit une compassion cordiale pour les pécheurs; il tâchoit de s'insinuer dans leurs cœurs, de les attirer, de les gagner à Jesus-Christ. Ainsi vivoit le Saint pendant qu'il jouit paisiblement de son Siege; mais il étoit agréable à Dieu, et c'est pour cela qu'il falloit qu'il fût éprouvé dans le feu de la tribulation. Il avoit une vigueur Episcopale, qui ne savoit ce que c'étoit que de plier lorsqu'il s'agissoit des droits de l'Eglise et des immunités Ecclésiastiques. Cette fermeté fut cause qu'il encourut l'indignation du Roi, des Seigneurs, des Evêques complaisans, et même de son Chapitre. On l'outragea, on le persécuta; mais sa patience étoit invincible, il aimoit tendrement ses propres persécuteurs, il consoloit et fortifioit ses domesti-

ques, et ceux qui étoient attachés à lui, par ce langage si digne d'un Disciple de Jesus-Christ, et d'un Evêque : Les injures qu'on me fait sont des médecines ameres au goût, mais dans le fond salutaires, elles contribuent à la santé de mon ame. Cependant après de vives remontrances faites au Roi, voyant que sa présence irritoit les esprits, et qu'on ne lui laissoit plus la liberté de faire ses fonctions Episcopales, il s'exila lui-même, et vint en France, qui a toujours été l'asile des Prélats persécutés. Il fit plusieurs miracles avant son départ, et lorsqu'il fut sur le point de s'embarquer, saint Thomas, cet admirable Archevêque, en qui la vigueur Episcopale parut avec tant d'éclat, se fit voir à lui, et l'exhorta d'avoir bon courage, l'assurant que dans peu de temps il recevroit la récompense de tous ses travaux. Il quitta donc l'Angleterre, et se retira dans l'Abbaye de Pontigni, de l'Ordre de Cîteaux, où il fut reçu avec tout le respect dû à son caractere, et à son éminente vertu. Peu de temps après il tomba dangereusement malade, on lui fit changer d'air, en le transportant au Monastere de Soissac. Le changement d'air n'empêcha pas le mal d'empirer. Se sentant défaillir de jour en jour, il demanda le Viatique. Dès qu'il eut apperçu l'objet de sa foi, qui étoit aussi celui de son amour, il tendit les bras, et s'écria avec la confiance que l'amour inspire : Vous êtes, Seigneur, celui en qui j'ai cru, vous êtes celui que j'ai prêché, que j'ai annoncé à votre peuple selon la vérite de votre Evangile; je vous prends à témoin que je n'ai cherché sur la terre que vous seul, et que tout mon désir a été d'accomplir votre sainte volonté; c'est encore ce que je souhaite maintenant au-dessus de toutes choses : faites de moi ce qu'il vous plaira. Tous ceux qui étoient présens furent surpris de l'entendre parler ainsi. Ses regards, ses gestes, son ton de voix, tout sembloit faire entendre qu'il

voyoit réellement Jesus-Christ. Après l'avoir reçu dans le Sacrement de son amour, il conserva tout le jour une joie qui sembloit avoir fait disparoître la maladie. On lui donna enfin l'Extrême-Onction, et ce fut alors qu'embrassant la croix, il l'arrosoit de ses larmes, et qu'il baisoit avec la dévotion la plus tendre les plaies de Jesus-Christ crucifié. Vous l'eussiez vu coller, pour ainsi dire, sa bouche à la plaie du sacré côté qui est le siege du divin amour; et comme s'il eût voulu s'abreuver du sang adorable, il disoit: C'est maintenant qu'il faut puiser des eaux salutaires dans les secours du Rédempteur. Plus son corps s'affoiblissoit, plus son ame se fortifioit par la vigueur de la grace. Enfin, plein de mérites et épuré par le feu de la tribulation, il termina une sainte vie par une mort précieuse aux yeux de Dieu, le 16 Novembre, l'an 1241, et le Seigneur ne tarda pas de faire éclater la sainteté de son Serviteur, par un grand nombre de miracles. Son corps fut rapporté à Pontigny, et y fut enterré avec grande solemnité. On travailla incessamment à sa canonisation qui fut terminée quatre ans après sa mort par le Pape Innocent IV.

*La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Edmundi Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum, etc.*

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous, en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Edmond, l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens.* Chap. 5.

*VIDETE Fratres, quomodo cautè ambuletis : non quasi insipientes, sed ut sapientes : redimentes tempus, quoniam dies mali sunt. Propterea nolite fieri imprudentes : sed intelligentes quæ sit voluntas Dei.*

PRENEZ garde, mes Freres, à marcher avec précaution, non comme des gens sans raison, mais comme des personnes raisonnables ; rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi n'agissez point imprudemment, mais comprenez bien la volonté de Dieu.

*Saint Paul a rassemblé en peu de mots dans cette Épître aux Éphésiens, presque toute la morale pratique de l'Évangile. Il les exhorte sur-tout dans ce Chapitre à racheter le temps, pour l'employer tout aux exercices de piété, au lieu de le perdre en de vains divertissemens, et sur-tout en passant au jeu un temps si précieux.*

## RÉFLEXIONS.

*Rachetant le temps.* Ce n'est que par le bon usage qu'on fait de ce temps, qu'on le rachete. Quel compte terrible n'auront pas à rendre à Dieu ceux qui le perdent en de si vains divertissemens, et sur-tout au jeu. Le jeu est de tous les divertissemens celui qui a fait le plus de progrès, et si on ose le dire, le plus de fortune dans le monde, parce qu'il amuse avec plus d'empire, qu'il laisse à l'esprit moins de loisir de nous fatiguer par des réflexions chagrinantes, et au cœur moins de liberté de sentir ses chagrins. Il est vrai que le jeu n'est guere plus un divertissement ; c'est une étude qui desseche, c'est un travail stérile et ingrat qui épuise, c'est une passion à

laquelle on sacrifie son bien, son ame et son repos. On se récrie contre l'application d'esprit, qu'on croit être inséparable des exercices de piété! Hélas! une séance de jeu demande plus d'application, épuise plus qu'un grand nombre de jours passés dans la retraite. Quelle contention, bon Dieu! pour suivre une idée, captiver le hasard, profiter toujours du sort, éluder l'habileté et la ruse enfin, pour découvrir les desseins et les pensées mêmes des autres, et pour supplanter son adversaire. On n'a qu'à se représenter une assemblée de Joueurs, rien n'est si grave, rien n'est si morne, rien ne montre tant d'étude, de contention d'esprit, d'application. Etrangers à tout raisonnement qui n'a pas le gain pour objet, ils roulent continuellement dans leur tête quelque incident qui le favorise; toujours distraits jusqu'à une espece d'aliénation d'esprit, ils oublient les devoirs les plus ordinaires de la vie civile. On leur pardonne tout, incongruités, paroles offensantes, brusqueries, emportemens, comme à ces malades qu'une trop grande dissipation d'esprit, ou un sang trop agité fait tomber en démence. Leur mauvaise humeur dure jusqu'au-delà de la séance; et un acharnement indiscret, pour ne pas dire une espece de fureur de perpétuer le gain, ou de réparer la perte, renoue sans cesse les parties, et rend plus violente la passion. Et voilà ce noble divertissement, l'ame de toutes les assemblées, les charmes de tous les gens oisifs, la science de tous les âges, et le nœud de tous les plaisirs mondains; voilà ce qu'on appelle aujourd'hui dans le monde délassement d'esprit, récréation innocente, amusement des honnêtes gens, occupation ordinaire; mais passion dominante d'un grand nombre de personnes parfaitement instruites des devoirs du Christianisme, et qui savent de quelle conséquence est le bon ou le mauvais usage du tems, et quel compte terrible il en faut rendre.

## L'ÉVANGILE.

### *La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 25.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum, unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta*

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussi-tôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Longtemps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux

*tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.*

de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

## MÉDITATION.

*A quel danger on s'expose en menant une vie inutile.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ à quel danger nous nous exposons en menant une vie vide et inutile, et combien il est à craindre que nous n'attirions sur nous les châtimens d'un Dieu justement irrité, et cette terrible sentence de réprobation, qui est portée contre l'arbre infructueux.

Il y a plusieurs années que Dieu ne cesse de nous cultiver ; inspirations, graces, secours, instructions, accidens imprévus, lectures, tout tend à nous convertir : le Seigneur depuis long-temps cherche des fruits, et il ne trouve que des feuilles, ou des fruits semblables à ceux du terroir de Gomorrhe, qui sous une belle écorce n'ont que de la pourriture ou de l'âpreté. Quel sera donc notre sort ? et à quoi devons-nous nous attendre ? L'arbre stérile est condamné au feu ; un Chrétien vide de bonnes œuvres, sans dévotion, et qui n'a que le dehors superficiel d'un Chrétien, aura-t-il le Ciel en partage ?

*Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci !* Qu'ai-je dû faire à ma vigne, dit-il par son Prophete, que je n'aye pas fait ! Rappelez tous les secours que je vous ai donnés, toutes les

graces que je vous ai faites ; après tant de soins, n'avois-je pas sujet d'attendre que cette vigne porteroit de bons fruits ? et cependant elle n'a porté jusqu'ici que quelques méchans raisins sauvages.

*Nunc ergo, habitatores Jerusalem, et viri Juda, judicate inter me et vineam meam.* Jugez vous-mêmes, hommes ingrats, si j'ai raison de me plaindre de vous ; j'ai fait pour vous plus que vous n'eussiez pu espérer, plus, en quelque manière, que vous n'eussiez pu croire, plus que vous n'eussiez osé souhaiter : vous convenez vous-mêmes de mes bienfaits, mais m'en avez-vous servi avec plus de fidélité ? m'en avez-vous aimé davantage ?

N'avons-nous point sujet de craindre le juste châtiment dont il menace la vigne stérile ? *Auferam sepem ejus, et erit in direptionem :* J'arracherai la haie dont je l'avois entourée, et je la laisserai en proie à tous les passans ; elle sera foulée, et deviendra un chemin public ; on ne la cultivera plus, il n'y croîtra plus que des ronces et des épines ; et pour comble de malheur, je ne ferai plus pleuvoir sur une terre si ingrate, sur une vigne qui ne porte point de fruits. Il est aisé d'entendre ce que ces expressions signifient. On avoit fait les plus belles résolutions aux Fêtes de Pâques, on avoit vu le danger de ces assemblées mondaines, de ces parties de plaisirs, de ces académies de jeu, de ces conversations, de ces habitudes : le nouveau plan de vie avoit été le fruit de la douleur, on avoit conclu à la réforme : peu de jours après Pâques tout a échoué ; et ce Dieu si justement irrité continuera-t-il ses soins ? répandra-t-il toujours ses faveurs avec profusion ? laissera-t-il cette haie que vous vous efforcez vous-même d'arracher ? vous comblera-t-il toujours de nouveaux bienfaits, de nouvelles graces ?

## SECOND POINT.

Considérez quel malheur pour une ame que Dieu punit par cette juste, mais effrayante soustraction. Cette haie étant ôtée, c'est-à-dire, ce recueillement intérieur étant perdu, cette crainte salutaire des jugemens de Dieu étant affoiblie, ces talens ne produisant plus rien, ces rechutes étant réitérées, l'ame se répandra indifféremment sur toutes sortes d'objets, et sera comme en proie à toutes les passions; mille soins tumultueux occuperont l'esprit; Dieu ne se fera plus entendre que foiblement au fond du cœur, les avertissemens salutaires d'un Directeur sage et zélé ne feront presque plus d'impression; on n'aura plus que du dégoût pour la vertu, le joug du Seigneur deviendra trop pesant, la source des graces semblera tarie; et que deviendra une ame en un si pitoyable état?

On se flatte sur ce qu'on ne vit pas dans le dernier déréglement; mais souvenons-nous que le serviteur lâche et paresseux n'est pas condamné pour avoir perdu le talent, mais pour ne l'avoir pas fait profiter. On espere de se relever aux premieres Fêtes. Hélas! qu'il est à craindre que si la confession de Pâques a été sans fruit, celle qu'on fera à la Pentecôte ne soit pas plus fructueuse! Cependant le temps s'enfuit, et nous touchons peut-être déjà au terme fatal de la vie: *Jam enim securis ad radicem posita est* (a). Voici peut-être la derniere sollicitation de la grace; voici peut-être la derniere fois que Dieu nous avertira, que Dieu nous touchera, que Dieu nous pressera de sortir de cet état stérile et infructueux; après quoi n'avons-nous point à craindre qu'il ne prononce contre nous le même arrêt que le Pere de famille prononça contre le figuier sté-

(a) *Matth.* 3.

rile : *Succidite illam* (a) *: ut quid terram occupat ?* Qu'on coupe au plutôt ce mauvais arbre, et qu'on le jette au feu : à quoi bon souffrir plus long-temps qu'il occupe la place d'un autre qui porteroit des fruits exquis, et qui feroit honneur à la culture ?

Chose étrange ! nous faisons toutes ces réflexions ; plusieurs même de ceux qui les font seront frappés de ces vérités ; nul qui ne convienne du danger qu'il y a de mener une vie inutile pour le Ciel, et combien y en aura-t-il à qui toutes ces réflexions seront inutiles ?

Ne permettez pas, Seigneur, que je sois de ce nombre infructueux ; jusqu'ici j'ai rendu inefficaces toutes vos graces, et inutiles tous vos soins ; ne vous lassez pas, Dieu de miséricorde ; continuez, je vous en supplie, continuez de cultiver cette ame par votre grace, et j'espere que désormais elle portera des fruits.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi.* Matth. 18.

Donnez-moi encore du temps, Seigneur, et je vous payerai tout.

*Domine Deus, ostende hodie quia tu es Deus Israël, et ego servus tuus.* 3. Reg. 18.

Mon Seigneur et mon Dieu, faites voir en ce jour que vous êtes mon bon Maître, et que je commence d'être votre fidelle serviteur.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Si vous avez compris le danger où l'on s'expose quand on mene une vie molle, oisive, inutile, il vous sera aisé d'éviter ce danger par l'hor-

(a) *Luc.* 13.

reûr que vous concevrez de cet état ; mais prenez garde que tout ne se réduise à de vains projets, à d'inutiles désirs qui tuent le paresseux ; faites que le fruit de toutes vos méditations soit toujours pratique, c'est-à-dire, qu'il se réduise toujours à la réformation de vos mœurs, à régler votre conduite à la pratique de la vertu. Votre vie a été inutile jusqu'ici, du moins il y a de grands vides dans votre vie ; faites que désormais tous vos jours soient, comme parle l'Ecriture, des jours pleins. Commencez par celui-ci, faites aujourd'hui toutes les bonnes œuvres qui conviennent à votre état, faites une visite aux pauvres malades dans l'Hôpital, consolez-les par vos paroles, assistez-les par vos secours. Si vous ne pouvez pas visiter les pauvres dans les Hôpitaux, visitez-en quelques-uns de ceux de votre Paroisse. Il y a des familles honteuses qui manquent de tout, et à qui une partie de votre superflu rendroit l'abondance et la vie, faites-leur libéralement l'aumône ; employez aujourd'hui en charités ce que vous auriez dépensé à un repas trop somptueux dont vous vous priverez, à une parure peu nécessaire dont vous ferez un sacrifice, à un nouveau meuble dont vous vous passerez. Goûtez cette pratique.

2.° Fuyez ces sociétés de gens oisifs, et ces assemblées où l'oisiveté regne ; ayez toujours de quoi vous occuper. Une Dame Chrétienne doit toujours avoir quelque ouvrage qui l'occupe : qu'au travail succede la priere, ou la lecture d'un livre de piété : rendez fructueux jusqu'à votre loisir par de pieux entretiens qui nourrissent la vertu, et qui édifient : accoutumez-vous à élever de temps en temps votre cœur à Dieu par de courts, mais fervens actes d'amour de Dieu, ou par de courtes oraisons jaculatoires : c'est une pratique de piété bien utile de réciter l'*Ave Maria* toutes les fois qu'on entend sonner les

heures : une vie si chrétienne ne sera jamais inutile ; ce sont-là de ces petites industries spirituelles avec lesquelles on s'enrichit.

## *DIX-SEPTIEME JOUR.*

### SAINT GRÉGOIRE, ÉVÊQUE DE NÉOCÉSARÉE, surnommé THAUMATURGE.

SAINT GRÉGOIRE étoit de la ville de Néocésarée dans le Pont ; la grandeur de ses miracles le fit surnommer Thomaturge. Il fut élevé dans l'idolâtrie ; mais Dieu lui fit la grace de parvenir à la connoissance de la vérité. Voici comme ce grand Saint explique lui-même ce mystere de la divine miséricorde : Je commençai alors, dit-il, à me tourner par un instinct surnaturel vers la véritable piété, et une raison supérieure à la mienne se fit sentir peu à peu à mon ame, non pour lui donner encore une connoissance toute pure de la vérité, mais pour lui inspirer au moins une crainte salutaire. Ainsi fortifié par cette raison divine qui découvre les vérités de la foi, il parvint depuis à une conversion parfaite par un enchaînement d'opérations ineffables. Comme il avoit l'esprit excellent, il étudia la Rhétorique avec succès ; mais comme il avoit le cœur droit, il ne pouvoit se résoudre à rien louer dans ses déclamations qui ne lui parût digne de louange. Il vit Origene à Césarée en Palestine, et s'arrêta auprès de lui avec Athenodore son frere. Voici comme s'explique saint Grégoire au sujet de cette entrevue : L'Ange qui nous guide dans tout le cours de notre vie, n'oublia rien pour nous lier avec ce grand homme, dont la connoissance nous devoit être alors si avantageuse ; et après qu'il nous eut mis entre ses mains, il nous laissa en quelque sorte

sous sa conduite. Nous étions également inconnus les uns aux autres, tant pour la diversité de Religion, que par l'éloignement des lieux; mais il nous reçut comme des personnes que la divine Providence avoit fait heureusement tomber dans ses filets, afin qu'il nous gagnât pour le Ciel. Origene connoissant l'excellence de ces deux esprits, les cultiva avec soin. Il leur apprenoit la morale, la leur enseignant et de parole et par pratique. Il leur représentoit leurs propres passions comme dans un miroir vivant, afin que les voyant ainsi comme au naturel, il les expulsassent, les y excitant bien plus par son exemple que par ses discours. Des Philosophes il les fit passer aux Prophetes, et leur expliquant ce qu'il y a de plus obscur, il leur fit entendre que dans les choses de Dieu, il ne faut écouter que Dieu, et ceux par qui Dieu a rendu ses oracles; que la sagesse humaine ne mérite pas d'être écoutée où il s'agit de la divine révélation. C'est ainsi, dit saint Grégoire de Nisse, que ce qui servoit à en confirmer plusieurs dans l'erreur du Paganisme, servit à conduire Grégoire à la véritable Religion; car ayant connu par la lecture des Philosophes la foiblesse de leurs lumieres, et le peu de certitude qu'il y avoit dans des opinions qui se détruisoient mutuellement, il commença à comprendre que dans les choses qui sont si fort au-dessus de la raison, il étoit juste de s'en rapporter à la simplicité de la foi, qui méritoit notre croyance, en cela même qu'elle nous oblige de croire ce qui est au-dessus de notre raison. Il comprit que l'obscurité des Mysteres convenoit à la majesté d'un Dieu qui habite une lumiere inaccessible. Il comprit qu'il étoit raisonnable que l'homme assujettît sa raison à la souveraine raison de Dieu; que l'homme ne devoit pas faire ressortir au tribunal de sa raison ce que Dieu avoit dicté dans le conseil de sa sagesse éternelle; et que si la raison

humaine pouvoit comprendre la maniere d'être de Dieu, et les perfections divines, ou l'homme seroit Dieu, ou ce souverain Etre ne seroit pas Dieu lui-même. Grégoire, déjà éclairé des lumieres de la foi, résolut de tout quitter, biens, patrie, amis, étude même de la Philosophie s'il étoit nécessaire, pour ne s'appliquer plus qu'à la science des Saints.

La persécution de l'Empereur Maximin, successeur d'Alexandre Severe, ayant obligé Origene de quitter la ville de Césarée l'an 238, Grégoire s'en alla à Alexandrie, où les études de la Philosophie et de la Médecine attiroient les jeunes gens de tous côtés. Il n'étoit point encore baptisé, toutefois il menoit déjà une vie si pure et si réguliere, que les jeunes gens de son âge prenoient sa conduite pour une censure muette de la leur, et un reproche incommode de leurs déréglemens. Quelques-uns d'eux jaloux de l'intégrité de ses mœurs, lui susciterent une célebre courtisane, qui l'étant venu trouver au milieu d'une grande assemblée, lui demanda effrontément le salaire d'une débauche infame dont elle l'accusoit. Grégoire, sans rien perdre de sa gravité ordinaire, dit froidement à un de ses amis, de lui donner l'argent qu'elle demandoit. Les envieux libertins triomphoient déjà du succès de leur calomnie. Mais à peine cette malheureuse eut touché le prix de son iniquité, qu'elle fut saisie de l'Esprit malin, qui la secouant par des agitations effroyables, la faisoit hurler d'une maniere qui faisoit frémir tous ceux qui étoient présens. On la voyoit les yeux renversés, la bouche écumante et les cheveux épars, se traîner par terre, avouant son crime. Il fallut avoir recours à celui qu'elle avoit offensé. Grégoire, quoique seulement Catéchumene, invoqua sur elle le nom du Seigneur, et sur l'heure même cette malheureuse créature fut délivrée, la vertu des miracles commençant d'agir dans le

serviteur de Dieu, avant même qu'il eût reçu le Baptême.

Il ne tarda pas de le recevoir : il fut baptisé l'an 237, et la grace du Baptême en fit d'abord un des plus saints et des plus grands hommes de son siecle. La haute idée qu'il avoit du bienfait signalé qu'il venoit de recevoir du Pere des miséricordes, lui inspira de si vifs sentimens d'amour et de reconnoissance, qu'il s'en explique en homme enthousiasmé.

Après cinq ans d'études sous Origene, le Saint retourna dans son pays. Il se dépouilla de tous ses biens pour se mieux revêtir de Jesus-Christ; il se retira dans la solitude, et ne pensa plus qu'à s'occuper de Dieu dans un silence tranquille. Il ne fut pas long-temps Solitaire; Phedime Evêque d'Amasée, qui avoit reçu de Dieu le don de Prophétie et celui de sagesse, sachant que saint Grégoire étoit un trésor caché dans le désert, voulut l'en tirer pour en enrichir l'Eglise. Grégoire dans la solitude étoit comme une lumiere sous le boisseau, il chercha à le mettre sur le chandelier de l'Eglise et à la poser dans le lieu le plus éminent en le consacrant Evêque. Saint Grégoire en ayant eu vent en fut alarmé; il résolut de s'opposer à ce dessein, et pour y réussir, il prit la fuite. Mais saint Phedime poussé de l'Esprit de Dieu, résolut de l'élire quoiqu'absent. Il leva les yeux au Ciel, et déclara devant Dieu, en présence de tout le peuple, qu'il choisissoit Grégoire pour Evêque de Néocésarée. Saint Grégoire informé de ce qui s'étoit passé, crut que ce seroit résister à la volonté de Dieu, s'il s'opiniâtroit à résister à son ordination, et il fut sacré Evêque de Néocésarée.

La Religion de l'Empire y étoit dominante, les temples y fumoient de l'encens qu'on offroit aux Idoles de la Gentilité : le nom de Jesus-Christ n'y étoit connu que pour être méprisé. De toute

cette grande multitude d'hommes qui l'habitoient; il ne s'en trouva que dix-sept qui eussent alors embrassé la foi Chrétienne. Après son sacre il se recueillit devant Dieu, et lui demanda la lumiere dont il avoit besoin pour prêcher l'Evangile. Saint Jean l'Evangéliste et la sainte Vierge l'instruisirent selon l'ordre de Dieu. Voici l'instruction céleste qui a été si célebre dans l'Eglise, qu'on la récita dans le cinquieme Concile Œcuménique : Il n'y a qu'un Dieu le Pere, qui est le Pere du Verbe vivant, sa Sagesse essentielle, sa Puissance et son éternelle Image. C'est lui qui étant souverainement parfait, a engendré un Fils parfait comme lui. C'est le Pere du Fils unique. Il n'y a qu'un Seigneur seul Fils du seul Pere, Dieu engendré de Dieu, le Caractere et l'Image de la Divinité, la Parole efficace par laquelle ont été formées toutes les créatures, le vrai Fils du vrai Pere, le Fils invisible du Pere invisible, l'Incorruptible de l'Incorruptible, l'Immortel de l'Immortel, le Fils éternel de celui qui est de toute éternité. Et il n'y a qu'un Esprit-Saint, qui procede de Dieu, et qui a été manifesté par le Fils aux hommes. C'est l'Image du Fils, et une Image parfaite de celui qui est parfait; il est la vie et le principe de la vie de ceux qui vivent; il est la source sainte, la Sainteté même et l'Auteur de la sanctification. Par lui est manifesté Dieu le Pere, qui est au-dessus de toutes choses et en toutes choses, et Dieu le Fils qui est également par-tout. C'est-là la Trinité parfaite, laquelle n'est point divisée, mais est une dans la gloire, dans l'éternité, et dans la souveraineté. Saint Grégoire de Nysse témoigne que ce Symbole de la Foi fut depuis toujours regardé avec tant de vénération, que l'on s'en servoit encore de son temps à Néocésarée. Ainsi fut éclairé saint Grégoire sur les vérités de la foi. Il demanda à l'Auteur et au Consommateur de la foi l'intelli-

gence des vérités révélées. Il l'obtint de la maniere que nous venons de raconter. Pourvu de ce dépôt sacré, il marche vers la ville de Néocésarée, où le Démon s'étoit retranché. Le nouveau David attaque, au Nom de Jesus-Christ et de sa sainte Mere, le Goliath de la Gentilité; il l'attaque, et le terrasse. En chemin faisant, surpris de la nuit et d'une pluie violente, il entre dans un temple des plus fameux de tout le pays à cause des oracles que les Démons y rendoient: il y passa la nuit en priere. Le matin il en sortit pour continuer sa route; le Sacrificateur y vint un moment après, et les Démons lui dirent qu'ils alloient abandonner ce temple. Le Sacrificateur sachant ce qui étoit arrivé, court après l'ennemi de ses dieux, il l'atteint et le menace de le maltraiter. Le Saint lui dit qu'avec le secours de Dieu, il chasseroit les malins Esprits de tous les lieux qu'il voudroit, et les y feroit rentrer de même. Le Prêtre des Idoles bien étonné, lui dit que pour preuve de ce qu'il avançoit il fît rentrer les Démons dans leur temple. Alors ce grand homme plein de cette foi qui opere les prodiges, rompit un petit morceau du parchemin d'un livre qu'il tenoit, et écrivit ces mots: *Grégoire à Satan: Entre.* Le Prêtre s'en retourne, met le billet sur l'Autel, offre les sacrifices accoutumés, et voit les mêmes choses qu'auparavant. Il revient en diligence sur ses pas, et ayant atteint le saint Evêque avant qu'il entrât dans la ville, il le pria de lui expliquer les Mysteres de la Religion, et de lui faire connoître quel étoit ce Dieu auquel l'Enfer même étoit soumis. Le Saint lui développa le mystere de la foi; mais l'Incarnation du Verbe le choqua. Il croyoit indigne de Dieu de paroître avec un corps parmi les hommes. Le Saint lui répondit que ce n'étoient pas les paroles de l'homme, mais les merveilles de la puissance de Dieu, qui rendent

témoignage de cette vérité. Alors cet homme pria saint Grégoire de faire encore un miracle en sa présence, en faisant changer de place à une pierre d'une prodigieuse grosseur, qui se trouva là, pour lui faire prendre la place qu'il lui marquoit. Il le fit : la pierre énorme change de place, et l'Idolâtre se convertit. Saint Grégoire entre dans la ville, mais le bruit de ses prodiges l'avoit devancé : il passe au milieu de cette grande multitude d'Idolâtres sans en regarder un seul, comme s'il eût traversé un désert. Cette modestie les étonna plus que n'avoit fait le bruit de ses prodiges. Il fit d'abord beaucoup de conversions. Les Fidelles augmentant tous les jours en nombre et en ferveur, il résolut de bâtir une Eglise qui pût contenir tous les Fidelles. Il choisit pour cela le lieu le plus considérable, et le plus éminent de la ville. Le seul obstacle qui s'y trouvoit, c'étoit une haute montagne qui occupoit une partie du plan qu'il en avoit tracé. Plein de foi et de confiance, il se met en priere; et à peine l'eut-il finie, que la montagne se retira par un prodige inoui, et lui laissa tout l'espace nécessaire pour ce grand et saint édifice. Son cœur étoit ouvert à tout le monde; on avoit recours à lui pour tous les besoins. Voici un fait bien remarquable. Il y avoit dans cette Province une riviere qui s'enfloit tellement, sur-tout en Hiver, que le pays en étoit inondé avec des ravages étranges. Les habitans de ce canton vinrent trouver le saint Evêque pour le prier d'avoir pitié d'eux. Le Saint alla avec eux n'ayant que son bâton pour s'appuyer, et les entretenant par le chemin de la grande affaire de l'homme, qui est le salut. Lorsqu'il fut arrivé à la rupture de la digue, il leur dit qu'il n'appartient qu'à la puissance de Dieu de prescrire aux eaux des limites qu'elles ne puissent passer; que Dieu seul pouvant donner des lois à la nature, c'étoit de Dieu seul

seul qu'ils devoient attendre le miracle de voir suspendre les flots. Il cessa de parler, il invoqua le nom du Tout-Puissant, puis il enfonça son bâton au lieu où la digue étoit rompue ; le bâton prit racine, et devint arbre. Là venoit se briser le courroux du fleuve lorsqu'il étoit le plus ému, comme les flots de la mer viennent tous les jours se briser contre un banc de sable. Nous ne raconterons pas ici tous ses prodiges, il suffit de dire que sa vie ne fut qu'une suite continuelle de prodiges. Il soutint son peuple par ses prieres dans la persécution de Dece ; il assista sur la fin de sa vie au Concile d'Antioche, où Paul de Samosate, qui nioit la divinité de Jesus-Christ, fut condamné. Sentant sa derniere heure approcher, il parcourut son Diocese, et travailla avec tant de succès que la Religion y devint plus florissante qu'auparavant. Il s'informa, sur le point de mourir, s'il y avoit encore quelques Infidelles dans la ville ou aux environs, et comme on lui eut dit qu'il n'y en avoit plus que dix-sept, il rendit graces à Dieu, et ajouta qu'il laissoit à son Successeur autant d'Infidelles qu'il avoit trouvé de Chrétiens à son avénement à l'Episcopat. Il mourut enfin saintement après avoir prié pour eux, et défendu qu'on achetât aucun lieu pour sa sépulture, voulant être aussi pauvre après sa mort qu'il l'avoit été pendant sa vie. Il mourut le 17 Novembre de l'année 270, âgé d'environ soixante et dix ans. Son corps fut mis dans l'Eglise qu'il avoit fait bâtir, et qui porta depuis son nom.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Gregorii Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.*

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Grégoire, l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPITRE.

*Leçon tirée du Livre de la Sagesse.* Ch 44. et 45.

*ECCE Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus, et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam, et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu regum, et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternam, et dedit illi Sacerdotium magnum: et beatificavit illum in gloria. Fungi Sa-*

VOICI ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui; il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la loi du Très-Haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son peuple, comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde: il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a

*cerdotio, et habere laudem in nomine ipsius: et offerre illi incensum dignum, in odorem suavitatis.*

comblé de bonheur et de gloire, afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

*L'Auteur du Livre de l'Ecclésiastique d'où cette Épître est tirée, nous insinue qu'il vivoit après le Pontificat du Grand-Prêtre Simon, dont il fait l'éloge comme d'un homme mort. Il faut donc placer Jesus fils de Sirach entre le Pontificat de Simon, c'est-à-dire, entre les années du monde* 3711, *qui est celle de la mort de Simon; et* 3783, *qui est celle de la mort de Ptolomée Evergetes.*

## RÉFLEXIONS.

*Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut.* S'en trouve-t-il aujourd'hui parmi les Fidelles un grand nombre qui l'observent cette Loi? la regarde-t-on même comme une Loi qui oblige tous les Fidelles? Ne sortons point du Lieu saint, représentons-nous ces Mysteres divins qu'on célebre tous les jours sur nos Autels; ce nouveau Calvaire où Jesus-Christ s'immole réellement lui-même plusieurs fois le jour à son Pere, pour le salut des hommes; ce sanctuaire respectable aux Anges mêmes: ce divin sacrifice du corps et du sang adorable de l'homme-Dieu, durant lequel les célestes Intelligences demeurent prosternées, et comme interdites à la vue de cette merveille; et jugeons de notre foi par la conduite que l'on y tient. Ces Chrétiens imparfaits à qui une Messe paroît une dévotion ennuyante; ces gens du monde qui par mollesse, ou par dégoût se dispensent d'assister aux divins Mysteres; ces libertins, ces femmes mondaines qui y assistent avec tout l'orgueil du libertinage

et de l'impiété ; tous ces gens-là connoissent-ils ce qu'ils font profession de croire ? Mais croient-ils ce qu'ils regardent avec tant d'indifférence, ce qu'ils traitent avec le dernier mépris ? oseroient-ils paroître devant des personnes de distinction dans le même état, avec la même indécence qu'ils assistent à la Messe? seroient-ils chez le Roi comme ils sont à l'Eglise ? On porte l'impudence, la fierté, l'irréligion jusqu'aux pieds même de Jesus-Christ. Les premiers Chrétiens avoient des sentimens si religieux et si respectueux pour cet adorable sacrifice, que c'étoit parmi eux paroître pour le moins chanceler dans la foi, que d'assister avec peu de dévotion à la Messe. Auroient-ils cru se trouver parmi des Fidelles, s'ils eussent été témoins de notre irréligion, et de nos scandaleuses irrévérences durant la célébration des Mysteres sacrés ? Qu'eût-on dit sur le Calvaire, au moment que Jesus-Christ expiroit sur la Croix, quelqu'un de ses Disciples eût paru avec la même immodestie, dans les mêmes dispositions, avec aussi peu de respect qu'on paroît aujourd'hui à la Messe ? Combien de gens en auroient été indignés ! L'Eglise le regarderoit encore aujourd'hui comme un Apostat, et quels sentimens en aurions-nous nous-mêmes ? La Messe est la représentation vive et réelle de ce sacrifice primitif : c'est réellement la même victime, c'est le même Sacrificateur ; la même oblation : notre immodestie est-elle une moindre impiété ? Bon Dieu ! combien de gens assistent aujourd'hui à l'Office divin, à la Messe, avec moins de retenue qu'aux spectacles profanes ! il est sûr qu'on y garde souvent moins de bienséance que dans une visite de civilité. Ce ne sont point des irrévérences muettes et secretes, ce sont des profanations éclatantes, et l'on peut dire qu'on y est indévot avec ostentation : et l'on s'étonne après cela si Dieu nous fait sentir depuis si long-temps les fléaux de sa juste colere !

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon S. Marc.* Ch. 11.

*IN illo tempore : Respondens Jesus Discipulis suis, ait illis : Habete fidem Dei. Amen dico vobis, quia quicumque dixerit huic monti : Tollere, et mittere in mare ; et non hæsitaverit in corde suo, sed crediderit, quia quodcumque dixerit, fiat, fiet ei. Propterea dico vobis, omnia quæcumque orantes petitis, credite, quia accipietis, et evenient vobis.*

EN ce temps-là : Jesus répondant à ses Disciples, leur dit : Ayez confiance en Dieu. Je vous le dis en vérité, quiconque dira à cette montagne : Otez-vous de là, et jetez-vous dans la mer ; et qui ne chancellera point en lui-même, mais croira que tout ce qu'il dit va se faire, cela se fera en sa faveur. C'est pourquoi je vous le dis : tout ce que vous demandez dans vos prieres, croyez que vous le recevrez, et vous l'aurez en effet.

---

## MÉDITATION.

*Du manque de foi dans la plupart des Fidelles.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que toutes les infidélités ne sont pas seulement dans l'entendement, il y en a encore dans la volonté : la raison pourquoi on ne croit pas, c'est parce qu'on ne veut pas croire. Il est vrai qu'il faut croire, pour aimer Dieu ; mais il n'est pas moins vrai qu'il faut aimer Dieu, pour bien croire. La charité croit tout. Ce n'est pas la raison qui est la cause de l'incrédulité des hommes, puisqu'on n'a jamais vu d'homme de bon sens douter des vérités de la Religion, s'il n'étoit corrompu dans ses mœurs. De tous les hérétiques, il ne s'en convertit aucun de bonne foi,

qui ne soit préparé à cette grace par une vie innocente et réglée ; et l'on n'a jamais vu de Catholique apostat, qui ne fût d'ailleurs très-mauvais Chrétien. L'Eglise n'est jamais abandonnée que par des enfans qui la déshonorent, et qu'elle auroit dû retrancher elle-même de son corps mystique ; et au contraire, il ne nous vient point de nouveaux sujets du côté de nos ennemis, qui ne fût la gloire de son parti, et qui ne vécût comme s'il eût déjà été fidelle. La foi est une vertu de l'entendement ; mais le manque de foi est un vice de la volonté. Dès que le cœur est corrompu, la foi est chancelante. On commence à douter des vérités de la Religion, dès qu'on commence à vivre mal. Nulle passion violente qui ne soit ennemie de la foi. La foi est un flambeau qui éclaire ; mais que sert ce flambeau à des yeux malades? Que nous sert-il d'être environnés de lumiere, de marcher même dans un si grand jour, si nous portons avec nous notre nuit et nos ténebres? Que nous sert-il de croire de si grandes choses, si nous les croyons, comme les démons, d'une foi purement spéculative ? Que nous sert-il de croire tout ce qu'il faut croire pour être fidelles, et de ne le croire pas assez pour être sauvés ? Avouons-le, il y a très-peu de foi dans le monde : notre vie en est une conviction si manifeste, que nous sommes contraints de le confesser. Vit-on dans la tiédeur : on ne croit plus que foiblement. L'ame est-elle animée d'une nouvelle ferveur : on sent croître sa foi avec l'innocence ; on peut dire que la ferveur au service de Dieu, est la mesure de notre foi. Voulons-nous savoir si nous avons la foi : consultons nos actions, consultons notre conduite ; et jugeons par nos sentimens et par nos mœurs, de la grandeur et de la vivacité de notre foi.

## SECOND POINT.

Considérez que quand le cœur est prévenu ; en vain éclaire-t-on l'entendement. Les Juifs en sont une triste preuve. Les Prophéties qu'ils voyoient accomplies en Jesus-Christ étoient de grands motifs de crédibilité : ils ne voulurent pas en faire l'application, ni écouter ceux qui la leur faisoient. Les paraboles qui rendent sensibles les plus hauts mysteres, étoient pour eux des voiles impénétrables, qui leur en déroboient la vue. N'avoient-ils pas vu des miracles ? n'avouoient-ils pas eux-mêmes que Jesus-Christ en faisoit ? rien ne frappoit davantage : *Hic homo multa signa facit.* Que concluent-ils de là ? qu'il faut le suivre ? nullement ; ils concluent qu'il faut promptement le faire mourir. Les Juifs voulurent s'instruire de l'aveugle né, ils appellerent les parens : ils furent convaincus, après n'avoir rien oublié pour le séduire. Quel fut le fruit de leur conviction ? crurent-ils ? nullement ; ils le maudirent, ils l'outragerent, ils l'excommunierent. O qu'il est vrai qu'une passion dans un cœur que le relâchement, que la tiédeur ont déjà amolli, excite de grands troubles ! C'est comme un feu qui s'attache à une matiere humide ; elle excite une épaisse fumée qui aveugle la raison, et l'empêche de voir les choses surnaturelles. La passion nous rend aveugles à l'égard des objets même sensibles : faut-il s'étonner si elle nous dérobe la connoissance des spirituelles et des divines ? Ce qui rebute les méchans, attire les bons. Ce qui révolte les libertins, charme les gens de bien. Ils ne peuvent assez admirer ce que les autres ne peuvent croire de l'Incarnation, de l'Eucharistie. La mort d'un Dieu qui exerce la foi des mauvais Chrétiens, ne fait qu'enflammer davantage l'amour des plus

réglés et des plus fervens. Avouons-le : de tous les états le plus misérable, le plus à plaindre, est celui d'un Chrétien qui croit peu. Il vaudroit mieux, pour ainsi dire, ne rien croire, que de ne croire qu'à demi, puisqu'il souffre plus dans ses plaisirs, qu'un véritable fidelle dans ses peines. Ce peu de lumiere qui lui reste suffit pour le perdre, et ne suffit pas pour le sauver. La foi est une lumiere importune, et comme une lueur fâcheuse qui lui ôte le repos qu'on goûte dans les ténebres, sans lui donner la joie qu'apporte le jour. J'aurois bientôt quitté ces amusemens, ce luxe, ces plaisirs, je me serois bientôt converti, dit-on, si j'avois la foi. Disons mieux : Vous auriez bientôt la foi, si vous aviez quitté ces plaisirs, ces amusemens, ce luxe. Notre peu de foi est toujours l'effet funeste de la corruption de nos mœurs. Un Prêtre ne sent point de dévotion à l'Autel ; mais en a-t-il beaucoup ailleurs ? et s'il a le malheur de mener une vie tiede, irréguliere par-tout ailleurs, doit-il s'attendre d'avoir une foi vive à l'Autel ?

Faites, Seigneur, que je mene une vie fervente, innocente et pure, et j'espere que ma foi croîtra tous les jours.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Credo Domine ; adjuva incredulitatem meam.* Marc. 9.

Je crois, Seigneur : fortifiez ma foi.

*Domine, adauge nobis fidem.* Luc. 17.

Seigneur, augmentez en nous la foi.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° On croit peu, parce qu'on vit mal. Rien n'affoiblit tant la foi que les maladies du cœur. Les ames innocentes, les ames pures peuvent

être tentées sur la foi ; mais la tentation ne rend d'ordinaire leur foi que plus vive, pourvu qu'elles ne donnent point dans le relâchement. Avez-vous de ces importunes épreuves : redoublez votre fidélité et votre ferveur au service de Dieu. N'ayez jamais plus de modestie, plus de charité pour les pauvres : ne soyez jamais plus respectueusement devant le Saint-Sacrement ; ne soyez jamais plus exact dans tous vos devoirs et dans toutes vos pratiques de dévotion ; ne soyez jamais plus mortifié, plus dévot, que dans des temps d'épreuves : vous verrez bien-tôt dissiper tous ces brouillards, et calmer ces tempêtes. Rien ne contribue tant à la sérénité de l'ame, que cet accroissement de ferveur.

2.° Proposez-vous toujours vos actions et toute votre conduite pour preuve de votre foi. La foi dans les vrais Fidelles ne fut jamais purement spéculative. C'est une pratique salutaire de penser dans tous les exercices de dévotion, à la Messe, à l'Office, dans la priere et dans les bonnes œuvres, que l'on va donner à Dieu et au public, des preuves de notre foi. Etes-vous à l'Eglise : songez que vous y donnez une preuve de votre foi. Faut-il pardonner une injure, faut-il faire une aumône, vous arrive-t-il quelque affliction : recourez à la foi, dites-vous à vous-même : Je veux paroître Chrétien en cette rencontre. Mais ayez soin de demander souvent à Dieu qu'il augmente votre foi. *Credo Domine : adjuva incredulitatem meam.* Je crois, oui Seigneur, je crois, mais fortifiez ma foi tous les jours davantage. Cette courte priere doit être familiere à tous les Chrétiens.

## *DIX-HUITIEME JOUR.*

### LA DEDICACE DE LA BASILIQUE DES APÔTRES S. PIERRE ET S. PAUL.

DIEU dit, dans l'Ecriture, qu'il glorifiera quiconque l'aura glorifié ; et que ceux qui le méprisent tomberont dans le mépris. La fête de ce jour rappelle visiblement la vérité de cet oracle. Tandis que les ennemis du nom Chrétien, les Césars, ces Maîtres orgueilleux de l'Univers, revêtus de toute la Majesté de l'Empire, sous qui tout plioit, ont été ensevelis dans un oubli éternel ; et que de toute leur dignité, il ne reste qu'un mépris général de leur mémoire : tandis que leurs cendres confondues avec celles des plus vils esclaves, sont foulées aux pieds, et que les Temples du Dieu vivant qu'ils ont persécuté, ont été élevés sur les ruines de leurs trophées ; le tombeau de ces Héros Chrétiens que le monde à persécutés, et qui paroissoient si vils, si méprisables aux yeux du monde, sont devenus célebres par tout l'Univers. Dieu a rendu vénérable jusqu'à leur nom, jusqu'à leur mémoire ; et non-content de les faire régner avec lui dans le Ciel, il les rend des objets de la vénération des Fidelles ; il glorifie jusqu'à leurs cendres dans leur tombeau, et rend glorieux leur sépulcre sur la terre. Mais de tous les lieux du monde illustrés par le sang des Martyrs, il n'en fut jamais de plus célebre, de plus respectable, ni de plus respecté que cette partie du Vatican consacrée par le sang du Prince des Apôtres.

A peine saint Pierre, ce Chef visible de l'Eglise de Jesus-Christ, eut consommé son martyre ; à peine saint Paul, cette lumiere éclatante, ce

Docteur insigne de la Religion, eut terminé par une glorieuse mort son triomphe, qu'on vit venir de toutes parts les Chrétiens pour honorer ces sacrées Reliques. Rome fut estimée dès-lors plus riche et plus illustrée par ces sacrés dépôts, que par tous les superbes monumens de la vanité païenne. Le tombeau de saint Pierre sur la colline du Vatican, qu'on appela dès-lors la Confession de saint Pierre, et celui de saint Paul sur le chemin d'Ostie près du Tibre, devinrent l'objet le plus célebre de la vénération des Chrétiens et le terme des plus fréquens Pelerinages. On venoit puiser sous ces cendres, disent les Peres, ce feu divin dont ils avoient été embrasés, et l'on sentoit croître la foi que ces deux chefs de la Religion avoient prêchée. Les persécutions contre l'Eglise, empêcherent les Fidelles durant les trois premiers siecles, de donner par leur magnificence, des marques éclatantes de leur vénération. Le culte religieux qu'on rendoit à ces précieuses Reliques augmentoit tous les jours, sans qu'il leur fût permis de signaler par des monumens éclatans leur dévotion et leur zele. Mais dès que la paix fut rendue à l'Eglise par la conversion de l'Empereur Constantin, les premiers soins de ce religieux Empereur furent de tirer de l'obscurité ces trésors si chers et si vénérables à tous les Fidelles.

Ce grand Prince voulut signaler sa Religion et sa vénération pour les saints Apôtres, par une action qui l'a rendu plus illustre et plus grand que toutes les célebres victoires qu'il a remportées. Dès qu'on eut tracé le plan de la célebre Eglise de Saint-Pierre sur le Vatican, on assure que ce grand Empereur ayant déposé son diadême et la pourpre impériale aux pieds du Saint, après une humble priere, prit une beche, ouvrit la terre, en remplit douze hottes qu'il porta lui-même sur ses épaules en l'honneur des douze Apôtres, dou-

Chrysostôme, avec quelle dévotion, avec quel respect on baise l'entrée de ce Temple sacré ? *Non cernis quoniam homines etiam hisce templi vestibulis osculum figunt partim inclinato capite, partim manutenentes.* S. Paulin, et après lui Grégoire de Tours, nous apprennent combien cette Basilique du Prince des Apôtres, et celle de Saint-Paul étoient célebres par la sainteté du Lieu, et par la religion des peuples. L'histoire de l'Eglise nous fournit une infinité d'exemples de la vénération que les Princes de la terre, les peuples les plus éloignés, les Barbares même, soit hérétiques, soit infidelles, ont marquée en toutes sortes de temps pour ces saints Lieux. Les Goths sous Alaric ayant désolé toute l'Italie du temps de l'Empereur Honorius, prirent Rome l'an 409 : mais tandis qu'ils mettoient tout à feu et à sang, ils n'oserent toucher à ces deux célebres Basiliques.

Quelque auguste que fût l'Eglise de Saint-Pierre au Vatican, dès ces premiers temps, elle ne parut pas assez vaste, ni assez magnifique dans la suite pour répondre à la sainteté du Lieu, et pour contenir ce prodigieux concours de peuples qui y venoient par dévotion de toutes les Parties du Monde. Plusieurs Papes avoient pensé depuis longtemps à l'agrandir et à la rendre un des plus beaux et des plus riches monumens de l'Univers; mais ce ne fut qu'au quinzieme siecle qu'ils entreprirent efficacement de la renouveler dans toutes ses parties. Le Pape Nicolas en fit creuser les fondemens, vers l'an 1456. Sixte V y fit travailler, et le Pape Jules II ayant préféré à plusieurs desseins qu'on lui présenta, celui du fameux Architecte Bramante Lazzari, commença ce superbe édifice l'an 1506, et fit la cérémonie de mettre la premiere pierre avec beaucoup de solemnité le 18 d'Avril de la même année. A Bramante Lazzari mort en 1514, succéda le célebre Raphaël

d'Urbain aussi habile Architecte que Peintre. En 1534 Paul III chargea de la continuation de l'entreprise le fameux Michel-Ange Buonarota. Celui-ci usant du plein pouvoir que le Pape lui avoit donné, fit un nouveau modele d'une architecture plus superbe et plus moderne, et de plus riches matériaux. Jacques Barozzi fut substitué à Michel-Ange en 1564. A celui-ci succéderent Jacques de la Porte, Maderne, et le Chevalier Bernin qui acheva ce grand ouvrage sous le Pontificat de Paul V. Mais ce fut le Pape Urbain VIII qui y mit l'accomplissement; il en fit aussi une Dédicace la plus solemnelle qui se soit jamais faite, le même jour qu'aujourd'hui, qui est le jour (*a*) de la Dédicace de l'ancienne Eglise; et ainsi la célebre Eglise de Saint-Pierre au Vatican, que l'on met aujourd'hui au rang des plus superbes édifices de l'Univers, et qu'on regarde avec raison comme une des merveilles du Monde, est l'ouvrage de cent vingt ans sous vingt Papes, parmi lesquels on remarque Jules II, Leon X, Paul III, Sixte V, Clément VIII, Paul V, et Urbain VIII, comme ceux qui y ont le plus contribué.

Cette magnifique Eglise, le centre de l'unité et la mere de toutes les autres, est toute bâtie de marbre dedans et dehors, et est couverte de plomb et de cuivre doré. On y admire les peintures excellentes, les colonnes de marbre, un nombre infini de richesses, et dans cette vaste et immense capacité une proportion qui est le chef-d'œuvre de l'art. Le portail de cette Eglise est élevé jusqu'à la hauteur de vingt-quatre toises, et est bâti selon l'ordre Ionique. Il contient un superbe portique, qui a la voûte dorée, et qui regne devant toute la largeur du portail. Au-dessus du portique est aussi une magnifique galerie, où Sa Sainteté paroît chaque année le jour du Jeudi-Saint et le jour de Pâques, pour donner la béné-

(a) *L'an* 1626.

diction au peuple qui est à genoux dans la place. On y voit une inscription Latine, qui marque que le Pape Paul V fit bâtir ce portail l'an 1612. Des cinq portes qui sont à ce portail, celle du milieu est de bronze, et à main droite est celle qu'on appelle la Porte-Sainte, parce qu'elle ne s'ouvre que l'année Sainte : c'est ainsi qu'on appelle l'année du grand Jubilé, qui se célebre de vingt-cinq en vingt-cinq ans. Le dessein et le plan de cet auguste Edifice est pris sur la figure d'une Croix, dont la longueur est environ de cent toises ; et celle des branches, ou de la traverse, de soixante-six toises. Sur le centre au milieu de ces branches, s'éleve le dôme qui a prés de cinquante-cinq toises de hauteur, mais le reste de la voûte de l'Eglise n'en a que vingt-quatre. Tout le pavé de l'Eglise est de marbre ; et toute la voûte est dorée. Sur le milieu des branches de la croix, ou de la traverse, est élevé le grand Autel au-dessous de la coupe du dôme. On ne voit rien dans tout le monde qui égale la magnificence et la somptuosité de cet Autel, ni le riche travail du dais de bronze que le Pape Urbain VIII y a fait élever. Chaque Pape, après son élection, y est porté et y est reconnu pour le successeur de saint Pierre. Il n'y a que le Pape qui y puisse dire la Messe, ou ceux à qui il en donne expressément la permission. Sous l'Autel est la Confession de saint Pierre ; c'est ainsi qu'on a toujours appelé le tombeau où le corps de ce saint Apôtre est en dépôt. La place qui est devant cette Eglise est encore le sujet de l'admiration des étrangers. Le Chevalier Bernin en a donné le dessein, et le Pape Alexandre VII l'a fait exécuter. Une grande galerie l'environne, et lui donne une forme ovale qui a trois cents pas de longueur, et deux cent vingt de largeur Trois cent vingt-quatre colonnes soutiennent cette galerie enrichie d'une balustrade, où sont les figures des douze Apôtres et de plusieurs autres Saints au

nombre de quatre-vingt-huit, avec les armes d'Alexandre VII. Au milieu de cette place s'élève entre deux grandes fontaines l'obélisque le plus magnifique de l'Univers. Il est d'une seule pièce de marbre granit, et cette admirable pièce est haute de treize toises et deux pieds, sans comprendre la hauteur de sa base et de son piedestal. L'urne qui renfermoit les cendres de Jules César, en formoit autrefois la pointe; aujourd'hui elle est terminée par une croix de bronze. L'Eglise de Saint-Paul hors des murs, a toujours été en singuliere vénération, et est fort fréquentée.

C'est de ces deux célebres Basiliques dont l'Eglise solemnise aujourd'hui la Dédicace par tout l'Univers; et personne n'ignore quel est l'objet et la fin de cette fête. On sait que la Dédicace d'une Eglise est un acte extérieur de Religion fait par l'Evêque; acte par lequel un édifice matériel devient par une spéciale bénédiction la Maison de Dieu, dans laquelle les Fidelles doivent venir lui rendre l'honneur qui est dû à son adorable Majesté. Comme les Temples sont, par leur institution spéciale, destinés au service de Dieu, à qui on y rend l'honneur qu'on lui doit, la consécration de ces Temples appartient à la Religion: ils deviennent par-là la Maison spéciale, le Palais sacré, et comme le lieu d'élection où tous les Fidelles sont appelés à rendre à Dieu la vénération, l'hommage et l'adoration qui sont dus à ce souverain Maître du Ciel et de la Terre.

Eusebe, parlant des Dédicaces qui furent faites dans les principales villes du monde, dès que le grand Constantin eut permis de construire des Temples au vrai Dieu, dit qu'il ne se fit point de fêtes plus solemnelles, ni où la joie des peuples éclatât davantage que dans celles des Dédicaces. On y accouroit des pays les plus éloignés, les Princes et les Rois s'estimoient heureux d'y assis-

ter, les Evêques y venoient en foule : *Ad hoc Episcoporum conventus, peregrinorum ab exteris et dissitis regionibus concursus, populorum mutua inter se charitas, ac benevolentia, cùm membra corporis Christi in unam compagem coalescerent.* Ces paroles d'Eusebe doivent nous faire remarquer que la joie et la solemnité des Dédicaces ne sont pas fondées sur ces temples matériels, quelque magnifiques qu'ils puissent être, mais sur la réunion, la concorde et la charité qui rassemble tous les hommes, qui font un Temple vivant dans ces Temples matériels, en y réunissant les Empereurs avec les Evêques ; les Evêques et le Clergé avec les Peuples ; les Peuples, les Provinces et les Royaumes divers entre eux, pour s'offrir tous ensemble à Dieu, en lui offrant une victime divine et immortelle, qui est Jesus-Christ même : *Una erat divini Spiritûs virtus per universa commeans membra, una omnium anima, eadem alacritas fidei, unus omnium concentus Divinitatem hymnis celebrantium.* C'est encore cette primitive solemnité qu'on célebre tous les jours dans la fête des Dédicaces.

Caïus, Prêtre de l'Eglise de Rome, fameux Théologien, qui fleurissoit sur la fin du second siecle, assure que les deux tombeaux des saints Apôtres saint Pierre et saint Paul, étoient regardés de son temps comme les deux remparts de la Religion Chrétienne : *Ego Apostolorum trophæa*, dit-il, *perspicuè possum ostendere. Nam si lubet in Vaticanum proficisci, aut in viam quæ Ostiensis dicitur te conferre, trophæa illorum qui eam Ecclesiam suo sermone et virtute stabilierunt, invenies.*

*La Messe de ce jour est celle de la Fête de la Dédicace.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui nobis per singulos annos, hujus sancti templi tui consecrationis reparas diem, et sacris semper mysteriis repræsentas incolumes : exaudi preces populi tui, et præsta, ut quisquis hoc Templum beneficia petiturus ingreditur, cuncta se impetrasse lætetur. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui renouvelez chaque année en notre faveur le jour de la Dédicace de cette Eglise qui vous est consacrée, et qui nous donnez la santé pour assister à ces sacrés Mysteres; exaucez les prieres de votre peuple, et faites que tous ceux qui entreront dans ce Temple pour vous demander quelque grace, ayent le bonheur d'obtenir tout ce qu'ils demanderont. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre de l'Apocalypse de l'Apôtre saint Jean.* Chap. 21.

*IN diebus illis : Vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de Cœlo à Deo paratam, sicut sponsam ornatam viro suo. Et audivi vocem magnam de throno dicentem : Ecce tabernáculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis. Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus. Et absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum : et mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà, quia prima abierunt. Et dixit qui sedebat in*

EN ces jours-là : Je vis la sainte Cité, la nouvelle Jérusalem, que Dieu faisoit descendre du Ciel, et qui étoit mise en ordre, comme une épouse qui s'est parée pour son époux. J'entendis à l'heure même une voix forte qui venoit du trône, et qui dit : C'est ici le Tabernacle de Dieu parmi les hommes, et il y habitera avec eux ; ils seront son peuple, et Dieu lui-même qui demeurera avec eux, sera leur Dieu : et Dieu essuiera de leurs yeux toutes les larmes, et il n'y aura plus de morts ; il n'y aura plus ni deuil, ni plainte,

*throno : Ecce nova facio omnia.*

ni douleur, parce que le premier état des choses est passé.

Et celui qui étoit assis sur le trône, parla ainsi : Voilà que je renouvelle toutes choses.

*L'Apocalypse est ce Livre divin dont toutes les paroles sont autant de révélations et de mysteres. Jesus-Christ non-content d'avoir communiqué à son cher Favori ses secrets durant sa vie mortelle, a voulu lui découvrir encore après son Ascension dans le Ciel, tout ce qui regardoit l'Eglise dans la suite des temps.*

## RÉFLEXIONS.

*C'est ici le Tabernacle de Dieu parmi les hommes, et il habitera avec eux.* A voir les Chrétiens dans nos Eglises, diroit-on qu'elles sont la Maison du Seigneur? Peut-on porter l'irrévérence, le manque de respect et de bienséance, l'impiété même et l'irréligion plus loin? Ce ne sont point ici de ces profanations secretes; ce sont des impiétés publiques, hardies, effrontées; c'est l'abomination de la désolation dans un Lieu saint. Quel homme si vil ne trouve pas du moins dans sa maison un asile contre l'insulte! Notre Dieu si offensé presque par-tout, ne sera-t-il pas à couvert des outrages de ses propres enfans, même dans son Temple? l'impiété viendra-t-elle insulter impunément le Rédempteur jusque sur son Trône? Ses Autels respectables aux démons même, ne seront-ils point respectés des Chrétiens, et ne serviront-ils jamais de barriere à leur insolence? Est-ce qu'il ne restera plus à tant de libertins aucune teinture de Religion, qui leur fasse épargner le Lieu saint, du moins durant le temps du Sacrifice? Hélas! il reste un espace si vaste à leur licence effrénée; tout est lieu de débauche pour eux, qu'ils laissent du moins à Jesus-Christ ses Temples. Eh, Seigneur, à quoi vous réduit

l'excés de votre amour pour nous ! Si moins empressé à nous faire du bien, si moins ardent à nous témoigner votre tendresse, ou plus jaloux de votre gloire, vous ne fussiez resté sur nos Autels que comme sur le Thabor, revêtu d'une majesté éblouissante ; ou que suspendant moins votre juste indignation contre les profanateurs impies du Lieu saint, vous ouvrissiez la terre sous leurs pieds, ou que vous fissiez tomber le feu du Ciel sur tous ceux qui osent manquer de respect devant vous, et profaner vos Temples : on vous y auroit moins maltraité sans doute, parce qu'on vous y auroit plus craint. Eh quoi ! faut-il que nous soyons ingrats et impies, parce que le Dieu que nous adorons est patient ? Jesus-Christ aime mieux supporter en silence les outrages des libertins, que d'effrayer par un seul châtiment d'éclat une ame juste. Mais un Ministre des Autels, mais un Gouverneur ou un Magistrat, mais une personne constituée en dignité, regardera-t-elle toujours de sang froid les outrages publics qu'on fait au Dieu vivant ? et à force de voir les irrévérences qu'on commet dans le Lieu saint, un pere, un maître, une personne qui a de l'autorité, autorisera-t-elle toujours ces scandaleuses profanations par son silence, et souvent même par son exemple ? et l'on se plaint ensuite des malheurs des temps et des fléaux de la colere divine !

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Évangile selon saint Luc.*
Chap. 19.

*In illo tempore : Ingressus Jesus perambulabat Jericho. Et ecce vir nomine Zachæus : et hic princeps erat publicano-*

En ce temps-là : Jesus étant entré dans Jéricho, traversa la ville, lorsque voilà un homme riche appelé Zachée, chef des Publicains,

*rum, et ipse dives : et quærebat videre Jesum, quis esset : et non poterat præ turba, quia staturâ pusillus erat. Et præcurrens ascendit in arborem sycomorum, ut videret eum : quia indè erat transiturus. Et cùm venisset ad locum, suspiciens Jesus vidit illum, et dixit ad eum ; Zachæe festinans descende : quia hodie in domo tua oportet me manere. Et festinans descendit, et excepit illum gaudens. Et cùm viderent omnes murmurabant dicentes quòd ad hominem peccatorem divertisset. Stans autem Zachæus, dixit ad Dominum : Ecce dimidium bonorum meorum, Domine, do pauperibus : et si quid aliquem defraudavi, reddo quadruplum. Ait Jesus ad eum : Quia hodie salus domui huic facta est : eò quòd et ipse filius sit Abrahæ. Venit enim Filius hominis quærere et salvum facere quod perierat.*

qui cherchoit à voir comme étoit fait Jesus ; mais à cause de la foule, il ne le pouvoit, étant fort petit. Si bien que courant devant, il monta sur un sycomore pour le voir : car Jesus devoit passer par cet endroit-là. Quand Jesus y fut, regardant en haut, il le vit, et lui dit : Zachée, descendez vîte, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui chez vous. Zachée descendit promptement, et le reçut avec joie. Tout le monde voyant cela, en murmuroit, disant que Jesus étoit allé loger chez un pécheur. Mais Zachée se tenant debout, dit au Seigneur : Voilà, Seigneur, que je donne aux pauvres la moitié de mes biens ; et si j'ai fait tort à quelqu'un en quelque chose, j'en rends quatre fois autant. Jesus lui dit : C'est aujourd'hui un jour de salut pour cette maison, parce que Zachée est aussi enfant d'Abraham. Car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui étoit perdu.

---

## MÉDITATION.

### *Du respect dans l'Eglise.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nos Eglises sont le lieu de toute la terre le plus respectable et le plus saint, et par la consécration faite par l'Evêque, et par le

divin Sacrifice qui y est offert, et par la présence réelle de Jesus-Christ dans la divine Eucharistie. Trouvez, imaginez un lieu dans tout l'Univers plus digne de tous nos respects, et qui mérite plus notre culte. Dieu a livré aux Infidelles, en punition des péchés des Chrétiens, et par un secret adorable et impénétrable de sa Providence; Dieu leur a livré, disons-nous, les Lieux saints: mais n'y a-t-il pas pourvu avantageusement pour nous, en sanctifiant si visiblement nos Eglises? Qu'a le Calvaire et le Saint-Sépulcre que nous ne trouvions pas dans nos Eglises et sur nos Autels? Si ces Lieux ont été rendus si saints par une présence, pour ainsi dire, passagere, ne sanctifie-t-il pas nos Eglises par une présence permanente? Ce ne fut que quelques heures que Jesus-Christ resta sur la croix et sur le Calvaire, ce ne fut que trois jours que le Corps adorable du Sauveur fut enfermé dans le Sépulcre: il n'en falloit même pas tant pour rendre tous ces Lieux saints et sacrés, et pour les rendre dignes du respect et de la singuliere vénération des Fidelles. N'envions pas le bonheur de ces personnes pieuses, qui ont la consolation de baiser ces rochers sanctifiés par les sacrés vestiges et par le Sang précieux du Sauveur, de voir et de baiser ce tombeau glorieux consacré par un dépôt si adorable; nos Autels, nos Eglises ne cedent en rien à la sainteté de ces saints Lieux; méritent-ils moins de respect, moins de vénération, moins de révérence? Oseroit-on monter sur le Calvaire, comme l'on monte aujourd'hui à l'Autel? oseroit-on entrer dans le Saint-Sépulcre, comme on entre aujourd'hui dans nos Eglises? On a vu les plus grands Empereurs, et les Reines les plus augustes se traîner à deux genoux dans ces saints Lieux, avec quelle dévotion, quelle modestie, avec quelle Religion voit-on aujourd'hui les Grands, le peuple même paroître dans nos Sanctuaires! Bon Dieu! qu'est devenue notre Religion, notre Foi!

## SECOND POINT.

Considérez que nos Eglises étant le Sanctuaire de la Divinité, et nos Autels comme le trône du Dieu vivant, on ne peut y entrer et être avec peu de respect, sans commettre un crime grave et un impie scandale. Regarde-t-on aujourd'hui comme tels les immodesties, l'irrévérence et la profanation avec lesquelles on entre et l'on est dans le Lieu saint ? Ce sont des péchés griefs, et des péchés communs et presque universels ; y a-t-il beaucoup de gens qui en ayent un véritable regret ? y en a-t-il beaucoup qui s'en confessent ? Mais pour être si communs et si universels, en sont-ils moins griefs ? en sera-t-on moins sévérement puni ? profanent-ils moins la majesté, la sainteté de Dieu ? irritent-ils moins sa colere ? O que notre air indévot, égaré, dissipé ! ô que notre maniere indécente, scandaleuse, irréligieuse, avec laquelle on est à l'Eglise, causera de justes alarmes à l'heure de la mort, et paroîtra à une ame éclairée alors des vives lumieres de la foi, un grand crime ! Nos Eglises sont comme la salle d'audience de notre Dieu ; c'est proprement là qu'il écoute nos prieres, qu'il reçoit nos vœux, qu'il exauce nos demandes. On appelle nos Eglises des Oratoires, parce que c'est le lieu où le Seigneur veut être prié. C'est dans ce Lieu saint où il a promis d'être favorable à son peuple, de recevoir et d'entériner nos requêtes. Or l'indécence où l'on s'y tient, l'indévotion avec laquelle on y paroît, les irrévérences qu'on y commet, tout cela prévient-il en notre faveur le souverain Maître que nous y venons prier, le souverain Juge à qui nous venons demander des graces ? Nous demandons, nous prions, nous sollicitons, et nous ne sommes pas exaucés ! Pourrions-nous l'être en venant offenser la majesté, la sainteté de ce Maître souve-

rain dans son temple? Avec quel respect entre-t-on chez les Grands ! Quelle décence, quelle modestie, quelle retenue, quelle humilité quand on se présente devant un Magistrat de qui on attend quelque grace ! Garde-t-on les mêmes bienséances, est-on dans les mêmes dispositions quand on vient prier notre Dieu dans nos Eglises?

Eh Seigneur! que cette disproportion est honteuse à des Chrétiens? pardonnez-moi, ô mon Sauveur, mon manque de respect et mes scandaleuses irrévérences. Je commence dès ce jour, moyennant votre sainte grace, d'être dans des dispositions bien différentes de celles où j'ai été jusqu'ici dans le Lieu saint.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Introibo in domum tuam : adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo Domine.* Psal. 5.

Seigneur, je n'entrerai plus dans votre Maison que pour vous y adorer dans votre saint Temple, et ma modestie et mon respect seront la preuve de ma foi.

*Effundo in conspectu ejus orationem meam.* Psal. 141.

Je n'oublierai plus, Seigneur, que c'est en votre présence que je répands mon cœur dans votre Temple.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° De toutes les ruses dont l'ennemi de notre salut se sert pour nous rendre inutiles les secours que nous avons, et les moyens de nous sauver, il n'en est peut-être point qui soit plus pernicieuse, et qui réussisse mieux que d'affoiblir de bonne heure la haute idée que nous devons avoir, dès le berceau, de la majesté toute divine et de la

la sainteté de nos Eglises; car comme c'est dans ces augustes Temples que réside corporellement toute la Divinité, que c'est dans ces Sanctuaires que Dieu ouvre tous les trésors de ses miséricordes, le Démon n'oublie rien pour nous ôter cette idée religieuse du Lieu saint, sachant bien que Dieu n'est jamais plus sensiblement offensé et irrité que par le manque de respect dans nos Eglises. Manquer de respect dans le Lieu saint, c'est comme mépriser personnellement notre Dieu, c'est mépriser toute la Religion par un seul acte, c'est prouver au public qu'on a peu de foi. Soyez d'une délicatesse infinie sur ce point. N'entrez dans l'Eglise qu'avec une modestie édifiante, les yeux baissés; gardez-y un éternel silence; n'y parlez jamais qu'à Dieu.

2.° N'y paroissez jamais qu'en habit décent; rien n'est plus irréligieux que d'y aller en robe flottante, comme font quelques femmes mondaines, qui n'auroient garde de paroître dans ce négligé lorsqu'elles font une visite sérieuse, ou qu'elles paroissent devant des gens à qui on doit du respect. Ce n'est point une moindre indécence, ni moins scandaleuse et irréligieuse, de se tenir à genoux sur une chaise ou sur un banc, ou de dormir à l'Eglise. Ces manques de respect, qui scandalisent les Infidelles même, frappent moins les Chrétiens, parce qu'ils sont devenus communs; mais en sont-ils moins des irrévérences criantes? Ayez horreur toute votre vie de ces sortes d'irréligion, qui sont autant de pernicieux scandales, et qui décrient si fort la Religion, même dans l'esprit des Hérétiques et des Infidelles. Accusez-vous dans toutes vos confessions de votre manque de respect et de dévotion dans l'Eglise. Ne recommandez rien si fréquemment à vos enfans et à vos domestiques, que ce grand respect dans l'Eglise. Donnez-leur en l'exemple: rien ne contribue tant à la réfor-

mation des mœurs et à la dévotion, que ce reli-gieux respect.

## *DIX-NEUVIEME JOUR.*

### SAINTE ÉLISABETH DE HONGRIE, VEUVE.

SAINTE ELISABETH, fille d'André II Roi de Hongrie, et de Gertrude fille du Duc de Carinthie, fut une Princesse selon le cœur de Dieu. Dès le bas âge elle fut promise en mariage au Landgrave de Thuringe. A l'âge de quatre ans elle fut appelée à la Cour; elle y fut élevée avec la Princesse Agnès, sœur du Prince qu'elle devoit épouser: mais Dieu la prévenoit des bénédictions de sa douceur. Toute jeune qu'elle étoit, elle sentoit la grandeur de Dieu, elle étoit pénétrée de respect en sa présence. Voici un fait digne d'être remarqué. Je viens de dire qu'elle étoit élevée avec la Princesse Agnès; mêmes ornemens paroient l'une et l'autre. Lorsqu'elles alloient à l'Eglise on leur mettoit sur la tête des couronnes d'or éclatantes de pierreries. Sophie mere du jeune Landgrave de Thuringe, les conduisoit. Mais aussitôt qu'elles étoient entrées dans l'Eglise, Elisabeth ôtoit sa couronne; et comme on l'en reprenoit: A Dieu ne plaise, répondoit la jeune Princesse, que je paroisse jamais avec une riche couronne sur la tête en présence d'un Dieu couronné d'épines et attaché à la croix pour l'amour de moi. Une jeune Princesse dans la fleur de l'âge, revêtue des marques de la souveraineté, au milieu d'une Cour florissante, avec des sentimens si chrétiens, attira bientôt l'admiration de tout le monde. On ne parloit que des rares vertus de la Princesse. Son air modeste, sa sagesse, sa tendre dévotion charmoient toute la

Cour. Une Princesse de ce caractere étoit un trésor précieux ; Dieu le confia au Landgrave de Thuringe. Dès qu'Elisabeth entra dans sa quatorzieme année, le Prince l'épousa. Il ne parut pas que le cœur de la Princesse fût divisé : du même amour dont elle aimoit Dieu, elle aimoit aussi son mari. Sa piété alloit toujours en augmentant, elle sentoit toujours mieux sa dépendance envers Dieu. Le jour d'une grande fête, elle étoit accompagnée d'un brillant cortege, superbement vêtue, la couronne en tête : environnée de la splendeur de cette magnificence, elle entre dans l'Eglise, et le premier objet qu'elle apperçoit, c'est Jesús-Christ, réduit par son amour à la nudité de la croix. Frappée d'un si douloureux objet, elle penche sa tête couronnée, et rendant ses yeux interpretes de ses sentimens, elle fond en larmes, se disant par reprise à elle-même : Voilà mon Créateur, mon Rédempteur et mon Dieu, il expire sur une croix, n'étant revêtu que de l'ignominie du Calvaire ; et moi, misérable que je suis, je parois dans son temple revêtue de pourpre, couverte de pierreries. Une couronne d'épines ensanglante sa tête, et la mienne brille de l'éclat de l'or. Ses Disciples l'abandonnent, les Juifs le comblent d'outrages ; et moi chacun m'honore, chacun me respecte, je suis environnée d'une Cour nombreuse. Est-ce donc là le profond respect que j'ai pour Dieu ? est-ce là la reconnoissance que je lui dois ? est-ce là l'amour que je rends à son amour ? Ainsi parloit Elisabeth ; mais la douleur étouffe sa voix, elle pâlit, elle languit, elle se pâme. Esther frappée de l'appareil majestueux du Trône, tombe en défaillance ; et Elisabeth n'a plus de sentiment à la vue majestueuse d'un Dieu, en présence de qui elle s'anéantit. Elle portoit sous ses habits magnifiques un rude cilice. Qui pourroit dire quelle étoit sa charité pour les pauvres ? toute misere attendrissoit

son cœur, et son cœur attendri faisoit disparoître la misere en la soulageant; et parce que Dieu est la miséricorde même, et qu'il ne se laisse jamais vaincre en libéralités, il employoit la voie du prodige, pour témoigner combien il agréoit la charité d'Elisabeth. Un jour étant attendue à un repas de cérémonie, elle se hâtoit de s'y rendre. En allant, elle entendit un pauvre demander l'aumône: comme elle n'avoit rien sur elle, elle lui dit d'avoir patience, et qu'elle lui enverroit bientôt. Le pauvre n'écoutoit point de raison, et la prioit de ne pas passer ainsi sans soulager un misérable. A ces paroles la Sainte sentit son cœur ému de compassion, elle s'arrêta et lui fit donner son manteau, qui n'étoit pas de petite valeur; le pauvre le prit et sortit à l'instant du Palais. Quelqu'un s'apperçut de la charité d'Elisabeth, et alla raconter l'aventure à la compagnie. Le Prince sortit pour aller au-devant d'Elisabeth, et lui dit: Qu'avez-vous donc fait de votre manteau? Le voilà suspendu, lui repartit-elle. Le Prince le voit, il s'approche, il le touche, et reconnoît que c'étoit le même qu'elle avoit donné. Aussi Dieu autorisoit-il par le miracle la charité d'Elisabeth. Comme elle étoit extraordinairement charitable, elle se refusoit des ornemens, afin de répandre dans le sein du pauvre des aumônes plus abondantes. Dans une occasion importante il fallut que Dieu usât encore de la voie du miracle, pour la tirer d'une espece d'opprobre, auquel l'auroit exposée une parure qui ne convenoit pas à son état de grandeur. Le Roi de Hongrie envoyoit une célebre Ambassade au Landgrave son mari; le Prince ne la voyant pas dans cet air de magnificence qui convenoit à la célébrité de l'Ambassade, lui dit avec quelque sorte d'inquiétude: Je suis en peine que vous ne soyez pas assez magnifiquement parée pour paroître devant les Ambassadeurs d'un aussi grand Roi. Ne soyez nulle-

ment en peine là-dessus, répondit Elisabeth, vous savez que je n'ai jamais désiré de plaire aux hommes par mes habits, de peur de déplaire à Dieu par mes actions. Les Ambassadeurs après avoir exposé au Landgrave leur commission, demanderent à voir la Princesse : elle vint, et le Dieu qui est revêtu de gloire, environné de magnificence, couvert de lumiere, répandit sur la Princesse un éclat si extraordinaire, que les Ambassadeurs en furent frappés. L'admiration où ils étoient les interdit, et la vénération qu'ils eurent pour elle, ne leur permit de dire autre chose, si ce n'est qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût dans tout l'Univers une plus vertueuse Princesse, ni d'un plus grand mérite.

Sachant que rien n'est plus opposé à la piété chrétienne que l'oisiveté, elle employoit au travail des mains le temps qui lui restoit de ses exercices spirituels et de ses bonnes œuvres. On peut dire que le portrait que fait l'Esprit-Saint de la femme forte dans l'Ecriture, étoit celui d'Elisabeth, humble sans affectation, modeste sans art, habillée selon son rang et sa qualité, mais sans luxe; elle inspiroit de la vénération pour la vertu, et sa modestie et sa douceur la rendoient aimable. Son affabilité envers tout le monde, et sa sagesse dans toutes ses paroles la faisoient admirer. Le soin de bien vivre avec l'époux que le Ciel lui avoit donné, et de nourrir la paix et la piété dans sa maison, étoit une de ses principales occupations. La vigilance sur toutes les personnes de sa Cour, et l'exactitude à faire payer le salaire de ceux qui étoient à son service, et à pourvoir à tous leurs besoins, n'étoient pas les moindres de ses qualités. Nul de sa maison qui ne la regardât comme sa mere.

Son travail ne consistoit pas à faire des ouvrages d'or et de soie, pour les employer à des usages de vanité; elle s'occupoit avec ses femmes à dé-

vider et à filer de la laine ; elle en faisoit faire ensuite de l'étoffe, qu'elle donnoit pour vêtir les pauvres et les Religieux de Saint-François. Son occupation favorite étoit de raccommoder les habits des pauvres, ou de blanchir le linge qui sert à l'Autel. Sa charité triomphoit sur-tout dans les Hôpitaux ; sa charité, sa ferveur désespéroient, pour ainsi dire, les personnes charitables les plus ferventes. On ne vit jamais une charité plus héroïque, plus royale, ni plus chrétienne que celle d'Elisabeth. En 1225, dans le temps d'une famine qui affligeoit l'Allemagne, elle prit occasion de l'absence du Landgrave son mari, pour faire distribuer aux pauvres de Thuringe et de Hesse, tout le blé qu'on avoit recueilli dans les terres de son domaine ; et pour épargner aux pauvres la peine de monter au château de Marpurg, qui étoit sur un roc fort élevé, elle fit bâtir dans le bas un grand hôpital, où elle descendoit à pied plusieurs fois le jour, pour vaquer par sa présence à tous les besoins des pauvres. On la voyoit faire les lits des uns, apprêter elle-même à manger aux autres, les servir tous avec un zele, une tendresse et un empressement qui la fit appeler dès-lors la mere des pauvres. Elle en nourrissoit tous les jours neuf cents sous ses yeux, outre ceux qui étoient nourris par son ordre dans tous ses Etats.

Le Landgrave ne fut pas plutôt de retour de son voyage de la Pouille, qu'il se vit entouré de ses Trésoriers qui vinrent se plaindre à lui de l'excès et de la profusion des aumônes de la Princesse. Ce grand Prince, que l'exemple d'Elisabeth avoit rendu un des plus pieux du monde chrétien : Je suis content, leur répondit-il, puisque mes places me sont demeurées, et je suis assuré de ne point manquer de bien tant que je laisserai à la Princesse mon épouse la liberté d'en faire aux pauvres. Sentimens dignes d'un si grand Prince

à qui on a donné avec raison le titre de Louis le Pieux. Ce fut aussi cette généreuse et solide piété qui lui fit prendre la croix dans la Croisade que le Pape avoit fait prêcher contre les Infidelles pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Il n'y eut que le motif de Religion qui pût rendre supportable à la Princesse et au Prince une si dure séparation ; mais ce ne fut là que le prélude des grands sacrifices que Dieu exigeoit de la Sainte.

A peine le Landgrave fut arrivé à Otrante en Calabre, qu'il y tomba malade, et y mourut le onzieme de Septembre de l'an 1227. La nouvelle de cette mort fut une des plus rudes épreuves qu'ait eu à souffrir la Princesse. Elle ne trouva que dans sa Religion et dans sa vertu de quoi la supporter. Elle n'eut pas plutôt rendu les derniers devoirs à la mémoire de son mari, qu'elle se dépouilla de tous ses ornemens, et ne s'habilla que de laine comme une petite bourgeoise. Détachée de ce qu'elle avoit de plus cher sur la terre, elle le fut bientôt de tout ce qu'elle possédoit. Les Grands du pays ayant fait prendre le Gouvernement de l'Etat au jeune Henri frere du feu Landgrave, on fit le procès à la Princesse, comme ayant dissipé en aumônes les finances de l'Etat. Elle fut dépouillée de tous ses biens, chassée du Palais, sans domestiques, sans train, et réduite à l'aumône. La crainte qu'on avoit de déplaire au nouveau Gouvernement, fit qu'elle ne trouva personne qui voulût la loger. Elle passoit le jour à l'Eglise, et la nuit dans une espece d'écurie, où se retiroient quelquefois les mendians, sans autre nourriture que quelques morceaux de pain qu'on lui donnoit par charité en cachette. Dans un abandon si universel, et dans un état si pitoyable, sa joie intérieure se faisoit jour à travers tous ces indignes traitemens. Dès la premiere nuit de sa disgrace elle se rendit à la

pointe du jour dans l'Eglise des Cordeliers, où elle fit chanter le *Te Deum* en action de graces; après quoi, quoiqu'elle ne fût âgée alors que de vingt ans, elle fit vœu de chasteté perpétuelle avec deux de ses filles d'honneur, qui ne l'avoient point voulu abandonner. On ne peut dire tout ce qu'elle eut à souffrir des parens de son mari, des Grands du pays, de ses sujets même; Dieu le permettant ainsi pour faire éclater sa haute sainteté, et donner au monde chrétien le plus illustre exemple de la patience chrétienne. Un saint Prêtre touché de compassion, la voyant chassée de par-tout, même des Hôpitaux qu'elle avoit fondés, voulut la retirer chez lui; mais à peine y fut-elle entrée, qu'on l'en fit sortir avec violence. Ainsi la fille d'un Roi, la femme d'un des plus puissans Princes d'Allemagne, la mere de l'héritier de tous ses grands Etats, la mere de tous les pauvres, se vit réduite à la derniere pauvreté, et à la plus humiliante misere.

Mais un état si affligeant n'altéra point sa tranquillité, sa joie, ni sa douceur. Il ne lui échappa jamais un seul mot de plainte. L'Evêque de Bamberg son oncle l'ayant réconciliée avec Henri, lui fit rendre sa dot. Elle ne l'eut pas plutôt reçue, qu'elle la distribua aux pauvres. Voulant se consacrer à Dieu d'une maniere plus parfaite, elle prit l'habit du Tiers-Ordre de Saint-François, dont elle devint bientôt le plus grand ornement.

Non-contente de souffrir ce que l'amour-propre peut trouver de plus dégoûtant, tout ce que la naissance, le rang, l'état et l'âge peuvent rencontrer de plus dur, de plus chagrinant, de plus insupportable, elle ajouta à ses premieres austérités de nouvelles pénitences qui allerent bientôt jusqu'à des excès. Sa nourriture n'étoit plus que des herbes et des légumes cuits à l'eau sans assaisonnement, avec de gros pain. Sa

robe étoit d'une grosse laine non-teinte, et de vil prix. Quand ses habits étoient rompus, ou trop usés, elle les raccommodoit avec des méchans morceaux d'étoffe. Ayant tout donné aux pauvres, elle gagnoit à filer de la laine de quoi se nourrir. Elle s'étoit fait bâtir à Marpurg une pauvre maison de terre et de planches, si mal unies, qu'elles n'étoient pas capables de la mettre à l'abri de la rigueur des saisons. Au milieu de ces volontaires austérités, elle avoit encore une consolation, c'étoit d'avoir auprès d'elle ses deux cheres compagnes Isintrude et Gutte, qui lui étoient encore plus attachées depuis sa disgrace, que dans sa splendeur. Dieu demanda d'Elisabeth encore ce sacrifice. Il lui coûta; mais elle le fit, dès que son Directeur, homme intérieur et spirituel, lui eut fait connoître que cette attache étoit un obstacle à sa perfection.

Une si éminente vertu étoit trop merveilleuse, pour n'être pas toute-puissante auprès de Dieu. Un songe qu'elle eut touchant le triste état où étoit la Reine sa mere, la fit lever une nuit, et mettre en prieres pour le repos de son ame. Après s'en être acquittée avec beaucoup de larmes, elle se rendormit, et dans un second songe elle vit sa mere qui vint lui rendre graces de sa délivrance, et l'assurer que ses prieres étoient extraordinairement agréables à Dieu. Un jeune Gentilhomme, nommé Berthold, fort débauché, lui étant venu rendre visite, fut si touché de la modestie et de la sainteté de la Princesse, qu'il la pria de prier Dieu pour sa conversion. Si c'est sincérement, répond la Sainte, que vous me demandez que je prie pour votre conversion, prions ensemble. Le Gentilhomme ne se fut pas plutôt mis en priere avec la Princesse, qu'il se sentit tout changé; et pénétré de la plus vive douleur de ses déréglemens passés: Princesse,

s'écria-t-il, vos prieres ont été exaucées; et prenant congé d'elle, il embrassa la Regle de Saint-François, où il passa le reste de ses jours dans la pauvreté et la pénitence.

Morte au monde, elle ne vivoit plus que de l'amour de son Dieu, qu'elle ne perdoit jamais de vue. Sa vie étoit une oraison continuelle, et son oraison une sublime contemplation. Sa tendresse et sa confiance envers la Sainte Vierge, étoient sa dévotion favorite; elle n'en parloit qu'avec des transports d'amour. Enfin, le Ciel voulut récompenser de bonne heure une si extraordinaire sainteté. Jesus-Christ lui apparut, et l'invita au séjour des Bienheureux. Avertie du jour de sa mort, elle s'y prépara par un renouvellement de ferveur; et quoiqu'elle ne fût que légérement malade, elle voulut recevoir les derniers Sacremens. Elle les reçut avec une piété si éclatante, que tous les assistans en furent dans l'admiration. Elle fit plusieurs discours pleins d'édification et fort touchans sur les avantages et la douceur de l'amour de Dieu, et sur la vanité des grandeurs du monde. Trois jours avant sa mort, elle pria que personne n'entrât dans sa chambre que ceux qui pouvoient l'aider à bien mourir. Enfin, le 19 Novembre de l'an 1231, elle rendit son bienheureux esprit à Dieu, âgée de vingt-quatre ans, dont elle en avoit passé quatre depuis sa viduité dans les tribulations continuelles.

Son corps fut gardé quatre jours à cause du grand concours de peuple qui venoit de tous côtés pour la voir par dévotion. Il fut enterré ensuite avec grande solemnité dans la Chapelle qui étoit proche de l'Hôpital qu'elle avoit fondé à Marpurg. Dieu manifesta la sainteté de sa servante par un grand nombre de miracles d'abord après sa mort. On compte seize morts ressuscités, et un nombre infini de malades guéris

par son intercession. De sorte que le Pape Grégoire IX, qui avoit été instruit de la haute vertu de cette sainte Princesse dès la premiere année de son Pontificat, la canonisa quatre ans après sa mort, avec des solemnités tout-à-fait extraordinaires.

L'année suivante (l'année 1236) son saint corps fut levé par l'Archevêque de Mayence pour être exposé à la vénération du peuple. L'Empereur Fréderic II, voulut y assister. Ce fut lui qui leva la premiere pierre du tombeau, et il lui mit une couronne d'or sur la tête. Le jeune Landgrave Herman, fils de la Sainte, et ses deux sœurs les Princesses Sophie et Gertrude ses filles, assisterent à la cérémonie. Le concours des Prélats et des Princes de l'Empire et du peuple, qui se trouverent à cette solemnelle Translation du saint Corps, fut si grand, qu'on assure qu'il s'y trouva plus de deux cents mille personnes. L'odeur suave qui sortit de son tombeau, embauma toute la ville. Ces précieuses reliques furent mises dans une riche châsse au-dessus de l'Autel de l'Hôpital. Elles ont été depuis transportées, partie à Bruxelles dans l'Eglise des Carmélites, partie dans la magnifique Chapelle de la Roche-Guyon-sur-Seine.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*TUORUM corda Fidelium, Deus miserator illustra, et Beatæ Elisabeth precibus gloriosis, fac nos prospera mundi despicere, et cœlesti semper consolatione gaudere. Per Dominum, etc.*

O DIEU de miséricorde, éclairez les cœurs de vos fidelles : et vous laissant fléchir par les glorieuses prieres de sainte Elisabeth, faites-nous mépriser les prospérités du monde, et goûter sans cesse la joie des consolations célestes. Par N. S., etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre des Proverbes.* Chap. 31.

*MULIEREM fortem quis inveniet ! procul, et de ultimis finibus pretium ejus. Confidit in ea cor viri sui, et spoliis non indigebit : reddet ei bonum, et non malum, omnibus diebus vitæ suæ. Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum. Facta est quasi navis institoris, de longè portans panem suum, et de nocte surrexit, deditque prædam domesticis suis et cibaria ancillis suis. Consideravit agrum et emit eum : de fructu manuum suarum plantavit vineam. Accinxit fortitudine lumbos suos, et roboravit brachium suum. Gustavit, et vidit quia bona est negotiatio ejus : non extinguetur in nocte lucerna ejus. Manum suam misit ad fortia, et digiti ejus apprehenderunt fusum : manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem. Non timebit domui suæ à frigoribus nivis : omnes enim domestici ejus vestiti sunt duplicibus. Stragulatam vestem fecit sibi : byssus et purpura indumentum ejus. Nobilis in portis vir ejus, quando sederit cum Senatoribus terræ, Sindo-*

QUI trouvera une femme forte ! elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde. Le cœur de son mari met sa confiance en elle, et il ne manquera point de dépouilles ; elle lui rendra le bien, et non le mal, pendant tous les jours de sa vie ; elle a cherché la laine et le lin, et elle a travaillé avec des mains sages et ingénieuses. Elle est comme le vaisseau d'un Marchand, qui apporte son pain de loin. Elle se leve lorsqu'il est encore nuit ; elle a partagé le butin à ses domestiques, et la nourriture à ses servantes. Elle a considéré un champ, et l'a acheté : elle a planté une vigne du fruit de ses mains, elle a ceint ses reins de force, et elle a affermi son bras. Elle a goûté, et elle a vu que son trafic est bon : sa lampe ne s'éteindra point pendant la nuit. Elle a porté sa main à des choses fortes, et ses doigts ont pris le fuseau. Elle a ouvert sa main à l'indigent ; elle a étendu ses bras vers le pauvre. Elle ne craindra point pour sa maison le froid ni la neige, parce que tous ses domestiques ont un double vêtement. Elle s'est fait des meubles de tapisseries ; elle se revêt de lin et de pourpre.

*nem fecit et vindidit, et cingulum tradidit Chananæo. Fortitudo, et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus. Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt; vir ejus et laudavit eam. Multæ filiæ congregaverunt divitias, tu supergressa es universas. Fallax gratia, et vana est pulchritudo: mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam in portis opera ejus.*

Son mari sera illustre dans l'assemblée des Juges, lorsqu'il sera assis avec les Sénateurs de la terre. Elle a fait un linceul, et l'a vendu; et elle a donné une ceinture au Chananéen. Elle est revêtue de force et de beauté, et elle rira au dernier jour. Elle a ouvert la bouche à la sagesse; et la loi de la clémence est sur sa langue. Elle a considéré les sentiers de sa maison, et elle n'a point mangé son pain dans l'oisiveté. Ses enfans se sont levés, et ont publié qu'elle étoit très-heureuse; son mari s'est levé, et l'a louée. Beaucoup de filles ont amassé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées. La grace est trompeuse, et la beauté est vaine; la femme qui craint le Seigneur, est celle qui sera louée. Donnez-lui du fruit de ses mains, et que ses propres œuvres la louent dans l'assemblée des Juges.

*C'est du Livre des Proverbes de Salomon que cette Epître est tirée. On trouve dans ce Livre des regles de conduite pour toutes les conditions. Le portrait d'une femme parfaite est un des beaux morceaux de ce Livre. On croit que Salomon a fait ici l'éloge de sa mere Bethsabée, qui répara bien son crime par la pénitence, et parvint à une haute vertu, selon la pensée de saint Bernard.*

## RÉFLEXIONS.

*Qui trouvera une femme forte! elle est plus précieuse que ce qui s'apporte des extrémités du monde.* C'est ici l'éloge le plus magnifique et le plus beau qu'on puisse faire d'une femme excellemment vertueuse. Mais convient-il aujourd'hui à

beaucoup de gens ? On loue ici la modestie, la retenue d'une Dame Chrétienne, qui dans une majestueuse simplicité fait consister tout son mérite à remplir parfaitement jusqu'aux plus petits devoirs de son état, et à ne se distinguer que par son humilité et sa piété édifiante. On loue son application et son étude à prévenir les moindres besoins de tous ceux qui lui sont soumis. On loue son amour pour la retraite, son éloignement des compagnies mondaines, son dégoût pour le luxe, la parure, et pour ce qui ressent et le faste et la vanité. La crainte du Seigneur, dit l'Esprit-Saint, qui est le principe de la véritable sagesse, est comme la base de toutes ses belles qualités : elle craint Dieu, et elle l'aime. Le soin de bien vivre avec l'époux que le Ciel lui a donné, et de conserver la paix dans sa famille, est une de ses principales occupations. La vigilance sur toute sa maison, et l'application à y maintenir le bon ordre, font son étude. Humble sans affectation, modeste sans art, habillée selon sa condition, mais sans luxe, elle inspire de la vénération pour la vertu. Sa douceur envers tout le monde, et sa sagesse dans toutes ses paroles, la font admirer. L'exactitude à payer le salaire de ses domestiques, et à pourvoir à leurs besoins, n'est pas la moindre de ses qualités. Sa charité, sur-tout envers les malheureux, lui gagne le cœur de tous les pauvres ; et tout le temps qu'elle n'emploie pas à remplir les devoirs de son état aux bonnes œuvres, ou à la priere, elle l'emploie au travail. Ce portrait est frappant ; mais est-il ressemblant à beaucoup de Dames de ce siecle ? L'esprit-Saint ne peint pas cette Héroïne Chrétienne les cartes à la main ; il se contente de lui donner un fuseau et une quenouille. Ces instrumens entreroient-ils dans le portrait de nos Dames mondaines ? Combien en trouve-t-on qui à peine sortie de la poussiere de leur naissance et de leur condition, croi-

roient faire preuve de roture si elles interrompoient leur loisir et leur molle oisiveté, en tenant en main une quenouille. Trouve-t-on beaucoup de traits dans le portrait que fait le Saint-Esprit, qui conviennent à ces femmes qui ont un si grand dégoût pour la vertu, et qui passent leurs jours au jeu, à des entretiens si peu chrétiens, ou aux spectacles profanes?

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Évangile selon S. Matthieu.* Chap. 13.

*In illo tempore, dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum Cœlorum thesauro abscondito in agro : quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm, simile est Regnum Cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est Regnum Cœlorum sagenæ missæ in mare et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes, elegerunt bonos in vasa, malos autem foràs miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum*

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ. L'homme qui l'a trouvé le cache ; et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede, et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons ; quand il est plein, les gens le tirent, et s'asseyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront ; ils sépareront les méchans d'avec les Justes, et ils les

*ignis : Ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia ! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideo omnis scriba doctus in Regno Cælorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.*

jetteront dans la fournaise ardente. C'est-là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses ! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

---

## MÉDITATION.

### *Des Afflictions.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les afflictions sont un trésor, mais un trésor caché, inconnu, quoiqu'elles soient communes à tout le monde ; parce que peu de gens en connoissent le prix. On trouve dans les afflictions la protection de Dieu, la force de l'ame, l'abrégé des vertus, la perfection de la sainteté. Semblables à ces vents fâcheux, incommodes à la vérité, mais qui purifient l'air, et rendent le Ciel serein, les afflictions ne sont ameres qu'aux sens et à l'amour-propre ; une ame chrétienne en sent seule la douceur. Ce sont des remedes désagréables au goût, mais souverains pour les maladies de l'ame ; et si elle n'en ressent pas la vertu efficace sur l'heure, ils operent dans la suite et lui rendent la santé. Elles n'affoiblissent pas seulement les passions, elles les éteignent. On s'égare durant la vie ; l'aveuglement suit de près les erreurs du cœur et de l'esprit. Il faut un miracle pour rendre la vue à ces aveugles volontaires ; il faut un miracle pour les faire revenir de ces égaremens. Les afflictions font ce miracle quand on les souffre avec un esprit et un cœur

chrétien. Il y avoit plus de vingt ans que les enfans de Jacob avoient vendu Joseph leur frere ; ils étoient fort tranquilles, jouissant du fruit de leur crime dans une assoupissante sécurité. Une affliction qui leur arrive, leur ouvre les yeux, ils se rappellent le souvenir de leur crime, ils en ressentent toute l'énormité, ils en ont horreur, et en conçoivent un repentir salutaire. *Meritò* (a) *hæc patimur*, s'écrient-ils lorsqu'ils se voient arrêtés, *quia peccavimus in fratrem nostrum.* C'est avec justice que nous souffrons tout ceci, parce que nous avons péché contre notre frere. Combien de gens enivrés de leurs prospérités, aveuglés par le faux brillant d'une fortune toujours riante, disoient dans le fond de leur cœur, comme l'impie dont parle l'Ecriture : *Peccavi, et quid mihi accidit triste !* J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de mal ? L'affliction est venue, cette fortune est tombée, cet éclat est terni ; une maladie, une disgrace, un fâcheux accident nous a fait rentrer dans l'obscurité, et par-là même en nous-mêmes. On a senti le vide et le néant des honneurs et des biens de la terre, on en a perdu le goût, on a compris les vérités de la Religion, on a reconnu que Dieu seul est le seul bien de l'homme, on s'est converti ; c'est à l'affliction, après Dieu, qu'on doit ce retour. O qu'on connoît peu le prix des afflictions quand on en murmure !

## SECOND POINT.

Considérez qu'on trouve peu de Saints qui n'ayent trouvé dans les afflictions de quoi s'enrichir pour l'autre vie ; aussi nul qui n'ait regardé les afflictions et toutes les croix comme des bienfaits de Dieu, et le bon usage des croix comme une marque de predestination peu incertaine. Personne même qui n'ait de pareils sentimens à

(a) *Gen.* 3.

l'heure de la mort. Sainte Elisabeth s'est estimée plus heureuse, plus favorisée du Seigneur dans ses adversités qu'elle ne l'étoit sur le Trône. Sa charité avoit été éclatante, sa dévotion édifiante, ses mœurs pures, elle passoit pour un modele de vertu, il est vrai; mais cette vertu étoit applaudie, cette dévotion étoit tranquille; et on fait peu de chemin sur mer durant le calme. Aussi Dieu qui appeloit cette grande ame à une éminente sainteté, sut bientôt lui en donner les moyens. Cette grande Princesse se vit dépouillée de tous ses biens, chassée de sa propre maison, méprisée de tout le monde. Ce fut alors qu'elle avança à grands pas dans les voies de la perfection. Cette affreuse tempête la porta bientôt en haute mer. Ce ne furent plus des actions ordinaires et communes de charité, ce ne furent plus des exercices de piété et de Religion d'un mérite médiocre, ce furent des actes héroïques de la plus éminente vertu, chaque pas dans les voies de Dieu valoit une course. Que de victoires sur elle-même! Quel trésor de mérites en peu de temps! Voilà ce que produisent les afflictions dans une ame généreuse et fidelle. Tout le monde n'a pas le courage de soutenir de si rudes combats ni de si pénibles exercices : mais, qui est exempt dans le monde des afflictions! elles naissent pour ainsi dire avec nous, nous n'avons qu'à en faire un bon usage. Vous ne pouvez pas, dites-vous, faire de grandes choses pour Dieu : mais ne pouvez-vous pas souffrir du moins pour l'amour de lui tout ce qui vous arrive de désagréable! Acceptez tout de la main de Dieu, il y a des trésors cachés dans les adversités; l'on peut dire même, que les adversités sont des trésors. Mon Dieu! que j'ai mal connu jusqu'ici le prix des croix et des afflictions de cette vie! Daignez, Seigneur, m'en découvrir toujours plus le mérite, et donnez-moi la grace d'en faire un bon usage jusqu'à la mort.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Bonum mihi quia humiliasti me.* Psal. 118.

Il m'est extrêmement avantageux, Seigneur; que vous m'ayez humilié.

*Si bona suscepimus de manu Domini, mala quare non suscipiamus!* Job. 2.

Si nous avons reçu les biens de cette vie de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux?

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUT le monde n'est pas en état de faire de grandes choses pour se faire Saint, mais tout le monde peut souffrir avec patience; et rien n'est plus propre pour nous faire Saints, que cette patience et cette résignation dans les adversités. Au lieu de ces saillies d'impatience et de mauvaise humeur; au lieu de ces murmures offensans, qui ne diminuent rien de la peine, qui vous empêche, selon le conseil de l'Apôtre, de répandre amoureusement votre cœur devant le Seigneur, et, sans interrompre vos occupations ordinaires, de faire un gain infini dans les souffrances par votre patience, votre résignation et votre douceur; que n'a-t-on pas à souffrir dans les familles? l'humeur bizarre, violente et dure d'un mari débauché; le génie hautain, indocile, capricieux d'une femme vaine; des enfans mal nés; la malice d'un envieux, la mauvaise volonté d'un concurrent, la supercherie, la mauvaise foi d'un faux ami, la perte d'un procès, un méchant succès dans les affaires, une maladie, un revers de fortune, cent accidens fâcheux sont des croix bien pesantes, il est vrai, mais ce sont des croix; et pourquoi vous les rendre inutiles? C'est à ce rude exercice de patience que

Dieu a attaché votre perfection. N'en perdez rien, et prenez la résolution aujourd'hui d'en faire un bon usage.

2.° On vous a dit ailleurs, et on ne sauroit trop le répéter, que c'est une excellente pratique de piété, de remercier Dieu par une courte priere, dès qu'il vous arrive quelque affliction. Par exemple : *Dominus dedit, Dominus abstulit: sicut Domino placuit, ita factum est : sit nomen Domini benedictum.* Le Seigneur me l'avoit donné, le Seigneur me l'a ôté; ce qui m'arrive, c'est Dieu qui l'a voulu : que son saint Nom soit béni, et que sa volonté soit faite. Dites un *Laudate Dominum omnes gentes;* dites le *Gloria Patri, etc.* pour remercier Dieu de cette adversité. Nulle pratique de piété plus utile.

## *VINGTIEME JOUR.*

### SAINT FÉLIX DE VALOIS.

SAINT FÉLIX, de la famille Royale des Valois, vint au monde le 19 d'Avril de l'an 1127. Dès le bas âge on vit ce qu'il seroit dans la suite; on vit reluire dans son enfance des vestiges de sa future sainteté, et sur-tout d'une tendresse admirable pour les pauvres. Quand il fut un peu plus grand, il leur faisoit servir de ce qu'il y avoit sur la table de plus exquis. Plus d'une fois il s'est dépouillé de ses propres habits, pour en revêtir l'indigence. Il obtint la vie à un criminel, ayant un pressentiment surnaturel que celui qui avoit été jusques-là meurtrier vivroit dans la suite très-saintement. L'événement vérifia la prophétie. Après une jeunesse passée dans l'exercice des vertus, Félix tourna ses pensées du côté de la solitude; il vouloit goûter Dieu, et l'on ne

goûte jamais plus Dieu que lorsqu'on se sépare tout-à-fait du monde. La solitude empêche les cris du monde de venir jusqu'à nous; et quand le monde ne se fait plus entendre à nous, Dieu nous parle, et c'est dans ces entretiens intérieurs de Dieu à l'ame, de l'ame à Dieu, que sont renfermées les ineffables douceurs que goûtent en cette vie les ames saintes. Félix donc se retira du monde pour vaquer plus long-temps à la contemplation des choses de Dieu; mais auparavant il voulut s'engager dans le Sacerdoce, afin de s'ôter toute espérance de monter sur le Trône dont il n'étoit pas fort éloigné, à raison de la Loi Salique qui empêche les femmes de succéder.

Notre Saint ayant reçu le Sacerdoce, se retira dans le désert; il y mena un genre de vie très-austere; mais cette austérité de vie étoit bien adoucie par l'abondance des divines consolations: plus il refusoit à son corps les commodités de la vie, plus son ame recevoit abondamment la nourriture céleste, plus elle étoit comme engraissée des dons de Dieu. Ainsi vivoit Félix dans sa solitude, il espéroit d'y finir ses jours, et toute son ambition se bornoit à vivre et mourir dans la solitude, inconnu aux hommes et uniquement occupé de Dieu seul. Mais Dieu qui avoit d'autres desseins sur lui, conduisit dans son désert celui qu'il devoit lui associer pour les exécuter; c'étoit un jeune Docteur de la Faculté de Paris nommé Jean de Matha, Gentilhomme Provençal, qui, touché des graces qu'il avoit reçues à sa premiere Messe, vint chercher notre Solitaire, sur le récit qu'il entendit faire de sa vertu, pour se mettre sous sa conduite et pour apprendre les voies de la perfection à laquelle il se sentoit appelé. Félix reçut avec bonté le Disciple que la Providence lui envoyoit; il lui fit part des richesses spirituelles que lui avoit départi le Saint-

Esprit. Ils marcherent ensemble dans la voie de la perfection ; c'étoient deux Athletes qui couroient dans une même lice pour remporter un même prix. La même ardeur les animoit ; même ferveur, même amour de Dieu dans l'un et dans l'autre. Ils avoient un attrait particulier pour l'austérité ; pour se mortifier ils mettoient tout en usage ; ils se nourrissoient de la priere, ils ne parloient que de Dieu. Ils passerent ainsi quelques années dans cette vie de pénitence, dans une vie toute recueillie en Dieu, jusqu'à ce que Jean découvrit à Félix la pensée que Dieu lui avoit inspirée le jour de sa premiere Messe, sur les moyens de travailler à la délivrance des Chrétiens pris par les Infidelles, qui gémissoient dans la captivité, où leur Religion se trouvoit exposée à une tentation continuelle. Il lui raconta la vision qu'il avoit eue en disant sa premiere Messe dans la Chapelle de l'Evêché de Paris, lorsqu'à l'élévation de la sainte Hostie, il vit un Ange sous la figure d'un jeune homme d'une rare beauté, vêtu de blanc, portant sur son habit une croix rouge et bleue, et tenant à ses côtés deux esclaves de différente Religion, chargés de chaînes dont ils souhaitoient fort d'être délivrés. Tandis que Jean racontoit à notre Saint sa vision, et l'impression qu'elle avoit faite sur son esprit et sur son cœur, qui dès-lors avoit été embrasé d'un zele ardent pour la rédemption des esclaves Chrétiens qui gémissoient sous la tyrannie des Infidelles, ils virent venir à eux un cerf qui portoit entre son bois une croix pareille à celle que l'Ange qui avoit apparu à saint Jean de Matha, portoit sur son habit. Cette merveille ne leur laissa plus aucun doute sur les desseins que Dieu avoit sur eux en faveur des esclaves Chrétiens ; et dès-lors ils penserent sérieusement aux moyens qu'ils devoient prendre pour les exécuter.

Cependant la réputation des deux Solitaires leur attira bientôt un grand nombre de disciples, qui sous la conduite de ces deux grands Maîtres de la vie spirituelle, faisoient de merveilleux progrès dans la vertu. Il se forma en peu de temps dans ce saint désert une petite Communauté dont la ferveur ne cédoit en rien aux plus anciennes et aux plus nombreuses. Nos deux Saints confirmés par cette fervente recrue dans la résolution qu'ils avoient prise de se dévouer entiérement à la délivrance des Chrétiens captifs sous la cruelle servitude des Mahométans, résolurent enfin d'aller à Rome pour déclarer au Pape leur dessein, et apprendre de lui ce qu'ils devoient faire. Notre Saint, quoique âgé de plus de soixante ans, voulut entrer en société du voyage et du ministere. Après avoir passé plusieurs jours en prieres, accompagnées d'un jeûne rigoureux et d'un grand nombre de nouvelles austérités, pour obtenir de Dieu qu'il daignât bénir leur entreprise, ils laisserent le soin de leur hermitage aux plus expérimentés de leurs disciples. Leur voyage fut un exercice continuel de prieres et d'austérités. Etant arrivés à Rome, ils s'adresserent au Pape Innocent III qui les reçut avec une bonté de pere. Ils lui présenterent, de la part de l'Evêque de Paris, des lettres de recommandation, qui rendoient témoignage à la sainteté de leur vie, et qui faisoient connoître l'importance du dessein qui leur avoit fait entreprendre le voyaye de Rome. Innocent leur donna diverses audiences, communiqua l'affaire aux Evêques et aux Cardinaux qu'il assembla sur ce sujet : elle y fut examinée et reçue avec approbation. Le Pape voulut encore approuver l'Institut de leur Communauté, et l'érigea bientôt après en un nouvel Ordre religieux, dont Jean de Matha fut constitué le Ministre Général. Cet Ordre fut appelé de la Sainte-Trinité et de la

Rédemption des Captifs. Jean et Félix revenus de Rome, reçurent en don un petit fonds de terre dans un lieu appelé Cerfroid, et ils y jetterent les fondemens du Monastere, qui a passé depuis pour le Chef de l'Ordre. Saint Jean de Matha qui avoit dressé la Regle et les Constitutions de l'Ordre naissant, retourna à Rome, et laissa la conduite de la Maison de Cerfroid, et le soin de tout ce qui regardoit l'accroissement de son Ordre en France, à saint Félix qui lui étoit associé dans l'œuvre sainte. Les Monasteres se multiplierent par la bénédiction que Dieu répandoit sur ses travaux et par la libéralité des saintes ames qui contribuoient de leurs biens à l'avancement de l'œuvre du Seigneur. Ce fut dans le Monastere de Cerfroid que Félix reçut une faveur singuliere de la sainte Vierge; car la veille de la Nativité, avant que les Freres se fussent rendus à l'Eglise pour chanter Matines, Félix veillant selon sa coutume, et prévenant l'heure du chant, entra dans le chœur, et il y trouva la sainte Vierge revêtue d'un habit où brilloit la Croix de l'Ordre, et accompagnée des Esprits célestes qui se faisoient remarquer par les mêmes ornemens. Félix se joignant à ce Chœur céleste, suivit du cœur et de la voix les louanges qu'il donnoit à Dieu. Un homme ainsi favorisé du Ciel, ne devoit plus rester long-temps sur la terre; un Ange l'avertit des approches de sa mort. Quelle plus agréable nouvelle pour un homme que le Ciel venoit, pour ainsi dire, d'accoutumer à l'harmonie des divins concerts! Le Pere mourant fit appeler ses chers enfans; et après les avoir exhortés à la charité pour les pauvres et pour les captifs, plein d'âge et de mérites, il rendit son esprit à Dieu, quittant cette vie passagere, pour aller jouir de la vie éternelle dans le sein de Dieu. Ce fut le 4 de Novembre de l'an 1212 que saint Félix mourut, âgé

âgé de quatre-vingt-cinq ans et sept mois, et le Pape Innocent XI transporta sa Fête au 20 du même mois, par un Bref du 30 Juillet de l'an 1679, par lequel son Office est rendu de précepte dans toute l'Eglise.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui Beatum Felicem Confessorem tuum ex eremo ad munus redimendi captivos cælitùs vocare dignatus es, præsta quæsumus, ut per gratiam tuam ex peccatorum nostrorum captivitate, ejus intercessione liberati, ad cælestem patriam perducamur. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui par une vocation toute céleste, avez appelé votre Confesseur le Bienheureux Félix du fond du désert, à l'emploi de la Rédemption des captifs; accordez-nous, s'il vous plaît, qu'étant délivrés de la servitude de nos péchés par son intercession, nous parvenions, avec le secours de votre grace, à la céleste Patrie. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 4.

*FRATRES: Spectaculum facti sumus mundo, et Angelis, et hominibus. Nos sulti propter Christum, vos autem prudentes in Christo: nos infirmi, vos autem fortes: vos nobiles, nos autem ignobiles. Usque in hanc horam esurimus, et sitimus, et nudi sumus, et colaphis cædimur, et instabiles sumus. Et laboramus operantes*

MES Freres: Nous sommes devenus un spectacle au monde, aux Anges, et aux hommes. Nous sommes fous pour l'amour de Jesus-Christ; mais vous, vous êtes sages en Jesus-Christ. Nous sommes foibles, et vous êtes forts: vous êtes des gens célebres, et nous des gens obscurs. Jusqu'à cette heure nous souffrons la faim, la soif et la nudité; on nous charge

*manibus nostris : maledicimur, et benedicimus : persecutionem patimur, et sustinemus. Blasphemamur, et obsecramus, tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus, omnium peripsema usque adhuc. Non ut confundam vos, hæc scribo, sed ut filios meos charissimos moneo, in Christo Jesu Domino nostro.*

de coups ; nous n'avons point de demeure certaine : nous nous fatiguons à travailler de nos propres mains : on nous donne des malédictions, et nous rendons des bénédictions : nous sommes persécutés, et nous soutenons la persécution. On nous outrage de paroles, et nous faisons des prieres ; on nous a traités, jusqu'à présent, comme ce qu'il y a de plus vil au monde, comme le rebut de tous les hommes. Ce n'est point pour vous donner de la confusion que j'écris ceci ; mais ce sont des avis que je vous donne comme à mes enfans bien-aimés en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

*Saint Paul prêchoit la sainte folie de la croix, dans toute la simplicité de l'Évangile, sans user de ménagemens politiques, et sans avoir recours à une éloquence profane ; c'est ce qui le faisoit passer pour un homme imbécille dans l'esprit des Idolâtres et des Corinthiens non convertis, et c'est de quoi il se glorifie.*

## RÉFLEXIONS.

On ne reconnoît pas moins le Disciple de Jesus-Christ aux outrages et aux malédictions qu'il reçoit des impies et des libertins, qu'aux bénédictions et aux bienfaits qu'il leur rend. Le bien rendu pour le mal est une victoire bien glorieuse qu'on remporte sur soi-même et sur son ennemi ; c'est un charme secret qui le désarme, ou s'il y résiste, c'est la plus sensible vengeance qu'on puisse tirer de lui. Il s'en trouve, à la vérité, de ces cœurs durs, de ces ames basses, terrestres, plus ressemblantes à des Léopards, selon l'expression de saint Ignace le Martyr, qu'à des hommes raisonnables, que les bienfaits irritent, que la douceur, la politesse, l'honnêteté

rendent plus fieres, plus ennemies, plus portées à l'aigreur et à la malignité. Les graces, les faveurs avec quoi vous tâchez de les gagner, sont des charbons ardens, dit l'Esprit-Saint, que vous entassez sur leur tête. Entasser des charbons sur la tête de son ennemi, selon saint Jérôme et saint Augustin, c'est amollir à force de bienfaits la dureté de son cœur, c'est lui causer une vive douleur d'avoir outragé des personnes qui le comblent de bien, le forcer à les aimer malgré lui. Et s'il résiste encore à une voie si douce et si efficace, s'il persévere à vous haïr malgré tous vos bienfaits, il se rend digne d'un plus grand supplice, et augmente la colere de Dieu contre lui. Il y a des cœurs si mal nés, des ames si endurcies par la passion, et si déraisonnables, qu'on ne sauroit les gagner. Rien n'est plus héroïque que cette vertu véritablement chrétienne, qui ne sait se venger que par des bienfaits. Il n'appartient qu'à celui qui a formé le cœur de l'homme, d'en changer ainsi les sentimens, et de nous apprendre à ne nous venger des injures que par des bénédictions et des bienfaits. Et c'est-là, sans doute, ce qui contribua le plus à l'établissement de la foi. Il étoit plus aisé de résister aux miracles des premiers Fidelles, que de ne point se rendre à leur patience. Nulle vertu qui gagne plus le cœur de Dieu, nulle aussi qui fasse plus d'honneur au Christianisme. Toutes les autres peuvent être flétries par des motifs moins purs et par des vues humaines. Il est bien difficile que celle-ci, quand elle est universelle et persévérante, n'ait pas Dieu pour motif.

dans un pays ennemi. La vie de l'homme est une guerre continuelle. Le monde est une mer orageuse sans cesse agitée par les passions ; elle est pleine d'écueils, personne ne l'ignore. Les plus visibles ne sont pas toujours les plus dangereux, le calme y est autant à craindre que la tempête : tous les Pirates n'y portent pas toujours le pavillon ennemi. Il faut se défier de tout ; le feu est à craindre en pleine mer, autant et plus que sur la terre. On périt pour ne trouver pas assez de fond, ou pour toucher sur les rochers, ou sur les bancs de sable. Une trop grosse cargaison fait bien souvent faire naufrage. Pour peu qu'on perde de vue le Ciel, on s'égare, et combien de gens échouent à la vue du port ; la bonne fortune enivre, et la mauvaise décourage et abat. La prospérité éleve l'homme par l'orgueil, l'amollit par la volupté, et l'appesantit par la paresse. Il faut un miracle pour éviter un poison si universellement répandu et si bien préparé. Tout est danger ou tentation dans une haute fortune. Un rang, un emploi, une place de distinction n'élevent jamais si haut, sans exposer à de furieux coups de vent. Il faut de la vertu pour ne pas se laisser abattre par l'adversité ; mais il en faut encore plus pour se soutenir dans l'abondance. Une vie délicieuse est un danger continuel ; on a à craindre de tous côtés ; tout y flatte, et tout y nuit. L'état Religieux est moins exposé, mais la sécurité n'y est pas moins à craindre. Si les passions en étoient bannies, on seroit moins en danger ; mais on les porte avec soi jusque dans le Sanctuaire : on s'y porte soi-même, et nous sommes à nous-mêmes l'ennemi le plus à craindre pour le salut. Voilà de grandes vérités : d'où vient donc cette fatale sécurité, dans laquelle plusieurs vivent, et dans l'état Religieux, et dans le monde ? Et l'on s'étonne après cela que le nombre des Elus soit si petit !

## SECOND POINT.

Considérez qu'on ne parle pas ici de ces dangers découverts et publics qui se présentent toujours tels qu'ils sont, et qui ne nuisent jamais par surprise : bals, spectacles, académies de jeu, intrigues, conversations trop enjouées, divertissemens empoisonnés, entretiens suspects, esprits de parti, cabales. Il ne faut qu'une teinture de religion pour en voir toute la malignité et le poison. On ne parle que de ces dangers muets et secrets, qui n'effarouchent presque personne, et dont on ne se défie jamais, et où cependant l'innocence fait d'ordinaire de si tristes naufrages. L'art de plaire, et toutes ces belles qualités par où l'on plaît, ne sont pas les plus sûrs asiles de l'innocence. La plus dangereuse de toutes les passions s'en accommode trop, pour ne pas faire voir combien elles doivent être suspectes ; cependant s'en defie-t-on beaucoup ? Ces inclinations trop naturelles avec de jeunes personnes, sont-elles toujours sans danger ? Cette tiédeur habituelle au service de Dieu, qui dégénere si-tôt en froideur et en indifférence, ces indévotions, ces dégoûts spirituels, ces irrévérences fréquentes ; cette négligence ordinaire de la plupart de ses devoirs ; cette habitude de détracter, ou de médire : tout cela est-il sans danger du salut ? Tout cela cependant est ordinaire à bien des gens, rien n'est plus commun que ces défauts dans tous les états : en craint-on les suites qui ne sauroient manquer d'être funestes ? Quel danger encore dans ces lectures si pernicieuses ? Combien de livres empoisonnés, d'autant plus dangereux que le poison est plus déguisé et mieux préparé ! Que de tableaux qui portent la mort par les yeux, jusqu'au cœur, par des coups

d'autant plus mortels qu'on ne s'apperçoit point de la blessure ! Tout cela cependant passe pour indifférent, et tout cela donne tôt ou tard la mort à l'ame : et l'on ne se défie pas de tous ces dangers, on ne les apperçoit presque point.

Bon Dieu, que de gens qui se damnent sans crainte ! Ah ! que votre Apôtre a raison de nous exhorter à travailler sans cesse à notre salut avec crainte et tremblement ! Ah ! qu'un saint Félix, et tant d'autres Saints ont eu raison de se retirer dans la solitude ! Faites, Seigneur, que leur exemple me fasse apercevoir les dangers qui m'environnent, et donnez-moi la grace de les éviter.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Libera me de laqueo venantium.* Ps. 90.

Délivrez-moi, Seigneur, des pieges que les ennemis de mon salut me tendent sans cesse.

*Custodi me à laqueo quem statuerunt mihi.* Psal. 140.

Tout est danger sur la terre, Seigneur, que votre main charitable me soutienne pour ne pas tomber.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il est étonnant que tout le monde convenant de la multiplicité des dangers du salut, on vive cependant au milieu même de ces dangers sans crainte. Compte-t-on son salut pour si peu de chose, qu'on en méprise les dangers ? Ou doute-t-on s'il y a des dangers du salut, et traite-t-on cette crainte si salutaire de terreur panique ? Non, certainement ; mais c'est qu'on croit que ce qui est danger pour les autres, ne l'est pas pour soi. On croit que ce qui peut être un danger pour soi, cesse de l'être pour notre fermeté,

notre fidélité, notre courage. On a si bonne opinion de soi-même, qu'on se croit à l'épreuve de tous ces dangers. Quelle erreur, bon Dieu! quel égarement, quelle présomption, quelle folie! ne donnez pas dans ces illusions. Quelque bonne volonté que vous ayez, quelque résolution que vous preniez d'être fidelle dans les tentations, défiez-vous des mêmes dangers, fuyez-les avec soin, et soyez continuellement en garde contre votre propre cœur, on en est souvent la dupe. Evitez ces assemblées brillantes; éloignez-vous de ces objets, fuyez ces entretiens, étouffez ces inclinations trop naturelles; quelque innocent que tout cela paroisse, il y a par-tout du poison caché.

2.° Qui aime le danger, périra dans le danger. C'est un oracle de la vérité même. Voulez-vous éviter les plus imprévus et les plus à craindre, ayez de la crainte des plus légers. Ayez sur-tout une grande délicatesse de conscience en toutes choses. Ne vous pardonnez rien. L'affaire du salut est délicate, difficile, épineuse. On ne sauroit prendre trop de précautions, trop de mesures pour y réussir. Ce sont les dangers du salut qui ont obligé les Saints à aller chercher dans la solitude des déserts, ou dans la retraite du Cloître, un abri à leur innocence. Ceux que Dieu avoit fixés dans le monde, ont eu recours à la priere et à la vigilance continuelle, pour n'être pas surpris par le tentateur. Soyez continuellement sur vos gardes: faites une attention particuliere à ces paroles du *Pater*: *Et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos à malo.* Ne nous exposez pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ne vous y exposez pas vous-même par légéreté, ni par présomption. La fuite des occasions et la priere sont les grands moyens pour rendre inutiles toutes les ruses du tentateur.

## *VINGT-UNIEME JOUR.*

### LA PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE AU TEMPLE DE JERUSALEM.

L'EGLISE célebre en ce jour la Fête de la Présentation de Notre-Dame au Temple, c'est-à-dire, l'offrande publique et solemnelle que fit à Dieu la sainte Vierge de son cœur, de son esprit, de son corps, et de toutes les puissances de son ame, de la maniere la plus parfaite et la plus glorieuse à Dieu, qui eût encore jamais été. C'est ici le plus grand sacrifice qui ait été fait à Dieu depuis la naissance du monde. Il n'y eut jamais de pure Créature plus accomplie, plus parfaite, plus sainte; sanctifiée dès le premier moment de sa vie; plus sainte elle seule au jour de sa naissance, que tous les Saints ensemble à l'heure de leur mort, disent les Peres. Marie à l'âge de trois ans s'offre elle-même, se dévoue, se consacre à son Créateur dans le Temple de Jérusalem, y eut-il jamais une offrande d'un plus grand prix? Dieu vit-il jamais dans son Temple une victime qui lui fût plus agréable! Que d'Esprits célestes assisterent à cet acte de Religion si glorieux à Dieu; à cette auguste cérémonie, l'admiration de toute la Jérusalem céleste! Tout le Ciel fut en fête en cet heureux jour; l'Eglise pouvoit-elle se dispenser d'en célébrer en ce même jour la solemnité, la mémoire et la fête? C'est ce qui a porté tant de saints Peres, saint Evode d'Antioche, saint Epiphane de Salamine, saint Grégoire de Nysse, saint Grégoire le Théologien, saint André de Crete, saint Germain de Constantinople, saint Jean-Damascene, et tant de Peres Latins, à

regarder la Présentation de la sainte Vierge au Temple de Jérusalem, comme le premier acte de Religion qui ait eté le plus agréable à Dieu, et la fête de ce jour comme le prélude, pour ainsi dire, de toutes les fêtes.

Il y avoit deux sortes de Présentations parmi les Juifs. La premiere étoit commandée par la Loi, qui ordonnoit que la femme qui auroit mis un enfant au monde, le présenteroit dans le Temple, au bout de quarante jours, si c'étoit un garçon, et quatre-vingts jours après son accouchement si c'étoit une fille, et qu'elle offriroit pour son enfant un agneau avec un pigeon ou une tourterelle, ou bien deux pigeons ou deux tourterelles, si elle étoit pauvre. Cette cérémonie s'appeloit proprement Présentation de l'enfant, et Purification à l'égard de la mere. L'autre Présentation se faisoit par ceux qui avoient fait vœu. Car dès le commencement de la Loi de Moyse, c'étoit un usage religieux parmi les Hébreux, de se vouer eux-mêmes, et de vouer leurs enfans à Dieu, soit irrévocablement et pour toujours, ou en se réservant le pouvoir de les racheter par des présens faits au Seigneur, ou par des sacrifices. Il y avoit pour cela autour du Temple de Jérusalem, des appartemens destinés les uns pour les hommes, les autres pour les femmes, quelques-uns pour les garçons, et les autres pour les filles qui y devoient accomplir le vœu qu'ils avoient fait, et que leurs parens avoient fait pour eux. Leur emploi étoit de servir au ministere sacré, et de travailler aux ornemens du Temple, chacun selon son âge, son état et sa capacité (*a*). Ainsi Anne, femme d'Elcana, voua à Dieu le fils qu'elle mettroit au monde, qui fut le Prophete Samuel (*b*). Dans le second livre des Machabées, il est fait mention des Vierges qui étoient logées et élevées dans le Temple; et saint Luc parlant d'Anne la Prophé-

(a) 1. *Reg.* (b) 2. *Mach.* 3.

tesse, fille de Phanuel, dit qu'elle ne sortoit point du Temple, depuis qu'elle étoit devenue veuve.

Sainte Anne et saint Joachin, selon la plus ancienne et la plus respectable tradition, se voyant sur le retour de l'âge, et hors d'état d'avoir des enfans, firent vœu à Dieu, que s'il daignoit leur donner un enfant, et les délivrer par-là de la tache infamante alors de la stérilité, ils consacreroient cet enfant à son service, dans le Temple. Dieu qui vouloit que tout fût miraculeux dans celle qu'il avoit destinée de toute éternité pour être la Mere de Dieu, exauça leur priere, en leur donnant cette bienheureuse Créature, qui étoit cette aurore tant désirée, qui devoit nous donner le Soleil de justice, qui devoit nous tirer des ténebres du péché, où tout le genre humain étoit enseveli. Dès qu'elle fut sevrée, et qu'elle fut à la troisieme année de son âge, saint Joachin et sainte Anne se virent obligés d'accomplir leur vœu, et menerent leur sainte fille au Temple.

Isidore de Thessalonique dit que la cérémonie de la Présentation de la sainte Vierge dans le Temple de Jérusalem, se fit avec une célébrité extraordinaire. Que non-seulement toute la parenté voulut l'y accompagner, mais que par une inspiration secrete, dont on ignoroit le Mystere, toutes les personnes les plus qualifiées de Jérusalem voulurent assister à cette auguste cérémonie (*a*) : *Primarios quoque Hierosolymitas viros et mulieres interfuisse huic deductioni; succinentibus universis Angelis* : tandis que les Anges l'accompagnoient invisiblement, et célébroient cette fête par leurs concerts. On ne sait pas qui fut le Prêtre qui reçut cette incomparable Vierge. Saint Germain Patriarche de Constantinople, et Georges Archevêque de Nicomédie, ont cru que ce fut

(a) *Orat. de Present. B. V.*

vraisemblablement saint Zacharie. Cette offrande fut sans doute accompagnée d'un sacrifice, comme le fut celle de Samuel, mais celui que fit alors à Dieu cette incomparable fille, de tout ce qu'elle étoit, et de tout ce qu'elle avoit, fut bien d'un autre mérite devant Dieu, et d'un autre prix. Les autres filles qu'on présentoit en bas âge, n'ayant pas encore l'usage de la raison, ne savoient pas ce qu'on faisoit d'elles, et ne l'apprenoient qu'avec le temps; mais celle-ci à qui, par un privilege spécial, la raison avoit été avancée dès le temps de sa Conception, parfaitement instruite par l'Esprit-Saint, connoissoit l'importance de cette sainte cérémonie; et quel soin n'apporta-t-elle pas pour la rendre agréable à la divine Majesté. Il n'est pas difficile de s'imaginer quels furent les sentimens de religion, de respect, de reconnoissance, et quels furent les transports d'amour de ce grand cœur, de cette ame privilégiée, en qui Dieu trouvoit ses complaisances depuis le premier moment de son immaculée Conception, et qui devoit être dans peu d'années la Mere du Sauveur du monde.

Dieu n'avoit point encore vu de sacrifice qui fût plus selon son cœur, ni de victime qui lui fût plus agréable. Mais ce qui rendit cette Présentation au Temple encore plus précieuse, et ce qui est particulier à Marie, ce fut le vœu de virginité qu'elle prononça dès ce moment. On ne doute point que celle qui étoit le trésor de la virginité, *Virginitatis thesaurus*, comme parle saint Jean Damascene, la gloire et l'ornement des Vierges, *Gloria Virginum*, la premiere des Vierges, la Maîtresse de la Virginité, et celle qui en a levé comme l'étendard la premiere, *Virginum Vexillifera*, dit saint Ambroise, *et Virginitatis Magistra*; on ne doute point, dis-je, qu'elle n'en eût fait vœu dès le premier moment qu'elle eut l'usage de la raison, c'est-à-dire, dès le premier moment de sa

vie. Mais cette offrande prématurée de son intégrité, disent les Peres, étoit toute intérieure, et comme confondue avec les actes spirituels qu'elle fit de toutes les autres vertus dans ce premier moment. Ce fut proprement au jour de sa glorieuse Présentation dans le Temple que cette Fille bien-aimée du Pere Eternel, cette Mere du Fils unique du Pere, cette Epouse du Saint-Esprit toute belle, toujours sans tache, enfin cette Reïne des Vierges fit solemnellement vœu à son Dieu d'une virginité perpétuelle la plus parfaite qui fut jamais. C'est ce qui a fait dire à saint Anselme, parlant à Jesus-Christ : Vous êtes descendu, Seigneur, du sublime trône de votre gloire, dans les chastes entrailles d'une jeune fille, humble et abjecte à ses propres yeux, mais la premiere consacrée par le vœu de virginité, et comme scellée : *Descendisti à regali solio sublimis gloriæ tuæ, in humilem et abjectam in oculis suis puellam primo virginalis continentiæ voto sigillatam.* C'est par ce sceau sacré, qu'elle est appelée dans l'Ecriture un jardin fermé et une fontaine scellée : *Hortus conclusus, fons signatus.* Certainement, dit saint Augustin, la Vierge n'auroit pas dit à l'Ange qui lui annonçoit la nouvelle qu'elle enfanteroit un fils : Comment cela se pourra-t-il faire ? si elle n'avoit fait vœu de virginité : *Profectò non diceret Virgo : Quomodo fiet istud ? nisi Deo antè virginitatem vovisset.*

Que vos démarches sont belles, Fille du Prince ! *Quàm pulchri sunt gressus tui, filia Principis* (a) ! Que cette cérémonie fut auguste ! que ce sacrifice fut précieux ! que cette offrande fut bien reçue ! L'air, la modestie, le maintien, toute la contenance de cette jeune fille entrant dans le Temple, dit saint Ambroise, firent l'admiration des hommes et des Anges ; et combien furent agréables à Dieu même les sentimens et

(a) *Cant.* 7.

les saintes dispositions de son cœur ! Le jour de la Dédicace, auquel l'Ecriture dit que le Temple fut tout rempli de la gloire de Dieu, ne fut pas si glorieux au Seigneur que celui auquel Marie vint au Temple ; et le nombre prodigieux de victimes que Salomon fit immoler pour relever la pompe de cette solemnité, ne fut pas une offrande si agréable aux yeux de Dieu, que lui est aujourd'hui la Présentation de cette Vierge si pure, qui se devoue entièrement à sa gloire et à son service. On ne peut assez louer la généreuse pieté de saint Joachin et de sainte Anne, qui étant tous deux d'une vertu consommée, n'eurent garde de rien retrancher du sacrifice qu'ils faisoient. Cette jeune fille étoit toute leur consolation, ils l'avoient demandée long-temps au Seigneur, ils l'avoient obtenue. Ils eussent pu satisfaire à leur vœu, en présentant leur fille au Temple, et en donnant trois sicles qui étoient ordonnés dans le Lévitique pour racheter les filles que l'on offroit au Seigneur depuis un mois jusqu'à cinq ans. Ils eussent pu la ramener chez eux comme la seule consolation qu'ils eussent dans leur vieillesse ; mais leur inclination ne fut ni consultée ni écoutée. Ils déferent à l'inclination de leur sainte fille, qui, plus éclairee à l'âge de trois ans que toute la sagesse humaine dans la perfection de la plus expérimentée vieillesse, seule instruite parfaitement de tous les desseins de Dieu sur elle, sollicita auprès de ses chers parens l'accomplissement d'un sacrifice qui leur coûtoit cher à la vérité, mais qu'ils devoient consommer malgré toutes les oppositions de la nature : ils le firent. La cérémonie de la Présentation finie, ils laisserent ce précieux tréso» au Temple, pour y servir aux fonctions qui lui convenoient. Elle y resta dans l'appartement des filles jusqu'à l'âge de quinze ans, qu'elle fut mariée à saint Joseph pour l'accomplissement des

plus grands Mysteres. Dieu qui lui avoit destiné ce chaste Epoux, l'avoit prévenu d'un pareil don de chasteté; et la sainte Vierge ne consentit à l'épouser, qu'après qu'elle fut assurée que le même vœu de virginité perpétuelle devoit unir inviolablement les deux Epoux, et être le principal ornement de leur mariage.

Les vertus extraordinaires qui éclatoient dans cette sainte fille, et les dons surnaturels dont Dieu l'avoit ornée si extraordinairement, la firent d'abord admirer comme un prodige de la grace, et donnerent une si haute idée de son éminente et miraculeuse sainteté, qu'Evode, au rapport de Nicephore, Georges de Nicomédie, saint Germain de Constantinople, et plusieurs autres Peres, assurent qu'on permit à la sainte Vierge tout le temps qu'elle resta au Temple de Jérusalem, d'entrer par un privilege singulier, dans le sanctuaire, et même dans le lieu le plus saint, où il n'étoit permis d'entrer de droit qu'au Grand-Prêtre. C'étoit une grace qu'on n'accordoit qu'aux personnes d'une éminente sainteté, comme il paroît dans saint Jacques, à qui, à cause de sa haute vertu, on accorda la même grace. C'étoit dans ce lieu saint où la plus sainte des créatures pures qui fut jamais, passoit la plus grande partie du jour, répandant son cœur devant Dieu, et lui offrant continuellement des sacrifices de louanges plus agréables et plus précieux que tous les sacrifices des animaux qui avoient été offerts dans le Temple. Comprenons, s'il est possible, quelle étoit l'ardeur de ce feu divin dont le cœur de Marie étoit embrasé dans ce saint lieu! quelle étoit la ferveur de ses vœux et de ses prieres! Il n'y a que les célestes Intelligences, témoins ordinaires de ses ferveurs, qui ayent pu se former une idée juste de la sainteté de ses méditations, de l'excellence de sa contemplation, du prix et du mérite de ce nombre infini d'actes multipliés des

plus héroïques vertus, qui firent la plus ordinaire occupation de Marie durant les onze ans qu'elle fut dans le Temple.

Quand le saint Roi Prophete disoit qu'on ameneroit après elle un grand nombre de Vierges qui devoient la suivre, et lui composer, pour ainsi dire, une Cour, *adducentur Virgines post eam* (a); ne semble-t-il pas qu'il ait eu en vue la Présentation de la très-sainte Vierge, qui devoit servir, par son séjour au Temple, de modele à ce nombre infini de jeunes filles qui, renonçant au monde, passent leurs jours dans le Temple en remplissant en la présence de leur divin Epoux tous les devoirs de la sainteté : *In sanctitate et justitia coram ipso omnibus diebus nostris* (b). Combien de millions de Vierges ont suivi cette Reine des Vierges, et se sont dévouées, à son exemple, au service de Dieu dans un Cloître, pour y passer toute leur vie dans les exercices de la plus haute piété! Et n'a-t-on pas raison de dire que la Présentation de la sainte Vierge et sa demeure au Temple de Jérusalem a été comme le prototype sacré, et pour ainsi dire, la premiere époque de l'Institut de toutes les Religieuses. Combien la fête de ce jour leur doit-elle être chere et vénérable! Oui, Seigneur, avant que votre Fils fût venu au monde, et se fût fait une victime pour nos péchés sur la Croix, Marie étoit seule l'hostie digne de vous être offerte. Le sang des taureaux et des agneaux, l'épanchement des liqueurs, et l'odeur des parfums, étoient des objets trop matériels pour vous toucher. Les sacrifices d'Abel, de Noé et des autres Patriarches, les magnificences de David et les religieuses profusions de Salomon méritoient bien quelques regards favorables; mais il n'étoient pas capables de vous contenter pleinement. Le sacrifice d'Abraham, de Manué et d'Anne mere de Samuel, vous furent

(a) *Psal.* 44. (b) *Luc.* 1.

agréables ; mais, quelque excellentes que fussent ces victimes, toujours avoient-elles quelque défaut, et manquoient-elles de cette pureté parfaite, sans quoi elles ne peuvent être dignes de vous. Il n'y a que Marie, en qui vous n'avez trouvé aucune tache, qui ait pu être une hostie assez sainte et assez pure pour toucher votre miséricorde en attendant le grand sacrifice de la Croix. Recevez donc aujourd'hui cette innocente colombe, qui doit être bientôt suivie de l'Agneau immaculé qui seul peut ôter le péché du monde. Recevez les vœux de la plus sainte des créatures pures ; recevez l'offrande d'une Vierge qui est le chef-d'œuvre de votre miséricorde, et que vous voulez être le refuge des pécheurs.

La Fête de la Présentation de la très-sainte Vierge est beaucoup plus ancienne parmi les Grecs que parmi les Latins. L'Empereur Emmanuel Comnene qui régnoit en 1130, en fait mention dans une de ses Ordonnances, et elle étoit déjà fort célebre en Orient. Elle n'a passé en Occident que l'an 1372, lorsque Philippe de Maizieres, Chancelier de Chypre, y étant venu en qualité d'Ambassadeur, parla de cette solemnité au Pape Grégoire XI, et lui en présenta l'Office, que le Pape examina lui-même, et l'ayant fait examiner par les Cardinaux et les Théologiens, l'approuva et ordonna que cette Fête fût célébrée par toute l'Eglise.

*La Messe de ce jour est à l'honneur de cette Fête.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui Beatam Mariam semper Virginem, Spiritûs Sancti habitaculam, hodiernâ die in tem-*

O DIEU, qui avez voulu que la Bienheureuse Marie toujours Vierge, dans laquelle votre Esprit-Saint

*plo præsentari voluisti : presta quæsumus, ut ejus intercessione, in templo gloriæ tuæ præsentari mereamur. Per Dominum nostrum, etc.*

faisoit sa demeure, vous ait été présentée en ce jour dans le temple : faites que nous méritions par son intercession de vous être un jour présentés dans le temple de votre gloire. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'EPITRE.

### *Leçon tirée du Livre de la Sagesse.* Chap. 24.

*Ab initio et ante sæcula creata sum, et usque ad futurum sæculum non desinam, et in habitatione sancta coram ipso ministravi. Et sic in Sion firmata sum, et in civitate sanctificata similiter requievi, et in Jerusalem potestas mea. Et radicavi in populo honorificato, et in parte Dei mei hæreditas illius, et in plenitudine Sanctorum detentio mea.*

J'ai été créée dès le commencement, et avant les siecles ; je ne cesserai point d'être dans la suite de tous les temps ; et j'ai exercé devant lui mon ministere dans la maison sainte. J'ai été ainsi affermie dans Sion ; j'ai trouvé mon repos dans la sainte Cité, et ma puissance s'est établie dans Jérusalem. J'ai pris racine dans le peuple que le Seigneur a honoré, et dont l'héritage est le partage de mon Dieu, et j'ai établi ma demeure dans l'assemblée de tous les Saints.

*L'auteur du Livre de l'Ecclésiastique dont cette Épitre est tirée, fait en ce chapitre vingt-quatrième, ce que Salomon avait fait dans le chapitre huitieme des Proverbes, c'est-à-dire, l'éloge de la Sagesse, par son excellence, par ses œuvres admirables, et par les grands biens et les grandes récompenses que reçoivent ceux qui l'aiment et la recherchent. C'est le même Esprit-Saint qui dans l'un et dans l'autre fait sous la même allégorie l'éloge et le portrait de la Mere de Dieu.*

## RÉFLEXIONS.

*J'ai été affermie dans Sion, j'ai trouvé mon repos dans la sainte Cité.* C'est ce que l'Eglise fait dire avec raison à la très-sainte Vierge, et c'est ce que devroient avoir la consolation de dire toutes les personnes Religieuses. Quelles soient affermies dans Sion par une vocation divine, ou par une innocence de mœurs sans ombre, par une continuité de ferveur sans relâche; et elles trouveront un doux repos dans la sainte Cité. L'état Religieux étant si saint, et les maisons Religieuses étant l'asile de l'innocence, la douce solitude des vierges, le séjour fixe de la vertu, et l'abri des tempêtes et des écueils, la véritable terre de promission, l'image la plus ressemblante de la Cité sainte; comment se peut-il faire que le dégoût y entre, et qu'il y trouve de l'amertume, de la tristesse, et quelquefois même du repentir? La manne y est en abondance, mais on s'en dégoûte dès qu'on regrette les oignons d'Egypte. Le démon n'ayant pas pu empêcher un jeune homme, une jeune fille, de suivre les attraits de la grace, qui l'arrachant du monde l'appeloit à la Religion, fait tous ses efforts, emploie toutes ses ruses pour rendre sa fidélité passagere, et sa générosité sans fruit. Ses premiers soins sont de faire envisager les petites Regles comme des minuties, dont on se dispense sans remords. A cette basse idée des Regles, succede la gêne que causent ces observances minces et continuelles dont on est dégoûté. La gêne fatigue, et cause toujours du chagrin. Le chagrin fait trouver le joug amer et pesant, parce que la lâcheté qui s'ensuit naturellement, cause la foiblesse. Dans ces tristes dispositions, une personne Religieuse ne goûte plus les douceurs de son état, elle n'en sent que les peines. Dès que la ferveur se ralentit, la dé-

votion s'altere, et bientôt elle s'affoiblit, s'abâtardit, s'éteint. Le cœur se trouve alors livré à ses inclinations, et l'ame en proie aux passions les plus violentes. Dans ce funeste état les avantages de la Religion sont d'un petit secours. Tout est froid, tout est glacé, quand la ferveur est éteinte. Prieres, Sacremens, lectures de piété, méditations, exercices de pénitence, tout est sans fruit, quand tout se fait sans onction et sans dévotion. L'ame languit, et dans cette langueur elle s'ennuie. Elle se rappelle alors le souvenir de cette fausse liberté dont se flattent les gens du monde, et ce souvenir si tentant produit de malheureux regrets. Quand on regarde derriere soi après avoir mis la main à la charrue, dit le Sauveur du monde, on n'est plus guere propre pour le Royaume de Dieu. Tous ces dégoûts mortels, toutes ces inquiétudes chagrinantes, rendent bientôt une vocation chancelante; on ne se regarde plus alors que comme étranger, ou comme esclave dans la sainte Cité; faut-il être surpris si l'on n'y trouve plus ce doux repos, cette charmante tranquillité que goûtent jusqu'à la mort les ames ferventes? Qu'on soit affermi dans Sion, et l'on y trouvera le repos.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.*
Chap. 11.

*In illo tempore: Loquente Jesu ad turbas, extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi: Beatus venter, qui te portavit; et ubera, quæ suxisti. At ille dixit: Quinimo beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.*

En ce temps-là: Lorsque Jesus parloit au peuple, une femme de la troupe élevant la voix, lui dit: Heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. Mais plutôt, reprit Jesus, heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.

## MÉDITATION.

*Sur le Mystere de ce jour.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ les deux principales vertus qui éclatent dans la solemnelle Présentation de la sainte Vierge au Temple, l'empressement avec lequel elle se consacre à Dieu, et la perfection avec laquelle elle se dévoue toute à Dieu sans réserve. La Sainte Vierge se consacre à Dieu dans ce Mystere le plutôt qu'elle peut, puisque c'est dès l'âge de trois ans. Ni la tendresse de l'âge, ni la foiblesse de son corps, ni l'affection de ses parens ne l'arrêtent point : rien ne la retarde, quand il s'agit de se donner à Dieu. Tout ce qui peut différer ce sacrifice, differe son bonheur et afflige son cœur. Elle l'eût fait dès le jour de sa naissance, si sa piété, son amour pour Dieu, et sa raison qui avoit prévenu l'âge, n'eussent voulu suivre l'ordre de la nature et s'accommoder à ses lois. Il y avoit trois ans entiers qu'elle soupiroit après ce jour fortuné, et qu'elle l'attendoit avec une sainte impatience. Chaque heure, chaque moment lui duroit des siecles, dans le désir qu'elle avoit de se voir solemnellement dédiée au service de son Créateur. *Quando veniam* (a), disoit-elle sans cesse avec le Prophete, *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei!* Quand est-ce que j'irai me présenter moi-même au Temple, pour faire une profession éclatante et publique de mon dévouement au service de mon Dieu! Moment heureux, où délivrée des liens de ma premiere enfance, je paroîtrai devant le Seigneur dans son saint Tabernacle, que vous me parois-

(a) *Psal.* 41.

sez encore éloigné! disoit-elle tous les jours: Avons-nous eu une pareille ardeur, un semblable empressement, une pareille promptitude, quand il s'est agi de nous donner à Dieu? Nous devrions avoir commencé d'aimer Dieu dès que nous avons commencé à le connoître : le premier âge de notre raison, de notre volonté, de notre liberté lui étoit dû; a-t-il eu du moins le suivant? avons-nous bien commencé d'aimer Dieu, de servir Dieu? Nous comptons aisément les années et les jours que nous avons vécu; en comptons-nous beaucoup passés à son service, ou pour parler plus juste, Dieu compte-t-il beaucoup de nos jours sanctifiés par une piété sincere et constante? Les personnes Religieuses n'oublient jamais leurs années de Religion, seront-ce autant d'années saintes? Quel malheur pour ces ames privilégiées, si leurs jours sont vides, et si après avoir paru aux yeux des hommes pour des personnes riches en biens spirituels, elles ne trouvent rien dans leurs mains à la derniere heure. Marie, toute à Dieu, toute embrasée de l'amour de Dieu dès le premier moment de sa vie, vient faire au Temple une profession publique de son dévouement à Dieu dès l'âge de trois ans, et à cet âge elle se consacre solemnellement au service de Dieu pour toute sa vie. C'est une leçon qu'elle nous fait, c'est un grand exemple qu'elle nous donne : en avons-nous profité? Quelle est l'époque de notre conversion? Je vous ai aimé tard, Seigneur : *Serò te amavi.* Hélas! combien d'années ai-je passé sans vous aimer, et combien de gens touchent au terme de leur carriere sans avoir encore commencé de vous aimer!

## SECOND POINT.

Considérez non-seulement que la Sainte Vierge se consacre, se donne à Dieu de bonne heure;

mais elle donne tout, elle ne sait ce que c'est que ménagement, que réserve. Quand il s'agit de se consacrer à Dieu, elle rompt tous les liens qui l'attachent à ses parens, quelques forts qu'ils soient, Dieu lui tient lieu de tout. Elle renonce à tous ses biens; le Seigneur seul est désormais son partage. Elle renonce à sa propre liberté, pour n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, qui est l'unique regle de sa conduite. Elle renonce à tout plaisir, pour l'amour de celui qui seul fait toutes ses délices. Imitons-nous la libéralité de Marie? nous donnons-nous à Dieu entiérement comme elle? ne réservons-nous rien quand nous donnons même le plus à Dieu? Les personnes Religieuses ont l'avantage de s'être dévouées à Dieu, la plupart d'assez bonne heure; comme la Sainte Vierge, elles ont brisé les liens qui les attachoient à leurs parens; mais n'en forment-elles point d'autres? Tous ont renoncé à leurs biens, en faisant leurs vœux; mais ne se réserve-t-on rien du sacrifice? On renonce pour toujours à sa liberté en entrant en Religion; mais ne fait-on jamais sa propre volonté dans sa destination? Est-on toujours dans le lieu où Dieu nous veut? nos emplois ne sont-ils jamais de notre choix? ne contribue-t-on en rien aux destinations que les Supérieurs font de nous? faisons-nous en tout la volonté de nos Supérieurs? nos Supérieurs ne sont-ils jamais forcés à faire la nôtre? On renonce, il est vrai, à tout plaisir en entrant en Religion; on prend la croix, et on s'oblige de mener une vie crucifiée; mais la mortification constante et réelle fait-elle le caractere de toutes les personnes Religieuses? l'amour-propre ne réclame-t-il point ses anciens droits, et ne lui accorde-t-on rien contre le devoir et la conscience? l'immortification et même la sensualité sont-elles inconnues à tous les Religieux? les passions ne trouvent-elles point d'asile dans le Cloître? Que servira à ces

ames lâches et infidelles, à ces Religieux tiedes et imparfaits, d'avoir fait une éclatante démarche, de s'être voués au Seigneur avec tant d'éclat, si leur vie dement leur profession, et si Dieu trouve tant de vols et de larcins dans leurs sacrifices!

Faut-il, Seigneur, que toutes ces réflexions si vraies, si justes, si concluantes, et qui nous intéressent si fort, ne concluent rien; et qu'après avoir été forcés d'avouer que nous ne nous sommes donnés à vous, ô mon Dieu, que si tard, si imparfaitement, d'une maniere même si indigne, nous n'en devenions pas meilleurs, plus exacts, plus dévots, plus fervens. Vierge sainte, en qui après Dieu je mets toute ma confiance, détournez de moi ce malheur, et faites que votre exemple, accompagné de votre puissante protection, me rende tel que je dois être.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Dixi: Nunc cœpi: hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Psal 76.

C'en est fait, je vous le déclare, Seigneur, dès ce moment je commence à être tout à vous; et je reconnois que c'est ici l'effet de votre grace toute-puissante.

*Eia ergo, Advocata nostra, illos tuos misericordes oculos ad nos converte.* Eccl.

Soyez donc, s'il vous plaît, notre Médiatrice et notre Avocate, Vierge sainte; tournez vers nous ces yeux si doux et si favorables de votre miséricorde et de votre bonté.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUT est mystere dans les actions de la Sainte Vierge, tout est instruction, tout est sujet de confiance et de dévotion. La très-sainte Vierge

dans le Mystere de ce jour se consacre à Dieu dès l'âge de trois ans, elle se dévoue à Dieu pour tous jours; et dans cette offrande, dans cette consécration, elle donne tout sans réserve. Grand exemple, belle leçon pour tout le monde dans toutes les conditions et dans tous les états! Y a-t-il long-temps que vous vous êtes donné à Dieu et dévoué à son service? Vous le deviez faire dès l'âge de raison. Combien de gens ne l'ont pas encore fait dans leur vieillesse? l'avez-vous fait? Oseriez-vous différer de le faire si vous ne l'avez pas encore fait? Si vous avez le bonheur d'être dans l'état Religieux, vous pouvez aisément compter les années depuis votre profession; mais en compterez-vous autant depuis votre consécration à Dieu sans interruption et sans aucune réserve? Si votre conscience vous assure que vous n'avez mené jusqu'ici qu'une vie tiede, imparfaite, peu religieuse, commencez dès ce moment une vie toute nouvelle, une vie fervente, réguliere, exemplaire; et que cette vie pure, mortifiée, sainte, ne se démente jamais; ne refusez jamais rien de tout ce qu'il vous demande, et consacrez-vous à lui entierement et pour toujours.

2.° Un moyen de faire ce pas généreux, cette donation entiere de tout nous-mêmes à notre Dieu, d'une maniere sincere, persévérante, et à n'en plus revenir, c'est d'engager par notre dévotion et notre confiance la sainte Vierge à nous présenter elle-même au Seigneur, et à sceller, pour ainsi dire, notre conversion, notre donation par des graces particulieres, et par une protection de Mere. Pour cela renouvelez vos engagemens à son service et votre tendre dévotion envers elle. Présentez-vous à elle comme à votre chere Mere, pour qu'elle vous présente elle-même en ce jour à son divin Fils. Faites une nouvelle et solemnelle protestation de vouloir être singuliérement dévot et serviteur de la Sainte Vierge toute votre vie,

honorez avec une particuliere dévotion son enfance toute sainte. C'est une dévotion et une pratique de piété qui lui est fort agréable. Marie enfant est un objet digne de notre culte et de notre vénération ; puisque sanctifiée dès le premier moment de sa conception elle étoit plus sainte, plus agréable aux yeux de Dieu au jour de sa naissance, que tous les Saints ensemble ne l'ont été à l'heure de leur mort. Et quel accroissement de sainteté et de mérites dans son enfance, au jour sur-tout de sa Présentation. Célébrez tous les ans cette Fête avec dévotion. Ne manquez pas de communier, et de porter vos enfans, vos domestiques et tous ceux qui vous sont soumis, à le faire. C'est une dévotion presque universelle de tous les serviteurs de Marie, de jeûner la veille de toutes ses Fêtes, soyez du nombre de ces fervens dévots. Ayez sans cesse le nom de Marie dans le cœur et sur les levres, dit saint Bernard, invoquez-là, et y ayez une entiere confiance. *Nomen Mariæ non recedat ab ore, non recedat à corde.* Serm. 2. Super *Missus est.*

## *VINGT-DEUXIEME JOUR.*

### SAINTE CECILE, VIERGE ET MARTYRE.

CECILE étoit une illustre fille Romaine, qui avoit choisi Jesus-Christ pour son partage, en lui consacrant sa virginité. Cependant ses parens la fiancerent à un jeune Seigneur, nommé Valérien ; on faisoit les préparatifs du mariage ; ce n'étoit que joie, que réjouissance, que concerts ; la seule Cecile étoit accablée de douleur. Tandis qu'au dehors elle étoit toute couverte d'or, et toute brillante de pierreries, elle portoit un rude cilice sur sa chair, elle passoit les nuits en prieres,

pour obtenir de Dieu la rupture de cette alliance ; et qu'au cas que l'alliance se conclût, elle eût une protection extraordinaire pour conserver son intégrité. Lorsqu'elle entendoit les instrumens de musique qui retentissoient dans la maison de son pere, elle se tournoit par élévation d'esprit vers l'Epoux céleste, et lui disoit : Seigneur, je vous demande une grace, c'est que mon cœur et mon corps ne perdent jamais rien de leur intégrité, et que je ne sois pas frustrée du secours que j'attends de votre toute-puissance. Cependant le jour des noces arriva ; mais Dieu en qui elle s'étoit confiée, fut le gardien de sa pureté virginale. Elle dit à Valérien son époux : J'ai un secret à vous communiquer ; mais il faut qu'auparavant vous m'engagiez votre parole que vous ne le révélerez à personne. Valérien l'en assura, et elle poursuivit ainsi : Vous saurez donc que je suis sous la garde d'un de ces Esprits Bienheureux qui servent mon Roi dans l'Empyrée ; que ce garde invisible défend ma pureté contre tous ceux qui veulent l'attaquer, et que vous deviendrez son ennemi, si vous violez mon intégrité : si vous me laissez vierge, il aura pour vous le même amour qu'il a pour moi, et vous mériterez de jouir de sa présence. Ces paroles auxquelles Dieu donna toute la force et toute l'onction que Cecile prétendoit, inspirerent à Valérien un grand respect pour son épouse. Il lui demanda de voir cet Ange, et s'offrit de faire tout ce qu'elle lui diroit, pour se rendre digne de cette faveur. Elle lui dit que pour cela il falloit qu'il crût en Jesus-Christ, et se fît baptiser. Valérien impatient de voir l'Esprit céleste, courut au Baptême, que le Pape Urbain lui conféra. Etant de retour il trouva Cecile priant dans son cabinet avec son Ange dont le visage étoit brillant comme un soleil, et qui avoit des ailes tout enflammées ; il tenoit deux couronnes en ses mains, tissues

de roses et de lis d'une beauté et d'une fraîcheur incomparable. Il leur en donna à chacun une, en leur disant que c'étoit un présent de l'Epoux des Vierges, que ces fleurs ne perdroient jamais leur bonne odeur, mais qu'elles ne seroient vues que des ames chastes. Valérien ravi de joie demanda à Dieu la conversion de son frere Tiburce. L'ange l'assura que Dieu lui feroit cette grace, et disparut à ses yeux. Incontinent après Tiburce vint, Valérien lui apprit ce qui lui étoit arrivé, et l'exhorta à l'imiter dans sa conversion. Cecile l'instruisit, leva toutes ses difficultés, en sorte qu'il sortit aussi-tôt pour aller trouver l'Evêque, qui le catéchisa et lui conféra le Sacrement. Valérien et Tiburce furent deux Martyrs de Jesus-Christ; et la couronne du martyre qu'ils reçurent, fut comme un fruit des prieres de sainte Cecile. Almaque Prefet de Rome qui avoit condamné à mort ces deux illustes freres, voulut confisquer leurs biens, mais la charité de Cecile les avoit déjà versé dans le sein des pauvres. Il la fit arrêter, résolu de la contraindre de sacrifier aux Idoles, ou de la sacrifier elle-même à une honteuse mort. Comme on la menoit en prison, les soldats touchés de pitié de voir une demoiselle dans la fleur de l'âge et d'une rare beauté, mépriser ainsi la vie, les honneurs, les biens, les espérances du siècle, lui remontrerent avec larmes qu'elle feroit bien mieux de sacrifier aux dieux de l'Empire pour jouir de ces avantages, que de les perdre tous en un moment pour défendre une Religion dont le culte étoit condamné par les Edits de l'Empereur. Mais Cecile qui avoit l'esprit de Dieu, qui est un esprit de discernement admirable, jugeoit sainement de tout, et connoissant le prix des choses, elle leur répondit avec cette douceur qui fraye les voies à la persuasion : Vous ne savez pas, mes freres, combien il m'est glorieux de mourir pour Jesus-Christ; ma plus grande passion, c'est l'amour

du martyre. Vous êtes touchés de ma jeunesse et de ma beauté, je ne les perds pas par le supplice, je ne fais que les échanger, je les posséderai éternellement. Je ne donne que de la boue pour avoir de l'or, je quitte une maison vile pour entrer dans un magnifique palais ; je laisse une vie périssable pour prendre possession d'une vie qui ne finira jamais. Je foule aux pieds des pierres de nul prix, pour recevoir dans le Ciel une couronne toute tissue de pierres précieuses. Quoi de plus avantageux pour moi ? Après ce discours qui fut ouï de tout le monde, elle monta sur une pierre qui se trouva auprès d'elle, et élevant sa voix, elle leur demanda s'ils ne croyoient pas ce qu'elle venoit de leur dire ? O merveille de la grace ! ils répondirent tout d'une voix : Nous croyons que Jesus-Christ, qui a une servante aussi sainte que vous l'êtes, est le seul Dieu qu'il faut adorer. Allez donc dire au Préfet, ajouta Cecile, que je le prie de m'accorder un peu de temps, et dans cet intervalle je ferai venir chez moi une personne qui par les eaux du Baptême vous rendra participans de cette vie éternelle dont je vous ai parlé. On alla chez le Préfet, et la Sainte de son côté envoya querir le Pape saint Urbain, qui vint en diligence et baptisa plus de quatre cents personnes de l'un et de l'autre sexe. Parmi ceux qui reçurent le Baptême fut Gordien, célebre Romain, qui depuis par son autorité conserva la maison de Cecile, et en fit une Eglise secrete que l'on dédia en son honneur, et où le même saint Urbain demeura quelque temps caché, y offrant tous les jours le Sacrifice redoutable. Almaque qui croyoit que Cecile condescendroit enfin à ses volontés pour conserver sa vie, la fit appeler, et lui dit : Quel est votre nom, ma fille, et de quelle qualité êtes-vous ? Je m'appelle Cecile, répondit la Sainte, et je suis d'une famille très-noble. Ce n'est pas ce que je veux savoir,

reprit le Président, mais quelle est votre Religion. Vous vous expliquez mal, ajouta la Sainte, car vos questions n'alloient pas à me faire répondre sur ma Religion. En vérité, dit le Juge, vous parlez bien hardiment. La Sainte répliqua : Le caractere de la bonne conscience et de la vraie foi, est d'agir avec liberté. Je vois bien, dit encore Almaque, que vous ignorez que nous avons un pouvoir de vie et de mort. Je vous assure, reprit la courageuse Vierge, qu'en cela vous vous trompez, et que ce grand pouvoir dont vous vous vantez, se réduit à la honteuse qualité de ministre de la mort : on vous emploie pour faire perdre la vie aux innocens ; mais de la rendre à qui que ce soit, cela n'est pas de votre ressort ; ainsi ne vous flattez pas de cette chimérique puissance. Le Préfet étourdi de la sagesse de Cecile, lui dit enfin d'obéir aux ordres de l'Empereur et de sacrifier aux Divinités de l'Empire ; mais la Sainte lui répondit d'un ton généreux, que c'étoit aveuglement d'encenser le bois et la pierre, de rendre à une statue insensible l'hommage de l'adoration suprême, qui n'est dû qu'au Dieu vivant ; elle lui dit que c'étoit en vain qu'il vouloit l'ébranler, que rien ne lui feroit rompre les engagemens qu'elle avoit pris avec Jesus-Christ. Le Juge irrité de sa constance, la renvoya chez elle avec ordre de la renfermer dans un bain et de l'y faire mourir, tant par les vapeurs de l'eau que par l'ardeur des flammes qu'on allumeroit autour. Elle y demeura vingt-quatre heures, mais sans en recevoir aucune incommodité, et comme si elle eût été dans un lieu de rafraîchissement, quoiqu'on n'épargnât rien pour rendre le bain insupportable en augmentant la violence du feu. C'est que Dieu changea, comme dans la fournaise de Babylone, l'ardeur des flammes en une délicieuse rosée. Le Juge apprenant ce miracle, envoya un bourreau pour lui couper la tête dans le

bain. Le bourreau l'ayant frappée par trois fois, la laissa. Elle vécut encore trois jours; pendant ce temps elle exhortoit les Fidelles à persévérer dans la foi. Qu'il faisoit beau voir cette jeune Martyre faire lire à tous ceux qui la visitoient, dans les vestiges sanglans que lui avoit imprimé le glaive meurtrier, l'immobilité de sa foi! Qu'on a de grace pour prêcher la foi, quand on la prêche sur le point où l'on est d'expirer pour elle! Elle expira le 22 Novembre l'an du salut 232.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*Deus, qui nos annuâ Beatæ Ceciliæ Virginis, et Martyris tuæ solemnitate lætificas: da, ut quam veneramur officio, etiam piæ conversationis sequamur exemplo. Per.*

O Dieu, qui chaque année nous comblez de joie en la Fête de la bienheureuse Cecile Vierge, votre Martyre; faites que nous suivions par l'exemple d'une sainte conversion celle que nous honorons en vous rendant ce devoir. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre de la Sagesse.* Chap. 51.

*Domine Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecata sum. Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Laudabo nomen*

Seigneur mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre, et je vous ai prié de me délivrer de la mort qui ne passe jamais. J'ai invoqué le Seigneur Pere de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction, et pendant

*tuum assiduè, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. Et liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo. Propterea confitebor tibi et laudem dicam nomini tuo, Domine Deus noster.*

le regne des superbes. Je louerai sans cesse votre nom, et je le glorifierai dans mes actions de graces ; et parce que vous avez exaucé ma priere, et parce que vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de tant de périls dans un temps d'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai grace ; je chanterai vos louanges, et je bénirai votre nom, Seigneur, qui êtes notre Dieu.

*Le chapitre 51 du Livre de l'Ecclésiastique d'où cette Epître est tirée, contient la priere que fait Jesus fils de Sirach, auteur de ce Livre Saint, dans laquelle il rend graces à Dieu de l'avoir délivré de plusieurs grands périls. Rien ne convient mieux aux saintes Vierges Martyres, que ce que l'Eglise leur applique dans cette Épître.*

## RÉFLEXIONS.

*Seigneur mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre.* Que cette pensée est consolante ! et qu'un cœur véritablement chrétien trouve de ressources dans cette consolante vérité. Que la pensée de la Royauté consoloit David dans tous ses pénibles travaux ! dans les bois comme à l'armée, soit qu'il eût à se défendre contre des lions, ou à combattre un Goliath, la pensée qu'il devoit un jour être Roi, adoucissoit toutes ses peines. Je souffre, disoit-il, dans ces lieux déserts, et j'y passe des jours bien tristes ; mais un jour viendra que je serai Roi. J'ai des ennemis et des envieux, je suis persécuté pour la justice, je suis obligé de vivre errant, je manque des choses même nécessaires à la vie ; mais un jour viendra que je serai Roi. O que nous nous épargnerions de chagrins ! que nous trouverions du moins dans les chagrins et

les miseres de cette vie, une consolation bien douce, si nous regardant comme futurs Citoyens de la sainte Cité, comme fils adoptifs du Dieu vivant par le Baptême, comme héritiers présomptifs de la gloire éternelle, nous nous souvenions que nous ne sommes dans cet exil, dans cette vallée de larmes, que pour régner un jour dans le Ciel avec les Bienheureux! Je gémis, pourrions-nous dire, je vis depuis long-temps dans l'indigence et dans l'obscurité, je ne trouve par-tout que ronces et qu'épines, les croix naissent sous tous mes pas, je détrempe mon pain avec mes larmes : un peu de patience, le jour viendra que je serai dans le Ciel, si je suis Saint. Chose étrange! Dieu nous offre une vie bienheureuse et éternelle, et comme si nous nous défions de ses promesses, ou que nous oubliassions nos désirs les plus naturels, nous continuons de vivre comme s'il n'y avoit point de vie à espérer après celle-ci! Il n'est que trop certain qu'il y a des gens sur la terre qui se mettroient peu en peine de voir Dieu, des gens pour qui le Paradis n'auroit pas de fort grands attraits, s'ils pouvoient être éternellement sur la terre. Cela est surprenant; mais voici qui est bien plus étrange : Non-seulement nous préférerions de vivre éternellement sur la terre, à l'avantage de vivre éternellement dans le Ciel; mais ce peu de vie que nous avons ici-bas, toute courte, toute pénible, toute caduque qu'elle est, nous ne laissons pas de la préférer à la vie, à la félicité éternelle. Deux jours d'amusemens nous font oublier ce comble de biens infinis, quelques plaisirs fades et souvent amers nous ôtent le goût de ces délices ineffables. On sacrifie la possession d'un Dieu avec tous les biens infinis dont il est la source, au moindre objet créé. Sommes-nous Chrétiens? avons-nous la foi? et si nous l'avons, sommes-nous raisonnables? Il faut que l'une des

deux nous manque, ou la foi ou la raison, et peut-être toutes les deux. Consultons nos sentimens, nos désirs, notre conduite : pensons-nous, agissons-nous comme des gens qui ne soupirent que pour le Ciel?

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 25.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile erit regnum cœlorum decem Virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt: Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis. Dum autem irent emere, venit spon-*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des cieux sera semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en ache-

*eus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.*

ter, l'Epoux arriva; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure.

---

## MÉDITATION.

### *Du souverain malheur de l'Homme.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le souverain malheur de l'homme, c'est d'être réprouvé, rejeté de Dieu : *Nescio vos.* La possession de Dieu est le souverain bonheur de l'homme : qui oseroit nier cette vérité ? Perdre Dieu, et le perdre pour toujours, ne peut être que le souverain malheur.

L'homme n'a été fait que pour Dieu ; voilà notre fin, notre contentement, notre centre : nous n'avons qu'à consulter là-dessus notre cœur. Depuis plus de six mille ans que les homme travaillent à se rendre heureux, aucun n'a pu trouver encore un repos plein et parfait, qui ait fixé tous ses désirs : il demeure toujours un vide infini, que tous les objets créés ne peuvent remplir ; ce n'est point pour eux que l'homme a été fait. Il faut qu'il s'éleve jusqu'à Dieu ; et du moment qu'il prend ce parti, il trouve une paix, une douceur qu'il n'a point trouvées ailleurs. Dieu seul est sa fin, et le centre de son repos, et cela même dès cette vie : que doit-ce être dans le Ciel, du-

rant toute l'Eternité ? Dieu se communiquant affectueusement à une ame, Dieu se donnant tout sans réserve ; une ame entrant et se perdant, pour ainsi dire, dans la joie, dans la félicité du Seigneur ! concevez, s'il est possible, le prix infini, l'immensité de ce bonheur : mais concevez aussi par-là quel malheur c'est de perdre Dieu, d'être haï et réprouvé de Dieu, de devenir l'objet funeste de sa haine et de sa colere : *Nescio vos.*

Eussiez-vous été le plus grand Monarque de l'Univers, l'homme le plus puissant, le plus heureux de tous les siecles, si au moment que vous sortez de cette vie, Dieu vous dit, *Nescio vos*, je ne vous connois point, je ne sais qui vous êtes, je ne vous connoîtrai même jamais ; toujours en horreur à mes yeux, toujours abominable à mon cœur, toujours l'objet de ma plus vive colere, *Nescio vos*, que deviendrez-vous ? que serez-vous durant toute l'éternité ?

Encourir la disgrace d'un pere, d'un protecteur puissant de qui dépendoit notre fortune, d'un ami qui faisoit toute notre consolation, c'est une triste situation. Perdre un procès qui entraîne la perte entiere de toute la famille ; être disgracié du Prince, et par cette disgrace perdre son honneur, ses biens, ses dignités, sa patrie ; la mort est préférable à cet enchaînement de malheurs : mais en bonne foi, qu'est-ce que tout cela, comparé à la réprobation éternelle ? Quels Edits des Princes, quels Arrêts des Parlemens, quelles proclamations si infamantes comparées à ce *Nescio vos* d'un Dieu irrité ? Quel coup de foudre plus étourdissant, plus anéantissant, plus désespérant que ces tristes paroles ?

Faites, Seigneur, que j'en comprenne tout le sens, toute la rigueur, que j'en sente ici toute l'amertume, pour ne les jamais entendre dans l'éternité : *Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui.* Pénétrez ma chair de votre

crainte, afin que je sois plus en état d'éviter vos terribles jugemens.

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de mal sur la terre sans ressource, nulle infortune, nulle disgrace sans espérance, nul malheur sans adoucissement; mais trouvez-en dans le sens de ces terribles paroles : *Nescio vos !*

Qu'une négociation échoue, qu'un négoce ne réussisse point, qu'une entreprise considérable soit à pure perte, qu'on soit frustré d'un riche héritage, qu'on perde son procès, que par la plus noire injustice on soit dépouillé de tous ses biens : n'y eût-il aucune ressource durant la vie, elle doit peu durer, et la pensée de la mort console : mais quand on est disgracié auprès de Dieu, quand on ne trouve plus d'amis, d'intercesseurs auprès de lui; quand la source des miséricordes est tarie pour nous; quand le temps de la grace est passé, qu'il n'y a plus de temps; quand l'éternité a déjà succédé à cette poignée presque imperceptible de jours qu'on a perdus, et qu'on entend un Dieu qui dans la fureur de sa colere nous dit qu'il ne nous connoît point, qu'il ne sait qui nous sommes; dès-là nulle attention à nos travaux passés, nul égard pour nos services rendus, nulle compassion, nulle miséricorde. On a beau gémir, pleurer, se lamenter, hurler : *Amen dico vobis, nescio vos.* Il falloit faire la provision à temps; il falloit veiller, et n'être pas oisif; il falloit travailler à votre salut pendant qu'il étoit jour; la nuit vient où l'on ne peut rien faire.

Une vie de vingt-cinq ans, de quarante et de soixante ans n'avoit été donnée que pour se préparer à recevoir le divin Epoux. L'incertitude de l'heure où il devoit arriver, exigeoit une vigilance continuelle. Ce n'étoit pas assez d'être

vierge, il falloit être appliqué à son devoir; ce n'étoit pas assez d'avoir des lampes allumées, il falloit avoir de l'huile. On s'est endormi, et le divin Epoux est venu; on s'est apperçu que les lampes s'éteignoient, et l'on n'avoit point d'huile; on s'est donné beaucoup de mouvemens, mais il étoit trop tard. Un accident, une défaillance fait recourir au Confesseur, aux Sacremens, à la pénitence; durant cette agitation, dans cette frayeur, durant ces affreuses alarmes le Juge arrive. On demande du temps pour se préparer; mais ignoroit-on qu'il faut être prêt quand le Seigneur appelle? Les portes de la miséricorde se ferment avec la vie; on heurte, et l'on répond: Je ne vous connois pas. L'on n'y est plus à temps: la malheureuse éternité est commencée, et ces regrets mortels, ce désespoir, cette rage, ces supplices commencés n'auront jamais de fin.

Eh, Seigneur! que sert à un homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame? et quel échange peut-il faire qui le dédommage de ce qu'il a perdu?

Il est étrange de voir des personnes de bon sens s'occuper des affaires du monde les jours, les mois, les années entieres; se séparer pour cela de ce qu'ils ont de plus cher, n'avoir même aucun plaisir, avoir au contraire le dégoût des affaires les plus chagrinantes, sortir du monde sans avoir jamais pensé sérieusement pourquoi ils y étoient entrés, et où ils devoient aller après cette vie. Mon Dieu, que les Saints ont été sages d'y penser toute leur vie! Ne permettez pas, Seigneur, que les réflexions que je viens de faire, ne servent qu'à ma condamnation et à mon malheur éternel.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Ne projicias me à facie tua.* Psal. 50.

Ne me rejetez point, Seigneur, de votre présence.

*Quò ibo à spiritu tuo? et quò à facie tua fugiam?* Psalm. 138.

Où irai-je, Seigneur, si vous ne voulez plus me reconnoître pour votre enfant? et où fuirai-je, si vous ne voulez-plus me souffrir en votre présence?

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE souverain malheur de l'homme dans cette vie, c'est le péché, et dans l'autre, c'est d'être mort dans le péché. Perte de biens et de santé, accidens fâcheux et accablans, adversités, persécutions, disgraces: qu'est-ce que ces prétendus malheurs dans le sens le plus naturel? c'est être un peu moins à son aise, c'est descendre de quelques degrés aux yeux de ceux qui étoient à niveau de nous; c'est avoir un patron et quelques amis de moins; c'est tenir le dernier rang dans l'opinion des hommes; c'est tout au plus être dépouillé de ce qui flattoit notre ambition, de ce qui nourrissoit notre cupidité, de ce qui irritoit toutes nos passions, et en être dépouillé, quelques jours avant que la mort nous l'arrache. Mais être dans le péché, c'est être un objet d'horreur à tout le Ciel; c'est être dans la disgrace de Dieu; c'est mériter tous les supplices: et mourir dans le péché, c'est être cet objet d'horreur et d'infamie, ce scélérat insigne, ce triste sujet de tous les supplices durant toute l'éternité. N'ayez de l'horreur que du péché, ne craignez sans cesse que la mort dans le péché. Dans tout ce qu'on appelle affliction, désolation, miseres, il y a des

ressources ; mais nul soulagement, nul retour, nulle espérance dans la mort dans le péché. Rendez-vous cette horreur et cette crainte, non-seulement familieres, mais comme naturelles ; inspirez-la à vos enfans et à vos domestiques ; et dites-leur sans cesse ces paroles du Sage : *Quasi à facie colubri fuge peccatum :* Fuyez, fuyez, mes enfans, le péché comme un serpent ; car si vous en approchez, il se saisira de vous et vous dévorera : *Dentes leonis, dentes ejus*, ses dents sont les dents du lion qui tuent les ames des hommes : *Quasi romphæa bis accuta omnis iniquitas*, tout péché est comme une épée à deux tranchans : *Plagæ illius non est sanitas*, et la plaie qu'il fait est incurable. Passez peu de jours sans faire faire ces réflexions à ceux qui vous sont soumis, et sans vous les faire à vous-même.

2.° Gardez-vous bien désormais de vous abandonner à des excès de désolation et de tristesse, lorsqu'il vous arrivera quelque affliction : Dieu vous ôte ce qu'il vous avoit donné, ou il vous refuse ce qui ne vous étoit point dû, ce qui vous auroit même été nuisible. Pourquoi ces désolations et ces plaintes ? Quel tort vous a-t-on fait quand on vous refuse ce qui n'est pas à vous ? Quel droit ont les hommes aux honneurs et aux biens temporels qu'ils demandent ? Ne vous affligez donc que du péché, et quand quelque adversité vous sera arrivée, consolez-vous-en, pensant que ce n'est pas un péché. Quoiqu'il vous arrive de fâcheux et de triste, dites souvent avec le Prophete : *Quare tristis es anima mea, et quare conturbas me !* Quel sujet ai-je d'être triste et de m'affliger ? Cette perte de procès n'est pas la perte de la grace ; ce fâcheux contre-temps n'est pas un péché ; je ne perds pas l'amitié de Dieu par cette disgrace : *Quare tristis es ?* Pourquoi me désoler pour un accident qui n'est pas un mal ? la tristesse l'emporte quelquefois sur les sentimens de-

religion ; mais un peu de réflexions chrétiennes dissipe la plus noire tristesse. Il n'y a de véritable mal que le péché ; et le comble de tous les malheurs, le souverain mal, c'est de mourir dans le peché. Que cette vérité fasse le sujet de votre méditation ordinaire.

## *VINGT-TROISIEME JOUR.*

### SAINT CLEMENT, PAPE ET MARTYR.

SAINT CLÉMENT étoit fort distingué par l'éclat de la naissance, il étoit allié aux Empereurs Romains ; en lui tout étoit grand, origine, dignité, vertus, doctrine. Son pere, qui étoit Sénateur, se nommoit Faustin, et sa mere Matridia. Leur Palais étoit au Mont Celius. Clément distingué par la naissance, se distingua bientôt par le mérite personnel : il se rendit habile dans les Belles-Lettres, et apprit parfaitement la Langue Grecque. Mais il lui manquoit la connoissance des vérités de la foi ; heureusement pour lui, saint Pierre et saint Paul arriverent à Rome, il devint leur disciple, et fut instruit par ces Maîtres du monde dans la doctrine de la foi. Il y devint si savant, que saint Paul le nomme son Coadjuteur dans la prédication de l'Evangile, un homme choisi de Dieu, dont le nom étoit écrit au Livre de vie. On ne sait s'il a succédé immédiatement à saint Pierre. Il paroît que le sentiment de l'Eglise est que saint Lin et saint Clet le précéderent dans le gouvernement de l'Eglise. Il porta l'innocence sur le trône, ayant toujours conservé la pureté virginale. Il arriva durant son Pontificat une division fâcheuse parmi les Fidelles de Corinthe qui éclata beaucoup. Cette Eglise qui étoit très-florissante par la pratique des vertus chrétiennes, et par son

édifiante régularité, depuis que saint Paul l'avoit établie, ne persévéra pas dans sa premiere ferveur. Elle vit troubler sa paix par la jalousie de quelques particuliers; elle se sentit déchirée par le schisme qui se forma dans son sein. Les Fidelles de Corinthe voyant le funeste progrès de l'embrasement, furent contraints d'implorer le secours des autres Eglises, pour tâcher de l'éteindre. Ils s'adresserent principalement à celle de Rome, qui étoit alors au milieu des tribulations. Dieu n'eut pas plutôt rendu la paix à cette Eglise par la mort du persécuteur qui l'agitoit, que saint Clément adressa à l'Eglise de Corinthe la célebre et admirable Lettre que les anciens Peres ont tant louée et tant admirée; c'est un des plus précieux monumens de l'antiquité. Elle est écrite avec un si heureux mélange de force et d'onction, qu'elle corrige le mal, et fait aimer le remede; on y voit reluire la prudence et la douceur; c'est la charité Apostolique qui y parle; le style en est naturel, clair, sans fard, dépouillé de tout ornement étranger. Saint Irénée dit que par cette Lettre, saint Clément rétablit la foi et la charité des freres de Corinthe, et qu'il leur annonça la tradition qu'ils avoient déjà reçue par le ministere des Apôtres. Tandis que le saint Pontife s'appliquoit à procurer le salut de son troupeau avec un soin qui répondît à sa qualité de premier Pasteur, il s'éleva une furieuse persécution contre lui, comme Chef des Chrétiens. On le cita : il fut obligé de comparoître devant le Préfet du Prétoire. Mamertin le pria de ne point faire tort à la grandeur de son nom, et d'appaiser le peuple, en offrant de l'encens aux dieux. Sa réponse fut conforme à sa foi. Et que pouvoit-on attendre de celui qui étoit assis sur la solidité du Siege Apostolique, qu'une réponse pleine de fermeté? Que pouvoit-on attendre de celui qui occupoit le premier rang dans l'Eglise, qu'une réponse pleine de dignité?

il la fit, et Mamertin se crut obligé d'avertir l'Empereur Trajan de la résolution du Pontife; Trajan l'exila. Mamertin fit un dernier effort pour gagner le saint Pontife; mais le généreux Confesseur de Jesus-Christ répondit constamment que ni l'exil, ni la mort ne lui feroient jamais adorer les dieux de l'Empire. Il fit lui-même des tentatives pour gagner Mamertin; et s'il n'en vint pas tout-à-fait à bout, il lui inspira du moins des sentimens de douceur pour les Chrétiens. Ce ne fut qu'à regret qu'il bannit le Saint dans la Chersonese Taurique. Lorsqu'il prit congé de lui, il s'attendrit et versa des larmes, lui disant: J'espere que le Dieu que vous honorez, ne vous abandonnera pas dans votre disgrace, et qu'il sera votre consolation et votre secours dans le bannissement que vous allez endurer pour sa gloire. Après quoi il fut conduit dans l'Isle de Chersonese et condamné à travailler au mines. Un Pape, auguste par sa naissance, recommandable par sa dignité, illustre par ses merites, vénérable par ses cheveux blancs, et encore plus par la sainteté de sa vie, descend dans ces affreux souterrains, et est obligé de fouir la terre comme un criminel, de l'arroser de la sueur de son front, et d'employer à ce honteux travail le temps destiné à la conduite du troupeau de Jesus-Christ, et de toute l'Eglise. Mais que fait le saint Pape réduit à de si dures extrémités? Se plaint-il d'un procédé si injuste? il sait trop bien que le bonheur de sa Religion consiste à souffrir, pour se plaindre. Il s'estime heureux d'avoir part aux souffrances des Fidelles, qu'il appelle en style évangélique leurs couronnes, parce que ce sont en effet les souffrances qui fournissent ces pierres précieuses qui composent les couronnes immortelles dont brillent les Bienheureux dans le Ciel. O mon Dieu! que les sentimens de vos Saints sont différens des nôtres! Quand vous leur envoyez des afflictions, ils bai-

sent la main qui les frappe, leur bouche n'a qu'une parole, leur cœur n'a qu'une voix qui se réduit à dire : Soyez béni. Mais quand c'est nous que vous visitez par la tribulation, les paroles impatientes, les plaintes ameres sortent incessamment de la bouche et du cœur ; nous avons l'œil de la foi si mal disposé, que nous ne regardons jamais les disgraces temporelles comme des faveurs de votre main ; et cependant le Dieu qui frappe, c'est le Dieu qui aime. Saint Clément trouva dans le lieu de son exil deux mille Chrétiens que rien ne tourmentoit davantage que l'ardeur insupportable de la soif : car le lieu étoit sec et aride, et au milieu de ces rochers que le Ciel avoit enrichis de tant de veines d'or et d'argent, on ne découvroit pas la plus petite veine d'eau ; on n'en avoit qu'avec une grande fatigue, parce qu'il falloit l'aller chercher bien loin. Le Saint touché des larmes et des peines de ces illustres exilés, s'adressa à Jesus-Christ, et le conjura d'avoir pitié de ses fidelles serviteurs en cette extrême nécessité. Il fut exaucé, et Jesus-Christ lui apparoissant sous la figure d'un agneau, lui marqua avec le pied droit une source d'eau vive. L'eau qui coula de la pierre fit respecter le nouveau Moyse : on accouroit de toutes parts pour être témoin du prodige, et le prodige convertissoit les Infidelles à la foi. L'Empereur Trajan ayant appris cette nouvelle, il députa le Président Aufide, pour ramener au culte des idoles ceux que le miracle avoit fait Chrétiens ; mais tous furent inébranlables. Ils donnoient leur sang, mais ils conservoient leur foi. Le Ministre de l'Empereur immola plusieurs de ces saintes victimes ; mais quand il vit que chacun se présentoit volontairement à la mort, et que la foi faisoit prodiguer la vie, il résolut d'épargner le grand nombre, et de ne s'attacher qu'au Chef. Il parle donc à saint Clément, et le presse de sacrifier

aux dieux ; il le caresse, il le menace, pour le pervertir. Mais que peuvent les menaces et les caresses contre un Martyr qui a dans son cœur la charité de Jesus-Christ ? Lorsqu'Aufide vit que rien ne lui réussissoit, il agit d'autorité, il condamna saint Clément à la mort ; et afin qu'il ne restât rien de lui aux Fidelles, qui pût les consoler de sa perte, il commanda qu'on le jetât dans la mer avec une ancre attachée au cou, croyant qu'on oublieroit bientôt un homme dont on ne conserveroit rien qui en rappelât le souvenir ; comme si le miracle de l'eau sortie de la pierre n'étoit pas un monument éternel de la puissance du saint Martyr. Il fut donc précipité dans la mer à la vue de ses chers enfans qui suivoient des yeux et du cœur leur tendre pere. Mais que peut la puissance humaine contre la toute-puissance de Dieu ? Tandis que les Chrétiens étoient consternés de la perte qu'ils venoient de faire, Corneille et Probus, disciples du saint Pontife, dirent aux autres : Mes Freres, prions Dieu qu'il daigne nous découvrir les Reliques de son Martyr. Et voilà que pendant qu'ils étoient en oraison, la mer s'éloigna de ses bords, et découvrit son sein pour laisser la liberté à quiconque voudroit, de visiter le tombeau miraculeux que le Seigneur avoit préparé au saint Martyr au milieu des ondes et jusque dans les abymes de la mer. Ravis de ce prodige, ils marcherent à pied sec dans le sein des eaux et trouverent un temple de marbre façonné par la main des Anges ; et au-dedans un cercueil qui renfermoit le corps de saint Clément ; à côté se voyoit l'ancre avec laquelle on l'avoit précipité. Il est plus aisé d'imaginer la surprise des Fidelles, qu'il n'est aisé de l'exprimer. Ils étoient résolus d'enlever le corps du saint Martyr, mais il leur fut dit, dans une apparition céleste, de n'y pas toucher, et que tous les ans se renouvelleroit le même prodige, la mer se retirant

l'espace de sept jours, afin que chacun eût la consolation de le visiter à son aise. Ce qui arriva de point en point, et avec un tel fruit de ceux qui en furent témoins, qu'il ne resta dans tout le pays ni Païen, ni Juif, ni Hérétique. Un autre prodige ne servit pas peu à augmenter la foi. Un homme vertueux avec sa femme et son fils unique, alla rendre ses hommages au saint Martyr dans son temple miraculeux : ils s'y arrêterent long-temps ; mais comme le septieme jour finissoit, et que la mer alloit reprendre son cours ordinaire, ils sortirent du temple, sans penser qu'ils y laissoient ce qu'ils avoient de plus cher, leur propre enfant. La mer vint occuper son lit, et alors les parens s'apperçurent qu'ils avoient laissé dans le temple du Saint le gage de leur tendresse. Il fallut se retirer le cœur pénétré d'une douleur profonde. L'année s'écoula. Quand la fête du Saint approcha, le pere et la mere de ce nouveau Moyse se dirent l'un à l'autre : Allons au tombeau du Bienheureux Clément, et nous recueillerons les ossemens de notre fils unique. Ils se hâtent de marcher, et arrivent les premiers au rivage de la mer; d'abord qu'elle eut retiré ses eaux, ils courent au tombeau du saint Martyr suivis d'une foule de personnes qui n'avançoient pas avec tant de précipitation. A peine furent-ils entrés dans le temple, qu'ils virent leur fils vivant et plein de santé. La joie n'étouffe pas moins la parole que la douleur. Ils étoient si transportés qu'ils ne se connoissoient pas eux-mêmes. Ils revinrent de ce premier mouvement ; mais ce ne fut que pour éclater en actions de graces à la gloire de Dieu et à l'honneur du Saint. Saint Ephrem Martyr, Evêque de la ville de Géorgie dans la Chersonese, rapporte ce miracle aussi-bien que Grégoire de Tours ; et le Cardinal Baronius dit en ses Annales, que les preuves en sont si constantes dans l'antiquité, qu'il n'y a nul sujet de le révoquer en doute.

*La Messe de ce jour est à l'honneur de ce Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui nos annuâ Beati Clementis Martyris tui atque Pontificis solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, virtutem quoque passionis imitemur. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui chaque année nous comblez de joie en la Fête de saint Clément Pape et Martyr ; faites-nous, s'il vous plaît, la grace de pouvoir imiter la vertu de patience de celui dont nous célébrons la fête. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Philippiens.* Chap. 3.

*FRATRES : Imitatores mei estote, et observate eos qui ita ambulant, sicut habetis formam nostram. Multi enim ambulant quos sæpe dicebam vobis (nunc autem et flens dico) inimicos crucis Christi : quorum finis interitus, quorum Deus venter est : et gloria in confusione ipsorum, qui terrena sapiunt. Nostra autem conversatio in Cœlis est : undè etiam Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ, configuratum corpori claritati suæ secundùm operationem, quâ etiam possit subjicere sibi omnia. Ita-*

IMITEZ-MOI, mes Freres, et étudiez ceux qui se conduiseut de la maniere dont vous avez le modele en nous. Car bien des gens ont une autre conduite ; c'est ceux dont je vous disois souvent, et je le dis encore maintenant les larmes aux yeux, que ce sont des ennemis de la Croix de Jesus-Christ : dont la fin est le dernier malheur, qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, et qui font gloire de leur propre déshonneur, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre. Pour nous, notre commerce est au Ciel, d'où aussi nous attendons le Sauveur Jesus-Christ Notre-Seigneur, qui donnera à notre corps si ab-

*que fratres mei charissimi, et desiderarissimi gaudium meum, et cor ma mea : Sic state in Domino, charissimi. Evodiam rogo et Syntichen deprecor, idipsum sapere in Domino. Etiam rogo et te germane compar, adjuva illas, quæ mecum laboraverunt in Evangelio cum Clemente, et cæteris adjutoribus meis, quorum nomina sunt in libro vitæ.*

ject de lui-même, une forme toute nouvelle, jusqu'à le rendre semblable à son corps glorieux, par la force de cette action avec laquelle il peut exercer son empire sur toutes choses. Ainsi, mes très-chers freres, vous qui êtes l'objet de mes désirs, ma joie et ma couronne, soyez, comme vous l'êtes, constamment attachés au Seigneur, mes bien-aimés. Je prie Evodie, et je conjure Syntiche d'avoir les mêmes sentimens en Notre-Seigneur, et vous aussi, mon fidelle Compagnon, assistez-les, je vous prie, elles qui ont travaillé avec moi, qui m'ont aidé dans le ministere Evangélique avec Clément et les autres Compagnons de mes travaux, de qui les noms sont dans le Livre de vie.

*Saint Paul conserva toujours beaucoup de tendresse pour les Philippiens. Evodie et Syntiche, dont parle ici l'Apôtre, étoient deux femmes de Philippes fort vertueuses qui avoient travaillé avec lui à l'établissement de l'Evangile. Dans le Pays où les femmes ne paroissent point en public, comme dans la Grece, et presque dans tout l'Orient, on ne peut guere travailler à la conversion des personnes du sexe que par l'entremise de quelques femmes Chrétiennes qui les instruisent en particulier ; et c'est de ce zele que l'Apôtre loue Evodie et Syntiche.*

## RÉFLEXIONS.

*Dont la fin est le dernier malheur, qui n'ont point d'autre Dieu que leur ventre, et qui font gloire de leur propre déshonneur ; qui n'ont de goût que pour les choses de la terre.* Combien de gens peuvent se reconnoître à ce portrait ! Le monde est plein aujourd'hui de ces faux Chrétiens, qui n'ont qu'une Religion de bienséance, qui n'ont qu'un

qu'un fantôme de Religion, en qui l'esprit du monde a pris la place de l'esprit de Jesus-Christ, et qui ne regardent les maximes de l'Evangile, que comme les Païens ont regardé notre morale; laquelle a toujours été un scandale à l'égard des Juifs, et une folie à l'égard des Gentils. En vérité, quelle est la foi, quelle est la Religion de ces personnes mondaines, qui n'ont de goût que pour les choses de la terre, et dont les mœurs, les sentimens et la conduite sont si opposés à l'esprit de Jesus-Christ. Livrés à leurs propres désirs, esclaves de leurs passions, conduits par les sens, quelles sont les regles de leur conduite? Qu'estime-t-on aujourd'hui dans le monde? Qui loue-t-on? De quoi s'y glorifie-t-on? En quoi fait-on consister son bonheur, sa félicité, sa fortune? On n'a qu'à consulter ces gens de plaisirs et de bonne chere, ces femmes mondaines, dont les mœurs ressemblent si fort à celles des femmes Païennes, et dont la conduite differe si peu de la leur. On n'a qu'à écouter ce qui fait le sujet des entretiens des cercles et des assemblées dans lesquelles brille le luxe le plus étudié, la licence la plus démasquée, l'esprit du monde le moins déguisé. Hélas! le déréglement n'est-il pas arrivé aujourd'hui à ce point d'effronterie qu'on fait gloire de son propre déshonneur. On fait profession d'être peu Chrétien, on auroit honte, ce semble, de suivre les plus saintes Lois de l'Eglise. Les jeûnes sont proscrits de toutes les maisons opulentes : on diroit que le maigre est interdit aux personnes de qualité; l'abstinence ne se trouve guere plus que chez le roturier et dans le Cloître. Il semble que dès qu'on a fait fortune, on a droit de n'être presque plus Chrétien. Ne diroit-on pas que la modestie et le respect dans le Lieu saint, ne conviennent plus à une femme fastueusement parée? On laisse au peuple le fréquent usage des Sacremens. Les

exercices de piété et de Religion sont-ils du goût des personnes mondaines ? La convoitise, l'orgueil de la vie, l'ambition, un raffinement même de divertissemens et de plaisirs, une étude de luxe, de vanité, dont on fait parade, une licence de mœurs, avec laquelle on s'apprivoise, caractérisent, pour ainsi dire, la plupart des mondains, qui se disent Chrétiens. Combien de gens de qui on pourroit dire, qu'ils n'ont point d'autre Dieu que leurs richesses, que leur ambition, que leurs plaisirs, que leur ventre. Mais quelle sera leur destinée ? Saint Paul l'annonce, et le leur prédit sans ambiguité, sans déguisement : ce sont des gens dont la fin est le dernier malheur : *Quorum finis interitus.*

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Évangile selon saint Matthieu.* Chap. 24.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur venturus esset, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Ideò et vos estote parati ; quia quâ nescitis horâ Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus, et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore ! Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, inve-*

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Veillez : car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or, songez que si un pere de famille savoit l'heure que doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. C'est pourquoi, soyez de même tout prêts, vous autres ; car, à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra. Quel est à votre avis le serviteur fidelle et sage, que son Maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne quand il le faut de quoi se nourrir !

*nerit sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.*

Heureux le serviteur que son Maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

---

## MÉDITATION.

*Qu'il n'est point d'état plus dangereux pour le salut que l'état de tiédeur.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que par l'état de tiédeur, on entend la disposition d'une ame qui se borne à fuir les péchés griefs, et qui compte pour rien les fautes légeres, qui commet celles-ci sans crainte et sans remords : d'une ame qui ne s'acquitte des exercices spirituels qu'avec négligence, dont les oraisons sont sans attention, les confessions sans amendement, les Communions et les Messes sans ferveur, sans dévotion et sans fruit. En cet état une ame n'a que de l'indifférence pour les hautes vertus, laquelle dégénere bientôt en dégoût. Elle sent, je ne sais quelle langueur dans le service de Dieu, qui la porte à faire tout avec négligence. La langueur se réduit bientôt en foiblesse, laquelle lui fait trouver pesant et insupportable le joug du Seigneur. En cet état, on s'expose sans scrupule aux occasions dangereuses; l'esprit se répand indifféremment sur toutes sortes d'objets, et le cœur se livre presque sans remords à mille désirs. Dans cette disposition, on ne fait plus le bien que par humeur, par bienséance, par naturel, ou par caprice. On ne s'acquitte de certains devoirs de piété que par coutume; et pourvu qu'en gardant certaines mesures et certains dehors de Religion, on se mette à couvert des reproches

de ceux qu'on a intérêt de ménager, on se met peu en peine de plaire à Dieu ; et l'on ne fait presque rien sans lui déplaire. On se laisse aisément aller à commettre toutes sortes de péchés véniels, avec connoissance et de propos délibéré ; l'ennui et le dégoût accompagnent toutes les pratiques de dévotion dont on ne peut pas se dispenser. On a de l'éloignement et une aversion secrete pour les personnes de piété, parce que leur vertu est une importune censure ; leur ferveur est un reproche muet mais cuisant de la tiédeur. On ne se plaît qu'avec les imparfaits. On sent une secrete inclination pour les personnes peu régulieres. Leur conversation plaît, et leur raillerie sur les dévots et sur la dévotion réjouit. On se plaît avec les imparfaits, parce que leurs manieres peu religieuses autorisent toujours le relâchement. De là naissent ces amitiés particulieres, toujours pernicieuses à ces prétendus amis : de là ces fades plaisanteries qu'on fait de la ponctualité scrupuleuse des gens de bien ; plaisanteries malignes qui achevent d'étouffer le peu de bons sentimens qui restoient dans une ame ; et pour comble de malheur, on se fait une fausse conscience, à l'abri de laquelle une personne qui fréquente d'ailleurs les Sacremens, et qui se flatte de faire quelques bonnes œuvres, nourrit des aversions secretes, des jalousies envenimées, des attaches dangereuses, et même criminelles ; un esprit d'aigreur et de murmure à l'égard de ses supérieurs, un fond d'amour-propre et d'orgueil, qui se répand presque sur toutes les actions de la vie. Imaginez un état plus dangereux, plus pernicieux pour le salut, plus à plaindre.

## SECOND POINT.

Considérez combien une personne qui est en cet état de tiédeur, est en danger de son salut.

Elle ne connoît pas seulement le danger, par quel miracle s'en tireroit-elle ? elle se croit en bon état, comment penseroit-elle à en sortir ? Elle avoue bien qu'elle n'est pas dans une grande ferveur, qu'elle n'a pas un grand amour de Dieu : mais elle n'a garde de penser qu'elle soit dans sa disgrace, et ordinairement elle y est. Désabusons-nous, on n'est pas long-temps dans la tiédeur sans être en péché mortel ; ce n'est pas que les péchés véniels qu'elle commet sans scrupule, deviennent jamais mortels ; mais c'est qu'il est moralement impossible qu'on vive quelque temps dans cette habituelle tiédeur, indévotion et infidélité, sans que l'ame ne reçoive quelque plaie mortelle : le consentement à un mauvais désir est bientôt donné. L'ame tiede privée par sa faute de ces secours particuliers si nécessaires pour résister aux tentations, et lesquels Dieu ne donne qu'aux ames ferventes, sera-t-elle toujours victorieuse des ruses et des malins artifices de l'ennemi du salut, qui est toujours alerte pour surprendre la place? Désabusons-nous : vivre dans l'état de tiédeur, et conserver long-temps son innocence, c'est une chimere dans la morale. Toute la différence, c'est qu'un pécheur déclaré, un libertin de profession connoît qu'il est dans la disgrace de Dieu ; et une ame tiede, peut-être plus disgraciée, croit être dans ses bonnes graces ; et c'est ce qui fait dire au Seigneur, qu'il vaudroit mieux être tout-à-fait froid, que d'être tiede à son service. La conversion d'un grand pécheur est moins difficile que celle d'une ame tiede. Peu de marques plus certaines de réprobation que cet état de lâcheté, d'infidélité, d'indévotion, d'indifférence. On voit les plus grands scélérats revenir de leurs égaremens ; mais voit-on beaucoup de ces indévots, de ces ames lâches revenir de leur tiédeur ?

Je sens, Seigneur, qu'il faut un miracle de votre toute-puissante miséricorde, pour me faire

sortir de ce malheureux état de tiédeur, dans lequel je vis depuis si long-temps ; mais j'espere vivement que par votre pure bonté, et par l'intercession de ma singuliere Protectrice votre chere Mere la sainte Vierge, vous ferez ce miracle. Je connois le danger de cet état malheureux où je suis, j'en prévois toutes les malheureuses suites, c'est une marque que vous voulez que j'en sorte. Votre grace, Seigneur, car j'en veux véritablement sortir dès ce moment.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatasti cor meum.* Psal. 118.

Daignez, Seigneur, dilater mon cœur par la ferveur, et je courrai avec joie dans la voie de vos commandemens.

*Concupivit anima mea desiderare justificationes tuas in omni tempore.* Psal. 118.

Mon ame désire avec une extrême ardeur d'observer vos commandemens avec ferveur toute ma vie.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN n'est plus dangereux, et rien n'est plus commun parmi les personnes même qui font profession de piété, que l'état de tiédeur ; c'est, pour ainsi dire, une maladie populaire, avec laquelle on peut dire qu'on s'apprivoise, mais qui ne laisse pas d'être mortelle. C'est une fievre lente qui n'empêche pas qu'on agisse, mais dont presque personne ne revient. On languit longtemps, et l'on en meurt. Mettez dès ce jour tout en œuvre pour vous guérir de ce mal. Commencez par faire vos prieres et vos exercices ordinaires de piété avec une nouvelle attention, avec exactitude, dévotion et ferveur. L'habitude que vous

avez contractée de les faire sans attention et sans goût, vous entraînera d'abord : tenez ferme, roidissez-vous contre la coutume. Commencez par la ponctualité à les faire toutes en leur temps ; les faisant toutes à genoux, par un nouveau respect. Faites tout ce qui dépend de vous, la grace fera le reste.

2.° Eloignez-vous de la conversation des imparfaits et des tiedes, la tiédeur est une maladie contagieuse qui se communique aisément. Rompez toutes ces amitiés particulieres, qui sont la peste des Communautés; reprenez dès ce jour toutes ces pratiques de piété que vous aviez négligées. Faites sur-tout une attention particuliere sur l'usage des Sacremens, et sur la célébration de la Messe, si vous êtes Prêtre. On néglige insensiblement la préparation et l'action de graces. On s'accoutume à faire sans beaucoup de dévotion ce qu'on fait tous les jours : remédiez dès-à-présent à un si grand mal. Préparez-vous avec soin, avec une ferveur toujours nouvelle, à votre communion à la Messe; faites l'une et l'autre de ces deux grandes actions avec toute la Religion qu'une vive foi inspire, et ne négligez jamais l'action de graces, soit pour la maniere, soit pour le temps que vous devez y employer. Ayez le même zele pour la Confession; confessez-vous chaque fois, comme si vous étiez assuré que ce fût la derniere confession de votre vie. La Retraite spirituelle d'un jour chaque mois, est un moyen des plus propres et des plus efficaces pour sortir de l'état de tiédeur, ne négligez pas cette sainte pratique. Faites pour le moins une fois chaque semaine une méditation sur la mort. Nul remede plus salutaire contre les langueurs de l'ame au service de Dieu, nulle pratique de piété plus sûre. Ne négligez rien, il s'agit de votre salut éternel, ou de votre damnation éternelle. Avez-vous besoin d'un plus puissant motif?

## *VINGT-QUATRIEME JOUR.*

### SAINT CHRYSOGONE, MARTYR.

LES Actes de ce saint Martyr ne nous apprennent rien de sa naissance, ni de ses emplois et de ses actions dans sa jeunesse. Tout ce que nous en pouvons savoir, c'est qu'il étoit plein de zele pour la gloire de Dieu, et que dans cette ferveur d'esprit il forma à la vertu sainte Anastasie. Il fut arrêté pour la foi pendant la sanglante persécution de Dioclétien, et demeura deux ans en prison dans des incommodités qu'on ne sauroit exprimer. Les souffrances sont comme l'élément des Saints; là leur vertu se nourrit, se perfectionne, s'augmente. Comme ils adorent un Dieu crucifié, ils ne sont jamais plus contens que lorsqu'ils sont dans le feu des épreuves. Ils ne sauroient donner à Dieu des marques ni plus sensibles ni plus fortes de leur amour que de souffrir pour lui. Chrysogone fut dans le cas de la douloureuse épreuve, mais son amour fortifié par la tribulation se nourrissoit de croix et de souffrances; cependant l'œil de la Providence étoit ouvert sur le saint Martyr. Il étoit renfermé dans un cachot obscur, mais les ténebres sont à l'égard de Dieu comme la lumiere, il descendit avec lui dans le cachot et se déclara son Protecteur dans ses chaînes, lui envoyant Anastasie pour le consoler et pour pourvoir à ses besoins avec magnificence et avec une effusion de cœur qui surpassoit encore sa libéralité. Mais comme son mari nommé Publicus, homme cruel et attaché au culte des Idoles, la renferma dans sa maison, sans lui donner la liberté de sortir, elle fut obligée d'interrompre son commerce de charité, et n'eut plus

moyen de se consoler avec lui que par lettres. Voici la premiere qu'elle lui écrivit. « Au saint » Confesseur de Jesus-Christ. Anastasie à Chry- » sogone. Vous n'ignorez pas, Bienheureux Con- » fesseur, que quoique mon pere fût Païen, ma » mere qui joignoit au Christianisme une chas- » teté très-constante, m'a fait être Chrétienne » dès le berceau. Après sa mort j'ai été mariée à » un homme impie, dont cependant par la grace » de Dieu j'ai toujours évité la compagnie, sous » prétexte d'incommodité. Je tâche de suivre, » autant qu'il m'est possible, les vestiges de mon » Seigneur Jesus-Christ. Cet homme cruel qui » mange mon bien avec des Idolâtres, me traite » comme une sorciere, et me tient renfermée » avec tant de cruauté, que je ne doute pas qu'il » ne me fasse mourir. Dans cet état qui m'est » extrêmement cher, n'ayant pas de plus grande » joie que de mourir pour Jesus-Christ, une » seule chose m'afflige, et c'est de voir donner » à des scélérats le bien que j'avois consacré au » service du Seigneur; c'est pourquoi je vous » supplie, Serviteur de Dieu, de lui demander » par vos prieres, que si cet homme doit se con- » vertir, il lui conserve la vie; mais que s'il doit » persister dans sa malice et dans son infidélité, » il l'enleve; puisqu'il lui est bien plus avanta- » geux de mourir maintenant, que de continuer » dans ses blasphêmes contre le Fils de Dieu et » dans la cruauté qu'il exerce contre ceux qui le » servent. Jesus-Christ m'est témoin qu'étant dé- » livrée de sa tyrannie, je recommencerai à » visiter les Martyrs et à les pourvoir de tout ce » qui leur sera nécessaire. » Saint Chrysogone reçut cette lettre étant dans la prison avec beau- coup d'autres saints Confesseurs, et après qu'ils eurent offert leur priere à Dieu pour celle qui l'avoit écrite, il lui fit cette réponse : « Chryso- » gone à Anastasie. Ne doutez point que Jesus-

» Christ ne vienne promptement a votre secours » pour calmer l'émotion des flots qui agitent » votre vie : il marchera à pied sec sur les eaux, » et d'une seule parole il abattra la fureur de ces » vents que le Démon excite contre vous. Prenez » donc patience, et étant au milieu de l'orage, » attendez constamment le secours du divin Li- » bérateur. Rentrez en vous-même, et dites avec » le Prophete : Mon ame, pourquoi es-tu triste? » et pourquoi me troubles-tu ? Espere en Dieu, » car je lui rendrai encore mes actions de graces » comme à mon Sauveur sur qui je jette conti- » nuellement les yeux, et comme à mon Dieu. » Sa bonté se fera doublement sentir à vous ; les » biens de la terre vous seront rendus, et vous » posséderez de plus les biens célestes. Que si » Dieu differe de vous secourir, c'est que ce re- » tardement vous fera connoître le prix infini des » faveurs qu'ils vous prépare. Vous aimez la » piété, et vous êtes exercée ; ne vous faites pas » un scandale de votre affliction, on ne vous » trompe pas, on vous éprouve ; ne vous appuyez » pas sur les hommes, car l'Ecriture dit : Maudit » celui qui espere en l'homme, et béni celui qui » met son espérance en Dieu. Soyez attentive à » fuir toute sorte de péché, et n'attendez de la » consolation que de celui dont vous observez les » préceptes. Le calme succédera à la tempête ; » après les ténebres reparoîtra la sérénité. Ainsi » vous pourrez assister de vos biens ceux qui sont » affligés pour Jesus-Christ, afin de mériter par » une charité temporelle une récompense qui n'a » point de fin. » Cette lettre remplit Anastasie de consolation. Le Bienheureux Martyr lui écrivit une autre lettre, où après lui avoir montré les diverses conduites que Dieu tient sur ses Elus pour les conduire par des voies différentes à une même fin, il lui prédit qu'elle seroit enfin couronnée du martyre. Cependant tout captif de

Jesus-Christ qu'il étoit, il prêchoit Jesus-Christ, il étoit comme le Maître et le soutien des Chrétiens qui entroient avec lui en société de souffrances. Dioclétien qui demeuroit pour lors à Aquilée, en étant informé, se le fit amener, se flattant que s'il pouvoit l'engager à sacrifier aux dieux, il ébranleroit aisément la constance des autres Fidelles. Il fit donc tous ses efforts pour gagner Chrysogone : richesses, honneurs, tout fut prodigué, il lui offrit même la Préfecture de Rome. Aux honneurs magnifiques succéderent les terribles menaces d'un supplice cruel et d'une mort infame. Mais il ne fut touché ni de la magnificence des promesses, ni de l'appareil des menaces ; sa foi fut également victorieuse de la main armée et de la main flatteuse du tyran. Le saint Martyr plus touché de la Majesté de Dieu qui commande aux Empereurs, que de toute la Majesté de l'Empire, lui protesta qu'il ne reconnoissoit d'honneur que celui qui se trouve à servir le vrai Dieu ; que sa vie ne lui étoit chere que parce qu'il pouvoit en faire un sacrifice à la gloire de Dieu ; qu'au reste la Religion de l'Empire n'étoit qu'un amas de fables qui ne méritoient pas qu'on y eût aucun égard. Après une déclaration si précise, la fureur de Dioclétien n'eut plus de ménagement, il ordonna qu'on lui tranchât la tête dans un lieu désert, ce qui fut exécuté le 24 Novembre l'an 303. L'Office de sa principale Fête célébrée dans presque tout l'Occident le 24 Novembre, se trouve dans le Sacramentaire de saint Grégoire avec une préface propre. Mais rien n'est plus considérable dans son culte, que l'honneur que l'Eglise fait à sa mémoire de réciter tous les jours son nom dans le Canon de la Messe avec ceux des Apôtres et des Martyrs du premier rang. O mon Dieu! quand on est assez généreux pour prodiguer sa vie pour vous, vous, qui êtes la magnificence même,

rendez tout au centuple. Les Héros Chrétiens, qui sont les Martyrs, reçoivent une vie de gloire ici bas, et une vie de félicité dans l'Empyrée.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*ADESTO Domine supplicationibus nostris : ut qui ex iniquitate nostra reos nos esse cognoscimus, Beati Chrysogoni Martyris tui intercessione liberemur. Per Dominum nostrum, etc.*

SEIGNEUR, exaucez nos très-humbles prieres ; afin que par l'intercession de votre Martyr S. Chrysogone, nous soyons délivrés de l'iniquité dont nous nous reconnoissons être coupables. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre de la Sagesse.* Chap. 10.

*JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum : honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. In fraude circumvenientium illum, adfuit illi : et honestum fecit illum. Custodivit eum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum : et certamen forte dedit illi : ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit ; sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in fo-*

LE Seigneur a conduit le Juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints ; il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir tout le fruit : il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et il l'a rendu respectable, il l'a protégé contre ses ennemis, il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : c'est elle qui n'a point abandonné le Juste

*veam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant. Et mendaces ostendit, qui maculaverunt eum; et dedit illi claritatem æternam, Dominus Deus noster.*

lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a tiré des mains des pécheurs; elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci, et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

*On ne voit en nul autre Livre de l'Écriture de plus nobles et de plus grandes idées de Dieu que dans celui de la Sagesse, duquel cette Épître est tirée. Il représente le Juste persécuté, haï, outragé, condamné injustement, et mis à mort par la malice des impies. Ce qui convient parfaitement à Jesus-Christ par excellence, et aux saints Martyrs.*

## RÉFLEXIONS.

*Il lui a donné la science des Saints.* La science des Saints, c'est la science du salut. Qui est-ce qui n'a pas cette science? Dieu l'a donnée libéralement à tout le monde. Qui est-ce qui ignore ce qu'il faut faire pour être Saint? Observation exacte des Commandemens, pureté des mœurs, innocence de vie, humilité sans fard, mortification sans relâche, droiture sans déguisement et sans duplicité. Voilà la science du salut; nul esprit si borné, nul génie si mince, nul ignorant qui ne puisse exceller dans cette science. Nous sommes à l'école de Jesus-Christ, dès que nous sommes Chrétiens. Les lumieres de la foi éclairent toute ame docile (*a*). Il n'y a que les ténebres du péché qui nous rendent ignorans. Je vous bénis, mon Pere, Seigneur du Ciel et de la Terre, disoit le Sauveur, de ce que vous avez caché ces

(*a*) *Matth.* 1.

choses aux savans et aux sages du siecle, et que vous les avez révélées aux plus petits. Chose étrange ! on se pique d'avoir de l'esprit, dans le monde, d'exceller dans les Sciences et les Beaux-Arts, d'être habile ; quelle peine ne prend-on pas pour devenir savant : on étudie, on veille, on lit, on médite, on voyage, on fait de grands frais pour acquérir des connoissances toutes plus seches, toutes plus infructueuses. Et quel fruit de tant de travaux ? Science du monde, sciences humaines, ennemis de notre repos, tyrans de l'esprit, vous coûtez beaucoup à acquérir ; et sans la science du salut, sans la science des Saints, de quelle utilité êtes-vous à l'homme ? Vous nourrissez l'orgueil, vous flattez l'ambition, vous abrégez les jours et la vie; mais de quoi servez-vous pour l'éternité ? Que sert aujourd'hui à ces grands génies de l'antiquité d'avoir rempli le monde de leur réputation, et d'avoir mérité que leurs noms soient dans les histoires ? s'ils n'ont pas su la science du salut, s'ils n'ont pas su se faire Saints, ils sont et ils seront durant toute l'éternité les plus méprisables des hommes. L'Enfer est plein de beaux esprits ; les Démons en savent plus que tous les hommes ensemble; mais ces grands esprits, ces grands génies sont des Démons. Tandis que ce petit berger, que cette pauvre servante en ignorant la science du monde, ont su la science des Saints ; et cette science, seule vraie, seule solide, seule fructueuse, les a comblés d'honneur et de gloire pour toujours, tandis que ces vastes et profonds génies, ces esprits brillans, pénétrans, en apparence universels, seront dans un éternel oubli ; les Saints, de quelque condition qu'ils ayent été, quelque ignorans qu'ils ayent paru dans le monde, seront des objets dignes de la vénération des peuples, et éternellement bienheureux dans le Ciel. O qu'un Savant est ignorant, s'il ignore la science des

Saints ! que ces prétendus beaux-esprits sont imbécilles, que ces grands génies sont petits, s'ils ont le malheur d'être damnés ! Ignorons à la bonne heure toutes les sciences, pourvu que nous soyons habiles dans la science des Saints. *Je n'ai point fait état parmi vous*, disoit saint Paul écrivant aux Corinthiens, *de savoir, sinon Jesus-Christ, et Jesus-Christ crucifié.*

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Évangile selon S. Matthieu.* Chap. 10.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram : non veni pacem mittere, sed gladium. Veni enim separare hominem adversùs patrem suum, et filiam adversùs matrem suam, et nurum adversùs socrum suam ; et inimici hominis, domestici ejus. Qui amat patrem, aut matrem plus quàm me, non est me dignus ; et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus. Et qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus. Qui invenit animam suam, perdet eam : et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Qui recipit vos, me recipit : et qui me recipit, recipit eum qui me misit. Qui recipit Prophetam in nomine Prophetæ, mercedem*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive ; car je suis venu diviser l'homme d'avec son pere, et la fille d'avec sa mere, et la belle fille d'avec sa belle-mere, et les gens que l'homme a dans sa maison seront ses ennemis. Qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi. Et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix, et ne me suit point, n'est pas digne de moi. Qui sauve sa vie, la perdra ; et qui la perdra pour moi, la sauvera. Qui vous reçoit, me reçoit ; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Qui reçoit le Prophete, en tant que Prophete, sera récompensé comme le Prophete ; et qui reçoit le Juste

*Prophetæ accipiet. Et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet. Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ, tantùm in nomine discipuli : amen dico vobis, non perdet mercedem suam.*

en tant que Juste, sera récompensé comme le Juste ; et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à boire à l'un de ces plus petits-ci, parce que c'est mon Disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense.

---

## MÉDITATION.

*Que nous devons tout quitter, et tout sacrifier pour Dieu.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que puisque nous sommes indispensablement obligés d'aimer Dieu de tout notre cœur, et de toutes nos forces, c'est-à-dire, sans ménagement et sans réserve ; par-là même nous devons être prêts à tout quitter, à tout sacrifier pour lui obéir et pour lui plaire ; cette obligation suit nécessairement de ce premier des commandemens.

Nous ne tenons aux créatures que par le cœur ; les affections et la complaisance sont des liens, plus il y a des nœuds, moins est-on libre ; on sacrifie sans peine tout ce qu'on aime peu. S'il est donc vrai qu'on aime Dieu de tout son cœur, s'il est vrai qu'on l'aime de toutes ses forces, doit-il coûter beaucoup de faire un sacrifice des créatures auxquelles l'on tient si peu ?

Les renoncemens aux plus chers amusemens du monde, les sacrifices ne trouvent des difficultés, et ne sont sensibles que par les liens qu'il faut rompre ; l'amour de Dieu brûle ces liens sans douleur et sans résistance. Tout devient aisé, rien ne coûte quand on aime beaucoup.

Mais Dieu mérite-t-il ce grand détachement, ces sacrifices ? cette demande fait pitié. Qu'avons-nous que nous n'ayons reçu de Dieu? et que possédons-nous qui ne lui appartienne ? Ces biens dont nous sommes idolâtres, sont à lui ; nous ne les avons qu'en dépôt, ou tout au plus qu'à ferme. Avons-nous des talens, c'est lui qui nous les a donnés ; encore n'est-ce que pour les faire valoir, aussi doit-il nous en demander compte ; nous n'en avons le maniement et l'usage que pour un temps, ce n'est que pour peu de jours qu'ils nous sont confiés ; nous ne sommes, à proprement parler, que les fermiers du Pere de famille. Quelle extravagance ! quel déréglement de cœur et d'esprit ! quelle folie de ne vouloir pas se dessaisir quand le Maître nous demande ce qui lui appartient !

Admirons la bonté de notre Dieu ; il veut que nous lui donnions par don ce qui lui appartient par justice. Il veut nous faire un mérite de nos devoirs ; il veut recevoir comme un présent ce qui est une dette ; et certainement de nous-mêmes, qu'avons-nous à lui donner, à lui sacrifier qui ne soit à lui ? Dieu ne récompense en nous que ses propres dons. Quelle indignité, Seigneur, et quelle injustice de ne nous offrir qu'avec peine, qu'avec regret ! qu'il faille des raisonnemens infinis, des commandemens exprès, des menaces même pour nous obliger de vous faire un sacrifice de ce qu'un accident peut nous enlever à toute heure. Quelle honte ! disons mieux, quelle irréligion, d'avoir de la peine à donner pour l'amour de lui, que dis-je, pour l'amour de lui, de lui donner à lui-même une légere aumône de ses propres biens ; et l'on s'étonne si ces maisons si opulentes s'écroulent, si ces grands héritages ne passent guere jusqu'à la troisieme génération ; si les pirates ou les naufrages absorbent dans une heure le fruit de l'industrie de

dix ans ; si un infidelle débiteur emporte tous ces grands biens dont nous refusions à Dieu une portion modique.

## SECOND POINT.

Considérez que non-seulement il est de la justice de tout quitter pour Dieu, ou du moins d'être dans la véritable disposition de lui tout sacrifier quand il l'exige ; mais que c'est encore de notre intérêt. Dieu ne nous demande que pour nous donner ; nous ne lui donnons rien qu'il ne paye au centuple, et qu'il ne paye promptement.

Personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou ses enfans, ou ses héritages, qu'il ne reçoive le centuple dès-à-présent, et ensuite la vie éternelle. Il a voulu, ce divin Sauveur, expliquer ce centuple qu'on auroit pu confondre avec la bienheureuse éternité, et faire bien entendre qu'il ne differe pas si loin ses récompenses en faveur de ceux qui le servent avec générosité ; c'est dès-à-présent, dans cette vie même, qu'il récompense nos petits sacrifices ; nulle bonne œuvre sans salaire. Le Ciel lui-même se donne à la fin du jour, et le centuple durant la journée ; et à la fin de la journée, il semble qu'il ne compte pour rien le centuple qu'il a donné.

Ce ne sont pas les seules personnes Religieuses, qui ayant tout quitté d'un renoncement effectif, reçoivent visiblement ce centuple dès-à-présent ; ce sont encore tous ceux qui, obligés par leur état de retenir l'usage des biens temporels, en font à Dieu un sacrifice de cœur, par un renoncement parfait et sincere. Qu'un cœur ne tienne à rien, Dieu lui tient compte, pour ainsi dire, de tout ; son détachement affectueux tient lieu de

sacrifice. C'est encore à ceux-ci que Dieu promet et la vie éternelle à la fin du jour, et le centuple dès cette vie : de là ces bénédictions spirituelles et mêmes temporelles, qui sont comme l'apanage des gens de bien : de là ces ressources inopinées qui relevent si fort le courage ; de là ces prospérités si peu espérées, qui sont les fruits de la religion et de la piété des parens. Mon Dieu, que la mort révélera de mysteres !

On n'expérimente pas ce centuple, dit-on ; mais fait-on ces grands sacrifices ? donne-t-on de grand cœur ? ne quitte-t-on rien sans regret ? ne soupire-t-on jamais après ce qu'on a laissé dans l'Égypte ? Ce fond de cupidité, cet esprit de convoitise, cette âpreté au gain, cette désolation qui suit les pertes, ces restitutions différées malgré tant de remords, ce salaire si long-temps disputé, cette difficulté à faire l'aumône, tout cela prouve-t-il un grand détachement ? tout cela nous démontre-t-il que nous sommes tout prêts à faire les plus grands sacrifices ? Le cœur est attaché, on multiplie tous les jours les liens, et l'on se plaint de ne pas recevoir de centuples !

Mon Dieu, quand pourrai-je dire avec votre Apôtre : Voilà que j'ai tout quitté. Quand profiterai-je du grand exemple de détachement que saint Pierre Célestin me donne ? Qu'attends-je ? que la mort m'ait tout enlevé, pour vous dire que je veux vous suivre ? Non, mon divin Sauveur, le regret et le repentir seroient trop inutiles ; je ne veux plus tenir à rien de créé ; je quitte tout, je veux vous suivre, et je ne veux pas attendre que la mort vienne rompre mes liens.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram ?* Psal. 72.

Qu'ai-je à désirer dans le Ciel, et que puis-

je aimer sur la Terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu!

*Domine, ad quem ibimus! verba vitæ eternæ habes.* Joan. 6.

A qui irions-nous, Seigneur! vous avez les paroles de la vie éternelle.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° JESUS-CHRIST a donné jusqu'à sa vie pour vous, quel sacrifice avez-vous fait pour lui? Chose étrange! nous n'avons rien que nous n'ayons reçu de Dieu, biens, honneurs, esprit, santé, vie; toutes les créatures nous prêchent ses dons, nous n'attendons que de sa pure libéralité, que de sa bonté tout ce qui fait l'objet de notre espérance; et ne refusons-nous rien à Dieu? Garde-t-on avec beaucoup de respect et de ponctualité ses Commandemens et toutes ses volontés? et les Religieux sont-ils plus exacts observateurs de leurs Regles? Voilà bien de quoi confondre et de quoi alarmer. Les volontés de Dieu nous sont assez manifestées par l'Eglise, par nos Supérieurs, par nos Docteurs, par nos Regles; considérez si vous les exécutez avec fidélité. Ne refusez-vous rien à Dieu? Cette mortification, ce ressentiment, ce sacrifice sont depuis long-temps l'objet de vos résolutions, quand le seront-ils de la pratique? Ne passez pas ce jour sans exécuter ce que vous promettez inutilement depuis long-temps.

2.° Il y a peu de jours, et dans ces jours peu d'heures où l'on ne trouve quelque occasion de faire quelque petit sacrifice à Dieu; en un mot, un coup d'œil, un acte fort mince de mortification, peuvent être souvent d'un grand mérite: ne passez aucun jour de votre vie sans faire quelque petit sacrifice à Dieu, et à la priere du matin déterminez quel sera ce petit sacrifice; tantôt ce sera un mets, un fruit dont vous vous abstiendrez;

tantôt ce sera un habit, une parure, un ornement dont vous vous priverez ; quelquefois ce sera une visite, un divertissement, une satisfaction dont vous ferez à Dieu un sacrifice, ou bien ce sera une visite d'honnêteté et d'amitié que vous rendrez à une personne pour qui vous ressentez quelque froideur, ou qui vous a désobligé. Ne passez pas ce jour sans avoir fait quelqu'un de ces petits sacrifices ; ce sont-là de ces industries spirituelles qui font les Saints. On a dit ailleurs combien est agréable au Seigneur la pratique de ceux qui tous les ans tirent au sort le fruit dont ils se priveront pour Dieu toute l'année. L'amour de Dieu est ingénieux !

## *VINGT-CINQUIEME JOUR.*

### SAINTE CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE CATHERINE étoit de la ville d'Alexandrie ; elle employa les premieres années de sa vie à l'étude des Lettres saintes et profanes, et comme elle avoit l'esprit excellent, elle devint un prodige de doctrine. Il arriva que Maximien II, originaire de Dace, neveu de Maximien Galere gendre de Dioclétien, partageoit l'Empire avec Constantin le Grand et avec Licinius, et parce que l'Egypte étoit de son district, il faisoit plus ordinairement sa résidence à Alexandrie Capitale de cette Province. C'étoit un Prince cruel, et qui n'avoit pas moins hérité de la haine impitoyable de Dioclétien et de Galere contre les Chrétiens, que de la puissance Impériale. Il fit un Edit conçu en cette sorte : Salut à tous ceux qui vivent sous notre Empire. Ayant reçu un signalé bienfait de la clémence des dieux, nous avons résolu de

leur en marquer notre reconnoissance en leur offrant des sacrifices ; c'est pourquoi nous vous exhortons de vous rendre auprès de notre personne, afin de témoigner de votre côté le zele que vous avez pour ces divinités adorables. Au reste si quelqu'un méprise notre Edit et qu'il suive une autre Religion, outre qu'il s'attirera la colere des dieux, il sera rigoureusement puni. On accourut de tous côtés pour obéir à l'Empereur. L'air étoit obscurci de la fumée des victimes. Tandis qu'on sacrifioit aux démons, Catherine s'appliquoit à soutenir la foi des Chrétiens, leur faisant voir clairement que les oracles du paganisme n'étoient que de pures illusions ; que ceux qu'on appeloit des dieux n'étoient que des hommes mortels qui s'étoient rendus fameux par leurs désordres ; qu'on ne pouvoit obéir aux ordres de l'Empereur sans s'attirer des châtimens éternels de la part de Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et qui seul mérite d'être adoré. Après avoir confirmé les Chrétiens, elle résolut d'aborder l'Empereur lui-même, et de lui remontrer son impiété dans les temps même qu'il sacrifioit aux dieux de l'Empire. Elle demanda donc à lui parler; et comme elle avoit le port majestueux, l'air grand et une beauté des plus rares, elle n'eut pas de peine à obtenir audience. Elle dit donc à l'Empereur, avec une fermeté que la seule foi peut inspirer, qu'il devoit avoir reconnu de lui-même que cette multitude de dieux qu'il adoroit, n'étoit qu'une multitude d'erreurs, puisque la lumiere de la raison naturelle démontre qu'il ne peut y avoir qu'un Etre souverain, un premier principe de toutes choses ; mais que puisque sa raison n'avoit pas pu découvrir une vérité si éclatante, au moins devoit-il se rendre au témoignage des plus savans d'entre ses Docteurs, qui avoient eux-mêmes distinctement enseigné qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, et avoient marqué l'origine des divinités multipliées;

et là-dessus elle lui cita Diodore le Sicilien, Plutarque et quelques autres; elle ajouta qu'il étoit étrange qu'un Empereur qui, par son caractere d'Empereur, devoit éloigner les peuples du culte des fausses divinités, les y attirât par son exemple; qu'elle le prioit de faire cesser ce désordre en rendant au vrai Dieu l'hommage de la suprême adoration, de peur que lassé de tant de sacrileges, il ne fît enfin connoître qu'il est le maître, en lui ôtant le sceptre et la vie tout-à-la-fois. On ne sauroit exprimer l'étonnement de l'Empereur lorsqu'il entendit ce discours; mais ne voulant pas paroître ému, il dit à la vierge qui lui parloit, que ses remontrances ne lui feroient pas interrompre son sacrifice; mais que le sacrifice fini, il l'entendroit tout à loisir. Dès que l'Empereur fut rentré dans son Palais, il fit venir Catherine, et lui demanda qui elle étoit, et d'où lui venoit la hardiesse qu'elle avoit fait paroître au milieu d'une assemblée si auguste et si vénérable. Mon origine, répondit la Sainte, est assez connue dans Alexandrie; je m'appelle Catherine, et mes parens ont été des plus illustres du pays. J'ai employé tout mon temps à la connoissance de la vérité, et plus j'ai étudié, plus j'ai reconnu la vanité des Idoles que vous adorez. Je mets toute ma gloire et toutes mes richesses à être Chrétienne et Epouse de Jesus-Christ; et mon unique souhait, c'est que vous le connoissiez vous et tout votre Empire, et que vous renonciez aux superstitions dans lesquelles vous êtes engagé; c'est ce qui m'a fait prendre la hardiesse d'aller au temple pour vous en faire de très-humbles remontrances. L'Empereur ne se croyant pas assez savant pour répondre à la Vierge Philosophe, fit assembler cinquante Philosophes des plus renommés; il les fit loger dans son Palais, les traitant avec beaucoup d'honneur comme les Maîtres du Monde. Les Députés de l'Empereur n'étoient pas

encore arrivés où étoit la Sainte pour l'amener à la dispute, lorsqu'un Ange lui apparut et lui dit de ne rien craindre, parce que le Seigneur feroit sur elle une telle effusion de lumiere, qu'elle persuaderoit les cinquante Philosophes et un grand nombre de ceux qui assisteroient à la dispute; qu'elle leur feroit connoître Jesus-Christ, et qu'enfin elle remporteroit la palme du martyre. Cela dit, l'Ange disparut. Ainsi notre Philosophe fortifiée, entre dans la grand'salle du Palais d'un pas ferme et d'une contenance assurée, quoique modeste, regardée d'une infinité de personnes, et n'en regardant pas une seule. On la fit asseoir au milieu des Philosophes, assez près du Trône de l'Empereur, qui ne vouloit perdre aucune de ses paroles. Un Philosophe Païen essaya d'abord de lui inspirer du respect pour le soleil sous le nom d'Apollon, et de lui persuader qu'il étoit assez beau pour être adoré, quand il ne seroit pas d'ailleurs si utile au monde, et lui fit voir que c'étoit lui qui régloit les saisons, qui faisoit jaunir les moissons dans les campagnes, qui produisoit les métaux dans le sein de la terre, qui peignoit les fleurs d'une si agréable diversité, qui les parfumoit d'une odeur si exquise, qui donnoit la vie à tous les êtres par sa chaleur et par ses influences. D'où il conclut qu'on ne devoit pas lui refuser les honneurs divins, puisque toute la nature ne subsistoit que par sa vertu. Ce raisonnement parut si fort à Maximien, qu'il crut Catherine vaincue; mais il fut bien surpris de la facilité avec laquelle elle se démêloit de tout, rapportant le propre témoignage d'Apollon touchant la divinité de Jesus-Christ; elle montra que si le soleil est le plus beau de tous les astres, il doit la lumiere dont il brille à la magnificence du vrai Dieu; que le soleil est absolument assujetti à la divine puissance, puisque quand Jesus-Christ expira sur la croix pour le salut des hommes,

hommes, le soleil fut contraint de pâlir, pour ainsi dire, et couvrir la terre de ténebres en plein midi : enfin elle dit des choses si convaincantes, que le Philosophe demeura persuadé. L'Empereur fit signe aux autres d'entrer en lice, mais ils s'en excuserent, disant, qu'ils étoient tous vaincus dans la personne de leur chef. Ils confesserent le seul vrai Dieu, ajoutant qu'ils étoient prêts à signer cette vérité de leur sang, et à joindre au nom de Chrétiens la qualité de Martyrs. O triomphe de la grace ! qu'il est vrai que Dieu a choisi les plus foibles pour terrasser ce qu'il y a de plus fort ! Maximien appela, pour ainsi dire, la fureur en second pour soutenir ses dieux ; il défendit la cause de ses dieux en condamnant au feu ceux qui l'avoient abandonnée. O heureuse défaite, source du triomphe le plus glorieux ! Les Philosophes devenus Chrétiens souffrirent le martyre avec une constance invincible. L'Empereur tourna ensuite sa rage contre Catherine ; il la fit tourmenter cruellement : mais la généreuse amante de Jesus-Christ surmonta tout, et fit des conquêtes à Jesus-Christ jusque dans sa prison. L'Impératrice, Porphyre Colonel de la premiere légion, avec deux cents soldats, confesserent Jesus-Christ, et confirmerent leur confession par le martyre. Catherine ne tarda pas à consommer le sien. Elle fut condamnée par Maximien à perdre la tête, et le glaive meurtrier abatit la tête de cette admirable Vierge qui venoit de refuser la couronne de l'Empire Romain. La plaie rendit du lait au lieu de sang, afin de marquer l'innocence et la pureté de la victime sacrifiée. Les Anges qui étoient descendus du Ciel pour être témoins de son combat et pour honorer sa mort de leur présence, enleverent son corps et l'emporterent sur la montagne de Sinaï, où ils l'enterrerent, chantant des Cantiques de louanges

à la gloire de Dieu, qui est toujours admirable dans ses Saints.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de cette grande Sainte.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*DEUS, qui dedisti legem Moysi in summitate montis Sinaï, et in eodem loco per sanctos Angelos tuos corpus Beatæ Catharinæ Virginis et Martyris tuæ mirabiliter collocasti: præsta quæsumus, ut ejus meritis et intercessione ad montem qui Christus est, pervenire valeamus. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui avez donné la Loi à Moyse sur le sommet de la montagne de Sinaï, et qui avez fait enterrer au même lieu par le ministere de vos saints Anges, le corps de votre Vierge et Martyre sainte Catherine; faites que par ses mérites et son intercession nous puissions parvenir à la montagne, qui est Jesus-Christ: Par le même Jesus-Christ N. S., etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée du Livre de la Sagesse.* Chap. 51.

*CONFITEBOR tibi Domine Rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum. Confitebor nomini tuo: quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberasti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et à labiis operantium mendacium, et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. Et liberasti me secundùm multitudinem misericordiæ nominis tui à rugientibus,*

JE vous rendrai des actions de graces, ô Seigneur mon Roi, et je ne cesserai de vous louer, vous qui êtes mon Dieu et mon Sauveur. Je rendrai gloire à votre nom, parce que c'est vous qui êtes devenu mon défenseur, mon protecteur. Vous avez délivré mon corps de la perdition, des pieges de la langue injuste, et des levres des ouvriers du mensonge, et vous avez été mon défenseur contre ceux qui m'accusoient;

*præparatis ad escam, de manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum, quæ circumdederunt me: à pressura flammæ, quæ circumdedit me; et in medio ignis non sum æstuata: ab altitudine ventris inferi, et à lingua coinquinata, et à verbo mendacii, à rege iniquo, et à lingua injusta: laudabit usque ad mortem anima mea Dominum: quoniam eruis sustinentes te, et liberas eos de manu angustiæ, Domine Deus noster.*

vous m'avez délivrée selon la multitude de vos miséricordes des lions rugissans, qui étoient tout prêts à me dévorer, de la main de ceux qui cherchoient à m'ôter la vie, et des afflictions qui m'assiégeoient de toutes parts, et qui alloient fondre sur moi; vous m'avez délivrée de la violence de la flamme dont j'étois environnée, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu; vous m'avez délivrée de la profondeur des entrailles de l'enfer, des levres souillées, des paroles de mensonge, d'un roi injuste, et des langues médisantes. Mon ame louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce que vous délivrez des plus grands dangers ceux qui mettent toute leur confiance en vous; et vous les délivrez de la puissance des Nations, ô Seigneur notre Dieu.

*On a déjà remarqué ailleurs que l'Eglise appelle Livre de la Sagesse, tous les Livres moraux de l'ancien Testament. Celui-ci est appelé Ecclésiastique, c'est-à-dire, Livre qui prêche. C'est un des derniers Livres Canoniques. Plusieurs croient que ce Jesus qui en est l'Auteur, étoit un des soixante et dix Interpretes qui traduisirent en Grec la Loi de Moyse, deux cent quatre-vingt-cinq ans avant Jesus-Christ.*

## RÉFLEXIONS.

*Vous m'avez délivrée de la violence de la flamme dont j'étois environnée.* On peut dire que cette flamme dont on est environné, c'est la passion dominante qui excite toujours un horrible incendie dans l'homme, qu'on n'éteint presque jamais; et pour l'étouffer il faut presque toujours un miracle. La passion dominante regne toujours en ty-

ran. Toutes ses démarche sont des excès. Toutes nos passions ont cela de commun, qu'elles sont extrêmes et outrées en toutes choses ; tous les mouvemens de notre cœur ont leurs objets déterminés ; la passion n'en a point d'autres que l'excès ; et il lui est aussi essentiel d'excéder et de franchir toutes les bornes, qu'il est essentiel à la raison de s'en prescrire et de s'y tenir. Ouvrez une fois la carriere à vos passions, il ne faut plus espérer que rien les retienne ; un désir nourrit l'autre. Le feu s'allume, croît et embrase tout ce qui se présente à lui : s'il ne peut pas l'embraser et le consumer, fût-ce de bronze, il l'échauffe, il le rougit, il le dissout. La passion dominante enchérit en ce point sur toutes les autres. Elle est fougueuse, et elle regne toujours en tyran. On en est toujours la victime quand on en est esclave. Elle commence par se saisir de toutes les facultés de l'ame, dès qu'elle domine. C'est elle qui pense, qui juge, qui décide, qui regle tout selon son caprice ; et elle écarte tout ce qui pourroit éteindre l'incendie qu'elle a allumé ; tout cede à la passion dominante, naturel, éducation, honneur, réputation, interêt, la Religion même : c'est proprement elle qui peuple l'enfer. Est-ce qu'il est impossible de l'éteindre ? Non ; mais c'est que la passion a pris en un moment un trop grand empire sur l'ame. Elle n'obéit pas à ceux qui ne savent pas lui commander. On compare les passions dans le cœur de l'homme aux vents de la mer ; car de même que les vents agitent la mer et en troublent le calme, de même nos passions forment des tempêtes dans notre cœur et en troublent toute la tranquillité. Tantôt la colere y excite des orages, tantôt il y regne un vent d'orgueil et de vaine gloire, qui nous emporte bien loin. Tantôt c'est l'impatience, tantôt c'est l'envie, ou quelque désir déréglé ; mais enfin ces vents tombent quelquefois, ils ont des intervalles ; mais la passion

dominante n'en connoît point. C'est un feu qui croît toujours, et qui ne s'éteint point. On peut dire que la passion dominante est une espece de péché originel, qui n'est qu'un en espece, mais qui produit et entretient tous les autres, parce que dès qu'une passion nous gouverne et regne avec empire dans notre cœur, elle nous porte à tous les péchés qui peuvent la satisfaire. Quand on auroit naturellement de l'horreur des autres vices, s'ils flattent notre passion, c'est un poids qui nous entraîne, c'est un charme qui nous séduit, c'est une loi qui nous tyrannise. La passion dominante n'est pas seulement la cause funeste de tous nos péchés, mais elle est encore la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matiere de conscience. Tous les autres vices nous peuvent être étrangers, mais la passion dominante fait notre propre caractere; le fruit d'une véritable conversion, c'est de vaincre la passion qui regne en nous, c'est de concevoir une vive horreur de cette passion impérieuse, pour la combattre ensuite sans relâche; cette victoire seule nous met à l'abri des plus fortes tentations de l'ennemi. On fait assez facilement la guerre aux autres vices, mais celui-ci est ordinairement épargné, comme le vice favori. Comprenez de quelle importance il est de vaincre entiérement, et de détruire la passion dominante.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 25.

*In illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Simile erit regnum cœlorum decem Virginibus: quæ acci-*

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole: Le Royaume des cieux sera semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes,

*pientes lampades suas, exierunt obviam sponso et sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt: Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis. Dùm autem irent emere, venit sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes : Domine, Domine, aperi nobis. At ille respondens, ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.*

s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles ; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or, comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillèrent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier : Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes les Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva ; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité, je ne sais qui vous êtes. Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure.

## MÉDITATION.

*De la fausse conscience.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est un aussi grand mal, pour ainsi dire, de manquer de confiance, que d'en avoir trop. Le premier, c'est défiance; le second, c'est présomption : celle-là vient d'une pusillanimité criminelle; celle-ci d'un fond d'orgueil que Dieu a en horreur. La véritable confiance est fondée sur la bonté infinie et la toute-puissance d'un Dieu qui veut que nous le regardions comme notre Pere. C'est cette confiance qui est une preuve si marquée de notre foi, que le Seigneur nous recommande sans cesse comme la condition, sans quoi il n'exauce point nos prieres, et avec laquelle il promet de ne nous rien refuser. Mais il y a une autre confiance présomptueuse, une confiance fausse qui ne mérite point de porter le nom de cette vertu; c'est une opinion qu'on a un peu trop avantageuse de soi-même, c'est une espérance fondée sur sa prétendue vertu, ou sur la grace singuliere qu'il a plu à Dieu de nous faire. Il est aisé de voir combien cette espérance porte à faux. On compte sur ses bons sentimens, sur l'habitude de vertu, dont on se fait honneur; on compte sur une fausse sécurité, qui est toujours l'effet d'une confiance aveugle. Quand on n'auroit d'autre péché que cette bonne estime de soi-même, on seroit trop criminel devant Dieu pour n'être pas confondu. Qui peut raisonnablement présumer de sa fidélité dans les occasions les plus ordinaires, et de sa persévérance. On a vu tomber des colonnes de l'Eglise, sur qui on auroit pu s'appuyer; on a vu les astres même

s'éclipser après avoir éclairé les Fidelles si longtemps par l'éclat de leur vertu ; on a vu un Salomon, que Dieu avoit doué d'une sagesse si extraordinaire, donner dans les derniers excès ; on a vu un Apôtre même appelé par Jesus-Christ, et instruit à son école, devenir un traître apostat ; on a vu des gens donner dans des erreurs et dans les derniers égaremens, après avoir fait même des miracles ; et l'on comptera beaucoup après cela sur sa prétendue ferveur, et sur une vertu qui est toujours caduque durant cette vie ? Hé, Seigneur ! cette seule fausse confiance suffiroit pour nous faire faire de funestes chutes dans les voies mêmes de la perfection.

## SECOND POINT.

Considérez que la confiance qu'on a dans les graces que Dieu nous a faites, n'est pas moins fausse et insuffisante, si elle exclut une sainte défiance de soi-même, et si s'exposant imprudemment aux plus tentans périls, on présume trop sur des secours extraordinaires, que Dieu refuse toujours aux orgueilleux, et qu'il n'accorde qu'aux humbles.

Considérez la réponse qu'il fit à ses Disciples, qui comptoient un peu trop sur le pouvoir qu'il leur avoit donné sur les démons. Je voyois Satan, qui tomboit du Ciel comme la foudre, leur répond le Seigneur, comme s'il leur eût dit : Gardez-vous bien de vous en faire accroire pour toutes les graces que je vous ai faites : J'en avois fait encore de bien plus grandes à ces purs esprits, dont j'avois composé ma Cour : je les avois douës des plus beaux dons ; j'en avois fait les plus nobles Créatures ; ils étoient placés dans le Ciel, ils y tenoient les premiers rangs ; et l'orgueil, la présomption les ont précipités dans l'abyme. Plus on a reçu de graces du Seigneur,

plus on est comptable à sa justice ; les faveurs les plus signalées imposent de plus grandes obligations de reconnoissance et de fidélité. Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, dit l'Apôtre ; ne comptez point sur cette exacte pureté de mœurs, sur cette innocence persév-érante : c'est une fleur que le grand hâle fane, c'est une glace que le moindre souffle ternit : un coup de vent fait souvent échouer les plus riches navires ; il faut peu de choses pour éteindre la plus éclatante lumiere. Bon Dieu, combien de gens périssent par une fausse sécurité !

On n'apprivoise jamais les passions, et l'on ne gagne jamais l'ennemi du salut par la complaisance : on est perdu dès qu'on n'est plus en garde. Ce n'étoit pas aux pécheurs de profession que le Sauveur recommandoit tant de veiller et de prier ; c'étoit à ses trois favoris, c'étoit aux plus fervens et aux plus saints Apôtres : on s'expose étourdiment aux plus grands dangers de péché, et l'on ne craint point de chute, parce qu'on a été jusqu'ici fidelle. Quelle illusion, Seigneur, et quelle confiance plus mal fondée! David étoit sorti victorieux de bien des combats ; quels progrès, bon Dieu, n'avoit-il pas fait dans la vertu ? et David, cet homme selon le cœur de Dieu, tombe dans les plus énormes péchés, dès qu'il ne se défie plus de sa foiblesse. Peu de tentations plus à craindre que la fausse confiance ; il ne faut qu'un seul péché pour perdre en un moment tous les mérites de la plus sainte vie. Quand vous auriez fait tout ce qui vous a été commandé, dit Jesus-Christ, dites encore : Nous sommes des serviteurs inutiles. Heureux celui qui se défie toujours de lui-même, et qui craint toujours.

Eh, Seigneur ! que n'ai-je point à me reprocher sur cet article ? Mes chutes n'ont-elles point été les effets de ma trop grande confiance, ou pour mieux dire, de ma présomption ? Ce n'est

que sur votre grace, Seigneur, que je dois compter; aussi c'est en vous seul, ô mon Dieu, que je mets toute ma confiance : vous êtes toute ma force et mon espérance; je ne suis que foiblesse : je ne perdrai jamais de vue mon néant.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Beatus homo qui semper est pavidus.* Prov. 28.

Heureux l'homme qui est toujours dans la défiance de soi-même et dans une sainte frayeur.

*Ego sum pauper et dolens : salus tua, Deus, suscepit me.* Psal. 68.

Je reconnois, Seigneur, que je suis destitué de tout bien, et que je ne vois en moi que foiblesse; mais toute ma confiance est en vous, ô mon Dieu !

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA présomption est une trop bonne opinion qu'on a de soi-même; rien ne prouve mieux qu'on ne se connoît point que quand on s'estime beaucoup; c'est une preuve d'imbécillité d'esprit d'ignorer sa foiblesse; compter sur sa prétendue vertu, c'est déclarer qu'on n'en a point. Il ne faut donc pas s'étonner si ces ames présomptueuses font de si tristes chutes. Dieu prend plaisir à confondre l'orgueil. Apprenez par des exemples si frappans à vous défier de vous-même : reconnoissez votre foiblesse avec votre penchant au mal. Souvenez-vous sans cesse qu'il faut faire votre salut avec crainte et tremblement, comme parle l'Apôtre : nulle vertu si ancienne, nulle habitude même dans la vertu qui nous dispense de cette crainte salutaire. Craignez sans cesse les surprises des sens, les artifices de vos passions, les pieges que tant d'objets tendent à votre innocence; craignez votre esprit et votre propre cœur :

craignez-vous vous-même, tout est danger durant cette vie. Ayez continuellement présent à l'esprit cet oracle de l'Apôtre : Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte d'offenser Dieu.

2.° Ce n'est pas assez de craindre, il faut prendre tous les moyens d'éviter ce que l'on craint. Prenez donc aujourd'hui une résolution efficace de fuir tout ce qui peut vous être une occasion de péché : résolution de ne vous trouver plus dans une telle assemblée, de voir une telle personne, de vous entretenir de tels sujets, de jouer à un tel jeu, d'être d'une telle partie de plaisir, de lire un tel livre, de reprendre même vos enfans et vos domestiques d'un ton de colere ; en un mot, de fuir tout ce qui peut tenter votre fidélité, ou votre innocence. Ne comptez point sur votre courage, ni sur votre fidélité passée. Comme rien n'engage tant le Seigneur à nous donner du secours particulier que l'humble défiance de soi-même, rien aussi ne l'irrite davantage qu'une présomptueuse sécurité. Fuyez les occasions, si vous voulez vivre dans l'innocence.

## *VINGT-SIXIEME JOUR.*

### SAINT PIERRE, PATRIARCHE D'ALEXANDRIE ET MARTYR.

SAINT THOMAS étant mort, saint Pierre fut placé sur le trône d'Alexandrie : c'étoit un homme recommandable par la sainteté de sa vie, par la profonde connoissance qu'il avoit des Ecritures, et par son zele à étendre la foi. La grande persécution de Dioclétien et de Maximien étant survenue, il fut contraint de sortir d'Alexandrie, afin d'aller de Province en Province consoler les

Fidelles. Il exhortoit les Confesseurs qui étoient dans les prisons de n'en sortir que pour remporter la couronne du martyre; il fortifioit ceux qui étoient prêts à tomber, il relevoit ceux qui avoient déjà fait une funeste chute. Celle de Melece Evêque de Lycopolis en Egypte, le toucha sensiblement. Quand il fut de retour à Alexandrie, il assembla un Synode, où il le déposa. Melece avoit offert de l'encens aux faux dieux; il falloit qu'il sentît les foudres de l'Eglise. Heureux s'il s'étoit reconnu; mais ajoutant crime sur crime, il forma un schisme dont il se fit chef. Cette dissention intestine fit gémir le saint Pasteur: il n'oublia rien pour pacifier les esprits et les ramener à l'unité Catholique; cependant il étoit ferme, et quoiqu'il souffrît avec une patience invincible tout ce qui lui revenoit d'injures de la part des schismatiques, rien ne pouvoit faire plier sa vigueur Episcopale; il ne relâcha jamais rien de ce que le devoir exigeoit de lui, rien de ce qui pouvoit intéresser la dignité de son ministere. Il dressa des Regles qui regardoient les apostats pénitens, si sages et si saintes, pour réparer l'honneur de Jesus-Christ offensé, et pour s'accommoder à la foiblesse de ceux qui avoient manqué de fidélité dans le temps de l'épreuve, que l'Eglise les reçût et les pratiqua comme Canoniques. Mais celui qui avoit formé des Martyrs par son instruction, fut arrêté pour être Martyr lui-même. Maximien qui commandoit en Orient, le fit mettre en prison. Le Pasteur emprisonné attira tout le troupeau; grands et petits, Prêtres, Religieux, Vierges, tout descendit dans le lieu obscur où on l'avoit renfermé; ce qui surprit si fort le Tribun qui avoit charge de faire mourir le Saint, qu'il ne savoit comment s'y prendre pour exécuter sa commission; il espéroit que les Chrétiens se retireroient pendant la nuit; mais ils demeuroient toujours en senti-

nelle auprès du saint Patriarche, et leur nombre étoit si grand, qu'il y avoit sujet de craindre une sédition. Lorsque les choses étoient en cet état, le perfide Arius, que saint Pierre avoit tant de fois repris, et qu'il avoit enfin anathématisé comme schismatique, accourut à l'Eglise, et cachant sa mauvaise foi sous le voile d'une profonde dissimulation, il supplia quelques personnes de considération de le réconcilier avec son Patriarche, qui étoit sur le point de mourir : il prétendoit par cette voie monter sur le trône d'Alexandrie, et il croyoit que quand on penseroit à donner un successeur à saint Pierre, chacun jetteroit les yeux sur lui pour lui déférer un honneur où il aspiroit de tout son cœur. Mais celui qui sonde le secret des cœurs, anéantit les pensées d'élévation. La nuit même Jesus-Christ apparut à saint Pierre, et lui découvrit les intentions d'Arius, avec défense expresse de l'absoudre. Ceux qu'Arius avoit engagés à demander son pardon à son Evêque, vinrent trouver l'Evêque de grand matin, et le conjurerent de faire miséricorde à un pécheur converti. Mais le Saint éclairé surnaturellement, tira à part Achillas et Alexandre, deux Prêtres vénérables, auxquels il dit : Quoique je sois un grand pécheur, je sais pourtant que Dieu m'appelle au martyre, et que vous serez après moi deux colonnes en l'Eglise de Jesus-Christ, c'est ce qui m'oblige de vous communiquer un secret qui vous regarde tous deux : Vous occuperez après ma mort le Siege d'Alexandrie l'un après l'autre, Achillas le premier, et puis Alexandre ; Notre-Seigneur me l'a ainsi promis ; et afin que vous ne croyiez pas que ce soit en moi cruauté de ne pas réconcilier Arius à l'Eglise, je vous ferai part d'une vision dont Dieu m'a favorisé cette nuit. Je priois à l'ordinaire, et tout-à-coup Jesus-Christ s'est fait voir à moi sous la figure d'un enfant âgé de douze

ans, infiniment beau, revêtu d'une robe blanche, déchirée de haut en bas, laquelle il tenoit à deux mains, et qu'il serroit devant sa poitrine. Alors saisi de crainte, je lui ai demandé : Seigneur, qui est l'impie qui a ainsi déchiré votre tunique ? et il m'a répondu que c'étoit Arius ; il m'a défendu de le recevoir à ma Communion, et m'a ordonné de vous dire de sa part, que vous gardassiez à son égard la même sévérité de conduite : j'exécute ma commission ; voilà de quoi seul je serai comptable à Dieu : si vous manquez de votre côté, je n'aurai point de part à la prévarication, et vous serez responsables à Dieu de la lâcheté de votre conduite. Quand Achillas et Alexandre eurent reçu sa bénédiction, ils retournerent à l'assemblée qui faisoit la garde autour de la prison pour empêcher la mort du Saint. Mais le Saint qui brûloit du désir du martyre, s'avisa d'un expédient qui lui réussit; il avertit le Tribun de faire percer la muraille de la prison du côté qu'il n'entendoit point de bruit, et où il ne verroit personne. Le fait est si singulier qu'on ne le trouvera peut-être point ailleurs. Que des prisonniers ayent fait une ouverture à leur prison pour s'évader, cela n'est pas nouveau ; mais qu'il y ait des prisonniers qui ayent fait percer leur prison pour aller au supplice, je ne sais si on pourroit en trouver un autre exemple que celui que nous fournit la générosité de notre Saint. Quand il fut sorti de la prison par l'ouverture qu'on avoit faite à la muraille, il fut conduit au même lieu où saint Marc avoit autrefois rendu l'esprit pour la défense de l'Evangile. Avant que de souffrir le martyre, il entra dans une Chapelle voisine qui lui étoit dédiée, où il fit une assez longue priere pour demander à Dieu la fin de la persécution. On dit qu'une Vierge entendit alors une voix du Ciel qui disoit : Pierre le premier des Apôtres, Pierre le dernier des Evêques

Martyrs d'Alexandrie : ce qui s'est trouvé vrai ; car depuis saint Pierre nul des Evêques d'Alexandrie n'a été mis à mort pour la foi par les Païens. Après sa priere il se livra aux soldats ; mais il parut si plein de majesté, que nul n'osoit le frapper. Un seul à qui on donna pour cela cinq pieces d'or, lui trancha la tête. Ainsi mourut saint Pierre d'Alexandrie le 26 de Novembre l'an de grace 310. Les Fidelles enleverent son corps, et avant que de le mettre en terre, ils le porterent en la principale Basilique, où l'ayant revêtu de ses habits Pontificaux ; ils le placerent dans la Chaire de saint Marc, où par humilité et par une vénération profonde pour le Bienheureux Evangéliste, le saint Patriarche n'avoit jamais voulu s'asseoir pendant sa vie, se mettant seulement sur les degrés. Nous n'avons plus que quelques fragmens de ses ouvrages, par lesquels on voit, qu'outre le discours de la pénitence, il en avoit fait un sur la Pâque, un sur l'avénement de Jesus-Christ, et qu'il avoit écrit sur le sujet de sa Divinité, et pour prouver que l'ame n'existe pas avant le corps. Ainsi ce Saint n'a pas seulement place parmi les Martyrs, mais encore parmi les Docteurs et les Peres de l'Eglise.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*INFIRMITATEM nostram respice omnipotens Deus : et quia pondus propriæ actionis gravat, beati Petri Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.*

DAIGNEZ, ô Dieu tout-puissant, jeter les yeux de votre miséricorde sur notre foiblesse : et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, faites que nous soyons fortifiés par la glorieuse intercession du Bienheureux Pierre votre Martyr et Pontife. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Jacques.* Chap. 1.

*CHARISSIMI : Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Nemo cùm tentatur, dicat, quoniam à Deo tentatur : Deus enim intentator malorum est : ipse autem neminem tentat. Unusquisque verò tentatur à concupiscentia suâ abstractus, et illectus. Deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum : peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem. Nolite itaque errare, fratres mei dilectissimi. Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est ; descendens à Patre luminum, apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio. Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.*

MES très-chers Freres: Heureux l'homme qui soutient de rudes épreuves, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal: aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Ensuite la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et e péché, lorsqu'il est consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes Freres bien-aimés. Toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en haut et descend du Pere des lumieres, qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du changement: Car de son plein gré, il nous a engendrés par la parole de vérité, afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé.

*Saint Jacques écrivit cette Epître assez peu de temps avant sa mort. L'abus que plusieurs personnes faisoient du principe que saint Paul avoit etabli, qui est que c'est la foi qui nous rend justes devant Dieu, engagea saint Jacques, Évêque de Jérusalem, à écrire aux Juifs dispersés, touchant la nécessité des bonnes œuvres morales pour le salut.*

## RÉFLEXIONS.

*Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente : car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal ; aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise.* Le démon est toujours à craindre dans les tentations qu'il nous livre ; mais nous ne devons guère moins nous craindre que le démon. Ses illusions sont séduisantes, ses ruses sont ingénieuses, il ne livre guere de combats qu'il n'ait quelque intelligence : il n'attaque guere de front ; toute son adresse consiste à surprendre ; il a des souterrains, et se presente toujours en ami. Mais quelque puissant, quelque habile, quelque rusé que soit ce redoutable ennemi, il ne tire, ce semble, sa principale force, que de notre foiblesse et de notre bêtise. Nous contribuons d'ordinaire plus que lui à notre défaite. Il nous flatte par ses enchantemens, il nous éblouit par ses promesses, et nous en sommes toujours la dupe, malgré la triste expérience que nous avons de sa malignité. Il nous tend des pieges, nous les prévoyons, et nous ne laissons pas que de nous jeter nous-mêmes dans ses filets. Notre grand tentateur, c'est notre propre convoitise, ce sont nos sens, c'est notre propre cœur. Les sens nous présentent les objets, et c'est du cœur que naissent les désirs. Au défaut de la séduction des sens, notre esprit ne fournit que trop de fantômes tentans que le cœur adopte ; les passions sont toujours prêtes et disposées à la révolte. A la vérité la grace est d'un grand secours dans la tentation ; mais il ne faut pas que nous soyons d'intelligence avec le tentateur, et beaucoup moins que nous nous exposions à la tentation. L'ennemi, il est vrai, semblable à un lion rugissant, tourne de tous côtés, cherchant qui dévorer ; mais il ne mord

que ceux qui s'en approchent. Que les sens soient gardés de près, que le cœur ne soit point répandu, que les passions soient resserrées, que la vigilance observe continuellement l'ennemi ; que la priere demande du secours, que la fuite des occasions nous mette hors des traits, que la mortification nous serve comme de bouclier, que les Sacremens nous servent d'armes défensives (*a*) ; Dieu qui est fidelle ne souffrira pas que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ; mais jusque dans la tentation, il nous fournira des moyens en abondance pour pouvoir la soutenir (*b*). Heureux l'homme qui est toujours dans la crainte, dit le Sage. Quelle témérité ! quelle folie ! de marcher dans un pays ennemi par un chemin difficile et scabreux, et dans un temps sombre, sans crainte et sans circonspection ! On ne demande pas une scrupuleuse frayeur qui augmente le danger par son trouble ; il faut du calme et du sang froid dans les périls. On demande une crainte sage et chrétienne, qui sans troubler l'ame, la rend attentive, l'éloigne des pieges que ses ennemis lui tendent, et l'oblige d'être toujours en garde contre la tentation.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Évangile selon saint Luc.* Chap. 14.

*In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam : non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat*

En ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne

(a) 1. *Cor.* 10. (b) *Prov.* 18.

*crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum; ne postea quàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes: Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium Regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad se! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.*

me suis pas, ne peut être mon Disciple. Car, qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant: Voilà un homme qui a commencé à bâtir, et qui n'a pu achever: ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant, s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille? Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

## MÉDITATION.

*Ce qu'on pense à l'heure de la mort, des moyens qu'on a eus durant la vie de faire son salut.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'on seroit moins inconsolable de n'avoir pas fait son salut, si l'on n'avoit pas pu le faire. Mais quand on pense, et sur-tout à l'heure de la mort, c'est-à-dire, dans ce profond silence de toutes choses, lorsque les sens éteints ne

dissipent plus l'ame par cent objets distrayans; lorsque les passions mourantes avec nous, ne causent plus de tumulte; lorsque les biens créés ont disparu, et par leur absence ont étouffé pour toujours toutes nos espérances; lorsque les plaisirs sont évanouis en laissant l'ame en proie aux plus cuisans regrets; lorsque la raison débarrassée de tous les faux préjugés, est rentrée dans tous ses droits; lorsque la Religion et la Foi ne sont plus affoiblies par la révolte de l'esprit et du cœur, et se développent toutes à l'ame; quand on pense alors qu'on a eu abondamment durant toute la vie tous les moyens de se faire Saint, et qu'il ne nous a pas plu de nous en servir; quand on pense que le temps expire, et qu'on va entrer dans cette épouvantable éternité; quelle frayeur, bon Dieu! quel regret! quel désespoir de n'avoir pas employé tout le temps qu'on avoit, à la seule importante affaire qu'on eût à faire dans ce monde! A la mort on pense à loisir, on raisonne sans sophisme, on réfléchit; mais, pensée affligeante! raisonnemens cruels! réflexions désespérantes au souvenir de tous ces secours salutaires qu'on a méprisés, à la vue de tous ces moyens efficaces dont on n'a pas voulu se servir! Quelle grace d'être nés de parens Chrétiens, d'avoir été nourris dans le sein de la véritable Eglise, d'avoir eu si à portée le Sacrement de la Pénitence et celui de l'adorable Eucharistie, source de salut et de toutes sortes de bénédictions! Durant la vie, on ne regarde que fort légérement ces bienfaits communs; bienfait de la création, Mystere de la Rédemption, facilité de la sanctification, tout cela touche peu parce qu'on n'y pense que fort superficiellement. A la mort on en connoît le prix et le mérité; et que pense-t-on alors de la négligence qu'on a eue, et du mépris qu'on en a fait? Eh, Seigneur! après toutes ces réflexions, attendrai-je à l'heure de la mort pour connoître le mérite

de tous ces moyens, et le prix de toutes ces graces !

## SECOND POINT.

Considérez que ce ne sont pas les seuls moyens généraux et communs qu'on a eus, et dont on ne s'est pas servi, qui piquent la conscience à l'heure de la mort. Les moyens particuliers font encore plus d'impression, quand on pense à tous ces moyens, à tous ces secours, à toutes ces graces personnelles que Dieu nous avoit données par un effet de sa miséricorde, pour nous faire Saints : éducation avantageuse, naturel heureux, exemples édifians, instructions salutaires, sentimens chrétiens, vocation pour un état où tout contribuoit au salut ; inspirations fortes, lectures de piété touchantes ; il n'étoit pas même jusqu'aux divers accidens de la vie ; revers de fortune, infidélité dans les amis, adversités, maladies ; tout avoit été ordonné par la divine Providence, pour nous faire Saints ; la grace se servoit de tous ces secrets artifices pour notre salut. Quelle impudence, quelle malignité, quelle bêtise, d'avoir rendu par sa propre malice, tous ces moyens inutiles ! On y a pensé, on a eu quelques bons momens, on a fait d'admirables propos, il y a eu même quelques intervalles de dévotion ; on a fait des résolutions excellentes ; et quel fruit de tout cela ! Concevez quel regret, quel dépit contre soi-même d'avoir été si lâche, si inconstant, si infidelle ! Bon Dieu ! quel effet terrible font ces réflexions dans un moribond qui n'a profité d'aucun de ces secours ! A cette derniere heure on pensera aux lectures de piété qu'on a faites, et à celle-ci en particulier. J'avois tous les jours dans la vie du Saint, que j'ai lue, une instruction bien intéressante, et un exemple bien propre à me toucher. Pas un de ces Saints et de ces Saintes dont je lisois la vie, qui ne me re-

proche ma lâcheté, ma tiédeur, mes péchés, mon indolence ; pas un qui ne fût pour moi un puissant motif de me convertir et de l'imiter. Nulle des réflexions qui ne m'intéressât, nulle méditation qui ne fût très-propre à me faire changer de conduite ; et quel fruit n'aurois-je pas tiré des pratiques de piété : nulle qui ne fût à ma portée. Je n'ai pas été d'humeur, et il ne m'a pas plu de profiter de tant de moyens. Je meurs, et je meurs dans une effrayante incertitude de mon salut, dans un funeste pressentiment d'une damnation éternelle.

Eh, mon Dieu et mon Sauveur, ayez pitié de mon ame ! ne viens-je point de voir ici mon portrait ? ne serai-je point ce malheureux moribond ? cette méditation que je fais, ne sera-t-elle point une piece de mon procès ? ne mettra-t-elle point le sceau à ma réprobation ? Hélas ! elle sera tout cela, elle produira tout cela, si je ne me convertis, sur l'heure. Je suis résolu de le faire ; faites ce miracle, Seigneur ; je vous le demande par l'intercession de votre divine Mere, ne permettez pas que je sois damné.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Propter nomem tuum, Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim.* Psal. 24.

Il est de votre gloire, ô mon Dieu, que je ne me rende pas inutiles tant de moyens de salut ; car d'aussi grands péchés que les miens, sont propres à faire éclater votre bonté et votre miséricorde.

*Usquequò Domine clamabo, et non exaudies ? vociferabor ad te vim patiens, et non salvabis ?* Habac. 1.

Seigneur, jusqu'à quand pousserai-je mes cris vers vous, sans que vous m'écoutiez ? jusqu'à quand éléverai-je ma voix jusqu'à vous, dans les

plus justes frayeurs où je suis, sans que vous me sauviez ?

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUAND on n'a pas contribué aux malheurs qui arrivent, on trouve de quoi se consoler du moins dans sa Religion, on prend patience; mais quand les plus grands malheurs n'arrivent que par notre pure faute, quand on n'a pas voulu se servir des moyens sûrs et aisés qu'on avoit pour les éviter; quand on n'a pas voulu suivre les avis salutaires qu'on nous donnoit, quand on s'est exposé volontairement au danger, est-on digne de compassion quand on se perd. Vous ne ferez jamais de réflexions plus importantes, ni qui vous intéressent davantage que celles-ci; mettez-les en œuvre. Nul damné qui ne se soit damné par sa faute. N'oubliez jamais cette vérité. Vous servez-vous des secours et des moyens que vous avez de vous faire Saint ? Remplissez-vous les devoirs de Chrétien, de Religieux, de serviteur fidelle ? Quel fruit tirez-vous de vos prieres, de l'usage des Sacremens, de vos exercices de piété, du Sacrifice de la Messe ? Quel fruit des lectures spirituelles que vous faites, des avis qu'on vous donne, des secretes inspirations que vous avez, et de tant de bons exemples ?

2.° Cette Année Chrétienne, ces Exercices de Piété pour tous les jours, sont un moyen particulier que Dieu vous donne pour mener une vie véritablement chrétienne. Quel regret, quel dépit à l'heure de la mort, si la lecture de la vie du Saint de chaque jour, des Réflexions de l'Epître de la Messe; si la Méditation, si ces Oraisons jaculatoires, enfin si ces Pratiques de piété, si propres à faire mener une vie innocente, une vie sainte; si tout cela vous étoit inutile, si vous vous contentiez de le lire, sans le mettre en

usage ! Quel regret désespérant à la mort, de penser qu'on avoit ici un secours et un moyen si propre à nous faire Saints, et qu'on n'a pas voulu s'en servir ! Si ce livre eût enseigné l'art de se faire riche, auroit-on négligé de s'en servir ? Il nous apprend l'art de nous faire Saints, et on se le rend inutile ! nul de ceux qui lisent ceci, qui ne s'en souvienne à cette derniere heure. Prévenez le regret mortel que vous aurez alors, si vous n'en avez pas profité.

## *VING-SEPTIEME JOUR.*

### SAINT MAXIME, EVÊQUE DE RIEZ EN PROVENCE.

SAINT MAXIME vint au monde vers le commencement du regne du grand Théodose, il fut élevé chrétiennement. Son éducation fut si heureuse, qu'il croissoit continuellement en toutes sortes de vertus, et qu'il se rendit maître de ses passions dans un âge où il est bien difficile de ne pas les suivre. Il conserva inviolablement l'innocence de ses mœurs ; on voyoit reluire dans sa conduite la douceur, la modestie, la retenue; il avoit un cœur plein de compassion, qui s'attendrissoit sur les miseres du prochain; il faisoit couler abondamment dans le sein du pauvre de quoi réparer son indigence. Il n'avoit que du mépris pour les honneurs du siecle, les plaisirs de la vie, les biens de la terre. S'il faisoit usage de ses richesses, c'étoit pour se procurer les richesses de l'éternité. Il aimoit l'étude, et il étoit d'un caractere d'esprit à y réussir ; mais, et son ardeur pour l'étude, et les beaux talens de son esprit, il fit tout servir au salut de son ame, l'engraissant, si j'ose ainsi parler, du suc des vérités éternelles qu'il puisoit dans

dans la méditation des Ecritures. Il demeura plusieurs années dans le monde, sans être du monde; il vivoit comme exilé, par son recueillement et sa retraite au milieu de son propre pays : mais enfin l'amour de Dieu lui fit prendre l'essor, et il le prit si haut, qu'il quitta tout pour aller se renfermer dans le Monastere de Lerins, petite Isle des côtes de Provence. Il ne pouvoit mieux rencontrer; là se trouvoit une société de Saints, et une élite de personnes qui rendirent célebre le nouveau Monastere, et qui firent connoître bien loin le nouvel Institut par l'éclat de leurs vertus. Maxime trouva dans ce désert de quoi favoriser son penchant pour les vertus austeres et anéantissantes, pour le recueillement, pour l'oraison. Et comme il se livroit à l'esprit de Dieu, et qu'il suivoit fidellement les mouvemens de la grace, on ne tarda pas à admirer son humilité, son amour pour la pauvreté évangélique, son dénuement de toutes choses, son attention à Dieu, son application à la priere, sa mortification en tout. De toutes ces vertus il se fit comme autant de degrés pour s'élever à une si haute sainteté, à une perfection si sublime, que tous les Freres dont il s'estimoit le dernier, le regardoient déjà comme leur maître. Ils ne tarderent pas à se déclarer; car, comme saint Honorat fut tiré de la solitude de Lerins, pour remplir le Siege Episcopal de l'Eglise d'Arles, tous les suffrages se réunirent sur Maxime, pour être mis en sa place en qualité d'Abbé. Maxime devenu le Chef de la Communauté, imita la conduite de Dieu dans le gouvernement du monde, il joignit la douceur à la sévérité. Il gouvernoit avec une sagesse et une douceur qui tempéroit l'austérité de la discipline qu'il faisoit observer; ses entretiens de piété ne se terminoient pas aux seuls Religieux du Monastere, l'étendue de sa charité faisoit tomber sur ceux de dehors la rosée de l'instruction salutaire;

il fit beaucoup de conversions. La grace des miracles reluisoit dans sa personne; on venoit en foule voir l'homme de Dieu, que Dieu avoit rendu dépositaire de sa puissance. Il se trouva tellement accablé de ce concours de monde, le silence de sa retraite lui paroissoit si fort interrompu par-là, que cherchant d'ailleurs à se décharger du poids de la supériorité que l'unanimité des suffrages avoit mis sur ses épaules, il disparut du milieu d'eux, et alla se cacher dans le fond de la forêt de l'Isle. Trois jours et trois nuits se passerent sans qu'on pût le découvrir. Il fut découvert et ramené au Monastere. Il n'y demeura pas longtemps; car Dieu fit voir qu'il avoit un dessein sur lui qui devoit bientôt se développer. L'Eglise de Riez en Provence vint à perdre son Evêque, et parce qu'elle avoit besoin d'un bon Pasteur, elle fixa son choix sur le saint Abbé de Lerins. Elle envoya des députés au Monastere pour le demander, aussi-bien qu'aux Evêques de la Province. Maxime qui redoutoit l'Episcopat, n'eut pas plutôt appris le dessein qu'on avoit de le faire Evêque, qu'il prit celui de se sauver : il monta promptement sur une chaloupe, et fuyant les côtes des Gaules, parce qu'il y étoit connu partout, il passa sur les côtes d'Italie, où il prétendoit demeurer caché; mais il fut trahi, soit par ceux qui avoient le secret de sa retraite, soit par l'éclat de sa propre réputation; on le poursuivit, on l'atteignit, et il fut conduit malgré toute sa résistance à Riez, où il fut reçu avec un applaudissement général, et sacré par les Evêques de la Province, après qu'ils eurent employé tous leurs raisonnemens et toute leur autorité pour le résoudre à se soumettre. L'Episcopat ne fit que mettre plus en vue les vertus de notre Saint; l'éminence de la dignité rendoit plus visible l'éminence des vertus. Mêmes vertus dans l'Evêque de Riez et dans l'Abbé de Lerins; mais elles

avoient dans l'Evêque plus d'éclat, et elles devenoient par-là utiles à plus de personnes. Il se montra le pere de son peuple par les soins et les tendresses paternelles qu'il avoit pour lui. Nous avons dit qu'il avoit reçu de Dieu le don des miracles ; il s'en servoit pour parvenir à la guérison des ames par celle des corps ; on assure même qu'il rendit la vie à plus d'un mort : mais voyant qu'il ne pouvoit faire des miracles sans recevoir les applaudissemens qui accompagnent les actions extraordinaires, il se retira quelque temps pour désaccoutumer le peuple de l'habitude qu'il avoit de demander des miracles. Le besoin de son peuple le fit revenir. Il se trouva à divers Conciles tenus dans sa Province ou dans les Provinces voisines pour maintenir la pureté de la foi et la régularité des mœurs. Il fut l'un des Prélats des Gaules qui approuverent et reçurent la célebre Lettre du Pape saint Léon à Flavien de Constantinople, contre les nouvelles hérésies, sur-tout contre celle d'Eutychés que l'on devoit condamner dans le Concile de Chalcedoine. Il eut part à la Lettre synodique qu'ils lui en écrivirent pour le remercier et le féliciter d'y avoir si heureusement renfermé le fond et le capital de la doctrine orthodoxe qu'il falloit tenir. Saint Maxime mourut saintement vers l'an 460, le 27 de Novembre ; son corps fut enterré dans l'Eglise de Saint-Pierre qu'il avoit bâtie. Ses funérailles furent célébrées par un concours prodigieux de personnes venues de toutes parts pour glorifier Dieu dans son serviteur, et pour lui demander des graces par l'intercession de l'Evêque Thaumaturge ; car la grace des guérisons vivoit, pour ainsi dire, dans le mort. O mon Dieu, que vous êtes magnifique dans vos récompenses ! vous ne vous contentez pas de dévoiler à vos Saints toutes les grandeurs de votre Etre, de les rendre dans le Ciel heureux de votre propre bonheur, vous

voulez encore rendre leur nom célebre sur la terre ; comme ils se sont humiliés pendant leur vie, vous voulez accomplir l'oracle que votre sagesse a prononcé, en les rendant glorieux après leur mort. Vous renfermez dans la cendre de leur tombeau un principe de guérison miraculeuse. On les invoque, et l'on est guéri. Quoi de plus honorable pour eux ! mais quoi de plus glorieux à vous, ô mon Dieu, que de prêter, pour ainsi dire, à ceux que la sainteté rend vos favoris, que de leur prêter, pour opérer des prodiges, votre toute-puissance !

*La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit:*

*DA, quæsumus omnipotens Deus, ut Beati Maximi Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum, etc.*

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant, que la vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife saint Maxime, fasse croître en nous l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Romains.* Chap. 8.

*SCIMUS autem quoniam diligentibus Deum, omnia cooperantur in bonum, iis, qui secundùm propositum vocati sunt Sancti. Nam quos præscrivit, et præ-*

NOUS savons au reste, mes Freres, que toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui selon le dessein qu'il a formé, sont appelés

*destinavit conformes fieri imaginis Filii sui, ut sit ipse primogenitus in multis fratribus. Quos autem prædestinavit, hos et vocavit; et quos vocavit, hos et justificavit: quos autem justificavit, illos et glorificavit.*

pour être Saints. Car ceux qu'il a vus par sa prescience, il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit lui-même le premier né entre plusieurs freres. Or, ceux qu'il a destinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés, et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés.

*Toute cette Épître de S. Paul aux Romains se trouve naturellement partagée en deux parties. La premiere qui comprend les onze premiers Chapitres, traite du Dogme. Les cinq derniers Chapitres qui composent la seconde partie, contiennent différens préceptes de Morale.*

## RÉFLEXIONS.

*Toutes choses concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu.* Saint Paul ne dit point qu'il n'arrive jamais de mal à ceux qui aiment Dieu; il savoit trop bien à combien de maux ils sont exposés pendant cette vie; il dit seulement que leur amour pour Dieu fait tout servir à leur avantage. L'adversité les humilie, sans les abattre; elles les détachent des créatures pour les rapprocher de Dieu. Les honneurs et les louanges les font souvenir de ce qu'ils doivent être; les mépris et les humiliations, de ce qu'ils sont en effet. Leurs fautes même ne servent qu'à ranimer leur ferveur et leur vigilance. La cupidité est semblable à ces insectes qui changent en venin le suc des plus belles fleurs; et l'amour de Jesus-Christ, à l'abeille qui convertit tout en miel. Nous sommes tous appelés à être Saints, et nous sommes Saints dès que nous aimons Dieu sans ménagement et sans réserve. L'amour divin est en même temps le

principe et la consommation de la sainteté. Nous sommes tous appelés à être Saints, tout comme ceux qui étoient appelés au festin du Pere de famille; tous étoient appelés, et ils refuserent tous sur divers prétextes de s'y trouver. Ceux que Dieu a prévu devoir acquérir par le bon usage de sa grace, la sainteté à laquelle ils sont appelés, il les a prédestinés pour être semblables à son Fils, par la participation à ses souffrances sur la terre, et à sa gloire dans le Ciel. Peuvent-ils se plaindre qu'il traite des enfans adoptifs comme il a traité son Fils unique? S'il avoit fallu posséder les honneurs et les richesses, pour être conformes à Jesus-Christ, et pour porter la marque des Elus, c'est pour lors que nos plaintes auroient pu paroître justes. Mais il ne faut que souffrir; et quel est l'homme, depuis le Prince jusqu'au Berger, qui ne puisse le faire, qui ne soit capable de souffrir? Rien n'est plus commun, rien n'est plus ordinaire à l'homme. Nous commençons presqu'aussi-tôt à souffrir qu'à vivre. La vie est un tas de souffrances; nulle condition, nul état qui en soit exempt. Il ne s'agit que d'en connoître le mérite et le prix, et d'en vouloir faire un bon usage. Dieu appelle les hommes par sa grace; il justifie par sa miséricorde ceux qui répondent à sa vocation. Enfin il glorifie ceux qu'il a justifiés, et qui persévérent dans la justice. Voici tout ce que nous devons savoir sur le mystere de la prédestination; nous sommes appelés au salut, et nous ne pouvons périr que par notre faute, en manquant de répondre fidellement à la grace de cette vocation. Nul prédestiné qui ne doive son bonheur à la grace de Jesus-Christ, à sa miséricorde et à ses mérites. Nul réprouvé qui ne sente, qui n'avoue durant toute l'éternité, qu'il a été lui-même l'artisan de son malheur et de sa réprobation.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon S. Matthieu.* Chap. 25.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo ; alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem, et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque : similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat obtulit alia quinque talenta, dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi : ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui. Accessit autem, et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo*

En ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son Pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre, à chacun suivant son habileté, et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens, s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres ; pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres ; mais celui qui n'en avoit reçu qu'un s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son maître. Long-temps après le maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens étant venu, en présenta cinq autres, et dit, Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens vint ensuite, et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son

*lucratus sum. Ait illi Dominus ejus. Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam ; intra in gaudium Domini tui.*

maître lui dit : Cela va bien ; bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner ; entrez dans la joie de votre Seigneur.

## MÉDITATION.

*Qu'il n'est point de damné qui ne soit convaincu que sa damnation est son ouvrage.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quel sera le regret et le dépit d'un réprouvé durant toute l'éternité, considérant que sa damnation est son ouvrage. S'il est damné, c'est purement par sa faute ; s'il est damné, c'est parce qu'il l'a bien voulu ; s'il est damné, c'est parce qu'il n'a pas voulu correspondre à la grace. Jesus-Christ avoit fait tous les frais pour son salut ; ce divin Sauveur ne l'avoit pas exclu du bienfait de la Rédemption ; il étoit né, il avoit vécu sur la terre, il avoit souffert, il étoit mort pour lui comme pour les prédestinés ; il lui avoit mérité, il lui avoit même donné toutes les graces suffisantes pour en faire un Saint. Cette vérité est consolante pour tous les Fidelles ; mais elle est bien affligeante pour les réprouvés.

Si Dieu les avoit laissés dans la masse de perdition, s'il n'étoit point mort pour eux, s'il leur avoit refusé les graces absolument nécessaires pour le salut, leur sort ne seroit pas moins funeste, ni leur malheur moins infini, toute leur rage, toute leur haine seroit contre Dieu qui ne les auroit tirés du néant que pour les perdre ; mais quels doivent être leurs sentimens ? quels sont leurs regrets ? quelle rage, quelle haine ne

doivent-ils pas avoir contre eux-mêmes, sachant que ce Dieu étoit un bon Pasteur, qui aimoit toutes ses brebis; que ce Juge étoit un Sauveur qui avoit donné son sang pour eux; que ce Créateur étoit le meilleur de tous les peres, qui ne leur avoit point refusé ce qui leur devoit revenir de son bien, qui ne les avoit point mis sur la terre, sans leur mettre ses biens entre les mains; qu'il n'y en a pas un d'eux qui n'eût reçu quelques talens, avec ordre de le faire valoir, pour mériter par-là le salut, qui ne se donne qu'en titre de salaire et de récompense. On s'est damné pour n'avoir pas voulu écouter la voix de ce bon Pasteur : on est sorti du parc, on n'a plus voulu retourner au bercail; est-ce la faute du Pasteur, si la brebis a été dévorée?

Quel sujet avoit-on de quitter la maison du meilleur de tous les Peres, et de ne vouloir plus vivre sous ses lois? quelle extravagance de s'ennuyer d'une vie unie et réglée! On secoue le joug de la Loi, on se lasse de la dépendance, on veut vivre selon ses désirs; Dieu ne veut pas nous contraindre, ou parce qu'un service forcé ne lui plaît pas, ou parce qu'il respecte, pour ainsi dire, la liberté de l'homme. Ce prodigue est bientôt loin de la maison de son pere, il trouve bientôt dans sa propre liberté son dernier malheur et sa perte; nul damné qui ne soit l'artisan de sa réprobation. Mon Dieu! quel regret éternel, et quel désespoir d'avoir travaillé à sa propre perte, et de se devoir à soi-même sa damnation!

## SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de Saint dans le Ciel, qui ne voie, qui ne soit convaincu qu'il ne doit son salut qu'au sang, qu'aux mérites de Jesus-Christ, qu'à la grace; et quels doivent être ses sentimens d'amour et de reconnoissance

pour ce divin Sauveur ! Dans l'enfer nul réprouvé qui ne voie, qui ne soit convaincu que ce divin Sauveur ne lui a jamais refusé sa grace, mais que c'est lui qui par sa propre malice, n'a pas voulu suivre cette salutaire inspiration, obéir à ce commandement, se priver de ce faux plaisir qui devoit lui causer la mort, marcher par le chemin étroit qui conduisoit les hommes à la vie; et quels doivent être ses sentimens de haine, de désespoir, et de rage contre soi-même !

Ce riche damné comprendra durant toute l'éternité qu'il n'a tenu qu'à lui de racheter ses péchés par ses aumônes; qu'il a eu de grands secours; qu'il n'a manqué ni de moyens ni de graces; qu'il n'a manqué que de bonne volonté.

Cette fille, cette femme damnée n'oubliera jamais dans l'enfer ce que Dieu a fait pour la sauver; principes de piété dès l'enfance, éducation chrétienne, inspirations fortes, déboires, disgraces, maladies, chagrins, tout étoit ménagé pour l'empêcher de se perdre : elle s'est damnée parce qu'elle l'a bien voulu, et voilà de quoi elle sera bien persuadée.

Cette personne dévouée au Seigneur, et liée par les liens les plus sacrés à son service, verra éternellement dans les enfers, si elle a le malheur d'y être précipitée, qu'il lui auroit moins coûté de mener une vie unie, innocente et réguliere dans l'état Ecclésiastique ou régulier, que d'y avoir mené une vie toute séculiere; elle verra que sa damnation est son ouvrage; elle verra qu'il a fallu qu'elle se soit opposée et roidie opiniâtrément aux remords de sa conscience, aux lumieres de sa raison, à toutes les sollicitations de la grace, pour se perdre. O Dieu, quel est le repentir d'un Ecclésiastique, d'un Religieux, d'un Prêtre réprouvé !

Représentez-vous un homme, qui par un excès de folie et de débauche a mis de plein gré le feu

à sa maison ; quels sont les sentimens de ce libertin, lorsque revenu de son ivresse et de ses fougues de débauche, il pense que c'est lui-même qui a brûlé sa maison, et consumé dans cet incendie ses meubles, ses biens, ses magasins, et tout ce qu'il avoit dans ce monde ; quand il pense qu'il n'est réduit à la mendicité, que parce qu'il a voulu tout perdre ; qu'il étoit à son aise, qu'il auroit pu être riche et heureux dans ce monde ; mais qu'il lui a plu par un excès de folie, de se rendre infame et malheureux. Comprenez quel est le regret de cet insensé, quand il pense à sa bêtise ! comprenez quel est le désespoir d'un damné, quand il pense, et il y pense toujours, que c'est par sa pure faute qu'il est damné !

Mon Dieu, qui me donnez le temps de prévoir ces regrets, accordez-moi la grace de prévenir cette perte. Non, mon Dieu, je ne veux pas me perdre, et je suis résolu de tout sacrifier, de tout souffrir et de tout faire pour être sauvé, par les mérites de mon divin Sauveur Jesus-Christ ; faites que je le sois par sa grace.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper.* Psal. 50.

Je reconnois, ô mon Dieu, mes péchés, et je les déteste, et je ne cesserai de me les reprocher.

*Tibi Domine justitia, nobis autem confusio faciei.* Dan. 9.

Vous êtes juste, Seigneur, lors même que vous nous châtiez avec le plus de rigueur ; pour nous, il ne nous reste que la confusion et le regret de ne nous être perdus, que parce que nous avons voulu nous perdre.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° ETRE malheureux par une fatalité inévitable, c'est un sort bien triste; mais on ne peut pas du moins se reprocher son malheur, et toute son indignation se répand sur la cause de son désastre : mais être souverainement malheureux, éternellement malheureux, parce qu'on a bien voulu l'être : être souverainement malheureux par sa propre malice, ayant pu être éternellement et souverainement heureux, comprenez la rigueur de ce supplice. Si du moins on pouvoit dans l'enfer distraire son esprit de cette pensée, ou se persuader qu'on n'a pas eu la grace de faire son salut, que Jesus-Christ n'étoit pas mort pour nous, qu'on ne pouvoit pas faire autrement; mais en enfer on n'est plus hérétique; on est persuadé, convaincu, on voit, on connoît sensiblement que la réprobation est notre ouvrage. On sait qu'on pouvoit ne pas résister à la grace, on avoue qu'on a eu la grace avec laquelle on pouvoit être sauvé; mais on ne l'a pas voulu, l'attrait du plaisir a débauché la volonté; la passion a été supérieure, parce que le cœur a été d'intelligence avec la passion. Ah! que si l'on pensoit souvent à cette vérité, on vivroit bien d'une autre maniere! Pensez-y sans cesse : et lorsque la tentation est violente, lorsque la passion est plus vive, demandez-vous à vous-même : Veux-je être damné? je puis me satisfaire; mais le fruit de ma satisfaction criminelle sera l'enfer, le malheur éternel. Je me détermine librement à pécher : j'accepte donc librement d'être damné. Rien de plus juste que ce raisonnement, que cette conséquence.

2.° Regardez tout péché mortel comme un droit spécial que vous acquérez à votre réprobation, comme un titre qui vous assure l'éternité malheureuse. Que de pieuses industries n'ont pas eu

les Saints pour se rendre sensible cette vérité ! les uns écrivoient durant les plus fortes tentations, ces paroles : Si je consens à être éternellement damné. D'autres approchant de fort près la main ou les doigts de la flamme, se demandoient comment ils pourroient passer toute l'éternité au milieu des brasiers de l'enfer. Plusieurs enfin se rendoient familieres, cette pensée et cette vérité si importante : Mon salut sera l'ouvrage de Jesus-Christ, mais ma damnation sera le mien, si je suis assez malheureux pour me perdre.

## *VINGT-HUITIEME JOUR.*

### SAINT ÉTIENNE, DIT LE JEUNE, SOLITAIRE ET MARTYR.

SAINT ETIENNE naquit à Constantinople sous l'empire d'Anastase II, dit Artême. Ses parens étoient riches, mais ils n'avoient pas encore assez de bien pour exercer leur libéralité ; leur cœur étoit plus grand que leurs facultés. Quand le jeune Etienne fut capable d'instruction, il s'appliqua à l'étude avec beaucoup de soin, il prenoit sur-tout plaisir à la lecture de l'Ecriture sainte, qu'il apprit si parfaitement par cœur, que sa mémoire lui servoit de livre. De tous les ouvrages des Peres, ceux qu'il goûtoit le plus étoient les ouvrages de saint Jean Chrysostôme ; mais il avançoit encore plus dans la vertu que dans la science : il entendoit la parole de Dieu avec ce goût que produit en nous l'intelligence des vérités éternelles. Il méprisoit toutes les grandeurs de ce monde périsable, il ne pensoit qu'à se rendre digne des biens éternels, qui sont le fruit de l'innocence de la vie. Pendant qu'Etienne se formoit ainsi aux sciences et à la vertu, l'Empereur Léon sur-

nommé Isaurique, concevoit le dessein de déclarer une guerre impie aux images de Jesus-Christ et des Saints. Il commença la persécution par la déposition violente du Patriarche saint Germain. Plusieurs Catholiques sortirent de la ville, et se retirerent en diverses Provinces, pour se mettre à couvert de l'orage. Cet orage n'empêcha pas les parens d'Etienne de le conduire au Mont-Auxence, pour le consacrer au Seigneur. Saint Auxence l'avoit habité le premier, c'est de lui qu'il a pris le nom d'Auxence. Le bienheureux Jean, cinquieme Abbé du lieu depuis le Fondateur saint Auxence, le voyant et l'entendant parler, reconnut les desseins de Dieu sur le jeune Etienne: il le reçut au nombre de ses disciples, lui coupa les cheveux, et lui donna l'habit monastique, lorsqu'il n'avoit pas encore seize ans accomplis. Etienne embrassa le nouveau genre de vie avec une ardeur incroyable; il se distinguoit tellement dans la pratique des vertus, qu'après la mort du Supérieur, tous obligerent Etienne à prendre sa place, quoiqu'il n'eût alors guere plus de trente ans. Le Monastere de Saint-Auxence qu'il avoit à gouverner, n'étoit qu'un certain nombre de petites cellules éparses ça et là sur la montagne. Il se renferma dans une grotte étroite qui étoit sur le haut de la montagne, et qui dominoit sur toutes les cellules. De cette élévation il veilloit sur tous les autres Solitaires. De là, comme d'un lieu qui l'approchoit plus du Ciel, son ame prenoit plus aisément l'essor pour s'élever jusqu'à Dieu sur les ailes de la contemplation; il joignit le travail à la priere, tantôt en faisant des filets, et tantôt en copiant des livres, car il avoit la main excellente pour écrire. Mais l'amour d'une plus grande retraite joint au désir de pratiquer de plus grandes austérités, le fit décharger de sa Supériorité sur Marin. Il alla se renfermer dans une cellule beaucoup plus petite encore que n'étoit sa

grotte, n'ayant que deux coudées de long sur une demie de large, avec si peu de hauteur qu'il n'y pouvoit demeurer que courbé : elle étoit à moitié découverte, exposée aux rayons du soleil le plus piquant pendant l'Eté, et en Hiver aux frimats et à la gelée ; il n'étoit vêtu que d'une simple peau de mouton et ceint d'une chaîne de fer. Ces austérités étonnantes étoient comme l'apprentissage du martyre qui lui étoit destiné. Ses Disciples qui ne savoient rien de sa retraite, furent surpris de ne le pas trouver dans sa grotte ordinaire : ils le chercherent de tous côtés ; et l'ayant découvert dans sa nouvelle demeure, il lui dirent la larme à l'œil : Eh quoi ! notre pere, voulez-vous vous faire mourir par cette austérité ? voulez-vous nous rendre orphelins par une mort précipitée ? Ne savez-vous pas, mes chers enfans, leur répondit l'homme de Dieu, que la voie du Ciel est étroite. A cela ils n'oserent rien répliquer, mais ils le prierent de couvrir au moins sa nouvelle cellule. Cela n'est pas nécessaire, leur dit-il, le Ciel me sert de couverture. Cependant la persécution s'alluma contre ceux qui soutenoient le culte des saintes Images. L'Empereur Constantin surnommé Copronyme, Prince décrié par ses débauches et sa cruauté, en vouloit sur-tout aux Moines, parce qu'il les croyoit les plus opposés à ses volontés : il en attaqua particulierement deux, dont l'un fut saint André Calybite, et l'autre fut saint Etienne dont nous parlons. Il envoya d'abord, pour l'attirer à son parti, un Sénateur nommé Calixte ; mais il ne put rien obtenir. L'Empereur irrité renvoya le Sénateur avec des soldats pour l'arracher de sa cellule, et le tenir prisonnier dans le Monastere qui étoit au bas de la montagne. L'ordre fut exécuté avec inhumanité. Mais la constance du Saint étoit toujours plus invincible. On lui supposa des crimes, mais sa patience triomphoit de tout. L'Empereur envoya des

Evêques pour disputer contre lui ; mais il les confondit par la solidité de ses raisons. Puis levant les yeux et les mains au Ciel, et poussant un profond soupir, il dit à haute voix : Quiconque n'honore pas l'image de Notre-Seigneur Jesus-Christ selon son Humanité, qu'il soit anatheme, et mis au nombre de ceux qui crierent autrefois : Faites mourir cet homme, crucifiez-le, crucifiez-le. La généreuse liberté de l'homme de Dieu étonna les Prélats : ils s'en retournerent confus ; et comme l'Empereur leur demandoit l'issue de la conférence, Calixte qui y avoit été présent, lui répondit : Nous avons été vaincus, Seigneur, nous avons été vaincus. La doctrine de cet homme est profonde, il est puissant dans sa dispute, sa vertu est incomparable, son ame intrepide. Non-seulement il méprise les menaces, il ne craint pas même la mort. L'Empereur l'exila dans le Proconese, qui est une Isle de l'Hellespont ; mais Dieu le fit briller dans son exil par l'éclat des miracles. Il fut rappelé, mais renfermé dans une obscure prison. Quelques jours après, l'Empereur le fit venir au lieu qu'on appelle le Phare, où il le traita avec la derniere indignité. Le Saint ne perdant rien de sa douceur ordinaire, lui prouva la sainteté du culte des Images par des raisons si solides qu'il n'y avoit rien à répliquer ; et pour le confondre d'une maniere bien sensible, il tira une piece d'or sur laquelle l'image du Prince étoit gravée, et lui dit comme Jesus-Christ dit autrefois aux Juifs : De qui est cette inscription ? Copronyme étonné de cette demande, lui répondit fiérement : De qui seroit-elle que de l'Empereur ? Et si quelqu'un, reprit Etienne, la jetoit par terre avec mépris, s'il la fouloit aux pieds, lui feroit-on souffrir quelque châtiment ? Sans doute, répliquerent ceux qui étoient présens. Alors le saint homme soupira, et le cœur percé de douleur, il dit : O aveuglement déplorable !

vous dites qu'il faudroit punir celui qui auroit foulé aux pieds l'image de l'Empereur, qui n'est qu'un homme mortel; et quel châtiment ne méritent donc pas ceux qui ont foulé aux pieds et jeté dans le feu les images du Fils de Dieu et de sa très-sainte Mere ? Achevant ces mots, il jeta par terre la piece d'or et la foula. On vouloit se jeter sur lui pour l'aller précipiter dans la mer; mais l'Empereur dissimulant son ressentiment le fit seulement conduire dans la maison du Prétoire, pour le punir de l'injure faite à son image empreinte sur la médaille d'or. Ainsi voyoit-on un Empereur mortel qui avoit osé fouler aux pieds, qui avoit osé jeter dans le feu l'image de Jesus-Christ, le Roi des Rois mêmes, se déclarer le juge, se faire le vengeur de l'injure qu'il prétendoit avoir été faite à son image. Dès que le Saint vit la prison, il connut par un mouvement de l'Esprit de Dieu qu'il y finiroit ses jours : il y trouva trois cent quarante-deux Solitaires d'une éminente vertu qui y avoient été amenés de divers endroits. Cette troupe vénérable vint à lui comme à un maître consommé dans les pratiques de la vie réguliere, afin de recevoir de sa bouche des avis salutaires. Etienne les instruisit, et changea par ses instructions le Prétoire en Monastere. Après qu'il eut demeuré plusieurs mois en prison, on courut au Prétoire pour le mettre à mort ! Le Saint qui tenoit son ame entre ses mains, vint au bruit qu'il entendit : on se saisit de lui, on le jeta contre terre, on lui ôta ses fers; on attacha des courroies à l'un de ses pieds, et on le traîna de la maniere la plus cruelle et la plus indigne, par les rues de Constantinople. Comme on le faisoit passer devant l'Eglise de Saint-Théodore Martyr, il s'appuya des deux mains sur le pavé, pour pouvoir rendre de la tête un dernier témoignage de vénération au Saint. L'un de ses bourreaux nommé Philo-

mathe, s'en étant apperçu, s'écria en fureur : Voyez-vous ce scélérat, qui voudroit mourir comme un Martyr ! Il arracha ensuite une piece de bois de ces pompes dont on se sert pour remédier aux incendies, et en déchargea un si grand coup sur la tête du Saint, qu'en effet il en fit un Martyr. On croit que sa mort arriva le 28 Novembre l'an 766, lorsqu'il étoit âgé de 53 ans.

*La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Martyr non Pontife.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus : ut qui Beati Stephani Martyris tui natalitia colimus, intercessione ejus, in tui nominis, amore roboremur. Per Dominum, etc.*

FAITES, ô Dieu Tout-Puissant, que nous soyons fortifiés dans l'amour de votre saint nom, par l'intercession de votre bienheureux Martyr Etienne, dont nous honorons l'heureuse naissance dans le Ciel. Par Notre-Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens.* Chap. 6.

*FRATRES : Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis, in plagis, in carceribus, in seditionibus : in laboribus, in vigiliis, in jejuniis, in castitate, in scientia, in longani-*

MES Freres : Montrons-nous en toutes choses tels que doivent être des Ministres de Dieu, par beaucoup de patience dans les tribulations, dans les miseres, dans les déplaisirs extrêmes, sous les coups, dans les prisons, au milieu des séditions : parmi les travaux, par les

*mitate, in suavitate, in Spiritu sancto, in charitate non ficta, in verbo veritatis, in virtute Dei, per arma justitiæ à dextris, et à sinistris; per gloriam, et ignobilitatem; per infamiam, et bonam famam: ut seductores, et veraces; sicut qui ignoti, et cogniti: quasi morientes, et ecce vivimus: ut castigati, et non mortificati: quasi tristes, semper autem gaudentes: sicut egentes, multos autem locupletantes; tanquam nihil habentes, et omnia possidentes.*

veilles, par les jeûnes, par la chasteté, par la science, par la constance à supporter tout, par la douceur, par la vertu du Saint-Esprit, par une charité sincere, par la parole de la vérité, par la puissance qui vient de Dieu, par les armes de la justice à droite et à gauche : soit que nous soyons dans l'honneur, ou dans l'abjection : soit que nous soyons diffamés, ou que nous ayons une bonne réputation ; comme si nous étions des séducteurs, tout véritables que nous sommes en nos paroles : comme si nous étions des inconnus, tout connus que nous sommes : comme près de mourir, et ne laissant pas de vivre ; comme des gens qu'on châtie, mais qu'on ne tue pas : comme étant tristes, et ayant toujours de la joie : comme étant pauvres, et enrichissant plusieurs personnes : comme n'ayant rien, et possédant tout.

*Saint Paul, dans ce chapitre sixieme, témoigne combien il lui en a coûté pour soutenir la qualité de digne serviteur de Dieu, et d'Apôtre ; un des motifs qu'il a de parler ainsi aux Corinthiens, c'est pour les désabuser de certains faux Apôtres dont ils étoient infatués.*

## RÉFLEXIONS.

*Soit que nous soyons dans l'honneur, ou dans l'abjection.* Le vrai zele et la charité parfaite sont indépendans de la condition et de l'état aussi bien que de la faveur et de la disgrace. L'honneur que Dieu veut qu'on lui procure, n'est proprement attaché ni à la prospérité, ni à l'adversité, ni à l'abaissement, ni à l'élévation de ceux qui le servent, mais au bon usage de toutes ces choses,

selon qu'il lui plaît à lui-même d'en disposer. Point d'état, point de situation qui ne devienne un théâtre de la vertu des Saints ; et si ce n'est pas toujours le même bien qu'on y fait, ce sont toujours des moyens, et des moyens sûrs de glorifier Dieu, qu'on y trouve. Nulle condition qui ne fournisse des moyens d'être Saints ; aussi trouvons-nous de grands Saints dans toutes les conditions. L'artisan et l'homme de qualité, le laboureur et l'Officier, le bourgeois et le Prince ; chacun trouve dans son état de quoi exercer la patience, de quoi combattre et vaincre ses passions, de quoi pratiquer les plus héroïques vertus, et de quoi souffrir et de quoi mériter ; parce qu'il n'est point d'état où l'on ne puisse, et où l'on ne doive vivre selon les maximes de l'Evangile. Les difficultés du salut ne viennent pas de la condition. La prospérité est autant un obstacle que la misere. Tout consiste à savoir faire un bon usage de tout. *Comme si nous étions des séducteurs.* Ce n'étoit qu'au tribunal de l'ignorance et de l'envie, de la cabale et de la prévention, que les Apôtres étoient traités d'imposteurs. Mais Dieu prenoit leur défense. Les mauvais traitemens que reçoivent les serviteurs de Dieu leur font honneur. Le disciple ne doit pas s'attendre à être mieux traité que le Maître. *Comme près de mourir, et ne laissant pas de vivre.* Telle est la vie des Saints, c'est comme une mort continuelle, ne s'épargnant en rien, et se consumant eux-mêmes par le travail, ou par la pénitence. Il sont toujours prêts à faire à Dieu le sacrifice de leur vie ; mais Dieu differe souvent de l'accepter, soit pour augmenter leur mérite, soit pour les faire plus long-temps servir à sa gloire. Le mondain ne conçoit pas comment on peut se livrer à la rigueur et à l'austérité de la vertu ; mais le courage qui les fait embrasser aux Saints, les soutient, et leurs peines semblent leur donner de nouvelles

forces. Tel est le secret et la vertu de la grace du Rédempteur. Lâches que nous sommes, nous prenons pour une violence mortelle à la chair, ce qui n'est qu'une rigueur nécessaire pour la tenir dans le devoir, et l'assujettir à l'esprit.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Luc.* Chap. 14.

*IN illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus, qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum ; ne, posteaquàm posuerit fundamentum, et non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes : Quia hic homo cæpit ædificare, et non potuit consummare ! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad se ! Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat*

EN ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres, ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et celui qui ne porte pas sa croix, et ne me suit pas, ne peut être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant desseiu de bâtir une tour, ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire, et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens, et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui, en disant : Voilà un homme qui a commencé à bâtir et qui n'a pu achever ! Ou bien, quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser auparavant s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille ! Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné,

*ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis, qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus.*

il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut être mon Disciple.

## MÉDITATION.

*De la voie qui nous conduit à Jesus-Christ.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que personne ne va au Pere que par Jesus-Christ, et que pour aller à Jesus-Christ, il faut se renoncer soi-même ; il faut haïr jusqu'à sa propre personne, il faut porter sa croix, et ne la pas traîner. Cette voie qui mene à Jesus-Christ, paroît étroite ; elle révolte bien des gens ; mais il n'y en a point d'autre. Le Sauveur du monde s'est assez expliqué : il est la voie, tout autre sentier égare ; mais pour entrer dans cette voie il faut se décharger de tout ce qui embarrasse ; le chemin est trop étroit pour y entrer avec des fardeaux, et du bagage. Jesus-Christ nous déclare qu'il faut rompre bien des liens pour marcher après lui : amour trop tendre et trop absolu pour ses parens, affection démesurée pour tout ce qui nous est cher, renoncement à nos propres intérêts, dénuement de nous-mêmes ; rien n'est plus expressément énoncé, rien n'est plus souvent répété dans l'Evangile. L'amour-propre s'est récrié contre un arrêt si décisif : a-t-on eu égard à ses remontrances ! Il y a dix-huit siecles que l'esprit, que le cœur humain d'accord avec les passions, s'efforcent d'en appeler ; mais y a-t-il un tribunal supérieur, ou même égal à celui qui a fait cette loi, et qui a prononcé cet oracle ! Toutes les hérésies ont conspiré contre cette morale de Jesus-

Christ ; celles même qui ont crié le plus contre le relâchement, n'ont eu en vue dans le fond, que de favoriser la cupidité, et de mettre au large l'amour-propre. Quelles plaintes, toutes plus frivoles, n'a pas fait le monde contre cette prétendue sévérité de Jesus-Christ ! que de raisonnemens tous plus faux, tous plus vides, pour éluder l'universalité de la loi, pour imaginer, et faire accroire à certaines gens une dispense ! mais l'oracle est général : Celui qui ne porte pas sa croix tous les jours, ne peut être mon disciple. Les Grands du monde, les gens de qualité, les personnes riches, les femmes mondaines ne sont-ils point compris dans cet arrêt ? Qu'on nous montre donc une autre morale pour eux ; et s'il n'y en a point qui les dispense de cette loi, qui autorise leur vie de plaisir, qui les justifie en vivant d'une maniere si opposée à celle que Jesus-Christ nous a prescrite ? Si les personnes qui menent une vie immortifiée, délicieuse, une vie toute mondaine, étoient sauvées en continuant dans cette voie, on peut dire qu'elles le seroient contre la parole expresse de Jesus-Christ.

## SECOND POINT.

Considérez que quand le Sauveur dit qu'on doit haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses sœurs et ses freres, il ne parle pas de cette haine que cause l'inimitié. Celui qui nous ordonne d'aimer jusqu'à nos plus grands ennemis, n'a garde de nous conseiller de haïr nos proches ; il parle de cet amour de préférence que nous devons avoir pour Dieu, en sorte que n'ayant en vue que de lui plaire, nous soyons prêts à tout sacrifier, parens, amis, notre vie même plutôt que de déplaire à Dieu. Saint Jacques et saint Jean laissent leur pere dans la barque, pour suivre Jesus-Christ ; ce divin (*a*) Sauveur ne

(a) *Marc.* 1.

permet pas même à celui qu'il a appelé, d'aller donner la sépulture à son pere (*a*). C'est selon cette morale de Jesus-Christ, que les Saints ont tout quitté, qu'ils se sont dépouillés de tout pour le suivre; tant de personnes religieuses font encore tous les jours ce sacrifice. Quel malheur pour ceux qui ayant mis la main à la charrue, regardent derriere eux. Ces personnes qui nourrissent cet attachement aux parens jusque dans le cloître; ces personnes religieuses qui ne suivent que l'esprit de la chair et du sang, obéissent-elles à ce précepte? suivent-elles cette morale? Nul disciple de Jesus-Christ sans ce dénuement. Le renoncement à soi-même n'est pas d'une moins indispensable nécessité; mais est-il aujourd'hui d'un plus grand usage? Hélas! chacun cherche ses intérêts; l'amour-propre est le grand mobile qui fait agir; ceux qui paroissent les plus dévots ne sont pas toujours les plus grands ennemis d'eux-mêmes. On se recherche presque en tout; et si l'on se flatte de suivre Jesus-Christ, c'est toujours en compagnie de l'amour-propre. Ne nous étonnons pas s'il y a aujourd'hui dans le monde, et même quelquefois dans l'état Religieux, si peu de parfaite piété, si peu de vrais disciples. Il faut suivre en tout Jesus-Christ, et l'on n'écoute que la voix de la chair et du sang; il faut se haïr soi-même, mortifier ses sens, porter sa croix. Croyons-nous suivre nous mêmes cette morale?

Mon Dieu, quelle est notre conduite! nous écoutons, nous recevons les paroles de Jesus-Christ comme des oracles, et nous n'en faisons point la regle de nos mœurs; nos mœurs sont toutes opposées à sa doctrine, et nous vivons dans une assoupissante sécurité.

Je reconnois, Seigneur, je sens par votre miséricorde mes illusions et mon erreur; faites que

(b) *Luc.* 9.

je

je profite de cette connoissance, et que convaincu, autant que je le suis, de la vérité de votre doctrine et de la sainteté de votre morale, j'en fasse désormais la seule regle des mœurs.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Utinam dirigantur viæ meæ ad custodiendas justificationes tuas.* Psal. 118.

Qu'il vous plaise, Seigneur, me faire marcher sans cesse dans les voies de vos préceptes.

*Domine, ad quem ibimus! verba vitæ æternæ habes.* Joan. 6.

Hélas! Seigneur, à qui irons-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUAND il n'y a qu'une voie pour parvenir au terme où l'on doit aller, c'est folie de délibérer sur le chemin qu'on doit prendre. Il n'y a qu'une foi, qu'une doctrine dans notre Religion, il ne peut y avoir qu'une morale, et c'est celle de l'Evangile; et voilà la seule route pour aller dans le Ciel. Quelle extravagance de prendre une autre voie! détachement sincere des biens créés, détachement de la chair et du sang, victoire des passions, haine pour ainsi dire de soi-même; voilà le seul chemin qui nous conduit au salut. Est-ce celui que vous tenez? Tout autre sentier égare. Il y a une voie qui paroît droite à l'homme, dit le Sage, dont la fin néanmoins conduit à la mort. Ne cherchez-vous point de Directeur lâche et complaisant? ne cherchez-vous point une morale relâchée? Quel véritable motif vous a fait donner la préférence à ce Confesseur sur un autre? n'est-ce point parce que la rigidité de celui-ci ne vous accommodoit point, et qu'au contraire votre amour-propre, votre

immortification, votre lâcheté s'accommodent fort de l'indulgence de l'autre? Quelle pitié! mais quelle folie, de ne chercher un guide que pour s'égarer! Examinez vos véritables motifs sur cet article, l'affaire est de trop grande conséquence, pour vouloir seulement risquer.

2.° Vous cherchez Dieu! voyez si c'est véritablement Dieu que vous cherchez dans cet emploi, dans cette étude, dans ce négoce, dans ces divertissemens; si c'est purement Dieu que vous cherchez dans votre office, dans les exercices de votre zele, dans les fonctions mêmes du ministere sacré. Ne recherchez-vous point vos propres intérêts? ne vous recherchez-vous point vous-même? Consacré au service de Dieu dans l'état Ecclésiastique ou Religieux, ne servez-vous point encore le monde? n'êtes-vous point encore un peu trop attaché à vos parens? Souvenez-vous que Jesus-Christ vous dit, que c'est en vain que vous vous flattez d'être son disciple, si vous tenez encore à la chair et au sang. Ne passez pas le jour sans avoir fait sur tous ces points une prompte et sincere réforme.

## *VINGT-NEUVIEME JOUR.*

### SAINT SATURNIN, EVÊQUE ET MARTYR.

SAINT SATURNIN a toujours été regardé comme l'un des Martyrs les plus illustres de l'Eglise Gallicane. Il fut joint à saint Denys l'Aréopagyte pour aller conquérir à Jesus-Christ ce vaste pays qui devoit être le bouclier de la foi, l'asile de la piété, et le protecteur de l'autorité de l'Eglise. Il vint avec lui jusqu'à Arles; de là il se rendit à Toulouse, et comme il y trouva plus de dispositions dans les esprits à recevoir la foi, qu'il

n'en avoit trouvé à Carcassonne où il s'étoit d'abord arrêté, il forma bientôt un petit troupeau qui connoissoit Jesus-Christ pour Pasteur. Cela fut cause qu'il y bâtit une Eglise à côté du Capitole : c'est dans cette Eglise qu'il prêchoit la divine parole, qu'il conféroit les Sacremens, et qu'il offroit le sacrifice non sanglant de la nouvelle Alliance. Lorsqu'il vit cette Eglise naissante en état de se soutenir et de s'augmenter sans avoir besoin de sa présence, il forma le dessein de porter plus loin ses conquêtes. Il laissa saint Papoul à Toulouse pour continuer le Ministere Evangélique, et il partit pour Pampelune. Là, par la force de sa parole, par la grandeur de ses miracles, par la sainteté de sa vie, il convertit à la foi quarante mille personnes. L'Eglise de Tolede tient pour certain qu'il étendit jusqu'en cette ville le zele du salut des ames. Il y demeura deux ans, et fit tant d'actions merveilleuses, que des milliers d'Idolâtres ouvrirent les yeux à la lumiere de l'Evangile. Cependant il s'éleva une sédition dans Toulouse, et saint Papoul y souffrit un glorieux martyre. Saint Saturnin en étant informé, jugea que sa présence étoit nécessaire en cette ville, de peur que le troupeau fidelle qui étoit demeuré sans Pasteur, ne devînt la proie des loups ravissans. Il revint donc en diligence, et il ramena avec lui la sérénité; car la tristesse, comme un nuage épais, étoit répandue sur cette Eglise naissante depuis la persécution des Gentils et la mort de saint Papoul. En voyant saint Saturnin, ils reprirent un nouveau courage; ayant à leur tête un chef si expérimenté, ils ne craignirent plus les insultes des Idolâtres leurs ennemis. Pour aller à l'Eglise des Chrétiens il fallait qu'il passât devant le Capitole où étoit le temple des idoles. Comme il faisoit souvent le chemin, sa présence fit taire les démons qui résidoient dans le temple, et l'on vit

cesser peu à peu les oracles qui s'y rendoient et les autres prestiges qui s'y faisoient, sans même qu'il parût que le Saint s'en mêlât. Ce silence étonna les Prêtres des idoles, ils en cherchèrent la cause; ils ne purent l'attribuer à d'autres qu'aux Chrétiens. Ils se persuaderent que ces fréquens passages de Saturnin devant le Capitole dépositaire de leurs divinités, avoient rendu leurs divinités muettes. Quelle folie de craindre des dieux foibles qui tremblent à la vue d'un Chrétien, et de ne pas craindre celui qui paroissoit si redoutable à ces fausses divinités! Qu'il étoit aisé de se détromper, et de reconnoître le ridicule et la vanité des idoles! Ce raisonnement paroissoit bien naturel : Il faut que le Dieu des Chrétiens soit bien puissant, puisqu'il ôte jusqu'à la parole à nos dieux par la seule présence de ses serviteurs. Seigneur, vous êtes le Dieu terrible; et les puissances infernales qui trompent les aveugles mortels, savent bien qu'elles ne sont que l'ouvrage de vos mains, puisqu'elles sont contraintes d'être les victimes de votre justice. Vous ne vous contentez pas de les dominer par vous-même, pour mieux faire sentir la supériorité de votre pouvoir, vous voulez que la seule présence de vos serviteurs enchaîne leur puissance. Pour réparer l'honneur de leurs dieux, les Prêtres idolâtres furent sur le point de faire de S. Saturnin une victime. Il passoit à son ordinaire devant le Capitole pour aller à l'Eglise des Chrétiens. Ils saisirent l'occasion, ils le prirent et l'amenerent au Capitole. La multitude idolâtre s'assembla d'abord autour de lui pour voir venger l'affront fait à leurs dieux. On voulut l'obliger à sacrifier; mais il dit agréablement qu'il se garderoit bien de révérer ou de craindre ceux qui avoient peur de lui. Il dit encore : Je ne reconnois qu'un seul vrai Dieu auquel j'immole tous les jours des hosties de louange. Pour vos idoles, je sais que

ce sont des démons auxquels vous offrez en vain le sang des animaux, ou plutôt la mort de vos ames. Il n'en falloit pas tant pour aigrir des esprits déjà outrés du silence de leurs dieux. Il s'excita dans le temple un grand tumulte, et Saturnin fut couvert de plaies en un instant. L'un des Prêtres idolâtres lui passa l'épée qu'il portoit au travers du corps ; enfin on l'attacha par les pieds avec une corde à la queue d'un taureau indompté que l'on avoit amené au temple pour être immolé ; et pour exciter encore plus la fureur de l'animal, on le piquoit à coups d'aiguillon. Le taureau échappé se précipita du haut des degrés du Capitole ; mais ayant brisé la tête au saint Martyr dès le premier degré, il lui fit sortir la cervelle et le fit mourir sur le champ. Ainsi passa au regne de Dieu celui qui avoit étendu si loin le regne de Jesus-Christ sur la terre. Cependant l'animal indompté traînoit le corps du Saint, de sorte que l'on vit son sang, ses entrailles et les lambeaux de ses membres s'épandre de tous côtés. Le taureau étant arrivé dans la plaine hors des fauxbourgs, rompit la corde qui tenoit le corps du Saint, et ce qui en restoit demeura en cet endroit. Les Chrétiens de la ville de Toulouse parurent si consternés, qu'ils n'eurent pas la hardiesse d'aller lever le corps du saint Martyr pour l'enterrer, il ne se trouva qu'une femme assez courageuse pour entreprendre de lui rendre ce devoir, malgré le péril qui la menaçoit. Elle s'en alla accompagnée seulement de sa servante dans le champ où les restes du corps se trouvoient abandonnés aux bêtes, et ramassa avec elle les membres épars du Saint : elles les mirent dans une biere de bois, et l'enterrerent dans une fosse très-profonde, pour ôter aux Païens l'envie de les déterrer, et de leur faire insulte. Dans la suite des temps ces précieuses Reliques furent relevées, et elles sont aujourd'hui conservées dans une

magnifique châsse d'or et d'argent, dont la ville de Toulouse a fait la dépense.

*La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Martyr Pontife.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.*

*DEUS, qui nos Beati Saturnini Martyris tui concedis natalitia perfrui, ejus nos tribue meritis adjuvari. Per Dominum, etc.*

O DIEU, qui nous faites célébrer avec joie le jour auquel le Bienheureux Saturnin votre Martyr, a reçu une nouvelle vie dans le Ciel, accordez-nous le secours que nous vous demandons par ses mérites. Par N. S., etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Apôtre Saint Paul aux Romains.* Chap. 12.

*DICO enim per gratiam quæ data est mihi, omnibus qui sunt inter vos: Non plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem: et unicuique sicut Deus divisit mensuram fidei. Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eumdem actum habent: ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra.*

JE vous avertis tous sans exception, en vertu de la grace qui m'a été donnée, de n'avoir point de sentimens plus avantageux de vous-mêmes qu'il ne faut, mais d'en avoir de modestes, et selon la mesure de la foi, dont Dieu a fait part à chacun. Car comme nous avons plusieurs membres dans un seul corps, et que les membres n'ont pas tous le même usage; ainsi nous, étant plusieurs, nous ne faisons qu'un corps en Jesus-Christ, et nous sommes tous membres l'un à l'égard de l'autre.

*Dans cet article de l'Épître de Saint Paul, ce saint Apôtre avertit sur-tout les Romains de s'arra-*

*cher à la vanité du siecle, pour se donner entiérement à Dieu, sans s'élever à cause des dons qu'ils ont reçus, et sans passer les bornes de ces dons.*

## RÉFLEXIONS.

*Je vous avertis tous sans exception, de n'avoir point de sentimens plus avantageux de vous-mêmes qu'il ne faut.* Pour réformer le cœur, l'Apôtre commence par recommander l'humilité. Elle est en même temps le fondement, et comme la couronne de toutes les vertus; elles lui doivent leur solidité et leur éclat. Il la recommande à tous sans exception. L'homme le plus élevé en a besoin pour se préserver du poison de la vanité. Il y a toujours danger que la tête ne tourne, quand on est dans des places fort élevées. Elle est nécessaire à l'homme le plus obscur, pour l'aider à porter le poids de l'humiliation. Ceux qui sont les plus humiliés, ne sont pas toujours les plus humbles. En souffrant le mépris avec humilité, vous devenez dignes de louanges, au lieu que la vanité dans l'élévation ne vous rendroit digne que de mépris. La source la plus commune des chagrins que l'on trouve dans la société, ou que l'on y fait aux autres, c'est qu'on a des sentimens trop élevés de soi-même. De là ces égards qu'on exige, cette sensibilité aux plus légeres inattentions, ces plaintes sur l'injustice que les hommes font au prétendu mérite, ces mépris qu'on ne peut s'empêcher de faire sentir aux autres, et dont ils savent toujours sûrement se venger. Pour être plus heureux, il ne faudroit souvent que s'estimer moins; et pour s'estimer moins, il ne faudroit que se connoître un peu plus soi-même. Les dangers auxquels l'orgueil nous expose sans cesse, devroient nous porter à nous humilier. De même qu'un homme qui grimpe sur une montagne, s'éloigne bien du précipice à mesure qu'il

avance sur le sommet, mais il n'en est pas pour cela moins près de retomber; tout ce qu'il gagne à cet égard en montant, c'est d'être exposé à une chute plus funeste; c'est pour cela que les plus grands Saints, bien loin de vivre dans une plus grande sûreté qu'un homme d'une vertu médiocre, ont toujours plus craint une chute que celui-ci; parce que le péril de tomber est bien plus à craindre pour celui qui est plus élevé. Pour prévenir les sentimens de l'orgueil, ou de l'envie, regardons-nous comme les membres du même corps, obligés à travailler les uns pour les autres. Quand on regarde des yeux de la foi les états les plus relevés, et les plus vils, on y voit assez peu de différence. Les dangers des emplois éclatans, sont le contrepoids des honneurs qui y sont attachés; et la tranquillité, la sécurité pour le salut, compensent l'obscurité et les travaux des conditions inférieures. Vous aspirez à un poste élevé : on y verra mieux vos défauts, on vous les y pardonnera moins. Les grandes places servent plus souvent à faire connoître le mérite qu'il faudroit avoir, que celui qu'on a.

## L'EVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.* Chap. 10.

*In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite arbitrari, quia venerim pacem mittere in terram. Non veni pacem mittere, sed gladium. Veni enim separare hominem adversùs patrem suum, et filiam adversùs matrem suam, et nurum adversùs socrum suam; et inimici*

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive; car je suis venu diviser l'homme d'avec son pere, et la fille d'avec sa mere, et la belle-fille d'avec sa belle-mere; et les gens que l'homme a dans

*hominis, domestici ejus. Qui amat patrem, aut matrem plus quàm me, non est me dignus : Et qui amat filium, aut filiam super me, non est me dignus. Et qui non accipit crucem suam, et sequitur me, non est me dignus. Qui invenit animam suam, perdet eam : et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam : qui recipit vos, me recipit : et qui recipit me, recipit eum qui me misit. Qui recipit Prophetam in nomine Prophetæ, mercedem Prophetæ accipiet. Et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet. Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ, tantùm in nomine discipuli: amen dico vobis, non perdet mercedet suam.*

sa maison seront ses ennemis. Qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi. Et qui aime son fils ou sa fille plus que moi, n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix, et ne me suit point, n'est pas digne de moi. Qui sauve sa vie, la perdra, et qui la perdra pour moi, la sauvera. Qui vous reçoit, me reçoit; et qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Qui reçoit le Prophete, en tant que Prophete, sera récompensé comme le Prophete; et qui reçoit le Juste en tant que Juste, sera récompensé comme le Juste; et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à boire à l'un de ces plus petits-ci, parce que c'est mon Disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense.

## MÉDITATION.

*Des motifs particuliers d'une conversion présente.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le désir de se convertir n'est d'ordinaire qu'un sujet de réprobation, quand ce désir n'est pas suivi de la conversion. Tant qu'on ne fait que désirer de se convertir, on ne se convertit pas. Je connois que j'ai besoin de me convertir; mes sentimens, ma conscience, tout crie en moi, à la réforme. Les déréglemens de

ma jeunesse, les excès d'un âge plus avancé; habitudes criminelles, défauts de confessions, chutes fréquentes, tout me fait sentir les besoins pressans que j'ai de me convertir. Je ne voudrois pas mourir sans l'avoir fait. Je puis le faire, j'ai la pensée de le faire; pourquoi ne le ferai-je point? Crains-je que ce ne soit trop tôt si je le fais à présent? puis-je faire quelque chose de mieux? pour tôt que je le fasse, ne sera-ce pas toujours trop tard? me repentirai-je de l'avoir fait? puis-je le faire jamais plus aisément que dans le temps présent? Plus je différerai, plus j'aurai de difficultés à vaincre : les liens multipliés ne sont pas plus aisés à rompre. Si je le fais aujourd'hui, quelle joie demain, après demain! quelle douce consolation tous les jours de ma vie! avec quel plaisir regarderai-je ce jour fortuné! Hélas! ce jour est peut-être le seul jour qui me reste pour me convertir : c'est le jour de salut pour moi; il ne tient qu'à moi qu'il soit tel; y a-t-il à délibérer? et si ce jour n'est pas pour moi le jour de salut, qui m'assurera que ce ne sera pas un jour de réprobation, le jour de ma damnation éternelle? O si ces ames condamnées aux feux éternels, si ce parent, cet ami, cette personne de ma connoissance, qui sont damnés, et qui ne sont damnés que pour avoir différé comme moi de se convertir; si ces personnes qui gémissent, qui hurlent, qui enragent, qui se désesperent depuis leur mort dans les enfers, avoient le même avantage que j'ai; s'ils revenoient sur la terre, et qu'ils eussent autant de jours à vivre que j'en ai; s'ils avoient ce jour où ils pussent se convertir; renverroient-ils leur conversion à un autre jour? sera-t-il possible qu'avec toutes ces réflexions, je la renvoie moi-même?

## SECOND POINT.

Considérez que nous avons à présent des moyens de nous convertir, que nous n'aurons peut-être jamais plus. Il faut le temps, la volonté, et la grace de le faire. J'ai ce temps, j'ai la santé; Dieu m'offre sa grace. Ces inspirations qu'il me donne, ces réflexions que je lis, cette méditation que je fais, tout cela me répond en quelque maniere de cette grace; il ne me manque que la volonté sincere, et pourquoi ne l'aurois-je pas? Faut-il pour se bien convertir, avoir un sage, un zélé Directeur: rien n'est plus aisé que de le trouver sur l'heure même. Combien de secours réunis à présent, que je ne trouverai peut-être jamais! combien de circonstances favorables, qui ne se rencontrent nul autre jour! tout concourt à me convertir: n'y aura-t-il que moi qui m'y oppose? La prospérité et les disgraces, la santé et la maladie, les honneurs et les mépris sont également de puissans motifs de conversion. Le Seigneur me comble de biens, et je veux continuer à lui déplaire! Le Seigneur me châtie, et je persévere à l'offenser! Je me porte bien, c'est le seul temps propre à travailler à l'affaire importante de mon salut. Je suis malade, attends-je la mort pour faire pénitence? Je suis dans les honneurs, et je veux continuer de vivre dans le péché, pour m'attirer une éternelle confusion! Je suis méprisé de tout le monde; à la bonne heure: soyons Saints, et notre fortune est faite. Bon Dieu! de quoi nous sert d'être Chrétiens, d'avoir de l'esprit, d'être raisonnables, si nous ne raisonnons pas ainsi? et si nous raisonnons ainsi, comment pouvons-nous différer une conversion que nous devrions avoir déjà faite?

Hé, Seigneur! ne permettez pas que tout ceci me soit inutile. Je connois, je vois, je sens le

besoin indispensable que j'ai de me convertir, de réformer mes mœurs, de changer de vie : vous m'inspirez ce désir, vous me pressez, vous m'invitez, vous me sollicitez en ce jour de me convertir; et je résisterai à votre grace! et il ne me plaira point, et je ne serai pas d'humeur! Non, mon Dieu, je l'ai résolu, et je le déclare : je veux efficacement me convertir dès ce moment; accordez-m'en, s'il vous plaît, la grace.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Dixi, nunc cœpi; hæc mutatio dexteræ Excelsi.* Psal. 76.

C'est à ce moment, Seigneur, que je commence une vie toute nouvelle; je reconnois la main du Très-Haut dans le changement que j'éprouve.

*Converte me, et convertar.* Jerem. 31.

Convertissez-moi, ô mon Dieu, et je serai bien converti.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUT le monde convient qu'on a besoin de conversion, et nul qui voulût mourir sans s'être converti; et cependant peu de gens qui se convertissent. Comprenez ce paradoxe; mais comprenez encore plus s'il y eut jamais une folie plus insigne et plus criante! n'en fournissez pas une nouvelle preuve par votre conduite. Cent fois avez-vous dit que vous vouliez vous convertir, et votre conversion est encore à faire. Ne la différez pas plus long-temps. Quelque vertueux qu'on soit, on a besoin de conversion et de réforme. Etes-vous pécheur : commencez dès ce jour à vous convertir. Allez-vous-en dans l'Eglise, ou du moins dans votre Oratoire, et là, prosterné au pied de

l'Autel, ou de votre Crucifix, détestez vos péchés, et toute votre conduite passée; et commencez, s'il se peut, votre confession dès ce jour. Allez du moins ce jour même trouver un saint et sage Confesseur, et déclarez-lui la résolution que vous avez de faire une sainte confession, afin que cette démarche soit une preuve, et un engagement de votre conversion. Ne la renvoyez pas à un autre jour. Tout délai est pernicieux dans une affaire de cette importance: et engagez la sainte Vierge, l'avocate toute-puissante des pécheurs; engagez votre bon Ange, et les Saints à qui vous avez le plus de dévotion, par une priere particuliere, à soutenir votre conversion.

2.° Quelque réglée que soit votre vie, vous avez encore besoin de réforme; commencez-là aujourd'hui. Examinez sérieusement devant Dieu ce qu'il y a de défectueux en vous, et de répréhensible. Avec quelle lâcheté, avec quelle négligence vous vous acquittez de vos devoirs, de vos exercices spirituels, de vos prieres. Nulle action de la vie, où vous ne trouviez de quoi réformer, de quoi corriger, de quoi perfectionner. Marquez les points qui ont besoin de réforme, et tous les défauts: et dès ce jour même commencez cette réforme. Que ce jour va être heureux pour vous, s'il devient le jour de votre parfaite conversion!

## *TRENTIEME JOUR.*

### SAINT ANDRÉ, APÔTRE.

SAINT ANDRÉ étoit originaire de la petite ville de Bethsaïde en Galilée, devenue depuis si fameuse par les prédications et les miracles de l'Homme-Dieu, et par cette malédiction qu'il ful-

mina contre elle pour n'avoir pas voulu obéir à sa parole : Malheur à vous, Corozaïn, malheur à vous, Bethsaide. Saint André entendant un jour dire à saint Jean-Baptiste : Voilà l'Agneau de Dieu ; il parloit de Jesus-Christ. Il se mit a suivre Jesus-Christ, avec un autre, dont l'Evangile ne dit pas le nom. Notre-Seigneur se tournant vers eux, leur dit : Qui cherchez-vous? Il savoit bien, scrutateur des cœurs qu'il étoit, que c'étoit lui-même qu'ils cherchoient ; et ils ne le cherchoient que par l'attrait de sa grace. Mais il vouloit leur donner occasion de developper le fond de leur ame. Ils lui répondirent : Notre Maître, où demeurez-vous ? Venez, répliqua le Sauveur, et voyez. Ils suivirent Jesus-Christ, et demeurerent avec lui le reste du jour. O qui pourroit nous raconter les merveilles de cet entretien qu'ils eurent avec celui qui est la sagesse du Pere ! quel trésor de graces ne puiserent-ils pas dans le sein de celui qui étoit le salut du monde ! Mais comme la charité est infiniment communicative, André fit part de ce précieux trésor à son frere, l'amenant lui-même à Jesus-Christ. Ainsi c'est à saint André que nous sommes redevables du glorieux Apôtre saint Pierre, que Jesus-Christ établit son Vicaire sur la terre, et le Pasteur universel de son Eglise. Un jour que Pierre et André jetoient leurs filets à l'eau, pour pêcher dans la mer de Galilée, le Sauveur leur dit : Venez à ma suite, et je vous ferai pêcheurs d'hommes A l'instant ils quitterent leurs filets, leur barque, leur emploi, pour mener la vie Apostolique ; ainsi ils furent les premiers appelés à l'Apostolat. Après que saint André eût prêché quelque temps dans la Judée, il courut toutes les Provinces de la Thrace et de l'Epire, surmontant tous les travaux attachés au ministere Apostolique avec une générosité digne d'un Apôtre qui avoit reçu les prémices de la vocation céleste. Il visita la Scythie, la Cappadoce,

la Galatie, la Bithynie, jusqu'aux confins de la mer Noire; il entra même dans l'Albanie, faisant reconnoître par-tout l'Empire de Jesus-Christ, détruisant par-tout l'Empire du Prince des ténebres. Le Saint ayant éclairé toutes les Provinces que nous avons marquées, du flambeau de la foi, il entra dans la ville de Patras en l'Achaie, où il continua de prêcher l'Evangile de Jesus-Christ. Egée qui étoit Proconsul de la Province, en étant averti, se rendit en diligence à Patras, pour arrêter les progrès de la foi, et pour maintenir le culte des faux dieux. André plein de zele pour la gloire de Dieu, va trouver le Proconsul, et lui parla en ces termes: Ne faudroit-il pas, Egée, que vous qui avez reçu le pouvoir de juger les autres hommes, connussiez aussi votre Juge qui est dans le Ciel; que le connoissant vous lui rendissiez l'hommage qui est dû à sa souveraine grandeur, et que lui déférant le culte de la suprême adoration, vous n'eussiez plus que du mépris pour le culte impie que vous rendez à de fausses divinités? Le Proconsul étonné de ce discours, lui dit: Es-tu donc cet André, qui fait profession de détruire les temples de nos dieux, et de persuader au monde une nouvelle Religion proscrite par les Edits de l'Empire? Ces Edits, repartit André, n'ont été publiés par les Princes que parce qu'ils n'ont pas connu le grand Mystere de la Rédemption, comme le Fils de Dieu a désarmé les puissances infernales, et a rompu le lien de notre esclavage pour nous remettre en liberté. Cela n'a pas empêché, répliqua Egée, celui que vous appelez votre Jesus, d'être pris par les Juifs, et d'expirer ignominieusement sur une croix. Mais qu'y a-t-il de plus glorieux que la croix? Il est vrai, reprit le saint Apôtre, qu'il a été attaché à la croix? c'est pour notre amour qu'il est mort, c'est pour racheter tout le genre humain. Il m'importe peu, dit Egée, qu'il ait été

crucifié parce qu'il l'a voulu, ou malgré lui. C'est assez qu'il ait été crucifié, pour ne pas mériter d'être adoré; car quelle apparence de reconnoître pour un Dieu un homme crucifié? Alors le saint Apôtre expliqua au Proconsul de grands Mysteres, la nécessité de la réparation du genre humain gâté par l'infection de la tache originelle, le prodige de l'incarnation du Verbe qui s'étoit fait homme sans cesser d'être Dieu, et la passion de l'Homme-Dieu soufferte pour satisfaire à Dieu. Egée ne comprenant rien à ces adorables vérités, commanda à l'Apôtre de Jesus-Christ, de sacrifier aux idoles; et ce fut alors que ce grand Apôtre, revêtu du Sacerdoce de Jesus-Christ, fit cette confession de foi si honorable au Christianisme, et si décisive pour la vérité du Sacrement de nos Autels : J'offre tous les jours au Dieu Tout-Puissant, répondit le Prêtre de la nouvelle Alliance, non pas la chair des taureaux, ni le sang des boucs, mais l'Agneau sans tache qui fut immolé sur la croix; tout le peuple se nourrit de sa chair et de son sang; et après qu'il a servi de nourriture à tout le peuple, il demeure aussi entier qu'auparavant; l'Agneau est aussi vivant après le sacrifice, qu'il l'étoit avant l'immolation. Le Proconsul irrité de ce discours, envoya le Saint en prison; le lendemain il le fit comparoître devant son tribunal, le menaçant du supplice de la croix, s'il ne sacrifioit aux dieux. Mais André plein d'une générosité Chrétienne, lui répondit : O fils de la mort, persisteras-tu toujours dans ton aveuglement et ton obstination? crois-tu que je craigne les tourmens dont tu me menaces? je les désire au contraire avec ardeur : sache que rien ne me fait de la peine, que de te voir si éloigné des voies du Ciel. Plus je souffrirai, plus la couronne que le Seigneur me prépare, sera précieuse : je lui serai d'autant plus agréable, que je lui serai plus conforme par l'imitation de ses

douleurs. Egée le fit fouetter inhumainement. Après ce supplice, il reparut devant lui portant sur sa chair les vestiges de sa constance. Il parla avec plus de force que jamais du bonheur qu'il y a de mourir sur la croix pour Jesus-Christ; ajoutant : Ce n'est pas ce tourment que tu me prépares, qui est à craindre, il ne peut durer qu'un ou deux jours, et il sera récompensé d'une gloire immortelle; mais le tourment souverainement terrible, c'est la peine de l'enfer où tu vas te précipiter; cette peine ne finira point; elle sera toujours la même. Egée voyant bien qu'il ne gagneroit rien sur un homme de ce caractere, le condamna à mourir sur la croix. Le peuple crioit : Qu'a fait ce Juste et cet ami de Dieu, pour être mis à mort? il ne faut point souffrir qu'on exécute sur lui un arrêt si injuste. Mais le saint Apôtre qui ne se sentoit pas de joie, de se voir si près de souffrir la mort pour Jesus-Christ, éleva la voix, et conjura le peuple Chrétien de ne point empêcher ni retarder son martyre. Du plus loin qu'il apperçut la croix où il devoit être attaché, il s'écria avec un transport plein d'alégresse : Je vous salue, croix vénérable, qui avez été consacrée par le Corps de Jesus-Christ qui reposa sur vous. Avant que cet aimable Sauveur fût mort entre vos bras, on n'avoit que de l'horreur pour vous; mais depuis qu'un Dieu a expiré sur votre sein, on vous trouve pleine de charmes, on s'empresse de mourir entre vos bras. Quiconque a la foi, connoît les douceurs que vous renfermez, et quelles sont les récompenses préparées à ceux qui meurent en vous embrassant. C'est donc avec confiance et avec plaisir, que je viens à vous; aussi je vous prie de me recevoir agréablement comme le disciple de celui qui a racheté le monde par vous. O croix charmante qui avez reçu un rejaillissement d'incomparable beauté, en servant de lit douloureux à mon Seigneur qui est

le Dieu de la gloire! ô croix long-temps désirée! ô croix aimée avec ardeur! ô croix cherchée sans relâche, et enfin préparée à mes amoureux transports, recevez-moi dans votre sein; rendez-moi à mon Maître, afin que je passe de vos bras dans les bras de celui qui m'a racheté sur vous. Quand il fut près de la croix, il y fut attaché avec des cordes, selon l'ordre du Proconsul : il fut deux jours en cet état, exhortant les Fidelles qui l'environnoient à persévérer dans la foi, et à mépriser un tourment passager pour mériter une couronne immortelle. Le peuple touché de la patience et du courage du saint Martyr, étoit irrité de la cruauté d'Egée. Egée craignant une sédition, promit qu'il le feroit détacher de la croix, et il vint effectivement pour ce dessein au lieu du supplice. Mais lorsque les bourreaux s'approchoient de la croix pour exécuter l'ordre du Proconsul, les forces leur manquoient, leurs bras devenoient comme immobiles. Alors le Saint fit cette priere à haute voix : Ne permettez pas, mon Seigneur, que votre serviteur qui est attaché à cette croix pour la confession de votre nom, en descende; recevez-moi, s'il vous plaît, entre vos mains, tout plein des connoissances de vos grandeurs, que le supplice m'a données. C'est en vous que je suis tout ce que je suis; il est temps que je me réunisse à vous, comme au centre de tous mes désirs, comme à l'objet de toutes les affections de mon cœur. Achevant ces paroles, il fut environné d'une splendeur céleste dont on ne pouvoit soutenir l'éclat; à mesure que cette splendeur se dissipoit, son ame se dégageoit des liens du corps. La clarté disparut, et le saint Martyr ouvrit les yeux à la lumiere éternelle. Son martyre arriva le trentieme Novembre, l'an de grace 63, sous l'empire de Néron.

*La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.*

*L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.*

*MAJESTATEM tuam, Domine, suppliciter exoramus : ut sicut Ecclesiæ tuæ, Beatus Andreas Apostolus extitit prædicator, et rector ; ita apud te, sit pro nobis perpetuus intercessor. Per Dominum, etc.*

SEIGNEUR, nous supplions très-humblement votre divine Majesté, que comme votre Eglise a eu l'Apôtre saint André pour prédicateur et pour directeur, nous l'ayons aussi toujours pour intercesseur auprès de vous. Par Notre Seigneur, etc.

## L'ÉPÎTRE.

*Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Romains.* Chap. 10.

*FRATRES : Corde enim creditur ad justitiam : ore autem confessio sit ad salutem. Dicit enim Scriptura : Omnis, qui credit in illum, non confundetur. Non enim est distinctio Judæi et Græci : nam idem Dominus omnium, dives in omnes qui invocant illum. Omnis enim, quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit. Quomodo ergo invocabunt, in quem non crediderunt ! Aut quomodo credent ei, quem non audierunt ! Quomodo autem audient sinè prædicante ! quomodo verò prædicabunt nisi mittantur ! sicut scriptum est : Quàm speciosi pedes Evangelizantium pacem, Evangelizantium*

MES Freres : on croit de cœur pour parvenir à la justice, et on confesse de bouche pour parvenir au salut. En effet, l'Ecriture dit : Quiconque croit en lui, ne sera point confondu ; parce qu'il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil ; aussi n'y a-t-il qu'un même Seigneur de tous, et il est riche pour tous ceux qui l'invoquent. Car tout homme qui invoquera le Nom du Seigneur, sera sauvé. Or, comment invoqueront-ils celui en qui ils n'auront point cru ? Et comment croiront-ils en celui dont ils n'auront point entendu parler ? Ou comment en enteudront-ils parler, sans que quelqu'un prêche ? et comment y aura-t-il des gens qui prêchent, si on ne les

*bona ! sed non omnes obediunt Evangelio. Isaïas enim dicit : Domine quis credidit auditui nostro ! Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi. Sed dico : Nunquid non audierunt ! Et quidem in omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum.*

envoie, selon ce qui est écrit : Quelles sont belles les démarches de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent le bonheur ! mais tous n'obéissent pas à l'Evangile : car Isaïe dit : Seigneur, qui est-ce qui a cru ce qu'on nous a entendu dire ! La foi dépend donc d'entendre, et on entend par la prédication de la parole de Jesus-Christ. Mais je demande : ne l'a-t-on point entendue ! Sans doute, leur voix a éclaté dans toute la terre, et leurs paroles ont été jusqu'aux extrémités du monde.

*Saint Paul a écrit son Epître aux Romains, pour faire cesser la dispute que les Juifs convertis à la foi avoient contre les Fidelles qui avoient été Gentils ; chacun attribuant à ses mérites leur vocation à la foi. Ceux-ci disoient que Dieu les avoit choisis, parce qu'ils n'avoient point crucifié Jesus-Christ. Ceux-là, parce qu'ils avoient gardé la loi de Dieu. L'Apôtre instruit les uns et les autres dans cette admirable Épître.*

## RÉFLEXIONS.

*Tout homme qui invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé.* Le salut est ici attribué à la priere, parce que c'est communément elle qui l'obtient. Elle est le premier fruit de la foi, l'instrument ordinaire dont se sert l'espérance, et comme le principe le plus ordinaire qui produit la charité ; aussi est-elle l'exercice presque continuel de la Religion. En même-temps qu'elle honore le Seigneur, en rendant hommage à sa bonté et à sa puissance, elle humilie l'homme par le sentiment et l'aveu de ses miseres, et elle lui attire bientôt les secours dont il a besoin. Quel mérite mieux marqué par Jesus-Christ même, que celui de la priere ! il n'y a qu'à croire fermement qu'on sera

exaucé, pour l'être. D'où vient qu'on ne l'est pas ? c'est qu'on prie mal, ou qu'en récitant des prieres, on n'en fait point. *Comment y aura-t-il des gens qui prêchent si on ne les envoie !* Ces pensées ont dans tous les siecles fourni à l'Eglise Catholique de zélés Missionnaires qui se sont arrachés du sein de leur patrie pour aller porter en différens lieux la lumiere de l'Evangile ; et il a bien paru à leur courage et à leurs succès que c'étoit vous, ô mon Dieu, qui les envoyiez, et que vous prépariez la terre où vous leur commandiez de répandre la divine semence, arrosée du sang de tant de Martyrs. Quel nombre prodigieux n'a-t-elle pas porté de Fidelles ? et ces Fidelles, combien ont-ils fait paroître d'admirables vertus. Pour les Sociétés que l'erreur a formées, elles n'ont montré d'ardeur que pour séduire les enfans de l'Eglise, que pour détruire la foi, que pour anéantir l'Evangile. Divisées entr'elles, et pour le dogme, et pour la morale, elles ont toutes convenu dans la haine contre le Saint Siege. Nul hérétique depuis que l'erreur fait la guerre à l'Eglise, qui ne se soit déchaîné contre le Pape. Ainsi s'en prenoit-on au Vicaire de l'Empire, quand on se révoltoit contre l'Empereur. L'indifférence avec laquelle toutes ces sectes on vu le Barbare et l'Idolâtre à l'ombre de la mort, est une preuve qu'aucune d'elles n'étoit l'Eglise universelle, seule Epouse de Jesus-Christ. On a bien vu mourir sur les échafauds de ces rebelles Apostats, que l'esprit d'erreur et de parti avoit fascinés jusqu'à leur faire braver la mort, tant le démon a d'empire sur ceux que Dieu abandonne à l'orgueil et à leur convoitise ; mais en a-t-on beaucoup vu, de ces partisans de l'erreur, quitter leurs proches et leur pays, pour aller vivre chez les Barbares, les Idolâtres, les Cafres et les Iroquois ? passer les jours dans les pays les plus affreux, et les

plus destitués des commodités de la vie, pour leur apprendre la voie du salut qu'ils avoient eux-mêmes abandonnée, et finir leur vie dans les plus horribles supplices pour le pur amour de Jesus-Christ, et par le seul motif du salut des ames ? il n'y a que la véritable Eglise qui puisse avoir de vrais Apôtres. Il y en a eu de faux, du temps même de saint Paul ; mais tous leurs soins, toute leur étude, tout leur zele, ne tendoient qu'à décrier le saint Apôtre, et à séduire par toutes sortes d'artifices ceux qu'il avoit convertis à Jesus-Christ.

## L'ÉVANGILE.

*La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.*
Chap. 8.

*In illo tempore : Ambulans Jesus juxta mare Galileæ, vidit duos fratres, Simonem, qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus, mittentes rete in mare, (erant enim piscatores.) Et ait illis : Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum. At illi continuò relictis retibus secuti sunt eum. Et procedens inde, vidit alios duos fratres, Jacobum Zebedæi, et Joannem fratrem ejus, in navi cum Zebedæo patre eorum, reficientes retia sua : et vocavit eos. Illi autem statim relictis retibus et patre, secuti sunt eum.*

En ce temps-là : Jesus marchant près de la mer de Galilée, vit deux freres, Simon, qu'on appeloit Pierre, et André son frere, qui jetoient leurs filets dans la mer, (car ils étoient pêcheurs.) Et il leur dit : Suivez-moi, et je vous ferai devenir des pêcheurs d'hommes. Eux aussi-tôt laissant leurs filets, le suivirent. De là s'avançant, il vit dans une barque deux autres freres : Jacques fils de Zébédée, et Jean son frere, avec Zébédée leur pere, qui raccommodoient leurs filets ; et il les appela. Eux à l'heure même laissant leurs filets et leur pere, le suivirent.

## MÉDITATION.

*De la vocation à un état de vie.*

### PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est rien, pour ainsi dire, à quoi Dieu doive avoir plus de part qu'à notre vocation à l'état de vie que nous voulons embrasser ; parce que c'est de cet état que dépend le bonheur ou le malheur de notre éternelle destinée ; et c'est cependant à quoi, pour l'ordinaire, Dieu en a moins. Dieu est-il consulté quand il s'agit d'embrasser un état de vie sur-tout dans le siecle, que tout le monde convient pourtant être le plus dangereux ? Certaines lois du monde tiennent lieu de principes en matiere d'établissement. Il ne nous vient pas même en esprit d'en douter, et nous ne croirions pas raisonner juste, si nos résolutions n'étoient appuyées sur ces maximes frivoles. Il faut qu'un aîné soutienne l'honneur de la maison dans le siecle. Mais Dieu s'est-il fait une loi de ne choisir jamais pour lui les aînés ? Ce n'est pas Dieu qu'on consulte ; il faut que le second se destine au ministere des Autels, qu'un troisieme fasse profession du célibat dans un Ordre militaire ; qu'une fille que la nature n'a pas pourvu avantageusement des qualités par où le sexe se distingue, soit confinée dans la retraite pour le reste de ses jours. Qu'au contraire celle qui se trouve mieux partagée de ce côté-là, se produise au monde ; et cela par des voies qui devroient bien leur faire douter s'il ne seroit pas plus à propos que l'une prît le parti de l'autre. Un fils de famille est obligé par bienséance de s'engager dans la Robe, parce que la charge est dans la famille depuis long-

temps. Un autre engagé déjà dans l'Eglise tourne du côté des armes, par la mort de son aîné. Il se peut faire que la Providence s'accommode à tous ces événemens; mais Dieu est-il consulté dans tous ces établissemens ? Dieu a-t-il beaucoup de part à toutes ces destinations, dont nous sommes les auteurs seuls, et pour lesquelles on ne consulte que la chair et le sang, l'intérêt, la passion, et le monde ? L'on s'étonne après cela si le monde est plein de malheureux ! si les conditions sont pleines de mécontens ! si l'on voit tous ces magnifiques projets de grandeur s'évanouir, tous ces superbes édifices s'écrouler, et tant de nobles et d'anciennes familles s'éteindre !

## SECOND POINT.

Considérez d'où vient qu'on voit aujourd'hui si peu de Chrétiens qui soient dans les voies du salut, ou supposé qu'ils y soient, si peu qui avancent dans cette voie, et qui y fassent des progrès considérables. C'est que bien des gens ne sont pas dans l'état de vie où Dieu les vouloit; ou peu qui s'appliquent à remplir leurs devoirs dans la condition où Dieu les a mis. Chacun veut vivre selon son humeur, et à sa mode. Ceux qui font profession d'être retirés, ou font venir le monde chez eux, ou vont eux-mêmes trouver le monde, toujours sous des prétextes spécieux. Ceux qui sont appelés à travailler, veulent faire les contemplatifs, et se font une dévotion de leur paresse. On voudroit être ce qu'on n'est pas, et l'on ne s'étudie pas à être bien ce que l'on est. Ainsi l'on ne fait pas les bonnes œuvres que Dieu attendoit de nous, et pour lesquelles il nous avoit mis dans cet état; l'on n'arrive pas à ce degré de perfection auquel Dieu nous appeloit. L'on se consume en vains désirs, et l'on sacrifie la perfection de son état, à la vaine poursuite d'une

d'une perfection imaginaire. Souvenons-nous que les différens états de cette vie ne sont pas, à proprement parler, des états ; ce ne sont pas des établissemens qui soient stables et permanens, ce sont seulement des chemins qui peuvent conduire tous les hommes au Ciel, et pour aller à l'établissement éternel que Dieu prépare à ses enfans, mais qui néanmoins ne conduisent pas tous les hommes à cet heureux terme. Dieu qui nous veut tous sauver, parce qu'il est le Dieu de tous, ne veut pas nous sauver tous par les mêmes voies. Sa Providence a déterminé à chacun le chemin qu'il doit prendre, et elle ne manque jamais à faire connoître sur cela sa détermination, quand on cherche de bonne foi à la connoître. Il est donc de notre intérêt de ne la pas ignorer, et encore plus de la suivre quand nous l'avons connue. Ce n'est pas assez d'être dans la voie où Dieu nous veut, il faut y marcher. Ce n'est pas assez d'être dans un chemin droit, applani, aisé ou difficile, il ne faut pas en sortir pour prendre des sentiers, sous prétexte qu'ils sont plus courts. On s'égare dès qu'on sort de la droite voie ; on n'arrive pas au terme quand on s'arrête. Jamais vocation plus divine que celle de Judas, jamais état plus saint que celui de l'Apostolat, jamais vocation mieux marquée que celle de Saül. L'un et l'autre se sont perdus dans l'état même où Dieu les avoit appelés ; qui ne doit pas craindre ?

Tout ce qui me rassure, Seigneur, c'est la volonté sincere que j'ai de me sanctifier dans mon état, c'est ma confiance en votre miséricorde et en votre grace.

*Aspirations dévotes durant le jour.*

*Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam : et noli me reprobare à pueris tuis.* Sap. 9.

Donnez-moi, Seigneur, cette sagesse qui est toujours présente devant votre trône, et ne me rejetez pas du nombre de vos enfans.

*Justificationes tuas custodiam ; non me derelinquas usquequaque.* Psal. 118.

Je les garderai, Seigneur, ces ordonnances, pourvu que vous ne m'abandonniez pas entiérement, et que vous me souteniez toujours contre ma foiblesse.

## PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUT le bonheur de l'homme pour cette vie et pour l'autre, dépend de sa fidélité à être dans l'état où Dieu l'appelle, et à vivre comme Dieu le veut. Manquer à l'un de ces devoirs, c'est troubler l'ordre et l'économie de la divine Providence. Dieu en nous créant, nous a créés pour sa gloire ; mais il nous a déterminé à chacun un état, dans lequel il veut que nous la lui procurions ; aussi a-t-il proportionné les talens qu'il vouloit nous donner, et les graces qu'il vouloit nous faire, à cet état, aux difficultés et aux dangers qui s'y trouvent par rapport à la foiblesse de la personne, à son esprit, à ses passions, à son penchant. Comprenez de quelle conséquence c'est de suivre les desseins de la Providence, n'ayez rien tant à cœur que de ne vous en jamais écarter. Priez, consultez pour connoître la volonté de Dieu, sur-tout quand il s'agit du choix de l'état de vie, quand il s'agit d'en remplir fidellement tous les devoirs.

2.° Avez-vous connu la volonté de Dieu, le Seigneur vous appelle-t-il, avez-vous entendu sa

voix : suivez-la, obéissez-lui avec promptitude. Suivez l'exemple de saint Pierre, de saint André, et des autres Apôtres ; avec quelle générosité quittent-ils tout ce qu'ils ont, sur-tout leur propre pere ! Rien ne les retient, rien ne les arrête. Voilà le modele qu'il faut suivre dans la vocation. Considérations humaines, tendresse naturelle, voix de la chair et du sang, tout doit céder à la voix de Dieu, tout doit se taire quand Dieu parle, et lui doit céder sur l'heure. Ces ames paresseuses, ces cœurs lâches, ces volontés chancelantes perdent tout par leur lâcheté.

*Fin du mois de Novembre.*

590548
Sbl